

Université de Paris X Nanterre

Thèse présentée par **Émilie Jeannin Michaud** pour l'obtention du diplôme
de doctorat de 3e cycle
Histoire de l'Art et Archéologie.
1984

SAINT-RAPHAËL, NAISSANCE D'UNE STATION

Étude architecturale et Album photographique

Sous la direction de Monsieur le professeur Yves Bottineau et avec les conseils de Monsieur le
professeur Bruno Foucart

Je remercie Monsieur le professeur Bottineau qui a bien voulu accepter de présider le jury de cette thèse et Monsieur le professeur Foucart qui, participant à ce jury, s'est intéressé à mon sujet et m'a aidé de ses conseils.

J'exprime également ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont fourni des éléments d'étude et en particulier sur les lieux de mon travail à Saint-Raphaël, à Madame De Driesen, à Magali Kieffer et à monsieur Venturini.

AVANT-PROPOS A L'EDITION 2024

À la Belle Époque (période 1865-1914), Saint-Raphaël devient, à l'instar de Nice, Cannes, Menton et Hyères, avec quelques années de décalage, une des stations les plus courues de cette superbe côte que Stephen Liégeard appellera plus tard la Côte d'Azur.

Elle attire de très nombreuses personnalités : artistes, médecins, hommes politiques, industriels, aristocrates français mais aussi britanniques, russes...

Ces personnalités font construire de magnifiques villas dans des styles variés, reflets d'une architecture éclectique. Ces villas s'entourent souvent de superbes jardins.

La vie littéraire et artistique qui s'y développe fait de Saint-Raphaël un carrefour culturel.

Comment Saint-Raphaël, petite commune du littoral varois, est devenue en quelques décennies une station balnéaire renommée ?

Quels étaient ses atouts au départ ? Quels ont été les apports extérieurs ? A quel point la personnalité de quelques hommes a été déterminante ?

Et quel patrimoine architectural exceptionnel a été construit dans ce laps de temps ?

Émilie Michaud Jeannin apporte à ses questions un regard d'historienne rigoureux sur la base d'un travail approfondi. La thèse qu'elle écrit en 1983 constitue une avancée essentielle dans la connaissance et la compréhension de l'histoire de l'essor de Saint-Raphaël. Elle constitue une mine d'informations.

Elle va faire référence. Tous les travaux ultérieurs consacrés à ce sujet s'en inspireront.

L'AVBE a souhaité, avec le plein soutien de la famille de l'historienne, en faire une retranscription sous forme électronique (que l'on intitule ici « édition 2024 »). L'objectif est bien entendu de contribuer à mettre à disposition du plus large public les travaux d'Émilie Michaud Jeannin.

L'Association des Villas Belle Époque de Saint-Raphaël (AVBE) a pour vocation la sauvegarde, la protection, la mise en valeur du patrimoine architectural exceptionnel que constituent les villas anciennes de caractère sur la commune de Saint-Raphaël.

A ce titre, elle s'intéresse à l'histoire de ces villas, aux hommes qui les ont commanditées, aux architectes qui les ont construites, aux personnalités qui les ont habitées. Et plus généralement, elle s'intéresse à l'histoire de Saint-Raphaël.

La thèse d'Émilie Michaud Jeannin traite de tous ces sujets, et l'AVBE se réjouit de contribuer ainsi à maintenir et élargir la diffusion de cette œuvre remarquable.

Hervé COUFFIN,

Président de l'Association des Villas Belle Époque de Saint-Raphaël (AVBE)

PREFACE DE L'EDITION 2024

La thèse d'Émilie Michaud Jeannin intéressera au premier chef ceux qui vivent, ont vécu ou sont liés par quelque lien de mémoire dans une ville dont ils ont pu observer – non sans mélancolie – les transformations rapides et irrémédiabes qui ont fait d'un simple village de pêcheur qu'il était encore à l'orée du XXe siècle une station balnéaire élégante où Constantin Brancusi se baignait en 1924, photographiant sur le rivage l'autel qu'il avait édifié au « Crocodile », un bois flotté auquel il s'était raccroché alors qu'il manquait de se noyer au large et dont il fera une sculpture, installée dans son atelier décorée d'un collier de boules de liège ; en 1937, dans un Home Movie intitulé *la Garoupe*, Man Ray se filmait en compagnie de Lee Miller, Pablo Picasso, Dora Maar, Paul et Nusch Éluard dans le village encore intact avant qu'il ne devienne, comme l'ensemble de la Côte d'Azur, une cité vouée à la monoculture touristique de masse. Depuis l'Antiquité où, à proximité du port de Fréjus, au premier siècle av. J.C., le géographe Strabon décrit déjà les villas patriciennes dispersées dans la colline, jusqu'aux premières décennies du XXe siècle, Émilie Michaud Jeannin retrace cette évolution à partir de sources de première main récoltées au long d'un travail minutieux dans les archives municipales, régionales et nationales, mobilisant un ensemble de disciplines relevant des sciences naturelles comme des sciences humaines – géologie, botanique, géographie, histoire administrative, politique, économique et sociale, urbanisme, architecture – pour produire cette monographie qui restera la référence incontournable, et probablement définitive de l'histoire de Saint-Raphaël. Des recherches postérieures ont pu toutefois apporter certaines précisions mais nous gardons le texte originel qui correspond à l'état des connaissances au moment de la rédaction de cet opus.

Si cette thèse met en lumière la spécificité architecturale de Saint-Raphaël et de ses environs où, à partir de 1870, s'est édifié un ensemble unique de villas dites palladiennes dont elle dresse l'inventaire exhaustif, méticuleux et précis, elle prend aussi valeur de paradigme pour l'évolution de toute la région qui, les mêmes causes climatiques, économiques et sociales, produisant les mêmes effets, obéiront au même destin. Enfin cette recherche peut servir de modèle à toute analyse historique des phénomènes d'urbanisation qui ont donné naissance à l'explosion, après la seconde guerre mondiale, de la culture des loisirs dont elle permet d'élucider les mécanismes.

Mais il y a plus et plus profond peut-être, qui touche au point où la recherche, sans rien perdre de sa pertinence scientifique, touche au biographique, lequel en retour lui donne peut-être sa justification ultime. Car Lili, c'est ainsi qu'on la nommait, a été passionnément attachée à cette ville et à cette région où elle a sans doute passé parmi les plus beaux moments de son enfance et dont elle a continué, sa vie durant, avec une énergie et un dévouement jamais démenti, à défendre ce qui en faisait non pas un paradis, mais un écosystème lentement constitué au fil des siècles dont les dernières décennies auront vu la disparition accélérée. Cette enquête apparaît ainsi, en dernière instance comme un conjuration contre l'oubli en même temps qu'une manière d'en fixer l'histoire désormais consignée dans les archives ; dans le recensement exhaustif que Lili fait de tous les lieux – sites naturels, bâtiments publics, villas – décrits avec une précision scrupuleuse et accompagnée d'une iconographie – souvent des cartes postales d'époque qui prennent avec le passage du temps une coloration mélancolique –, on voit alors se reconstruire progressivement l'image d'une ville à peu près disparue, une station de papier, où viennent se rejoindre esprit d'enfance et expression du savoir.

A la suite de ce travail, notre mère s'est engagée pour la préservation de ces villas et de l'environnement à travers les associations qu'elle a créées : SOS environnement Var, Les Amis de Saint-Raphaël et de Fréjus et la dernière ; Environnement Var qui poursuit aujourd'hui son action dans le même esprit. Elle s'est battue sans relâche pour la sauvegarde de l'architecture raphaëloise et sans faillir ni céder aux pressions, elle a mis en œuvre tous les recours légaux et vigoureusement lutté pour la sauvegarde de l'Hôtel Continental, des villas L'Argentine et Sémiramis qui participaient au caractère unique de Saint-Raphaël. Ces combats ont été perdus mais en revanche grâce à ses associations, elle a lutté avec succès contre l'extension de la Zac Dramont et contre la construction de la quatrième tranche de Cap Estérel. Elle a été la cheville ouvrière du classement de l'Estérel en 1996. Elle a obtenu la préservation du domaine des Esclamandes, le classement partiel du Rocher

de Roquebrune et l'inscription aux Monuments Historiques de la Villa Magali, de son jardin et des vestiges des Tuileries qui y sont conservés. En 2011, elle a emporté l'arrêt des travaux de restauration destructrice des Arènes de Fréjus. Elle a soutenu juridiquement avec l'aide de son époux et par son empathie naturelle, ceux qui demandaient son aide pour la défense de leurs droits et de leur bien.

Florence Michaud Fournier, Françoise Michaud, Philippe-Alain Michaud

SOMMAIRE

Introduction	p.7
Contexte géographique, géologique, historique	
La géographie	
La géologie	
La faune et la flore	
L'histoire	
Chapitre I	p.18
Saint-Raphaël avant 1880	
I- Bilan architectural avant l'essor de 1880	p.18
- Le village	
- Les villas	
II- les artisans de l'essor	P.29
- Meissonnier	
- Martin	
- Hardon	
Chapitre II	P.32
Bilan de l'essor	
I - Comparaison des cadastres de 1826 et 1968	p.37
II -Recensement des villas	p.46
III - Groupement par quartier	p.82
Chapitre III	p.97
Étude stylistique	
I - Équipements publics	p.96
- La terrasse des bains, les squares	
- Les bains Lambert	
- Les kiosques	
- Les transports	
- L'adduction des eaux	
- Les égouts 1880-1913	
- Lavoirs	
- Fontaines	
- Le four 1882	
- Les abattoirs 1885	
- L'usine à gaz 1885	
- Les marchés 1892	

- Le hangar 1893
- Le cimetière 1890

II - bâtiments publics p.108

- Les écoles 1881-1882
- Le casino 1882
- Les hôtels
- L'hôpital
- La pouponnerie
- L'hôtel des postes 1892
- La gendarmerie 1883-1884
- Lotissement ouvrier du Dramont
- Lieux de culte

III - les villas P.125

- Les méridionales
- Les mauresques
- Les anglo-normandes
- Les Anglaises
- Les gothico- florentines
- Les hôtels particuliers
- L'art nouveau
- Les palladiennes

IV - les immeubles p.183

V - Remises et communs p.185

Conclusion p.192

Annexes p.193

- Index des architectes cités
- Index des artisans ayant travaillé à Saint-Raphaël
- Bibliographie
- Album photographique

INTRODUCTION

Contexte géographique, géologique, historique

En 1870 Saint-Raphaël comptait à peine 1000 habitants. Sa population est passée entre 1891 et 1913 de 3810 habitants à 5112 habitants. Dans leur ouvrage : « ports maritimes de la France- le Var (Paris 1913), Messieurs Moreau, Chauve, et Cassier fournissent leurs explications : « Saint-Raphaël, qui n'était qu'une bourgade de pêcheurs, est devenue dans ces dernières années, une des principales stations hivernales et balnéaires de la Méditerranée, grâce à l'excellence de son climat et à la beauté des sites qui l'environnent »

Il n'est pas possible de se contenter de cette manière de voir dont nous souhaitons démontrer le caractère très partiel.

Sans doute le site est-il exceptionnel.

Géographie

Il se trouve que la commune de Saint-Raphaël correspond par un hasard curieux à une unité géographique. En effet, son territoire englobe la quasi-totalité du massif de l'Estérel. Il semble qu'on puisse dire : Saint-Raphaël, c'est l'Estérel. La spécificité de ce massif n'est plus à démontrer. A l'Est la plaine alluviale de Fréjus le sépare des Maures, massif primitif de gneiss et de micaschistes ; au nord, seule la route nationale n° 7 le sépare d'un autre massif, dont il est totalement différent, tant par la végétation, que par le profil du relief et la formation géologique : c'est le Tanneron, formé de schistes anciens, traversés de filons granitiques. Ce tout petit massif d'une périphérie de 50 km environ, n'est qu'une succession de collines mollement arrondies – dont aucune ne dépasse 500 m- couvertes de châtaigniers et de mimosas. L'habitat y est très dispersé.

Dans l'Estérel, au contraire, hors une étroite bande côtière, l'habitat est encore de nos jours inexistant.

Ce massif couvre donc un espace de 25 km de long sur 20 km de large, de la plaine de Fréjus à celle de Cannes, d'une part, de la mer au Tanneron, d'autre part.

Il affecte la forme d'une ellipse. Foncin, dans son étude toujours actuelle sur « les Maures et l'Estérel », imagine que les deux massifs dessinent un 8, la jonction étant marquée par la vallée inférieure de l'Argens, et observe que l'Estérel est « un lambeau, détaché de terre kabyle. C'est une petite Provence dans la grande, une Provence de la Provence, une Provence africaine »

Comme les Maures et le Tanneron, l'Estérel est formé de roches primitives, mais éruptives. Au nord du massif, la ligne de crête où culmine le mont Vinaigre à 616 m, décrit du vallon du Reyran au Cap Roux, un arc de cercle porphyrique doublé le long de la côte par des bancs de grès rouge permien, peu élevés. Sans doute est-ce l'intense érosion provoquée par les pluies diluvienennes dans cette région qui a donné à ce massif son relief accidenté, où seules les roches volcaniques se sont maintenues. Mais entre les bancs de grès permien s'intercalent des couches d'argiles qui expliquent l'existence de sources et de puits. Mais nous avons pu constater que le débit de ces puits parfois situés sur une hauteur, augmentait selon les chutes de pluie sur le Haut Var ; cet état de choses qui évoque le système des vases communicants fait penser que ces bancs de grès et ces couches

d'argiles sont perpendiculaires au rivage. Quoi qu'il en soit, les Romains bâtissaient sur des buttes de grès permien (cf.P.A. février : « développement urbain en Provence et à l'époque romaine jusqu'à la fin du XVI^e siècle »). Les grandes citernes romaines des Cazeaux n'étaient pas alimentées uniquement par les puits : il y a là une source et nombreuses sont les villas à Saint-Raphaël à posséder des puits.

Géologie

Un aperçu géologique doit compléter ces quelques observations géographiques préliminaires. Dans cette région, la roche la plus ancienne (du moins celle qui est connue) est le gneiss de Bormes dans les Maures, dont la formation remonte à 560 millions d'années avant notre ère. Le Tanneron est de composition très semblable aux Maures. Le reste de la Provence était alors sous les eaux. On a trouvé dans les Maures des fossiles animaux d'un âge probable de 420 millions d'années. Ce n'est qu'au carbonifère (295 millions d'années) que se formaient les bassins houillers du Plan de la Tour et de la vallée du Reyran (mine de Bozon). Puis il y a 280 millions d'années, vers la fin de l'ère primaire, dans une période dite du Permien (du nom de la plaine de Perm en Russie), apparaissent des phénomènes volcaniques. De grandes failles se produisent d'est en ouest. Dans les fossés d'effondrement, s'accumulent les sédiments rouges caractéristique de cette période. On les retrouve en Corse dans le massif du Cinto, comme dans les Alpes, où ils apparaissent dans le massif de l'Argentera (gorges du Cians et du Daluis, vallée des Merveilles). Il en existe également à Lodève. Les premières manifestations volcaniques connues dans l'Estérel correspondent à des filons et des coulées de rhyolite amarante émises sous forme de pluies de feu chargées de laves et de cendres : ce sont les porphyres rouges. Puis s'écoulèrent des laves vitreuses de type obsidienne qui se vitrifièrent avec le temps.

Ces laves acides, riches en silice, donnèrent naissance à des structures pyromérides, dont on extrait aujourd'hui les lithophyses. Extérieurement, les lithophyses se présentent comme de grossiers boulets verts, roses ou blancs, qui, sciés et polis, évoquent des paysages de rêve. Les lithophyses qu'on trouve à Valescure, aux Darboussières, à la maison forestière de la Louve, sont parmi les plus belles du monde.

A la même époque, au permien inférieur, se mettent en place dans l'Estérel et le Tanneron, de nombreux filons, de fluorite et de barytine. La fluorite mauve affleure de Théoule, à la pointe de la Galère, et le volcan de Maurevieille a des coulées de rhyolite jusqu'à Bagnols en Forêt (mais le massif de Maurevieille est-il encore l'Estérel ?) tandis que la partie centrale de l'Estérel s'effondre, permettant une sédimentation lacustre.

Vers la fin du permien se produit un volcanisme différent fait de roches sombres qui s'altèrent facilement. On peut voir une coulée basaltique sur l'ancienne route d'Agay à Saint-Raphaël à la hauteur du terrain de golf. Le volcan se trouvait entre le sommet du rastel d'Agay et Camp Long. Vers l'ouest et jusqu'à Toulon vont s'étaler des conglomérats, contrastant avec les Maures et les environs, puis l'érosion aidant, cette région prendra une allure de pénéplaine. Des filons métallifères (cuivre, plomb, zinc), se concentrent alors dans les chenaux fluviaux, ce qui explique les gisements de Luc et de Cap Garonne. La mer revient à la fin du Trias, déposant des calcaires ; puis au secondaire, se forment les bauxites, exploitées dans cette même région du Luc, et le volcanisme réapparaît – il y a 60 millions d'années – dans l'Estérel, où se forme alors le fameux porphyre bleu du Dramont.

Au Jurassique surgit la grande chaîne provençale qui relie les Pyrénées à Monaco ; la Corse et la Sardaigne s'y rattachent sans doute. Cette chaîne bascule à la fin du Tertiaire, alors qu'au contraire, la Provence calcaire et le pays de Grasse émergent des eaux. Des failles se produisent alors de Saint-Tropez au Cap Roux, failles que les premiers hommes ont dû voir se produire.

C'est une histoire géologique tourmentée que celle de la Provence ! La surrection du sol se poursuit de nos jours. Les tremblements de terre y sont relativement fréquents, et légers. D'ailleurs, les règlements d'urbanisme prévoient des précautions antisismiques lors de l'édification des nouvelles constructions et l'Institut Géographique National comparant les nivellements de 1884 à 1892, et ceux de 1961 à 1968 a constaté la surélévation du socle ancien qu'on peut évaluer à 0,74 mm par an. Il faut noter que les repères posés au siècle dernier, l'ont été dans des conditions peu satisfaisantes, le plus souvent dans des zones alluviales ou sur des maisons. Les repères sur roches en place, sont plus rares ou ne peuvent être encore interprétés. Quoi qu'il en soit le marégraphe de Marseille indique de façon indubitable une hausse de 10 cm du niveau de la mer en ? siècle.

Les hautes terrasses marines sont également un facteur de déséquilibre, tout en constituant une des originalités les plus puissantes de ce relief ; certaines sont coupées de vallées inondées par suite de la remontée sous-marine et la vallée du bas-Argens peut être explorée jusqu'à la profondeur de 2000 m.

[Album photographique TI – p.1](#)

Faune et flore

Il conviendrait aussi d'analyser en détail la flore et les productions naturelles de l'Estérel. Nous sortirions de notre propos si nous ne nous contentions de quelques remarques,

La végétation est silicophile. Autrefois couverte de forêts où dominaient chênes lièges et chênes verts, le massif de l'Estérel prend un aspect désolé par l'effet d'incendies dus à la sécheresse sans doute mais aussi à la malveillance.

Il semble que le climat permette l'apport et la fructification des plantes tropicales à côté d'une flore ? locale particulièrement riche. C'est ainsi que eucalyptus, mimosas et robiniers dont l'introduction est récente voisinent pins, pins maritimes et pins parasols, châtaigniers, charmes, figuiers, oliviers, lauriers, dans le lit des torrents, bruyères, arbousiers, comme avec les plantes du maquis, tous les genévrier, les lentisques, les cistes, les heux que nous qualifierons du terme provençal de « messugues ». On y rencontre aussi telles les fougères, des plantes inattendues à proximité de la mer, vestiges des périodes glaciaires.

Au siècle dernier, il existait quelques cultures dans l'Estérel, ainsi que l'atteste le cadastre de 1826, qui indique outre les lieux-dits, la présence de quelques métairies.

On n'y pratiquait tant l'élevage des moutons qu'un essartage à la mode kabyle, permettant la culture pendant deux ou trois ans. Ces champs passagers redeviennent alors des maquis qui seront brûlés 15 ans plus tard en égratignant la terre afin de la mélanger aux cendres. Puis on recommence l'opération. Cela explique la multiplicité des incendies à cette époque. Il s'en est produit en 1838, en 1848, en 1854, en 1877 ; entre 1870 et 1880, 14900 ha ont brûlé tant dans les Maures que dans l'Estérel.

La situation demeure critique de nos jours. Nous tenons du Syndicat des Architectes de la Côte d'Azur qu'il a été établi à la Direction Départementale de l'Équipement du Var, une carte des demandes de permis de construire qui recoupe assez exactement celle des zones sinistrées. Ces incendies ont provoqué la quasi-disparition du gibier et des oiseaux. On pouvait tout récemment encore parler du grand silence de l'Estérel. Depuis peu les services Eaux et Forêts, veillant au reboisement, à l'édification de retenues d'eau et à leur peuplement, on y perçoit à nouveau des bruits d'ailes et d'herbes froissées.

On doit cependant constater l'abandon des cultures de base comme l'olivier ou le chêne liège, la disparition de ces exploitations sylvo- pastorales, dont nous parlions plus haut, l'écroulement des restanques, que personne n'entretient plus.

Les quelques cultures spéculatives nouvelles, après avoir donné beaucoup d'espoir, sont en récession ; le paysage agreste et sylvestre meurt : nous sommes dans cette région au dernier stade pré-urbain ; la population locale émigre, et les nouveaux venus ne s'y fixent que de façon temporaire. Mais leur arrivée a entraîné l'augmentation du coût des terrains et un dynamisme de l'habitat résidentiel qui est porteur de certains dangers. En effet ce développement est financé le plus souvent par des capitaux étrangers et par suite nuit à l'activité économique régionale.

L'agriculture disparaît donc au profit de l'habitat ; les quelques vignes qui subsistent dans la basse vallée de l'Argens, sont menacées par l'autorisation récente (février 1983) d'agrandir la base aéronavale, et selon les vœux de la Chambre de Commerce et d'Industrie du Var, les avions civils pourront donc y atterrir, déchargeant ainsi l'aéroport de Nice des moyen-courriers.

La pêche somptueuse il y a peu est devenue inexistante. On a pêché le frai, on pêche encore n'importe quoi, n'importe quand sans vergogne au lamparo. Certains touristes au large pêchent le thon pour le rejeter mort à la mer. La pollution croissante des côtes a entraîné la disparition totale de certaines espèces, comme les sèches ou les méduses, que leur excrétion rendait, sans doute, importune, mais qui ne peuvent vivre que dans un milieu sain. En 1971 déjà, le schéma d'aménagement de la Côte d'Azur observait que la côte d'alerte de la pollution était depuis longtemps dépassée.

Histoire

C'est au sein de cet environnement naturel que l'urbanisation de cette région s'est développée, non sans avoir contribué à la transformer ou plus précisément à l'appauvrir.

Mais, avant de tenter la description de cette évolution, il nous faut, par les voies d'un rappel historique, montrer comment Saint-Raphaël a traversé le temps avant d'aboutir à l'état où cette urbanisation l'a saisie.

L'arrivée du chemin de fer, en 1864, a été le point de départ de l'essor qui a connu son apogée autour de 1880, avant de décroître, puis de renaître durant les dernières décennies. À la fin de l'Ancien régime, la modeste bourgade n'a rien de comparable avec la ville actuelle qui souhaite à nouveau se mesurer avec Cannes. C'est que Saint-Raphaël fut il y a près d'un siècle, en passe d'éclipser cette rivale ; en vraie petite ville du littoral qui se respecte, elle possédait « un casino-théâtre et des becs de gaz, des bancs, et des cafés chantants, un tramway et une société de musique » (« Saint-Raphaël Revue », 26 juin 1887).

L'accès des archives municipales nous ayant été rendu difficile, nous avons consulté dans la série F2 aux Archives Nationales, un inventaire établi par le savant archiviste dracénois Mireur en 1872. Il fait état sous la référence BB de registre couvrant historiquement la période 1561-1790, et sous la référence CC de registres qui pour la même période concernent les impôts et le cadastre. C'est notre source principale. Mireur constate dans un rapport d'inspection de 1884 (F2/1. 1683), que l'installation des archives communales et hospitalières de Saint-Raphaël est vicieuse, qu'il manque des pièces anciennes, et qu'il faudrait retrouver les comptes rendus des délibérations du Conseil Municipal. Les pièces conservées ne sont pas moins précieuses, qui permettent de déterminer des lieux cultivés et les lieux habités.

Six registres couvrent les trois derniers siècles de l'ancien régime ; le dernier fut établi en 1789. Il ne signale de maisons qu'au village et à la Marine. Si le village désigne les maisons groupées autour de l'église, les cabanes de pêcheurs situées le long de la plage, sont communément appelées « la Marine ». Elles sont peuplées de génois et non de provençaux. Ces étrangers ont été amenés là, vraisemblablement par René duc de Bar qui succède en 1434 à son frère Louis III d'Anjou. En dépit de sa politique néfaste à la Provence, il reçut le surnom de bon roi René. Il le dut sans doute aux accords qu'il passa à propos de la sécurité des mers avec les rois de Bône et de Tunis, mais peut-être aussi à la création d'un corps de garde-côtes et l'immigration de ces familles, venant de la

« Rivière de Gênes » qui ont fait souche sur tout le pourtour du golfe de Fréjus. Cette circonstance démographique explique sans doute l'absence de renseignements sur la Marine de Saint-Raphaël. Il n'en va pas de même pour le village. Grâce au registre de la série CC, il est possible de dresser le tableau ci-dessous du nom des propriétés et de connaître ainsi l'étendue des cultures et leur évolution.

	1500	1622	1684	1700	1765	1789
La Bourgade	*					
Le Village	*		*			*
La Marine						*
Agay		*		*	*	*
Aigues Bonnes		*		*	*	*
Aire Peironne				*	*	
Arbitelle				*	*	
Arènes						*
Arène Grosse				*	*	
La Bastide				*	*	
Calade	*			*	*	*
Camp Long				*	*	*
Cap Roux						*
Castellas						*
Caux (ou Coux)		*				*
Colle Pastorelle						*
Coste		*				
Cours				*	*	*
Darmont						*
Dragonière		*				*
Espouado						*
Femme morte				*	*	*
Ferrières						*
Garonne				*	*	*
Grenouillet				*	*	*
Gondin	*	*		*	*	*
Les Lions						*
Les Luquettes				*	*	*
La Lauve	*			*	*	
Malpasset		*		*	*	*
Mallunps	*					
Mautemps				*	*	*
Nay						*
Notre Dame				*	*	*
Palluds	*			*	*	*
Pataque				*	*	
Pedegan	*			*	*	*
Peiron				*	*	*
Picard				*	*	

Pierre Blave						*
Pierre Sarade				*	*	*
Plaines						*
Portal neuf				*	*	
Redoute						*
Sainte Anne						*
Saint Sébastien						*
Suveret				*	*	*
Terres Menudes						*
Traversière						
Vaguier		*				
Valbonnette				*	*	
Vallon				*	*	
Vallongue	*	*		*	*	*
Veissière						*

Il est surprenant de ne pas trouver trace dans ces registres CC des postes de garde établis en 1302, par Charles II d'Anjou, du Rhône à La Turbie. On sait que dans chacun de ces postes il était prévu d'entretenir un feu et qu'à ce feu constant, s'ajoutaient autant de feux que de vaisseaux suspects en vue. Pour le terroir de Saint-Raphaël, le cadastre Napoléon donne encore le nom de 18 de ces signaux. Il est surprenant également de ne pas trouver mention de propriétés au Darmont avant 1789, alors que le registre BB-I indique en 1562, l'édification en ce lieu d'une tour et d'une « tavernière » pour y vendre le vin et que le registre BB-12 mentionne vers 1760, la nomination d'un préposé aux signaux du Darmont.

[Album photographique TI p.2](#)

Le registre de 1622 indique des propriétés à Agay corroborant ainsi ce que nous savons des dispositions prises par Barthélémy de Camelin, évêque de Fréjus, le 10 septembre 1605. Il avait en effet à cette date, aliéné la seigneurie d'Agay au bénéfice de Louis de Fumée, avec l'autorisation de bâtir une ville, moyennant la cense annuelle de 150 livres.

Cette tentative avait dû échouer puisque ce même Barthelemy de Camelin vend la moitié de ce fief, le 8 août 1636 à Jean Vincent de Roux, Lieutenant Général de la Marine du levant, capitaine général des gardes côtes du Languedoc, nommé en 1635 gouverneur des tour et port d'Agay. On sait qu'il construisit à ses frais, le château fortifié destiné à la défense côtière. (Arc. d'Agay). Sa petite fille Gabrielle orpheline à huit ans épousera en 1704, Jean de Giraud de la Garde, qui devient dès lors également seigneur d'Agay où ses descendants résident encore.

L'autre partie du fief, l'actuel Castellas, demeura à l'évêché de Fréjus. Il fut vendu comme bien d'émigré à un boulanger de cette localité. En 1850, il est propriété de la famille Buret ; puis celle des Prévost de Launay. Il est en passe d'être loti.

Comme les registres BB2, 1674 - 1678 énumèrent les officiers municipaux de Saint-Raphaël avec complaisance (Maires-consuls, Conseillers, Auditeurs des comptes, Estimateurs, Marguilliers), on peut se demander si le village a pris une soudaine importance, alors que le registre des impôts, n'indique pour 1684, aucune propriété cultivée. Peut-être faut-il y voir un phénomène lié au privilège exclusif concédé pour neuf ans à Nicolas Saboly, bourgeois de Paris, le 16 septembre 1646, d'exploiter toutes mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb, et d'antimoine de Provence.

Or, ces mines sont connues de longue date. Nous avons tenté de dresser un tableau de celle qu'on pouvait envisager d'exploiter à la fin du XVIIe siècle, tant sur le territoire de Fréjus que sur celui de Saint-Raphaël.

Plomb argentifère	Zinc	Charbon	Or	Fer
Cabre	Aigue Bonne	Vaux	Adrets	Ferrieres
Aigue Bonne		Boson	Pommier	
Dramont		Auriasque		
Pétignon		La Madeleine		
Petits Cous				
Rabinon				

Il n'apparaît cependant pas que des recherches aient été entreprises à cette époque; la réponse à la question précédente reste donc à trouver.

Le registre BB correspondant à la période 1697–1701 est révélateur de la vie communale, alors que ceux de la série CC pour la même période, ne mentionnent pas le village.

Il nous fournit divers renseignements : les élections ont lieu tous les trois ans ; il existe à Saint-Raphaël un four communal, puisqu'il faut le réparer ; enfin, si la commune est indépendante, c'est de date récente, car il est donné aux Consuls pouvoir de retirer les papiers de la commune restés entre les mains des particuliers de Fréjus. Ces quelques années ont dû être mauvaises : on a acheté six charges de blé pour les distribuer aux habitants – il n'est fait mention d'une telle disposition dans aucun autre cahier – et cette indication est corroborée par les rapports d'affouagement pour 1698–1728–1775.

Année	Nombre de maisons	Nombre de familles
1698	44	79
1728	48	85
1765	98	345

L'affouagement de 1698 signale un seul puits et 22 magasins pour le commerce de la mer. Ni l'habitat, ni la population n'ont augmenté entre 1698 et 1728.

Deux séries d'événements catastrophiques se produisent dans ces années-là. Le registre BB7 signale le premier.

- En 1706, le comte de Grignan - le gendre de Madame de Sévigné - fait mettre sous les armes les habitants de Saint-Raphaël, « attendu les emportements et les menaces que les ennemis de l'État font au col de Nice ». Les armées du duc Victor Amédée de Savoie débarquent le 17 juillet 1707. Elles épargnent Fréjus mais ravagent Saint-Raphaël, « enlevèrent les cloches, profanèrent la Sainte Eucharistie et ouvrirent même les tombeaux ». Elles sont arrêtées à Toulon (le 29 juillet–22 août 1707) où le Comte de Grignan a improvisé une résistance avec l'aide de la population civile. Cette campagne se termine à la signature du traité d'Utrecht (2 avril 1713), par lequel le Duc Victor Amédée, récupère Nice et la Savoie.
- Le second de ces événements est la peste qui frappant Marseille de mai 1720 à l'été 1722, amène les habitants de notre région à se replier sur eux-mêmes, et à établir une sorte de glacis autour de leur village. La circulation ne reviendra libre qu'à la fin d'octobre 1722. J.P.

Martin a fait le point sur les mesures prises à Roquebrune-sur-Argens durant cette épidémie (Annales sud est varois t.VI). Restent les archives de Fréjus qui n'ont pas été dépouillées sur ce point.

La population de Saint-Raphaël double au cours des 30 années suivantes.

Sans doute a-t-elle retrouvé un semblant de prospérité encore que nous sachions, grâce au registre BB 10, qu'elle subit pendant 38 jours l'occupation des ennemis en 1748, pendant la guerre de succession d'Autriche, et que cela a exigé un emprunt de 3000 livres.

En mai 1768, Gênes abandonne à Louis XV ses droits de souveraineté sur la Corse et le 15 août, le roi en décrète la réunion au royaume.

La victoire de Ponte Nuovo sur Paoli, le 9 mai 1769, décide définitivement du sort de l'Île. Ces événements eurent quelques retentissements sur Saint-Raphaël, puisqu'il est décidé d'acheter (registre BB17) des chaperons aux Consuls, moyennant quoi ils maintiendront la tranquillité au village « pendant le passage des troupes que le roi envoie en Corse pour punir les rebelles qui ont maltraité les troupes de France ». Ainsi donc, en 1769, le port de Saint-Raphaël est en mesure d'assurer l'embarquement d'un détachement, voire d'une armée. Tout au long du XIXe siècle, il existera d'ailleurs un cabotage régulier entre Saint-Raphaël et la Corse (Arc.nat ADx.XIX.F3).

Après réparation de la maison curiale vers 1760, puis encore vers 1770, il est décidé de la reconstruire (registre BB 20) aux alentours de 1773. En 1777, cette construction coûtera 8315 florins, trois sous, neuf deniers. Cette même année, on répare le pont de la Calade, deux au plus tard, celui de la Dragonèze (Dragonnière). On restaure également la chapelle Saint-Sébastien. Elle apparaissait déjà au plan de 1751 et on a tout lieu de penser qu'elle recouvrait un habitat antique, tant à cause des tombes celtes, signalées au Dictionnaire archéologique de la Gaule, qu'à la proximité des citernes des Cazeaux. De surcroît, le saint qui y est vénéré est un avatar de Dionysos. Il existe à l'église Saint-Pierre, un fragment de réemploi attestant son culte dans le voisinage.

En 1779 (registre BB 23), on envisage l'établissement d'un nouveau cimetière. L'ancien était accolé au côté nord de l'église. Celui-ci sera implanté hors du village, au-delà de l'aire Sainte-Anne, sur l'emplacement de l'actuelle place Lamartine.

Dans les années suivantes, on répare la voûte du four et on construit un pressoir à deux vis. On en doit déduire que le terroir est planté en vignoble, dont le rapport est suffisamment important pour nécessiter un pressoir d'un modèle exceptionnel.

Dans ce même registre, il est fait état d'un problème qui ne cessera de préoccuper les municipalités à travers le temps : celui de la Garonne. En 1785, on envisage de creuser le lit ; sans doute a-t-elle débordé (registre BB 25). L'année suivante, vraisemblablement à la suite d'une exceptionnelle sécheresse, il faut l'assainir et réduire ses pestilences. On imagine d'y injecter du vinaigre (registre BB 26).

Le cours de la Garonne dépend de l'état des forêts de l'Estérel. Il est possible que les raphaëlois n'aient pas respecté l'ordre royal du 12 avril 1767, qui interdisait de défricher des terrains montueux. Ils n'ont pas dû comprendre l'intérêt de la forêt comme régulateur des eaux et le prix qu'il faut attacher à sa conservation. C'est ce même but que poursuivait en 1809, Napoléon Ier dans une lettre sévère adressée au préfet du Var, et que nous reproduisons en annexe.

[Album photographique TI p.3 - 4](#)

L'Ermitage du Cap Roux, toujours plus ou moins habité depuis le haut Moyen-Âge fut détruit par les incendies des forêts domaniales de 1754. Reconstruit en 1775, le frère clapier des Arcs s'y installe. Le dernier ermite fut le frère Calvy en 1789 (registre, BB 9).

Le dernier de ces registres concerne les événements de 1789–1790.

En 1789 par ordre du roi on suspend les élections consulaires et des députés sont élus pour exprimer les doléances de la population. Nous passerons sur l'énumération de ces élus à l'assemblée

Provinciale et sur leurs doléances, ayant trait à l'état général de la nation, mais nous citerons « les objets particuliers de cette communauté sur lesquels Messieurs les Députés sont priés de bien vouloir insister...» il s'agit de démontrer que le rachat des charges ayant été réglé déjà par deux fois, les Raphaëlois entendent ne pas payer indéfiniment, d'autant « qu'il est malheureusement trop vrai que l'air insalubre de Saint-Raphaël affaiblit et détruit la population qui est très petite, et qu'il n'y a pas d'espoir qu'elle gagne à l'avenir puisque actuellement le nombre de morts excède celui des naissances (MM. les députés) réclameront avec insistance, que le projet du nouveau Reyran soit fini avec solidité pour que le terroir de Saint-Raphaël ne soit plus exposé aux ravages, affreux qu'il essuya par l'irruption des eaux qui sortirent de l'ancien port de Fréjus, lors de l'inondation des 2 et 3 octobre 1787 »

Enfin, les députés ont pour mission d'obtenir que le crédit de 300 000 livres alloué par le roi en 1782 soit employé à la perfection des ouvrages dans lesquels le port de Saint-Raphaël est compris, ce qui « produirait un grand bien pour cette habitation et pour toute la contrée et ce que l'on doit se promettre puisque le souverain en a consigné son veux dans ledit arrêt »

Cet attachement ostensible au roi ne l'empêchera pas le village de prendre pour un temps, le nom de Baraston (12 décembre 1793–28 mai 1895), hommage au conventionnel varois.

Ainsi donc, à la veille de la Révolution, Saint-Raphaël comprend deux quartiers habités : le Village et la Marine, et de nombreuses propriétés exploitées dans l'Estérel. L'iconographie de cette époque est particulièrement pauvre. Les recherches effectuées tant à la Bibliothèque Nationale qu'à la bibliothèque Mazarine ou aux Archives Nationales ont été décevantes.

Quatre cartes, trois du XVIIe siècle, et une carte à l'effigie du Roi Soleil présumée de 1700, c'est tout pour le département des Cartes et Plans à la Bibliothèque nationale. Il faut y ajouter, toutefois, un plan conservé au Cabinet des Estampes, « donné à Monsieur Goguet, conseiller au Parlement en 1751 ou 1752, par Lingen qui l'avait levé ».

Il n'est pas inutile d'évoquer ici la figure de Goguet, Conseiller au parlement de Paris, où il naquit le 18 janvier 1716. L'amitié qui l'unit à Fugère, conseiller à la Cour des Aides, n'est pas sans faire penser à celle qui unit Montaigne à La Boétie. Il semble que Fugère ait tempéré les enthousiasmes de Goguet et donné à ses ouvrages une rigueur nécessaire.

[Album photographique TI p.5](#)

Si Alexandre Fugère n'avait pas l'esprit d'initiative d'Antoine Goguet, et ne disposait sans doute pas de la même fortune, sa réputation était telle que Malesherbes lui confia la direction du « Journal des Savants ». En vue de l'élaboration de leur œuvre commune : « L'origine des Lois, des Arts, et des Sciences et de leurs progrès chez les anciens peuples », Goguet et Fugère durent réunir une documentation considérable. Ce plan en faisait probablement partie, mais ne figure pas dans cet ouvrage monumental paru, hélas, après leur mort. Ayant contracté la variole, Goguet disparut le premier, le 2 mai 1758 ; il léguait sa bibliothèque à son ami, qui ne lui survécut que trois jours.

Ce « plan Goguet » est complété par celui qui figure dans un album de cartes marines paru en 1764 (la même année que le « Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France », publié par l'abbé Expilly à Amsterdam). Il décrit les lieux de façon précise : « le golfe de Fréjus est situé entre le Cap Bonioux (s'agit-il de la pointe Rabioux au sud de Saint-Tropez?) et la pointe de Nagaye (pointe d'Agay sans doute possible); il forme un enfoncement de 7 à 8 milles de profondeur. On voit presque par le milieu la ville de Fréjus située anciennement sur le bord de la mer, où il y avait un port considérable et qui en est éloigné présentement d'une bonne demi-lieu. Il reste des traces d'un ancien môle, exactement au sud de Fréjus, et à quelque distance ouest du village de Saint-Raphaël, éloigné de Fréjus, d'une lieue vers le sud-est. C'est auprès de ce village

que viennent aborder les barques qui ont des marchandises ou effets destinés à Fréjus, ou qui viennent y charger des denrées du cru du pays »

lbum photographique TI p.6 à 9

Aux Archives Nationales, il n'existe ni plan d'alignement en atlas qui mentionne Saint-Raphaël ou Fréjus, ni plan d'alignement relatif à des villes ; la seule carte établie en l'an VIII concerne les Adrets de Fréjus. Par contre, il existe sous la cote F. 14 /10268.dossier 13 trois plans datant de la première moitié du XIXe siècle ; l'un est un plan général indiquant les routes, les deux autres concernent le port de Saint-Raphaël : ils sont datés des 5 avril 1838 et 10 mars 1849.

Nous nous étendrons plus loin sur ces trois plans. Mais dès à présent, il convient de s'arrêter à la carte des Adrets établie par Fauchet en l'an VIII (1799) conservée aux Archives Nationales sous la cote F.14. 10 315. Elle porte pour intitulé « Carte désignant les limites de la concession des mines de houilles, accordées aux citoyens, J. H. Bernard ». L'exploitation de ces mines est un élément d'histoire de la région. Pour le comprendre, on ne saurait trop se référer à l'article de Frederic D'Agay (Annales du sud-Est varois, 1980), comme à l'ouvrage de G. Mari sur « les mines et minéraux de la Provence cristalline ».

Dès 1505, un sieur Masson avait découvert au Luc une mine de plomb. Il l'exploita en faisant venir d'Allemagne, des ouvriers qui apportaient leurs expériences et leurs méthodes.

Il existe encore au Luc un quartier d'Allemagne. En 1712, Reboul, Rey et Lance firent des relevés, des mines de la contrée et de leur état.

En 1729, commence l'aventure O'Connor à la Garde Freinet où il entreprend l'exploitation d'une mine de plomb argentifère. Sans doute avait-il été mis au courant par Reboul. En 1741, cet Irlandais obtient le même privilège qu'avait eu Nicolas Saborly en 1646, d'exploiter toutes les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et d'antimoine de Provence. Jean de Giraud de La Garde - qui avait épousé Gabrielle d'Agay en 1704 - s'intéresse d'autant plus à l'affaire, qu'O'Connor prospecte sur son fief.

Nous ne retracerons pas la genèse des exploitations, ni les motifs de leur échec final.

Mais il importe de souligner, qu'au XVIIIème siècle, en Province, comme à Paris, on est prêt à admettre les progrès de la science dans tous les domaines et à les encourager financièrement, quitte à réaliser une bonne opération.

Ce sont les prémisses d'exploitations qui se poursuivront à travers les XIXème et XXème siècles avec des fortunes diverses. Darluc entreprend à cette époque l'étude systématique des gisements de Provence. Son ouvrage ne sera publié qu'en 1782, à la veille de sa mort. Il parle d'une mine de charbon de pierre située dans la vallée du Reyran et que l'on se propose d'utiliser pour une savonnerie située à Saint-Raphaël. C'est là la première indication d'un établissement industriel à cet endroit. À cette époque, la minéralogie et ses possibilités suscitent le plus grand intérêt ; l'Ecole des Mines sera créée en 1783.

La période révolutionnaire n'arrêtera pas ces recherches. Les Anglais, installés à Cogolin, les poursuivront. Ils ne partiront qu'après la prise de Toulon le 17 décembre 1793. C'est alors que fut découverte la chromite à La Croix Valmer. La première moitié du XIXème siècle verra la recherche minière s'accroître et c'est alors qu'entreront en exploitation les mines de houille de Fréjus.

La concession de Fréjus-Nord fut accordée en 1823 et celle des Vaux en 1840. En 1845, 7000 tonnes de houille étaient extraites des Vaux. En 1859, la concession de houille et de schiste bitumineux de Boson est accordée ; elle alimentera les usines à gaz de Nice et de Cannes (nous n'avons pu trouver la même indication pour l'usine de Saint-Raphaël).

Vers 1860, les Ferrières d'Agay sont en activité ; puis vinrent la Madeleine en 1865 et l'Auriasque en 1867.

Ces gites ont été exploités jusqu'à une époque récente et ils se conjuguent, semble-t-il, avec des gisements de spath fluor et de barytine. Aussi les travaux pourraient-ils reprendre en tenant compte bien entendu des problèmes posés par le tourisme et l'environnement. Ainsi donc à l'aube du XIXe siècle, les lieux d'exploitation de mineraux sont en place et leur présence n'est pas étrangère au développement de ce pays.

Ce développement, tant touristique qu'industriel, sera le corollaire de la construction du chemin de fer. À Saint-Raphaël les premières ventes de terrains à la compagnie PLM se font entre 1856 et 1859. Le pays n'a pas su exploiter aucune de ses possibilités qu'elles soient industrielles ou agricoles.

Haussmann est préfet du Var du 24 janvier 1849 au 15 mai 1850 date à laquelle il devient préfet de l'Yonne. Il ne se fait pas faute dans ses mémoires de « raconter » l'état de son département. « Le département du Var se composait alors de 4 arrondissements, Brignoles, Draguignan, Grasse et Toulon. L'arrondissement de Draguignan, le plus considérable des quatre, va de la limite des Basses Alpes, à la Méditerranée, sur laquelle il y a trois petits ports : Saint-Tropez, Saint-Raphaël, Agay » Voilà donc mentionné un port actif, si petit soit-il, à Agay. « La France pittoresque » de A. Hugo, parue en 1835, évoquait les méchantes barques de la marine de Fréjus, mais ne disait rien d'Agay. Pour Haussmann, Hyères est la grande station hivernale. Il est vrai que les Anglais la fréquentent depuis 1814. Il écrit que Cannes n'est qu'une sale petite ville, une infecte bourgade. Les paysages varois lui semblent magnifiques et mériteraient l'attention des touristes ». Il ne dit pas un mot de Saint-Raphaël. Il est vrai que la première demande de concession de plage ne sera faite qu'en 1864 (Arch. départ. Var Q/2435).

Fût-il resté en poste dans le Var plus longtemps, qu'il eut certainement pris en compte l'idée de cet ecclésiastique de Nîmes, de planter dans la région de la canne à sucre et de l'indigo, puisque le kermes y fournit déjà le carmin, et si on en croit ce précieux guide, « la France pittoresque », les possibilités agricoles, hors les céréales, sont nombreuses ; certains de ces produits peuvent être conservés, soit par confiserie, soit par salaison et expédiés. Mais hélas, le paysan de la plaine de Fréjus, « vit en prévoyance et tombe dans la misère, aux premières infirmités qui l'atteignent ». Haussmann n'est resté que 15 mois dans le Var, tout juste le temps, croit-il, de rétablir l'ordre, comme le souhaitait le Prince Président ; il a recensé plus de 900 chambres (qui représentent 28 000 membres) et a pourvu à la panique qu'entraînait l'épidémie de choléra.

Arrivé le 4 février 1848, dès le 14 mars il adresse un rapport à Paris; il aborde le problème agricole: 180 000 hectares sont improductifs «par la faute des grands propriétaires qui s'en obstinent à les laisser en pacage,» et il a parfaitement noté qu'après le déboisement de certains versants abrupts les pluies torrentielles, (que les forêts) retiennent en partie ,auraient entraîné bientôt le sol végétal et dénudé la roche improductive »

On ne peut se livrer à quelques recherches sur cette région sans évoquer Mérimée. Il vint pour la première fois à Cannes, en passant par Fréjus en octobre 1834. Vingt ans plus tard, inspecteur des monuments historiques, il établit un rapport sur cette ville et continua à venir régulièrement sur le littoral jusqu'en 1856, époque à laquelle il choisit Cannes pour passer l'automne et l'hiver. Sa correspondance fourmille de remarques parfois piquantes sur la vie de la région. Il donne les horaires des bateaux et des diligences ; déplore la construction du chemin de fer, qui conduit à abattre les bois et les rochers ; il « amènera le dimanche tous les épiciers de Marseille », et « quand cette diablerie sera faite, Cannes sera remplie ... de guinguettes, et l'abomination de la désolation sera accomplie » et Mérimée déplore que tout cela soit dû à l'idée de quelques ingénieurs et de quelques banquiers.

Le premier train arrive à Nice le 17 octobre 1864.

Chapitre I

Saint-Raphaël avant 1880

I - BILAN ARCHITECTURAL AVANT L'ESSOR DE 1880.

A -Le village

[Album photographique TI p.10 à 12](#)

Actuellement restent en place le vieux village de Saint-Raphaël, l'église flanquée de la demeure seigneuriale, quelques maisons rue du Rempart, place de la République et place Victor Hugo. L'église et la tour attenante ont été classées Monuments Historiques par arrêtés du 20 décembre 1907 et 11 janvier 1908 ; les maisons comprises entre l'avenue de Valescure, la rue de Châteaudun, la rue des Templiers et la rue des Remparts, ont été inscrites à l'inventaire le 17 décembre 1943. On sait les contraintes de telles mesures et leur inanité. En l'occurrence, certaines maisons ont été subrepticement abattues dans le quartier et un parking aérien va être édifié à moins de 200 m de l'église, et dans son champ de visibilité, sans que la Commission des sites ait été consultée.

Nous ne décrirons pas en détail cette église qui a fait l'objet d'un rapport de l'architecte Aublé contresigné par Paul Boeswillwald, joint à la demande de classement émise par le maire Léon Basso, le 1er juillet 1906 ; ce rapport fut complété par P.A. Février, en 1951. Nous en rappellerons les grandes lignes.

L'église occupe la limite ouest d'une butte que bordent à la fois les torrents de la Garonne et de la Dragonnière aujourd'hui recouverte. L'édifice actuel fut commencé vers 1150. Ses dimensions sont approximativement de 22 m de long sur 6 m de large. Il comporte trois travées, les deux premières étant carrées ; la troisième, plus courte, donnant sur un faux transept, qui porte sur chaque croisillon, une absidiole. L'abside est semi-circulaire. Vue de l'extérieur, elle est à 7 pans délimités par des piles engagées, de forme angulaire. Des restes de créneaux, bien visibles au-dessus de la pile, indiquent qu'elle faisait partie d'un ensemble fortifié, comme aussi la tour pyramidale à laquelle elle est accolée. Cette tour, dont certaines pierres proviennent des monuments romains, fut probablement édifiée au XIII^e siècle, restaurée au XVI^e, surélevée, enfin, au XVIII^e siècle, à l'époque où il fut décidé d'emprunter 3000 livres pour restaurer l'église dont la voûte s'était effondrée (1765-BB15-Arch.nat F2/I/1521). C'est à ce seul édifice que Aublé s'est attaché. P.A. Février approfondit la recherche : cette église remplace une église bâtie elle-même sur un édifice qui date du IX^e siècle ou du X^e siècle ; il y existe à la fois une fenêtre – or les fenêtres sont postérieures au IX^e siècle – et un entrelac carolingien. Dans la chapelle sud, des pierres romaines de réemploi portent des inscriptions du I^e siècle.

[Album photographique TI p.13](#)

Cette église est placée sous l'invocation de Saint Pierre ; d'aucuns y ont connu un établissement des Templiers. L'abbé Girardin écrit au début du XVIII^e siècle : « les moines de Lérins, ceux de Saint-Victor, et les chevaliers du Temple ont possédé tour à tour, la dîme de ce lieu ».

C'est une opinion à laquelle se rallient le Dr. Donnadieu et L.H. Labande mais dont font bon marché MM. Jumaud et Carlini. Les deux premières églises n'ont pu appartenir aux Templiers : elles sont antérieures à la fondation de l'ordre en 1118 par le champenois Hugues de Payens. La troisième église voit trois chantiers se succéder en une cinquantaine d'années : c'est sur celle-ci que les Templiers ont pu avoir des droits. On sait quelle exaltation les croisades ont suscité. Il ne serait guère étonnant que dans un élan de générosité on ait concédé une redevance pécuniaire au Temple. Le port de Fréjus, à cette époque, était encore en activité. Mireur, archiviste du Var, auquel on doit tant de travaux, a émis l'idée de l'utilisation du port de Fréjus, plutôt que ceux d'Hyères ou de Aigues-Mortes, pour les Croisés venant du Nord, du Nord-est, ou tout simplement de la région de Castellane. Charles d'Anjou se croisa avec son frère Saint-Louis et le poussa à la funeste croisade de 1270. Girardin rapporte également que Bertrand VI, évêque de Fréjus, s'employa à apaiser les différends, qui existaient entre Charles d'Anjou, comte de Provence et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Cette idée de Fréjus, port des croisades, se retrouve curieusement chez Vivant Denon.

On a peu dit le rôle de Fréjus dans l'épopée napoléonienne. Jusqu'en 1789, il exista une amirauté particulière à Fréjus, dépendant de l'amirauté de Provence. En outre, pour la défense de la côte étaient organisées des milices portant le nom de capitainerie de la côte ; il y en avait une à Saint-Tropez ; celle de Fréjus était la dernière avant la frontière. Il est certain qu'à cette époque le port de Fréjus était, sinon asséché, du moins en cours d'assèchement (Arch. Nat, H 1261 – H 1237 et sq ; Arch. du Var, série L. Liasse 1597 et sq.). Il existe cependant encore un schéma administratif portant le nom de Fréjus ; le port de Saint-Raphaël en avait pris la relève, sans qu'on eût jugé opportun de changer le vocable.

Pour commémorer le débarquement de Bonaparte, au retour de l'Égypte, la commune de Saint-Raphaël, décida qu'outre l'érection du monument dédié par le Conseil Général, deux lignes d'arbres à la Marine et une autre à la place du village seraient plantées en l'an XIII dans la saison propice aux plantations et (qu'il serait affecté) pour payer lesdits plans et les frais de plantation, la somme de 100 francs ». Les platanes existent encore. On notera la précaution prise d'en planter à la fois à la Marine et au Village qui fait référence au double peuplement de Saint-Raphaël, l'un de marins génois, l'autre de provençaux terriens.

En 1807, le monument n'était toujours pas élevé. Il ne figure pas au cadastre de 1826. Il ne fut érigé qu'en décembre 1894 en même temps que la fontaine Félix Martin.

[Album photographique TI p.14](#)

Qui s'intéresse à l'histoire de l'art a quelques excuses à s'attarder sur Vivant Denon, qui fut nommé directeur général des musées le 28 brumaire an IX (19 novembre 1802), récompense de sa participation à l'expédition d'Égypte, au cours de laquelle Bonaparte apprécia tant son enthousiasme, que son courage et son talent. Il faut reconnaître que « Le voyage dans la Basse et Haute Égypte » est l'un des plus beaux livres de cette époque. On dira sans doute qu'il appartient encore au XVIII^e siècle, qui évoque l'ouvrage de l'abbé de Saint Nom sur « le royaume des deux Siciles ». S'il est probable que Vivant Denon ait collaboré à l'ouvrage de l'abbé de Saint Non, l'esprit de ses gravures est différent ; le trait est déjà d'une autre époque ; de surcroît, il s'agit là d'un reportage à la fois historique et artistique. Il suffit d'en prendre un seul exemple : celui de Fréjus justement. À la fin de son récit, relatant le retour en France, Vivant Denon mentionne que les deux barques portant César et sa fortune « échappèrent par miracle aux Anglais : nous entendîmes la flotte ennemie tracer à nos côtés une demi-circonférence... Bonaparte reprit le commandement, il eut une volonté ; c'était la première de ce voyage ; elle le rendit à sa fortune... à la pointe du jour, nous vîmes Fréjus ; et nous entrâmes dans ce même port où huit siècles auparavant, Saint-Louis, s'était embarqué pour une expédition dans le même pays que nous venions de quitter ...»,

rapprochement sans équivoque avec la croisade de 1244 ; Bonaparte arrivait également à Damiette, et comme Saint-Louis avait rêvé de faire œuvre de fondateur en Égypte.

Vivant Denon poursuit : « à peine la bandière de commandant en chef fut-elle signalée que la rive fut couverte d'habitants qui nommaient Bonaparte avec l'accent qui exprime un besoin... notre héros fut porté à Fréjus, et une heure après, une voiture était prête, il en était déjà parti ». Voici donc pour l'événement historique, mais l'homme et l'artiste continuent leur récit : « ravi de pouvoir faire enfin ma volonté, je laissais aller tout le monde, pour jouir du bonheur, de n'être plus pressé, ce qui ne m'était pas arrivé depuis mon départ de Paris. Dans un autre temps, me trouvant à Fréjus, je me serais cru un voyageur ; mais, arrivant d'Afrique, il me sembla que j'étais chez moi, que j'étais un des bourgeois de cette petite ville, c'est-à-dire que je n'avais plus rien à faire au monde. Je me levai tard ; je déjeunai méthodiquement ; j'allai me promener, je visitai l'amphithéâtre et les ruines... Je fis le dernier dessin de mon voyage, le premier que j'eusse fait à mon aise, rendant grâce au hasard de ce que je pouvais y ajouter encore l'intérêt d'un monument » (Planche XCI). Et il commente cette planche en affirmant que l'événement dont il vient d'être témoin « sera pour Fréjus un monument plus durable que l'amphithéâtre romain dont on voit la ruine sur le devant de l'estampe ».

[Album photographique TI p.15-16](#)

Cette même allusion au Temple et à Bonaparte se trouve chez Garneray dont l'estampe conservée à la Bibliothèque nationale, est bien connue. Elle est tirée d'un ouvrage paru en 1823 chez Panckouke : « Vues des Côtes de France, dans l'océan et la Méditerranée ». Le livre est in-folio ; la planche de Fréjus est tirée en trois épreuves (une épreuve noire, une épreuve en couleur, une épreuve noire avec titre). Citons le commentaire qui l'accompagne : « les noires forêts de pins de Lestrel, théâtre fréquent de crimes horribles, s'étendent au fond du golfe... Fréjus gît dans le nord, nord-est de la baie qui porte son nom. La mer qui baignait ses murs, s'en est retirée déjà depuis longtemps, et Saint-Raphaël, bourgade autrefois peu importante, élevée au fond de l'anse qui formait le port de Fréjus a hérité de tous ses avantages maritimes. Dans le tableau que nous avons sous les yeux, nous embrassons sur le premier plan Saint-Raphaël, que distinguent la tour carrée de son ancienne église Templerie, et une chapelle qui s'élève un peu plus à droite... Un phare, que l'on voit sur la gauche du tableau, non loin d'un moulin à vent, date d'une époque contemporaine, des conquérants du monde... Le nom de Saint-Raphaël sera intimement lié dans la postérité à l'histoire de Bonaparte. C'est dans ce port que le gentilhomme corse toucha pour la première fois la terre de France, en se rendant à l'école militaire de Brienne ; c'est là qu'il débarque une seconde fois à son retour d'Égypte quand il vint remplacer le Directoire par le Consulat et se faire premier consul ; ce fut enfin à Saint-Raphaël qu'il monta dans le navire qui le transporta à l'île d'Elbe, après l'abdication de Fontainebleau. »

À ceci près que lors de son premier voyage vers la France, Bonaparte ne rejoignait pas Brienne mais Autun. Il est important de noter que le cabotage existait entre Saint-Raphaël et Ajaccio au XVIII^e siècle, comme il existera tout au long du XIX^e siècle (archives nationales, F.3. AD 19.) On a dit que lors de son départ pour L'île d'Elbe, Napoléon au dernier moment, renonça à partir de Saint-Tropez. Peut-être l'a-t-il fait par goût du symbole : quitter la France par le port où il l'avait abordée pour la première fois. Mais ne serait-ce pas plutôt, parce que le minerai de fer de L'île d'Elbe, destiné aux hauts-fourneaux de l'Estérel, arrivait à cet endroit par un cabotage régulier entre Portoferaio et Saint-Raphaël ?

Dans cette première partie du XIX^e siècle, Saint-Raphaël ne connaîtra plus d'événements aussi spectaculaires que les passages de Napoléon Bonaparte.

Après ce détour, il convient de revenir au lieu de culte. En effet, il figure au « plan Goguet » deux chapelles sur les hauteurs. L'une doit être assimilée à Saint-Sébastien, l'autre plus au sud, voisine d'un moulin, à Notre-Dame de Bon Voyage.

Le maire Giraud d'Agay demande le 12 octobre 1823, au préfet du Var, d'obtenir l'autorisation royale pour la fabrique de la paroisse de Saint-Raphaël, d'accepter le don gratuit des deux chapelles de « Notre-Dame de Bon Voyage et de Saint-Sébastien, patron du lieu » (Arc. Départ. Var 2.0.119.4/I)

[Album photographique TI p.17-22](#)

Ces deux chapelles avaient été achetées pendant la révolution par l'abbé Meifredi au nom de « Madame Marguerite Françoise Clérion, épouse de Maximin Isnard... Pour empêcher qu'elles ne fussent soustraites dans l'avenir à leur destination primitive ». Maximin Isnard, quoiqu'on n'y fasse pas allusion dans la correspondance citée ici, fut très lié à la vie politique de la région. Ses propriétés ont été vendues comme biens d'émigrés quoi qu'il fût ancien député à la Convention Nationale. À la fin de 1823, les deux chapelles font donc retour à la fabrique paroissiale de Saint-Raphaël avec la condition expresse « qu'elles ne pourront jamais être aliénées, ni destinées à aucun autre emploi que celui auquel elles ont été primitivement consacrées »

Notre-Dame de Bon Voyage a échappé, par miracle, à la démolition à laquelle la vouait le plan d'occupation des sols de novembre 1976 : l'Evêché l'a rendue au culte. Il n'en est pas de même, hélas, de Saint-Sébastien. En août 1949, elle appartient à « l'Aide Foncière "domicilié à Nice avenue du Monastère.

La chapelle avait beaucoup souffert lors du débarquement du 15 août 1944 ; mais, jusqu'à ces dernières années, elle avait conservé son abside en cul de four, avec des traces de fresques et son mur nord, soutenu par des contreforts. L'Aide Foncière affirme dans une lettre conservée à la Bibliothèque d'architecture (Var. Aff. Gén. 1942) que cette chapelle a été cédée à Piegay, Conseiller de Préfecture à Lyon, « auteur immédiat de ma société » par le baron Isnard, receveur particulier des Finances.

Voici qui contredit la lettre de Maximin Isnard de 1823, et le cadastre établi en 1826 sous le contrôle de Giraud d'Agay. En effet, Saint-Sébastien y fait l'objet d'une parcelle particulière portant le n° 656 tandis que la chapelle Notre-Dame occupe la parcelle n° 777. Quoi qu'il en soit, Saint-Sébastien a disparu, remplacée par une villa en août 1982.

Le moulin a été transformé au siècle dernier en villa ; un crénelage arabisant a remplacé son toit et ses ailes. Demeure donc la chapelle Notre-Dame de Bon Voyage récemment restaurée. C'est une modeste chapelle provençale, à l'abside à cinq pans. La récente restauration a respecté son clocher mur à une baie, sa couverture reposant sur un rang de génoises, l'arc brisé de sa baie, bordé de chantignonnes ; elle lui a rendu son crépi, mais, hélas, a supprimé la sacristie qui la flanquait au sud. Ce faisant, on a voulu la rétablir dans ce qu'on croyait être son état primitif : en réalité, on lui a enlevé une grande partie de son charme affectif. Par ailleurs, il aurait fallu restituer l'ouverture en demi-lune au sud, qui, ces dernières années, a été transformée en fenêtre et garnie d'un vitrail moderne. En 1824, une fabrique de bouteilles noires est créée. Elle n'existe pas au cadastre de 1826 - alors que la fabrique de soude y est indiquée - non plus que la maison de ville dont la construction fut votée cette même année 1826. Les plans furent établis par Lantoin, architecte départemental, auquel on doit également la prison de Draguignan, aux allures de palais Florentin et, à Fréjus, la modernisation de l'évêché et la construction de l'hôpital. Cet hôpital dût paraître un paragon, puisque ses plans figurent dans un ouvrage intitulé « choix d'édifices publics, projetés et construits en France depuis le début du XIXe siècle – 1825/1836- par Gourlier Bret Grillon et feu Tardieu ». L'hôpital fut exécuté en 1828. Grâce à cet ouvrage, nous sommes plus renseignés sur l'hôpital de Fréjus en 1828, que sur celui qui sera construit à Saint-Raphaël 60 ans plus tard.

Au reste le plan daté de 1838 (Arch.Nat. F14/10268) ne donne pour Saint-Raphaël qu'un poste de santé au port, qui existe encore et sert de capitainerie. Cette modeste construction n'est guère

antérieure à la date du plan qui la mentionne. Elle ne figure pas sur le cadastre de 1826. Elle est orientée est-ouest ; seule la façade ouest est percée de deux ouvertures ; elle est couverte en bâtière et le pignon ouvert est traité en fronton bordé d'une corniche à trois faces.

[Album photographique TI p.23](#)

Outre ce poste de santé, le plan de 1838, signé de l'ingénieur Duval, montre un quai droit, le long de l'actuel quai Albert Ier ; un môle au sud et une batterie en arrière de ce môle à l'emplacement de l'actuel casino. Il ne mentionne pas les constructions qui apparaissent à la fois au cadastre de 1826 et à celui de 1968, sur la parcelle, 558, non plus que le quartier délimité par la rue de la Garonne, la rue Gambetta, la rue Thiers et le quai porté cependant au cadastre de 1826 et qui figure au plan établi, le 10 mars 1849, par l'ingénieur Guillaume.

Ce plan indique outre le môle, le quai dit alors rue de la Marine, quelques pâtés de maison et la Dragonne, ruisseau, mais aussi égout, collecteur à ciel ouvert qui descend des Cazaux puis suit le tracé de l'actuel chemin de fer et sépare nettement les deux quartiers de la Marine et du Village. À cette époque furent édifiées certaines maisons du quai nord. Les détails d'architecture encore en place, et en particulier des huisseries, ne laissent aucun doute sur ce point.

Le Village ne figure pas sur ce plan tandis que le cadastre de 1826 en donne un profil encore approximativement vrai. Sans doute les constructions indiquées étaient-elles semblables à celles qui sont visibles rue des Remparts et qui ont été inscrites à l'Inventaire des Monuments Historiques en 1943 à la demande de Jules Formigé. Elles ont toujours été habitées, entretenues et restaurées. Cependant, les claveaux irréguliers de l'arc de la voûte de la rue des Lauriers, bien que rejoignés, frappent par leur authenticité comme aussi les autres maisons de la place de la République, et de la rue du Safranier, avec leurs rares ouvertures, leurs perrons, leurs toitures, reposant sur une double génoise.

[Album photographique TI p.24 à 27](#)

Les maisons de la place Victor Hugo étaient moins pauvrement habitées ; elles devaient correspondre à un habitat individuel. Il faut noter les ouvertures des combles, les fenêtres légèrement cintrées et l'élévation d'un seul étage sur rez-de-chaussée. La maison seigneuriale qui forme un angle droit avec l'église n'était guère plus luxueuse que les autres maisons de l'agglomération. Il semble bien que ce soit d'elles qu'il s'agisse aux registres BB20 et BB 22 mentionnés plus haut. Vers 1775, on envisage sa construction pour un prix d'environ 8315 florins. Elle s'élève de trois étages sur rez-de-chaussée. Chaque étage est percé de trois ouvertures légèrement cintrées. Les fenêtres sont à petits carreaux. La porte d'entrée s'ouvre à deux battants inégaux. La toiture repose sur une double génoise. L'appareil de pierre, irrégulier, visible seulement à l'encadrement des ouvertures du rez-de-chaussée, est masqué par un crépi. Les divisions intérieures, l'escalier, les pavages ont été respectés.

En préambule au développement confondant de Saint-Raphaël sous la IIIe République, il faut évoquer l'œuvre de Lantoin et le premier édifice du Saint-Raphaël moderne.

En 1820 Lantoin est architecte en chef du département du Var, et à ce titre chargé de la construction de la maison de ville de Saint-Raphaël. Ce n'est point qu'elle offre un grand intérêt. C'était une petite maison pour un village sans importance, et dont la carte postale reproduite en annexe donne bien l'idée.

[Album photographique TI p.28 à 31](#)

Elle comporte trois ouvertures au rez-de-chaussée, trois ouvertures au premier étage ; la porte d'entrée, surmontée d'une corniche reposant sur des modillons à volutes, dessine une élévation qui se veut monumentale, avec la fenêtre du premier étage elle-même couronnée d'une corniche en fronton triangulaire. Les trois balcons sont en pierre. Le toit de tuiles romaines à quatre pans ne

repose pas sur une génoise comme il est habituel dans le village, mais sur une corniche en glyphes. Sur les murs enduits se détachent les chaînages de pierre entourant la porte et les cinq fenêtres. Notons la dimension classique des fenêtres à gros carreaux. Des travaux récents ont modifié l'aspect de cet édifice dont le projet datait de 1826. Les plans furent approuvés le 3 avril 1828 et les travaux mis en adjudication sur la base de 10 200,28 francs furent confiés à l'entrepreneur, Horace Mascarelle. Les travaux sont achevés en 1832.

Ils n'ont rien de commun avec ceux qu'à la même époque Lantoin surveille à Fréjus. Citons d'abord l'hôpital qui existe encore, mais complètement remanié entre les deux guerres, puis à nouveau en 1982 où il est devenu palais de justice. Ses plans reproduits dans l'ouvrage de Gourlier offrent un intérêt tout particulier pour l'histoire hospitalière. Il est prévu pour 22 lits, la présence de six religieuses et de deux filles de salle ; ces lits se répartissent en deux salles communes de 10 lits chacune auxquelles s'adjoignent deux chambres d'isolation dont les sanitaires sont individuels. En marge de la planche on lit ce commentaire : « ce petit hospice disposé pour 12 ou 15 malades de chaque sexe a coûté à peu près 36 000 frs. »

Mais la grande affaire fut l'aménagement du Palais épiscopal, aujourd'hui Hôtel-de-Ville. Lantoin masqua d'un palais italien, les bâtiments romans.

Le porche monumental est flanqué de colonnes. Au-delà de la voûte, une cour intérieure est bordée de fenêtres à grands carreaux, dont les châssis de tympan sont arrondis. Le charme de cette cour tient en grande partie à ce qu'elle permet de découvrir la façade sud de la cathédrale.

Le bâtiment occupe toute la bordure est de la place Formigé. Sa sobriété majestueuse a effacé les petites maisons du sud, comme il convient à un palais, mais ne nuit en aucune façon à la cathédrale. La population de Saint-Raphaël ne pouvait qu'admirer. Lantoin avait également conçu avec Baltard Père, la prison de Draguignan. Il est hors de notre propos de nous y attarder.

B -Les villas

Quelques villas existaient à Saint-Raphaël avant la période faste des années 1880. Ce sont à coup sûr, L'Oustalet du Capelan et les villas Hamon et Hardon. Alphonse Karr transforma pour son usage la fabrique de soude du Rébori. Au quartier des Arènes, les villas Émérine et Monneret datent très certainement des années 1860.

Nous avons tenté d'en dresser une liste qui est loin d'être exhaustive. Il est remarquable que toutes ces constructions fussent édifiées dans la section D du cadastre.

Propriétaires	Case	Section	N°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
Habay, François	163	D	778	Maison	54	
Hamon	217	D	712	Maison	14	45 frs
Hardon, Louis	164	D	712	Maison	26	90 frs
Isnard	470	D	737	Villa	5	112,50 frs
Labory	203	D	768			
Lagrange	171	D	368	Maison Maison de gardien en 1881	19	100frs
Martin, Marc	190	D	690	Maison	26	130 frs
Osmond	Semble avoir résidé à Valescure vers 1864					
Rostaing	105	D	735	Villa	17	675 frs

Terris	273	D	342	Maison	12	37,50 frs
Vetter	278	D	757	Maison		40 frs

Il nous a paru utile d'étudier celles d'entre elles que la personnalité de leurs occupants a rendu particulièrement marquante pour Saint-Raphaël ou dont l'architecture, telle Emerine ou Monneret disparaîtra dans les années suivantes.

L'Oustalet du Capelan

Album photographique TI p .32

Elle était en 1880 propriété de la marquise de Rostaing, qui épousa en secondes noces le Vicomte de Savigny de Moncorps, domicilié au château de Tires dans la Nièvre.

Case	Section	N°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
105	D	342	Villa	17	675

Il semble que Gounod ait loué cette villa en 1864 et qu'il y ait composé « Roméo et Juliette » ; il paraît en avoir été encore locataire en 1885 quand Jean Aicard y fit la première lecture du « Père Lebonnard ».

À cette époque, la maison était en bord de mer, au sud du vicinal n° 7. Elle a été bien entendu remaniée, sans que son caractère ait été beaucoup modifié ; mais la création de la corniche, la séparant de la mer par une route à grande circulation, a rendu sa situation peu enviable.

Il s'agit d'une construction modeste orientée est-ouest, dont le toit, en bâtière, couvert de tuiles rondes, repose sur une double génoise au nord et au sud.

Les ouvertures principales se trouvaient dans les murs pignons ; au sud, deux ouvertures, relativement étroites, permettaient l'accès à la terrasse du rez-de-chaussée, cette terrasse qui avait dû séduire le compositeur. Au second niveau au sud, seul un jour permettait l'aération des combles. Vers 1900, on dû poser le portail dont les piliers étaient identiques à ceux du portail de la Villa Pierrette, au plateau Notre-Dame, avec alternance de dés de pierre et de trois rangs de briques.

Dans son n° d'octobre 1921, « le Var illustré » publie un article de Pierre Borrel, qui lui a été transmis par Gabriel Caramagnol, selon lequel « le Vicomte de Savigny a donné à la ville les Lions de Terre et de Mer, refusant de laisser abîmer le plus beau tableau de sa galerie ». Il est probable que ce don fut assorti de conditions.

On aimeraît que Gounod, fut pour quelque chose dans la vogue que connut Saint-Raphaël. Il raconte dans ses mémoires, en 1856 qu'il est allé avec Jules Barbier et Michel Carré, rendre visite à Carvalho, « alors directeur du Théâtre Lyrique, boulevard du temple, où La Reine Topaze (Victor Massé) avait un grand succès »

Plus loin, il dit qu'en 1858, lors des répétitions de Faust, Madame Carvalho lui demanda le rôle de Marguerite.

Il serait surprenant que Jules Barbier dont la villa est imposable en 1883 et Léon Carvalho qui eut la sienne en 1884, soient venus tous les deux par hasard à Saint-Raphaël.

Ajoutons -est-ce une simple coïncidence ? - que tous proches de L'Oustalet du Capelan s'installent les Poirson en 1888. Puisse-t-il s'agir de cette famille si chère au cœur de Gounod ! C'est grâce à Poirson, proviseur du lycée, où il était inscrit, qu'il put se consacrer à la musique. On connaît une prière, poème de Sully Prudhomme, mis en musique par Gounod, est dédié à Mme Paul Poirson : « Ah, si vous saviez comme on pleure de vivre seul et sans foyer, quelques fois devant ma demeure, vous passeriez ».

La présence de Gounod attira Ambroise Thomas, Gustave Nadeau et Jules Barbier; elle les amena à descendre au Grand hôtel, en mars 1881. Au reste, c'est à cette époque que Jules Barbier se fit construire une villa qu'il appela Medjé, du nom d'une romance populaire, à propos de laquelle Gounod écrivait : « quoi de plus passionné, de plus ému ! » Et de citer :

« Les pleurs de l'amour, même

Devraient te désarmer,

Hélas, tu doutes que je t'aime

Quand je meurs de t'aimer”

Gounod était fils de peintre; son fils, Jean-Charles, était lui-même peintre de mérite; il était le beau-frère de Édouard Dubuffet. Ne peut-on penser que, sensible comme l'est tout artiste, aussi, bien que Fromentin, il sut conseiller les peintres, sur un lieu de travail ! Si on en croit un guide touristique, publié par A. Rousse « membre de plusieurs instituts », Fromentin est à Saint-Raphaël en 1865, en même temps que Gounod.

Gounod fut-il en relation avec Hamon ? Connut-il les peintres Carlone et Papeuleu ? C'est probable. Rousse ne les cite pas. Il existe cependant des toiles signées de leur nom et datées de Saint-Raphaël. Par contre Rousse nomme bien des inconnus : Demazure, Chequini, Pritchard, Spinginberd « frères, artistes en paysages ». Nous ne nous attarderons pas sur tous les personnages célèbres et moins célèbres que Rousse compte au nombre des hôtes de la ville. Signalons cependant que Hennequin est moins connu comme peintre que comme maire. Il fut élu Président du Conseil Municipal de Saint-Raphaël, sitôt l'abdication de Napoléon III, et demeura Maire trois ans. Chevandier de Valdrome, également cité par Rousse, exposa des toiles représentant Saint-Raphaël ou Fréjus, au salon, de 1859, 1866, et 1874.

Album photographique TI p.33

Dans son guide touristique, parmi les étrangers arrivés à Saint-Raphaël, Rousse ne cite pas Alphonse Karr qui cependant est arrivé en 1864. Faut-il penser qu'il installé depuis deux ans à Saint-Raphaël lors de la publication de cet ouvrage, Alphonse Karr est considéré comme un habitant ordinaire de la localité ? Mais Rousse cite le docteur Grisolles, président de l'Académie de médecine, Fréjusien de bonne souche, comme Émile Ollivier qui fut toujours Tropézien.

Quoi qu'il en soit, Alphonse Karr arrive et s'installe dans l'ancienne fabrique de soude du Rébori en 1864. Cette fabrique apparaît déjà au cadastre de 1826. Aujourd'hui, certains bâtiments ont disparu; restent cependant la partie qu'occupait Alphonse Karr et la villa Marine de son gendre Bouyer. Ces deux habitations ont été très restaurées mais sont de même type que L'Oustalet du Capelan ; leurs toits en bâtières sont couverts en tuiles rondes ; elles aussi ont souffert de l'ouverture de la corniche qui les a séparées de la mer et a mutilé leurs jardins.

Alphonse Karr a déclaré lui-même être venu à Saint-Raphaël, voir son frère qui était alors ingénieur et qui « cherchait aux environs du charbon et du fer ». À cette époque, venaient de s'ouvrir les concessions de Boson (16 mars 1859) où devaient être exploités, houilles et schistes bitumineux. On prospectait à la Madeleine et à L'Auriasque. Des concessions de mines sont accordées respectivement les 29 mars 1865 et 25 avril 1867. La houille est extraite à Fréjus Nord et aux Vaux depuis longtemps ; les concessions sont en date des 30 avril 1823 et 20 décembre 1840. Plus tard, après 1872, on exploitera des puits à Biançon est aux Vernatelles.

Un gisement fut exploité aux Ferrières d'Agay entre 1859 et 1867. Les installations sont encore visibles.

Ainsi donc, Alphonse Karr dû silloner les routes entre le Reyran et la rivière d'Agay. Il sut aimer ce pays et y reconnaître une flore exceptionnelle. On sait qu'il vivait du commerce des fleurs, au moins autant que de sa plume.

Sans doute est-il humoriste, l'habile écrivain dont il a voulu nous laisser l'image et que Stephen Liégeard n'a pas pu aider à établir. À son encontre tout autre est l'opinion de Gustave Flaubert, qui le détestait : « Comment l'auteur des guêpes ressemble-t-il à un poisson ? Parce que c'est un carrelet ! (Karr laid) » Lettre à Ernest Chevalier. 31 décembre 1841. On sait qu'Alphonse Karr s'était opposé à Louise Colet.

Mais il semble que Karr ait souhaité la notoriété quelle qu'elle fut, et que son désir d'isolement n'ait été qu'apparent. À cet égard, un rapport conservé à la préfecture de police est parfaitement édifiant.

Le 19 janvier 1877,
Contrôle général–Cabinet– 1er bureau,
Alphonse Karr –renseignements
Note 20 423
Rapport

Mr Karr Jean Alphonse qui fait l'objet d'une note du 1er bureau du Cabinet est né à Paris le 24 novembre 1808. D'origine allemande, son père, qui était pianiste, vint à Paris, après avoir habité pendant quelque temps Munich. Mis au lycée Fontanes, Alphonse Karr y fit de brillantes études et il fut nommé professeur de cinquième. Il ne tarda pas à s'écartier du programme universitaire et à faire à ses élèves des cours fantaisistes, dans lesquels Voltaire avait une large part, ce qui lui valut une admonition de la part de Monsieur Lizzo, alors, ministre de l'Instruction publique qui l'invita à renoncer à la méthode sous peine de révocation. Alphonse Karr, à la suite de cette mise en demeure, donna sa démission et s'occupa de journalisme : il collabora au Figaro, pris part au mouvement romantique, et publia son roman « Sous les tilleuls », qui eut un certain succès.

Sa réputation une fois faite par cette publication, Alphonse Karr, affecta une grande originalité et s'appliqua constamment à mettre son individualité en relief. Ses excentricités défrayèrent pendant longtemps la chronique parisienne. Ainsi, on le vit tantôt sortir habillé en écuyer de cirque ou en pompier et d'autres fois, la pipe aux lèvres et vêtu d'une blouse et d'un pantalon de velours, visiter les barrières et courir les guinguettes. Voulant un jour renchérir sur ses bizarries habituelles, il se fit confectionner un cercueil pour y coucher et prit chez lui une hyène en guise de chien. Cette tendance à la pose influa sur la nature de son esprit et le faussa souvent. Il fit paraître successivement les romans et ouvrages de fantaisie suivants : « Einerley », « Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre », « Clotilde », « Hortense », « Voyage autour de mon jardin », etc.

Vers 1835, il accepta la rédaction en chef du Figaro et se maria. Par suite de l'originalité de son caractère, il ne vécut pas longtemps en bonne intelligence avec sa femme de laquelle, au bout d'un an, il se sépara judiciairement. De ce mariage naquit une fille qui fut élevée par sa mère.

En novembre 1839, Alphonse Karr fonda « Les Guêpes » dans lesquelles il prit spécialement à partie les avocats, et les marchands vendant à faux poids ou falsifiant les denrées et qui obtinrent un très grand succès.

Après la révolution de 1848, il se porta candidat à la Constituante dans le département de la Seine inférieure et échoua. Il publia « Le Livre des cent vérités » et manifesta des idées républicaines modérées. C'est dans cette esprit qu'il créa le journal où il prit la défense du gouvernement du Général Cavaignac.

Après le coup d'État, il se montre hostile au gouvernement impérial sans sortir néanmoins des limites de la prudence. Sous le titre de « Bourdonnements », il reprit dans « le Siècle » la publication « des Guêpes » et publia d'autres ouvrages qui n'eurent qu'un succès d'estime.

Se voyant démodé, il alla se fixer à Nice et se livrer en grand à l'horticulture.

Après la guerre et la Commune, Alphonse Karr revint à la politique et combattit avec acharnement les idées démagogiques et les révolutionnaires.

Le 19 janvier 1874, à propos de la discussion des Lois Constitutionnelles, il émit des idées de réforme, dans un article intitulé : Guide du Député que le journal « le Figaro » inséra.

En 1875, il fit paraître chez Michel Lévy un ouvrage ayant pour titre : « Plus ça change » dans lequel il passe en revue nos passions et nos travers. Il publia aussi d'autres écrits chez le même éditeur. Sur les instances de Villemessant il consentit ensuite à envoyer tous les jours de Saint-Raphaël, au Figaro, ses réflexions sur les événements du jour, lesquelles parurent sous le titre de : « Grains de bon sens », et lui attirèrent le reproche de combattre indistinctement, bien que partisan d'une république modérée, les républicains de toutes nuances. Ses articles parurent quotidiennement, mais au bout de quelque temps, leur envoi eut lieu irrégulièrement et finit même par cesser, soit par crainte de sa part de fatiguer l'attention en se répétant, par suite de l'épuisement de sa verve ou toute autre motif. Mr Alphonse Karr est Chevalier de la Légion d'honneur et fait partie de la Société des gens de lettres.

(La signature de l'officier de paix est illisible)

Alphonse Karr mourut à Saint-Raphaël d'une congestion pulmonaire le 30 septembre 1890, grand et beau vieillard, à la barbe de patriarche. Il n'avait plus rien de l'hurluberlu des années passées. Sa tombe fut la première du nouveau cimetière : on lui donna son nom.

Le musée de Saint-Raphaël conserve un superbe portrait de Alphonse Karr dans son vieil âge, brossé par Carolus Durand, l'hôte assidu de Saint-Aygulf. Notons que ce quartier de Fréjus qui est véritablement la création de Carolus Durand ne lui en sait aucun gré et ne lui a même pas dédié un boulevard.

La villa Hamon

Album photographique TI p.34-35

Elle est située en bord de mer, au milieu d'un vaste parc entièrement clos de murs.

Quoi que la porte d'entrée soit à l'ouest, elle est orientée nord-sud. Elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Le pavillon central qui abrite l'atelier au premier étage, est flanqué de deux pavillons, à l'est et à l'ouest. Leurs toitures, faites de tuiles mécaniques, sont en bâtière et en pente raide. Les bordures des rives et des versants sont en bois dentelé. Ce décor de toit est semblable à celui que décrit Daly dans « l'Architecture privée au XIXe siècle » (1870) et, très nettement inspiré des villas figurant dans l'ouvrage de V. Petit « Résidence de campagne » à la rubrique, genre Suisse. (Lithographie n° 15 T. 2)

Jean-Louis Hamon meurt en 1874, à Saint-Raphaël et sa femme, née Wiedenhoff, en 1876. La villa est alors vendue aux enchères et devient la propriété d'un médecin lyonnais, François-Joseph Poncet, domicilié à Lyon, 30 cours Morand, puis 61, rue de Noailles.

Case	Section	N°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
217	D	712	Maison	14	45 frs

Selon l'annonce de la vente, la villa qui est demeurée intacte jusqu'à nos jours, se compose :

-Au rez-de-chaussée : d'une cuisine, d'un salon, d'une chambre et d'une pièce ;

-Au premier étage : une grande pièce, servant d'atelier de peinture et plusieurs chambres ;

-Un jardin clos de mur ; au fond du jardin, une petite construction servant de bûcher et de pièce de décharge

-Le tout ayant une surface de 2378 m².

Hamon, est né à Saint Loup de Plouah le 5 mai 1821. « On ne pouvait le connaître sans l'aimer », lit-on sous la plume de Verron dans le catalogue du Salon de 1875.

Claretie signale qu'il exposa en 1873, au Salon, « triste rivage ». Étrange pressentiment !

Il s'était installé à Saint-Raphaël au retour d'un voyage en Italie, en particulier à Naples et à Ischia, où l'avait accompagné Tristan Corbière, en 1868. Si le poète gardait un horrible souvenir de ce

voyage, le peintre, en revanche, ne voulait plus quitter les rivages de la Méditerranée, et comme tant d'autres, trouvait à Saint-Raphaël, « la baie de Naples, dans la campagne romaine », Il avait été dessinateur à la manufacture de Sèvres, et son œuvre fut gravée par Mariani, pharmacien amateur d'art, qui possèdera une villa à Valescure.

Hamon a peint dans le goût antique. Ses figures se trouvent dans le même plan. Il fait œuvre de décorateur. Citons : « l'Aurore », « Les muses à Pompeï », “Cantharide esclave”, “Ma sœur n'est pas là », ou encore « Des enfants ont cassé leurs poupées et disent ce n'est pas moi ». Cependant « L'amour au bain de mer », échappe, sinon à ce thème du moins à ce schéma : l'enfant qui est debout sur un rocher, se détache sur un fond de paysage qui pourrait être la chaîne de l'Estérel. Il existe au musée Saint-Pierre, à Lyon, le portrait d'une jeune femme rêveuse ; dans une harmonie de tons sourds, se détache sur un corsage rouge, la ligne d'un bras blanc qui conduit au long et beau visage.

La villa Le vent du large

Elle n'est autre que le poste de douane de Boulouris qui figure au cadastre de 1826. Acheté par Ernest Bounin, il est transformé en villa en 1884. Il deviendra par la suite propriété de l'Acémicien René Baschet ; son frère Marcel y fera de longs et fréquents séjours, sans avoir jamais été inspiré par le paysage. Déçu par L'Orient et sa lumière dure, il ne sera pas conquis par les paysages méditerranéens et la situation exceptionnelle de cette villa. Tel n'est pas le cas de son ami Octave Guillonnet : l'Illustration a publié la reproduction d'une de ses toiles, représentant la terrasse de cette villa.

Le " vent du large " fut modifié par Darde, architecte qui travaillait beaucoup dans cette région entre les deux dernières guerres.

La villa Monneret,

Album photographique TI p.36

Cette villa qui devrait occuper la parcelle 377 du cadastre de 1826, n'apparaît pas à l'ancienne matrice cadastrale, mais figure sur un plan établi par l'architecte Ravel en 1892. Elle doit donc être antérieure à 1880, date à partir de laquelle la matrice cadastrale fut établie.

Cette construction correspond à un type d'habitat, mi bourgeois, mi paysan, dont les exemples sont multiples en Provence, à partir de la fin du XVIIIe siècle.

C'est un bâtiment carré, d'un étage sur rez-de-chaussée, percé de trois ouvertures sur chaque façade.

Le toit à deux pans est coupé, au sud, d'une lucarne pignon qui ferme l'élévation de la façade principale.

Une simple moulure plate sépare le premier du second niveau ; la même corniche à deux fasces sépare le second niveau de la plate-bande sur le toit et encadre les fenêtres.

L'avant-toit est fermé d'une corniche toscane. L'enduit des murs dessine aux angles une fausse chaîne. Un perron descend au jardin, dont la balustrade, comme celle de l'unique balcon est ornée de poteries en poire, de modèle toscan.

De la même époque que la Villa Monneret, date un immeuble voisin, bâti sur la parcelle A 180 de l'ancien cadastre (AT 120 du cadastre de 1968) et qui surplombe la Garonne.

Quoi que bien évidemment destiné à une habitation plus modeste que cette villa, il appartient au même type de construction. Seule sa façade nord est visible. Il s'élève de deux étages sur rez-de-chaussée ; un balcon reposant sur des aisseliers dessert les trois fenêtres principales du premier étage. Une corniche sépare les différents niveaux et dans le pignon ouvert qui joue les frontons, s'ouvre une fenêtre formée d'une baie jumelée et d'une rose.

La villa les Bruyères

Voisine de la villa Hamon, et sur la même parcelle, elle fut construite par Louis Albert Hardon qui achète tant en 1869 qu'en 1870, 13 hectares au quartier des Lions, puis 1900 m² au quartier des Tasses.

Nous reviendrons sur cette villa que nous avons classé parmi les Villa de « type méridional », comme nous reviendrons sur la personnalité de Hardon et le rôle qu'il a joué dans le développement de la station.

II- LES ARTISANS DE L'ESSOR.

Saint-Raphaël aurait pu continuer à vivre au rythme d'une évolution sans surprise. Or, nous allons constater son épanouissement en quelques années. De modeste localité peu connue, elle va devenir pôle d'attraction, lieu de rencontres, centre de culture. L'efflorescence de ses constructions est-elle à l'origine de cette transformation ? Ou en est-elle une conséquence ? Quels sont les facteurs déterminants de cet essor ?

A -MEISSONNIER

Des événements brutaux se produisent en France en décembre 1851. La Provence, et particulièrement sa partie orientale, est une des régions les plus troublées par le coup d'Etat. Les provençaux ont des opinions avancées, indifférents en matière de religion et, pauvres, détestent les riches. Lorsque le calme fut rétabli, on fusilla dans le Var six insurgés, et on prononça 1631 condamnations politiques.

L'insurrection commence à Marseille dès le soir du 3 décembre. La population ouvrière se rassemble; le 4 décembre, elle remonte la Canebière en chantant la Marseillaise ; dans la nuit, les arrestations se multiplient, et Camille Duteil, journaliste au « Peuple » rejoint Brignoles d'où il espère coordonner le mouvement. Les républicains y arrivent du Luc, de la Garde Freinet, de Saint-Tropez, Gassin, Grimaud, Cogolin, le Muy, Fréjus. On a dit qu'apprenant que l'affaire était menée par Duteil, ceux de Saint-Raphaël firent demi-tour. On a dit également qu'ils étaient sous la conduite de Charles Hennequin sur la foi d'une allusion d'un certain M. H. par l'historiographe Ténot (« la Province en 1851 » - « Paris, en décembre 1851 »). On peut s'étonner de ce qu'un peintre originaire de Charleville ait pu prendre la tête d'une délégation Raphaëloise, et échapper à la vindicte Impériale. Quoi qu'il en soit, le peintre Hennequin obtient un mandat municipal, dès la chute de l'Empire, et il est remarquable que depuis cette époque jusqu'à la nôtre, et sauf brèves exceptions, les maires se succédaient dans cette commune, soient « des étrangers ». La thèse que prépare Madame Georges sur ce sujet, «Les maires du département du Var, de 1800 à nos jours», apportera certainement les éclaircissements nécessaires sur ce problème. Quel qu'ait pu être le talent de Hennequin, son œuvre est demeurée inconnue. Il semble avoir eu un caractère ombrageux. «L'avenir du Var », se fait l'écho de ses démêlés avec le Conseil municipal. Il appartient vraisemblablement à l'une de ces sociétés secrètes, si nombreuses dans le Var, et auxquelles adhérait la majorité des habitants. Certains villages, comme le Muy, possédaient deux chambres: une Napoléonienne et une rouge. Mais il s'agissait le plus souvent d'associations prêtant serment à la République Démocratique et Sociale. « La cérémonie d'initiation se terminait par cette formule : « Frère, je te baptise au nom de la Montagne ». Un prodigieux travail s'était effectué par leur intermédiaire entre 1830 et 1848.

Le Var était agité depuis février 1851 (E. Ollivier n'y est peut-être pas étranger) et les émeutes de décembre ne furent qu'un aboutissement. On est surpris de ce que les événements parisiens aient eu leur répercussion dès le 3 décembre au Luc, à la Garde Freinet ou à Vidauban.

Les émeutiers du Puget, de Fréjus, de Saint-Raphaël et de Bagnols se réunissent le 4 décembre à Notre-Dame de la Roquette près de Roquebrune sur Argens. Rien ne se passe alors à Draguignan et le préfet semble vouloir faire régner l'ordre, quoi qu'il en coûte, à Toulon, à Hyères, à Cuers où un gendarme est tué.

Cependant le 5 décembre, tandis que les nouvelles les plus étranges parviennent de la frontière : « débarquement de Ledru Rollin avec un régiment anglais ; Garibaldi, le suit avec des Américains ; Kossuth arrive avec ses fidèles Hongrois, enfin, Mazzini ferme la marche, avec une armée de toutes nations », la préfecture se barricade. Si nous citons trop longuement, peut-être l'ouvrage d'Henri Maquand, publié à Draguignan en 1853, à propos de cette insurrection, c'est que le développement de Saint-Raphaël y est sans doute fort étroitement lié. Maquand poursuit en effet, après avoir décrit les retranchements de la Préfecture : « on nous signale entre autres, Mr Meissonnier, ancien élève de l'école polytechnique, ingénieur des mines. Par ses soins d'utiles mesures sont prises. Sa maison située sur l'esplanade, en avant de la caserne, est ouverte à une compagnie de soldats qui s'y poste en embuscade ». Dès l'année suivante Meissonnier se présente aux élections législatives avec l'appui du gouvernement.

Il est né à Draguignan le 29 août 1818. Élève ingénieur le 15 novembre 1838, il est ingénieur ordinaire de seconde classe lors des événements de 1851. Il franchit toutes les étapes d'une brillante carrière jusqu'au 29 août 1883, date à laquelle il fait valoir ses droits à la retraite. Il demeure cependant encore un certain temps membre du Conseil Général, des Ponts et Chaussées, et conserva jusqu'à sa mort, la rédaction des Annales des Mines. Il meurt le 30 janvier 1903. Il est donc en poste à Draguignan- ingénieur ordinaire de première classe- quand le PLM commence à acheter les terrains à Saint-Raphaël (1856-1859). C'est à cette époque que les Dracénois commencent à venir s'installer, tels Esprit Courbon, Léonce Gubert, ou François Isnard, tous trois banquiers. Des propriétés commencent à se vendre et s'acheter à Valescure est, à Saint-Aygulf. Les journaux se font également l'écho d'un projet de voie ferrée reliant directement Nice et Draguignan à Avignon sans passer par le bord de mer ; on prévoit des embranchements pour Marseille, Toulon, Hyères et Fréjus. Il importera de savoir quelles influences ont joué pour imposer l'actuel trajet. Il est fort probable que Meissonnier n'y a pas été étranger.

En 1860, Nice et la Savoie sont rattachées à la France. Il s'agit donc d'un événement très récent, quand Félix Martin, frais émoulu de l'école des Ponts et Chaussées est envoyé en mission dans le Var le 8 juin 1864. La voie ferrée cette année-là atteignait le Var et entrait dans Nice au mois d'octobre.

B - FÉLIX MARTIN :

Félix Martin, nommé le 1er juillet 1865 à Marmande, demandait le jour même sa mutation et à être chargé de l'arrondissement de Draguignan. Il était né à Vaux dans l'Ain, le 19 janvier 1842, où son père était receveur de l'Enregistrement. Sa mère était la fille du Lieutenant Général Pannetier, comte de Valdotte, ce qui justifiera le temps venu, la demande d'une bourse pour l'école Polytechnique. Le comte Le Hon interviendra pour cette demande. On sait les attaches bonapartistes du comte Le Hon. Meissonnier, on l'a vu, appartenait à ce même parti. Peut-être faut-il voir là le premier lien établi entre eux.

Félix Martin a vraisemblablement préparé le concours de l'école Polytechnique à Lyon au lycée Ampère, encore que ni le lycée Ampère, ni les Archives Départementales du Rhône, n'aient pu nous renseigner sur ce point. C'est certainement à Lyon qu'il se lie avec Pierre Aublé, qui fut architecte à Saint-Raphaël de 1880 à 1925. Élève à l'école Polytechnique le 1er septembre 1860, Félix Martin entre aux Ponts et Chaussées le 1er septembre 1862. Il effectue donc son premier séjour dans le Var dans le cadre de sa scolarité, puis parvient à y être affecté.

En 1866, il est chargé du contrôle de la Siagne et du Loup et des travaux pour le canal d'irrigation. On s'explique ainsi sa compétence et son efficacité lors de l'adduction des eaux à Saint-Raphaël.

C'est, au reste, en 1866 que Cannes obtient une concession provisoire sur les eaux de la Siagnole. Félix Martin est parfaitement au courant sans avoir pour l'heure aucun intérêt à Saint-Raphaël. Mais dès l'an suivant il épouse à Marseille le 19 février, Berthes Meissonnier, fille de Jean-Baptiste Meissonnier, ingénieur en chef des mines du contrôle du chemin de fer.

Il est certain que ce haut fonctionnaire entend s'attacher le jeune et brillant ingénieur dont le ministère des Transports admirait le zèle, tout en essayant de le tempérer.

S'il faut croire « l'indépendant du Var », Félix Martin quitte Draguignan à peu près à cette époque ; sans doute est-il nommé à Paris, où il noue d'utiles relations. C'est à Paris dans le 10e arrondissement que naissent les jumelles Félicie et Victorine le 2 décembre 1867.

En 1871, il voyage plusieurs mois en Roumanie. Il doit prolonger son séjour d'abord parce qu'il est contraint de rester en quarantaine à Constantinople, ensuite, parce que le Danube n'est plus navigable. On lui propose d'entrer dans une compagnie ferroviaire, Cronstadt-Galatz (Archives nationales, F.14/ 11584). C'est vraisemblablement au cours de ce voyage qu'il rencontre Aublé, si toutefois, ils ne se connaissaient pas depuis le temps de leurs études à Lyon. Sans doute Meissonnier l'accompagne-t-il dans ce voyage. En effet, « le Var » publie en septembre, octobre et novembre 1872, une série d'articles de Meissonnier sur les chemins de fer d'Orient, d'où on peut déduire qu'il a visité tant les chantiers de Turquie d'Europe que ceux de Turquie d'Asie. Les correspondances commerciales et consulaires ne font pas état de ce voyage, mais décrivent, amplement le tracé des voies ferrées, les conséquences économiques des trajets retenus, les avatars des chantiers.

Le 4 septembre 1871, dans la correspondance Commerciale et Consulaire d'Andrinople, apparaît le nom de la compagnie française Vitali. Charles Noël fait partie de son personnel (Archives nationales, F.17/26024). C'est sans doute en Roumelie qu'il se lie avec Pierre Aublé et c'est à Saint-Raphaël qu'il aura une villa.

Quelqu'intérêt que cela puisse avoir, quel qu'ait été l'importance des « Chemins de fer orientaux » dans l'industrie occidentale, il n'est pas notre propos ici de retracer l'historique. Simplement, indiquerons nous que Davoud Pacha s'adressa d'abord au baron Hirsch, puis à Alphonse de Rothschild, avant que ne soit constituée une société où figurent à la fois le baron Hirsch, Paulin-Talabot, Blount, administrateur de la Société Générale, Hentsh, Président du Comptoir d'Escompte. Il serait invraisemblable qu'à l'occasion de ce séjour dans les Balkans, ni Félix Martin, ni surtout Jean-Baptiste Meissonnier, n'aient rencontré Paulin Talabot, qui construisit les premières lignes de chemin de fer du sud-est, et fut leur directeur.

Notons également qu'on retrouve les mêmes patronymes parmi les gens en poste au titre des affaires étrangères à Constantinople, en 1870 et, parmi les premiers constructeurs de villas à Saint-Raphaël : tels d'Harcourt, de Bourgoing, Poulain de Saint-Foix... Félix Martin est ingénieur de seconde classe lorsqu'il présente au Ministère sa demande de mise en congé et d'autorisation de passer au PLM, ce qui lui est accordé, le 1er juillet 1873.

Il poursuivra sa carrière en dehors de l'administration des Ponts et Chaussées, et, par la suite, fera renouveler son congé pour être affecté, soit au PLM, soit aux Chemins de Fer du sud dont il dirige les travaux en 1885. Il devient Directeur Général de la compagnie le 10 octobre 1887.

Le 31 août 1874, Meissonnier quitte le midi pour être nommé Directeur des Chemins de fer du Nord. On peut penser que c'est encore lui qui rédige la fiche signalétique de Félix Martin pour 1873. Elle indique qu'il est marié, qu'il a trois filles, 5000 frs de rente, qu'il écrit et parle l'allemand, que son caractère est léger et souple, que son exactitude est médiocre, qu'on peut l'employer à toutes les parties du service, mais qu'il est plus apte, toutefois « à s'occuper du service de travaux neufs, qu'au service ordinaire ».

Cette année-là, Félix Martin publie à Marseille, un opuscule sur le Bas Danube et les principautés danubiennes.

En 1874, il s'attache à Adam de Craponne (1519–1559) sur lequel il publie dans les Annales des Ponts et Chaussées. Il s'intéresse ainsi aux problèmes du district de Fréjus. En effet, Adam de Craponne avait proposé les moyens de remettre en état le port de Fréjus. Les États de Provence reculèrent devant la dépense ; toutefois, on ne négligea pas l'assainissement de la plaine : Craponne, rectifie et endigue, l'Argens et le Reyran puis rend les étangs de Villepey inoffensifs par un canal d'avivement.

Madame la bibliothécaire de l'Ecole des Ponts et Chaussées a établi la liste des ouvrages de Félix Martin qu'elle nous a communiqués (voir annexe).

En 1877, il publie chez Dunod deux plaquettes, l'une sur les Frères Pontifes, l'autre sur les applications industrielles de l'eucalyptus.

Il semble qu'une publication sur les Frères Pontifes indique une appartenance à une loge maçonnique. Il existe une loge à Cannes depuis 1869 : « la vraie lumière de Cannes » (celle de Saint-Raphaël n'existera qu'en 1928. Cependant, l'immeuble de la rue Martin Bidouré, au décor d'emblèmes maçonniques et certainement bien antérieur). Il y eut certainement un noyau maçonnique à Saint-Raphaël dès cette époque ; son existence remontait peut-être à l'arrivée de Hennequin et Félix Martin était homme à exploiter tout ce qui favorisait son dessein.

La seconde publication de cette année-là montre bien l'intérêt qu'il porte au pays. Il préconise la plantation de l'eucalyptus et affirme avoir étudié le problème depuis son arrivée dans le Var. L'ouvrage est dédié à Paulin-Talabot qui a patronné la culture d'une des 160 espèce d'eucalyptus : celle du Roucas blanc. Félix Martin a parfaitement vu quels avantages il était possible de retirer de la plantation systématique de ce bel arbre. Sa croissance est extrêmement rapide dans les sols les plus pauvres, sa faculté à drainer les marais, son odeur balsamique, d'autant plus forte que la lumière est plus intense, la dureté de son bois, son exploitation possible, tous les trois ans, le fait qu'il maintienne le sous-bois propre et laisse la possibilité de pâturages forestiers, autant de raisons pense-t-il à en multiplier les plantations, tant dans les Maures et l'Estérel, que le long des voies ferrées et des routes où il remplacerait avantageusement le platane. L'idée fut reprise de planter de larges rideaux d'eucalyptus dans l'Estérel, après les grands incendies de 1923. Mais des protestations s'élèveront selon lesquelles il serait regrettable de détruire une végétation spontanée au profit d'espèces exotiques. Aussi les incendies continuent-ils à se multiplier au fil des ans. Il eut cependant été précieux pour la commune d'avoir dans l'exploitation de forêts communales des ressources supplémentaires, génératrices d'emplois. L'existence des forêts accroîtrait encore l'intérêt touristique et en susciterait d'autres formes.

Pour une raison ignorée, le conseil municipal de Saint-Raphaël, démissionne le 30 avril 1878. Depuis quelques années, la vie municipale y était singulièrement agitée (archives départementales du Var 7.20.1)

A Charles Hennequin avait succédé au début de 1874 Michel Pujade, bouchonnier, remplacé après quelques mois par Clerian, instituteur, qui se retire au bout d'un an. Le nouvel élu, Georges, avait déjà exercé un mandat municipal de l'année 1867 à 1871. En 1876, il cède la place à Michel Pujade. Michel Pujade revient pour une année. Un architecte lui succède, Paulin Girieud, qui préside deux ans aux destinées de la municipalité. Il est remplacé par Hatrel dont le conseil démissionne en avril 1876. Hatrel restera cependant au nouveau Conseil municipal, on l'y retrouve encore en 1900.

Félix Martin était entré à la mairie aux élections de 1877. Il avait obtenu 8 voies. En 1878, il en obtient 170 (Archives départementales du Var M.7.18.14) ; il est élu maire le 2 juin. Il conservera la mairie jusqu'en janvier 1895.

Parallèlement, son beau-père, Jean-Baptiste Meissonnier, continue sa brillante carrière. Il n'est pas indifférent de noter qu'en 1878, il fait partie de la Commission chargée de préparer le classement des lignes secondaires, puis de celle qui examine les comptes du premier établissement des Chemins de fer du Nord, de l'ouest, de l'Est, de Paris, à Lyon et à la Méditerranée, du midi, et de Turin à Aoste. La même année, il est nommé au Comité consultatif des chemins de fer, et l'année suivante au Conseil général des mines.

Saint-Raphaël se donne donc à cette époque un maire actif et ambitieux, pourvu de précieuses relations, et qui, à une grande puissance de travail, saura joindre un prodigieux savoir-faire, mondain.

Grâce à son impulsion, le village, jusqu'alors fréquenté par quelques baigneurs dracénois, et quelques artistes qui y cherchent refuge pour travailler dans le calme et à peu de frais, tel Fromentin, tend à devenir une élégante station balnéaire dont la clientèle appartiendra à des milieux tout à fait spécifiques : les artistes parisiens et la bourgeoisie lyonnaise.

Pour cette période d'une vingtaine d'années, il s'est construit sur le territoire de la commune environ 200 villas et tout un équipement urbain dont le registre des délibérations du Conseil municipal se fait l'exact reflet.

Le grand évènement du mandat de Félix Martin et qui contribua au renom de la ville, fut paradoxalement, l'Exposition Internationale de Nice, dont il fut le Commissaire général. Cette exposition fit l'objet d'une publication hebdomadaire d'avril 1883 à mai 1884. Le PLM, peut être sous l'influence de Félix Martin, propose des billets à tarif réduit (un jour à Marseille, six jours à Nice) dont le montant est de 60 frs l'aller et retour en troisième classe, et 80 frs en seconde.

Album photographique TI p.38-39

L'exposition est inaugurée le 7 janvier 1884. Dans « Le Gaulois » du 4 février, Maupassant, écrit que « l'exposition ouverte depuis longtemps déjà sera prête sans doute pour l'année prochaine ». Le pavillon de Saint-Raphaël est particulièrement soigné ; il est l'œuvre d'Aublé. La façade « du gracieux bâtiment réservé à Saint-Raphaël est ornée de quatre statues allégoriques et de vitraux de couleurs. Il abrite une riche collection d'antiquités gallo-romaines, les plans en relief de l'Estérel ». Félix Martin a prévu une « rétrospective qui réunirait les spécimens de l'industrie des premiers âges de l'homme et qui s'appliquerait aux époques préhistoriques, celtes, et gallo-romaines ».

Nombreux sont les Raphaëlois collaborant à l'exposition et qui sont récompensés. Carvalho organise le concert d'inauguration ; Carolus-Duran préside le jury des Beaux-Arts, dont Riou fait partie. Le docteur Serrand, reçoit un diplôme d'honneur ; Albouy, une médaille d'or pour sa liqueur « la Valescure » ; Osmond, une médaille pour les « eaux lithinées de Valescure » ; une médaille de bronze est attribuée à Martin d'Astros, en tant que collaborateur ; Calvet obtient une médaille d'or pour les vins et liqueurs. Dans la section industrielle : Eiffel qui collabore aux travaux des Chemins de Fer du sud, reçoit le diplôme d'honneur et la société des Porphyres du Dramont, une médaille d'or. Le jury proclame Félix Martin hors concours. Parmi les organisateurs, on relève les noms de Aublé, Fonscolombes, secrétaire particulier de l'exposition, Chacot, ingénieur du service des travaux, Ortolan, ingénieur conseil, Bouyer, le genre d'Alphonse Karr, et directeur du service des jardins.

Ce fut l'apogée de la gloire de Félix Martin. Tout lui réussissait et tout devait lui réussir : « C'était merveille de le voir se multiplier indéfiniment ; partageant ses journées entre Nice et Saint-Raphaël, cette semaine entre Paris et le littoral ; en chemin de fer, en voiture, à table, constamment, entouré de secrétaires, d'ingénieurs, d'architectes, d'entrepreneurs, de journalistes, de spéculateurs... Tranchant par lui-même toutes les questions, et, tout en répondant aux uns et aux autres, rédigeant sur un coin de table de restaurant, un article de journal ou un rapport pour la Compagnie du Chemin de Fer (« l'Indépendant du Var ») ».

L'article se poursuit par l'analyse du caractère de Félix Martin « rarement en effet, plus belle intelligence, fut servie par une organisation plus complète. Mais, c'est singulier à dire, cet homme qui surnage au milieu des désastres... n'est point homme de caractère et de volonté. S'il va à ce train d'enfer, c'est que son tempérament est d'agir sans cesse... de ligne de conduite point, tel un navire la chaudière toujours sous pression, qui serait attiré par des aimants au lieu d'être guidé par un capitaine la boussole en main. »

Retenant l'image de « l'Indépendant du Var », nous pensons que Meissonnier, en dépit d'une apparente discréption, est l'aimant qui l'attire, la boussole qui le guide, et qu'il a sa part de responsabilité dans l'affaire du Chemin de Fer du sud.

Album photographique TI p.40

C'est en effet à l'occasion de cette affaire que l'étoile de Félix Martin a perdu son éclat.

Il n'est pas inutile de dresser un bref historique de cet épisode judiciaire, qui a défrayé la chronique de l'époque à l'égal du scandale de Panama. D'aucuns ont pu soutenir que les Chemins de Fer du sud et le canal avaient intéressé les mêmes personnes.

Félix Martin, qui avait acquis, et fait acquérir des terrains sur le littoral méditerranéen, imagine pour leur mise en valeur, l'établissement d'une ligne de chemin de fer sur le parcours Hyères–Saint-Raphaël. Dans cette perspective, une société civile, la société marseillaise, est constituée en 1881 entre Félix Martin, quelques autres personnes et surtout le baron Reinach. Cette société prend ensuite la forme de société anonyme, sous la raison sociale de Compagnie des Chemins de Fer du sud. Félix Martin en est nommé Directeur Général et Hippolyte Bobin, Directeur-adjoint. La concession de la ligne en projet est rétrocédée à la compagnie par la Société des Ponts et Travaux en Fer qui en avait été titulaire pendant un temps bref.

Il restait à entreprendre les travaux et par conséquent, d'abord à trouver un entrepreneur. Reinach s'en charge. Sans même une procédure d'adjudication, le choix qui est d'abord celui de Reinach, se porte sur un sieur André pour la somme de 5 790 250 frs, selon un contrat d'entreprise à forfait.

Il se trouvait qu'André était le beau-frère de Bobin.

Loin de se livrer à la tâche, André sous-traite l'affaire à trois entrepreneurs pour une somme inférieure de 844790 frs, au montant de la soumission. Ces fonds ont été répartis par les soins de Reinach entre Bobin et Martin. Il convient ici de rappeler qu'ils provenaient des actionnaires de la compagnie et qu'ils étaient destinés à construire la ligne. Dans la mesure où ils ont servi à d'autres fins, ils ont pu être considérés comme détournés par leurs bénéficiaires. C'est ce qui a conduit à l'ouverture d'une information judiciaire, et au renvoi devant la Cour d'Assises de la Seine, de Martin, Bobin et André, pour abus de confiance qualifié et complicité. Le détournement de fonds eut constitué un abus de confiance simple, possible du Tribunal Correctionnel, si Martin et Bobin n'eussent été employés à la Compagnie victime. Mais cette circonstance a conduit à donner à l'affaire une qualification criminelle.

La thèse de l'accusation consistait à soutenir qu'André n'avait été qu'un homme de paille entre les mains de Reinach, une sorte de relais qui aurait permis le détournement.

L'affaire a été jugée en octobre 1895, à l'issue de plusieurs audiences de la Cour d'Assises présidée par le Conseiller Ditte (Gazette des tribunaux. 9 au 14 septembre–19 et 20 octobre 1895). L'accusation était soutenue par l'Avocat général, Cadot de Villemont; les avocats étaient Maître Rousset pour Martin, Maître Thiéblin pour Bobin, Maître Danner pour André. L'ombre de Reinach, mort subitement en octobre 1892, alors qu'il rentrait de Saint-Raphaël, a pesé sur les débats. Sa présence, leur eut donné peut-être un tour différent.

Quoi qu'il en soit, après trois jours de débat et dix minutes de délibéré, les trois accusés ont été acquittés. Les Cours d'Assises ne motivent pas leurs arrêts. On ne peut donc connaître les fondements de ce verdict. On peut simplement constater, en ce qui concerne Félix Martin, que

l'éloge de l'homme a été fait à diverses reprises par les témoins. L'un d'eux l'a qualifié de « providence du littoral »

On doit aussi noter qu'il a été dit à l'époque que le procès aurait pu prendre une tout autre ampleur si la curiosité de la justice s'était exercée dans certains milieux parlementaires.

Félix Martin avait été mis en retrait d'emploi sans traitement par l'administration au moment même où s'organisaient à Saint-Raphaël les fêtes de la Siagnole (Illustration 15 décembre 1894) et où, en son honneur, on érigeait une fontaine monumentale. Les fêtes eurent lieu le 9 décembre 1894, avec un grand éclat.

Cependant le mandat municipal de Félix Martin est suspendu par décret le 5 janvier 1895. L'ingénieur Bœuf lui succédera pour un an, puis Léon Basso. Félix Martin comparait devant le Conseil Général des Ponts en mai 1896. Il a été demandé à Meissonnier d'en démissionner. Il effectue en 1897 un voyage au Japon, et publie au retour chez Fasquelle, « le Japon vrai ». Cet ouvrage d'un manque de lucidité absolue sur les possibilités du Japon, surprend sous sa plume. Félix Martin disparaîtra l'année suivante, à Grasse (mars 1899). Ils avaient sans conteste créé la ville, mais les emprunts qu'il avait contractés en son nom l'endettèrent jusqu'en 1920.

C -HARDON

Album photographique T1 P.41-42

Louis Albert Hardon appartient à la même génération de peintres que Fromentin, Carlone, Hamon, Hennequin, Oudin, Cordouan, Imer et Montfort.

Vinrent-ils ensemble ? Y eut-il une école Raphaëloise ? Nous devons nous contenter de questions. (En tout cas, il y a eu deux générations distinctes d'artistes, celle des années 1860, et celle des années 1880).

Il est né à Paris le 21 septembre 1819. Il demeure villa Saïd, avenue de l'Impératrice – actuelle avenue Foch – quartier neuf à l'époque. On sait que sous la direction de son frère il travailla sur les réseaux de chemin de fer de Lyon, de l'ouest, de l'Oise et des Ardennes, puis que de 1859 à 1865, il concourut aux travaux de Suez.

C'est de lui dont il est question dans l'Encyclopédie des Bouches-du-Rhône (T. IX- page 822). On le dit connu pour ses travaux d'installation à l'Isthme de Suez. On dit également qu'il est associé à Hippolyte Péret après 1859 pour améliorer le canal Saint-Louis et l'accès au port de Marseille et qu'il possède des terrains sur lesquels le canal Saint-Louis fut creusé sous la direction de Adolphe Guérard. Lorsqu'il interrompit ses activités, ce fut pour se consacrer entièrement à son art.

Peut-être venait-il à Saint-Raphaël avant d'y être propriétaire. En tout cas, il présenta au salon de 1872, « Bord de mer à Saint-Raphaël » et à celui de 1879 « Bord de mer à Saint-Raphaël en hiver ». On peut imaginer que la présence d'Hamon l'a attiré dans ce quartier. Certains guides du siècle dernier signalent sa villa, comme étant décorée de fresques de Hamon – ce qui laisserait entendre qu'elle fut construite avant 1876, date de la mort d'Hamon. Aujourd'hui, il n'y a plus dans la maison la moindre trace de fresques.

La construction lui en est attribuée, comme lui sont attribuées les villas Louise et Clothilde (J. Tardieu).

Le journal « Le Var » du 4 janvier 1883, le qualifie « d'un des fondateurs de la station ». Nous ne pouvons que relever cette observation sans être en mesure de justifier totalement la vérité.

Chapitre II

BILAN DE L'ESSOR

Nous aurions pu nous contenter de dresser un inventaire descriptif des constructions Raphaëloises au moment où la localité prend son essor, c'est-à-dire à partir de 1880. Il nous a paru plus fructueux d'examiner ce problème selon trois critères différents, ainsi, peut-être parviendrons nous dans une certaine mesure à combler les lacunes auxquelles un examen trop linéaire nous eut exposé. Notre recherche comportera donc, dans ce domaine, trois volets : la comparaison systématique des cadastres de 1826 et de 1968 ; le recensement des villas ; leur groupement selon les quartiers. Des explications sont nécessaires sur la méthode adoptée concernant le premier de ces trois volets. L'étude est élaborée à partir de trois séries de documents :

- 1°: La matrice cadastrale de 1880 à 1899 dont nous avons extrait année par année les constructions nouvelles. À noter que les registres n'existent plus après 1898, que sous une forme très incomplète. Leur bonne tenue correspond au mandat de Félix Martin;
- 2°: Le cadastre dit abusivement le cadastre Napoléon, établi en 1826, sera systématiquement analysé. Il est cependant à remarquer qu'il n'a pas été entièrement renouvelé pendant plus d'un siècle. Les villas construites à la fin du XIXe siècle, sous la référence de l'ancien cadastre, n'ont pu parfois qu'être malaisément localisées. En effet, nombre d'entre elles ont disparu, d'autres ont subi des transformations ou changé de nom. En outre, par le jeu des impositions, les constructions nouvelles n'apparaissent au cadastre que trois ou quatre ans après leur achèvement.
- 3°: les délibérations du Conseil municipal, que dans son rapport d'inspection des Archives municipales de 1884, Mireur, archiviste départemental du Var, conseille de consulter pour pallier les insuffisances des Archives de Saint-Raphaël, dont il qualifie l'installation de vicieuse. Le recouplement de ces registres et de la matrice cadastrale est des plus fructueux.

Nous présenterons à la suite de chacune des énumérations par année, des propriétés bâties, les éléments que nous avons pu rassembler sur le terrain pour marquer les étapes de l'essor franchies cette année-là. Cependant, à toute ligne du cadastre et de la matrice cadastrale, ne correspondra pas nécessairement une explication détaillée, en raison du caractère parfois fragmentaire des résultats obtenus.

L'étude contenue dans ce chapitre doit nous préparer à celle des constructions qui subsistent, et nous conduire à tenter de dégager leurs constantes stylistiques.

I - COMPARAISON DES CADASTRES

LE VILLAGE	
Cadastre de 1826 Section A La Marine	Cadastre de 1968 Section AT Le port
Le môle en prolongement des batteries (parcelles 301-302)	Le môle dans l'alignement du casino (parcelles 538-537)
	Winter palace (parcelles 540-541)
L'église n'existe pas mais il y a là deux parcelles	L'église (parcelles 540-541)
297 en bord de mer	L'église (parcelles 540-541)
298	Le Palais de la Mer (parcelles 543-542)
Parcelles non construites : 293 292 295-296 286	Les parcelles 293 et 292 (partie) sont devenues la rue A. Baux
La parcelle 287 est une longue parcelle bâtie, bordée le long du port d'une parcelle non bâtie portant le n°286	Un immeuble reconstruit après 1945 occupe la parcelle 287 (actuelle 558) et se poursuit jusqu'à la rue de Roquebrune qui existait déjà.
La rue de Roquebrune est bâtie au sud (285-287-289-291) Au nord (251-253-254-255) : ces constructions bordent également la future rue A. Karr	La rue de Roquebrune en partie reconstruite après les destructions de la guerre, conserve quasiment le même dessin, exception faite d'un premier passage à l'Est, après les actuelles parcelles 565 et 566
Le tracé de la rue A. Karr depuis le Bd F.Martin existait donc en 1826 ; elle était bâtie au Nord d'Est en ouest. Les parcelles 197 et 198 étaient bâties (act. 576). Le pâté de maisons entre la rue Gambetta et la rue L. Basso a été reconstruit après 1945. En 1826, il y avait là 16 parcelles dont 2 bâties : Aujourd'hui, elles forment 4 parcelles : 576-577-578-579	
A L'EST DE LA RUE LÉON BASSO	
Une seule parcelle construite : 195	Actuellement AT 426
2 cabanons occupent 191-192	AT 423-424
Le côté nord de l'actuelle rue A. Karr, entre la rue Gambetta et la rue de Suffren jusqu'à la rue de la Garonne a conservé les mêmes dimensions.	
DU NORD AU SUD	
Sont bâties : 217-219-220-221-223-224-225-226	Il y a là 4 parcelles AT 606-605-604-603
Non bâties : 218-222	
ENTRE LA RUE DE SUFFREN ET LA RUE VAUBAN	
5 parcelles sont construites : 227-228-229-230-231	Actuellement 7 parcelles : de 607 à 613
ENTRE LA RUE DE SUFFREN ET L'IMPASSE DE LA MARINE	
Sont construites 250 et 235	Actuellement AT 625 et AT 624

236 a été rattachée à l'actuelle 624	
234-233	622-623-627
237 est non bâtie	620
238 est l'emplacement de l'Impasse	
249	
239 (angle de l'Impasse) 241	619
Il semblerait que 245-244-243 et partie de 248 soient devenues une seule propriété	627
248 longe l'actuelle rue Thiers et n'est pas bâtie	
Au-delà, aucune construction n'existe en direction de la Garonne. La rue de la Garonne n'est pas tracée, non plus que la place Ortolan. Le cours d'eau indiqué est la Dragonnière qui descend de Saint-Sébastien.	
Le village	Quartier des Templiers
On franchit la Dragonnière au carrefour des rues L. Basso, de la Garonne et Gambetta, où se trouve actuellement un passage sous le chemin de fer.	
Bâties : 176-178-179	AT 149
Non bâtie : 177	AT 150
La parcelle 189, non bâtie, deviendra le marché V. Hugo (act.104). Le tracé de la rue V. Hugo existe. Au sud la parcelle 186 (entre Dragonnière et Garonne) est l'actuelle place Ortolan ; en enclave, la parcelle 187 est construite.	
188 n'est pas construite.	
Au nord, la rue Charabois n'existe pas encore.	
Mais les parcelles 181-182-183-184-185 sont bâties	AT 147-146-145-143
De la parcelle 180 ont été détachées : les parcelles du groupe d'immeubles de la Mairie : 151 à 156 (AT)	
L'est de la rue M. Allongue et de la rue Charabois : 120 à 136 (AT)	
Le long de la Garonne : 138 et 139 (AT)	
De l'ancienne parcelle 180 reste AT 137 ; actuellement cette parcelle abrite des entrepôts.	
Au cadastre de 1826, le côté Est de la place Sadi Carnot, est en partie bâti	
166 165-167-166 (dans la cour de 167) 168-171-172-174-175 173 est non bâtie 169 et 170 non bâties longent la rue de la république jusqu'à la rue Anatole France (chemin de la Batterie) 146 et 147 sont des enclaves bâties dans la parcelle 169	AT 228 On a construit le long de la place Sadi Carnot dans les années 1920 ; puis on a comblé la Dragonnière pour construire l'A. Victor Hugo. Le vallon existe donc sous la voie.
Au nord de la rue de la Liberté, depuis l'Aire Sainte Anne (act. Place G. Péri) jusqu'au pont de la Garonne, dans un périmètre délimité par les rue M.Allongue, de la Liberté, du Vignas et de Châteaudun, toutes les parcelles étaient bâties, exception faite des parcelles 1 et 2 qui forment l'enclos palatial et de la parcelle 72 qui est aujourd'hui une place.	
Le découpage des ensembles de maisons est, pour ce quartier, resté en 1968, identique à celui de 1826. On peut aisément établir une correspondance entre les deux voiries.	
Rue du Saint Esprit	Passage du Portail

Rue du rempart (ss nom) est flanquée à l'Est de 2 impasses et tourne autour de l'église	Rue du Rempart
Rue de la Vieille Eglise (tracé)	Rue de la Vieille Eglise
Passage des Lauriers (tracé)	Passades lauriers
Passage du Peyron (tracé)	Passage du Peyron
Rue des templiers	Rue des templiers
Rue d'Aire Basse	Rue de la République
Rue d'Agay (tracé)	Rue d'Agay
Rue Ste Anne	Rue du Safranier
<p>La place de Châteaudun a été créée récemment en démolissant les bâtiments des parcelles 77 à 82 du cadastre de 1826 faisant perdre ainsi au quartier une partie de son caractère.</p> <p>Les Immeubles situés entre l'actuel Bd de Valescure, la bd de Châteaudun, la rue des Templiers et la rue des Remparts sont inscrits à l'Inventaire des Monuments historiques (arrêté du 17 décembre 1943) et ceci, bien entendu, jusqu'à fond de parcelle.</p> <p>Nous considérerons le cadastre Est en ouest</p>	
Aire Sainte Anne	Place Gabriel Péri
<p>Elle a conservé son profil ; l'oratoire a disparu, remplacé par l'ancienne école des filles, devenue annexe de la mairie.</p>	
Chemin des Plaines	Bd d'Alsace, puis Bd G. Clémenceau
Chemin de la Batterie	Avenue de France
La pompe D'où part le chemin d'Agay, dit aussi des Caous	Place de la Pompe Rue J. Ferry puis Bd J. Moulin, qui jusqu'à une époque récente était dénommé chemin des Caous
<p>La parcelle 101 n'est pas construite ; il semble qu'il s'agisse à l'entrée Est de la place de la Pompe.</p>	
Un groupe de 14 parcelles sont bâties Entre la rue du Vignas parcelles 85 à 99	Aujourd'hui le même dessin du quartier demeure : parcelles 298 à 305
<p>Notons que les parcelles 83 et 84 de l'ancien cadastre, au nord de la rue du Vignas sont toujours cadastrées sur cette rue alors qu'on ne peut y accéder que par une impasse de la rue Léon Isnard.</p>	
15 parcelles (102 à 116) sont construites entre la place de Châteaudun et la rue Ste Anne	15 parcelles (283 à 297) sont construites entre la place de Châteaudun et la rue du Safranier
<p>L'implantation des parcelles est identique : seuls les n°s ont changé.</p> <p>Les changements sont également minimes entre</p>	
La rue Ste Anne	La rue du Safranier
Et la rue de la Liberté	Et la rue de la Liberté
Parcelle 119	Parcelle 271
117 (angle du marché)	272 (angle du marché)
118-121 (rue Ste Anne)	273-274 (rue du Safranier)
122 a été coupée	En 278 et 279
123	279
124 a été coupée	En 281-280
	Il a été créé une petite parcelle 276
<p>Plus au sud, entre les rues de la Liberté et de la République, la masse de construction est la même. Cependant :</p>	
8 parcelles : 125-126-126 bis – 127-128-129-130-131	Sont devenues deux parcelles : 259 et 260
<p>Le passage entre les deux rues, le décrochement des maisons, l'impasse sont conservés.</p>	

La masse de construction est également conservée dans le groupe d'immeubles suivant :	
137	261
137 bis a absorbé 136 et 135	Pour former 262
137-138	Ont formé 263
139	Est devenu 264
140	265
141	268
142	267
143	266
144 et 145 n'étaient pas construites	
Les constructions délimitées par les rues de la république au nord, d'Agay à l'est, de la Liberté au sud et de la vieille église à l'ouest n'ont guère été modifiées dans leur masse.	
148-148 bis	Sont devenues 222 (+156 et 158)
149	221
150	220
151	218
152 (non bâtie)	Non bâtie
153 (non bâtie)	Non bâtie
154-154 bis	Au Nord : 217 ; au sud : 219+149 bis (de 1826)
155	223
156 et 158 ont grossi 222 du nouveau cadastre	
157	224
La parcelle 162 n'est pas bâtie	
Les constructions entre la rue des Remparts et la rue de la vieille église	
Aire basse – rue du St Esprit	Rue de la république et M. Allongue
18 parcelles	7 parcelles qui ne sont pas construites
35-36-37	168
34	167
23-24-25 et 26 non bâtie	
27-21	164
28-29-30-31-32-32bis	165
33	166
Entre la rue Marius Allongue – passage du Portail – rue des remparts :	
14	177 et 176
15	175
16	174-182-181
17	183
18	180 (absorbe 18+19)
19	
20	179
La parcelle portant actuellement le n°178, non bâtie, était une impasse en 1826.	
Notons que sur le plan de 1826 est indiquée l'enceinte dans laquelle le portail est percé.	
L'enclos seigneurial comprenait les parcelles 1-2-3-3bis, correspondant aux parcelles 185-186-642-187-188-189-673	
La gendarmerie avait été construite sur partie des 2, devenue 185 ; elle a été rasée. Cet endroit est devenu un petit jardin public. Le poste de gendarmerie a été transporté aux Luquettes.	
Les parcelles 186-187 et 642 occupent l'emplacement d'un ancien cimetière.	

La parcelle 4, devenue 189, était occupée par le logement seigneurial. Quant à l'église cadastrée aujourd'hui sous le n° 673, en 1826, elle fait l'objet de deux parcelles : 63, l'église elle-même, 3bis, la tour.

La tour ne fait pas partie de la construction de l'église. Elle lui est juxtaposée. Ce fut vraisemblablement une tour de guet. Elle a d'ailleurs fait l'objet d'un arrêté de classement distinct de celui de l'église.

PLACE DEVANT L'ÉGLISE

8-9	173
10-11-12-13	172-171-170-169

Les parcelles 11 et 171 représentent le même décrochement ; la rue des Remparts, le passage des Lauriers, la rue des Templiers, sont restées le même état qu'au siècle dernier.

Entre la rue des Remparts, de la Vieille Église, de la République et le passage des lauriers, les parcelles ont été quelque peu modifiées :

38	213
39	212
40-41-42	214
43	216
44	215
46	210
47	209
48	208
40-50	207
51	206
52-54 (55 la voûte)	205 (le long de la voûte)
53	211

Au-delà de la voûte de la rue des Lauriers :

57-56	204 : bordant la voûte à l'Est, le passage au sud
58	A été partagée : 199 au nord 200 Partie de 203
64	Partie de 200
62-63	201
61	202
60-59 et partie de 58	203

Entre le passage du Peyron et la rue des Templiers : 5 parcelles :

69(non bâtie) 70	196
68	197
67	195
65	198
66	194

Au-delà de la rue des Templiers :

74-75-76	Réunies en 193
71-72	192-191-190
73	Englobé dans les précédentes

La parcelle 190 recouvre aussi sans doute, une partie de l'ancien cimetière ; c'est aujourd'hui une placette qui mériterait d'être aménagée.

La section B de Vaulongue

Cette section de l'ancien cadastre a été établie par Fouque-Cadet, géomètre, le 7 mars 1826 (feuille B2) et le 16 février 1826 (feuille B1).

Elle recoupe la section B du cadastre renouvelé pour 1968, moins la feuille, BP, et recouvre également une partie de l'actuel section A (AS-AM-AC-AB)

Elle suit le chemin rural du Mal Temps, puis le chemin d'Agay, finissant en pointe au pont d'Agay. Au nord, elle est bordée par le vallon de la Cabre. Elle se subdivise en B1 et B2.

Sur la feuille B2, située à l'est de la section, on ne relève que trois habitations :

- Petit Gondin (n° 423–424 du cadastre, de 1968)
- Aux Veyssières (n° 461–460 du cadastre de 1968)
- Au nord-ouest de l'Oratoire de Laurent (n° 469–470 du cadastre de 1968)

C'est là le futur quartier de Valescure.

La feuille B1, partie sud de la section, est bordée au nord par le chemin de Fréjus à Agay, à l'est par la Garonne et à l'ouest par la commune de Fréjus. Les parcelles sont nombreuses, sans doute parce que les terres sont cultivables. Il s'agit en partie du lieu-dit « les Arènes. »

En 1826, elle est peu habitée : une bergerie de Monsieur d'Agay occupe la parcelle n° 65, une borne (Métairie) au Suveret, une autre au Grand Gondin. L'Oratoire de Guérin est en limite de Fréjus.

Cependant, à la fin du XIXe siècle, des maisons s'y sont bâties et vers 1880, les villas moins somptueuses, peut-être, que celles des autres quartiers, y étaient nombreuses.

La présence de l'usine à gaz, de l'abattoir, de l'usine des eaux, y a créé un paupérisme au début du XXe siècle, qui tend à régresser.

La section C du Malpey

Recouvre l'actuelle section C plus les feuilles BH– BI–BK–BM–BN–BO–BP du nouveau cadastre.

En 1968, on a détaché de la section C, la bordure côtière, et créé une nouvelle section.

La section C se présente en quatre feuilles

1/ feuille (où ne figure ni le nom du géomètre, ni la date du relevé)

Le bois royal Le plan de l'Estérel

Du Nord au sud, on relève les noms suivants :

La Serrière des cerisiers

La Serrière de Saint Christophe

La Serrière des charretiers

La Serrière des grenouillers

Les serrières étant des fermetures, il s'agit là de fonds de vallées.

Sommet des Civiérades

De la Grosse vache

De la petite vache

Des Pertus

Des Gratadis

Il ne semble y avoir là aucune habitation, sauf peut-être à Roussiveau, où se trouve actuellement une maison forestière et une borde à Dissate.

2/ feuille (où ne figure ni le nom du géomètre, ni la date du relevé) a pour limite au nord la crête des petits Trayas jusqu'à la basse de la Cadière d'Amphoux.

Il n'y a là aucune habitation.

On signale une grotte au pic de l'ours : 3 signaux

- A Petite Grue ;
- Au Pic d'Aurelle
- Au Pic de l'Ours

Ces deux derniers signaux sont reliés par un sentier à la calanque de la Cabane.

3 / feuille (établie par Fouque-Cadet géomètre le 6 mai 1826)

Joint au nord la calanque de Maubois à la Serrière des Escalles. Il semble qu'il y ait 3 signaux des Escales disposés en triangle ; le plus occidental étant à la même hauteur que celui du Cap Roux.

Sur cette feuille figure une batterie au Cap Roux et un logement de douaniers, dit douane d'Aurelle. Figure également une grotte à Saint-Barthélémi (sic) ; on accède à la Ste Baume depuis le Grenouiller, en passant devant l'Oratoire de St Honorat, une pierre milliaire, l'Oratoire de Notre Dame.

Il existe à la Sainte Baume, un lieu aménagé pour les pèlerinages : une grotte appelée L'Hôpital, une autre servant d'ermitage et une fontaine.

Le Grenouiller, vers le nord, devient le Vallon de Malinfernnet.

4 / feuille (établie par Fouque-Cadet géomètre, le 20 avril 1826) a pour limites nord, les roches de Cabrier, de Mourès Frey, du Colombier. Au sud, on atteint la rivière d'Agay.

Il existe trois signaux : Au Rastel d'Agay ;

A la Baumette ;

Au Pessarin où un « cémaphore » est également indiqué.

Quant à l'habitat, il est fort dispersé : quelques cabanes semblent exister à « Anthéor » dont les parcelles sont détaillées à la marge. A Agay, outre le château aujourd'hui démolé, qui se trouvait au pied de la Baumette et semblait avoir des allures de forteresse, devait se trouver sur la colline un ensemble de jardins, avec une maison dont le détail est à la marge (parcelles 96-97 du cadastre de 1826) et surtout la ferme d'Agay (parcelles 85-86-87). Giraud d'Agay, maire à cette époque, a présidé à la confection du cadastre de 1826. Ses descendants occupent toujours les terres et pratiquent cultures florales et maraîchères.

Dès cette époque, la plaine d'Agay est donc cultivée. Les parcelles sont nettement délimitées. Mais on ne retrouve pas sur la feuille détaillée, l'oratoire de Sainte Brigitte qu'annonçait le plan d'assemblage.

Au début du XXème siècle, la baie d'Agay se construit. Il y aura quelques superbes villas.

Depuis les 3 dernières décennies, les immeubles se sont multipliés en bord de mer et les « mas » sont montés jusqu'en haut du Rastel en dépit des protections édictées.

La nature du terrain et l'absence d'eau ne permettent guère les plantations que la multiplication de cet habitat rend nécessaires.

Section des Plaines : Section D

A pour limites la rivière d'Agay à l'est et le village à l'ouest. Au nord, elle suit la Garonne, puis la voie Aurélienne, rejoint le chemin de Fréjus à Agay, pour atteindre l'embouchure de la rivière.

Du Nord au sud, elle correspond aux feuilles suivantes du cadastre de 1968 : AN-AL-AE-AH-AO-AK-AI-BE-AP-AR-AV-AZ-BD-AV-AW-AY

Elle se divise en 3 feuilles :

- Feuille D1 : suit la voie Aurélienne au Nord, le chemin de Saint-Raphaël à Agay au sud (sud du Gros Caous) et se termine en pointe au pont d'Agay. Elle recouvre les sections AE-AH-AI-AL-AD du cadastre de 1968.

La feuille a été terminée le 11 février 1826.

D'Est en ouest, elle mentionne 4 signaux : Pastourelle
Ceinturon
Pin Crotte
Joseph Simon

Elle mentionne également 3 bordes : Prabauquous

Crottes
Cous

Cependant, seules les parcelles de Prabauquous (124) et des Gros Caous (146) portent le dessin d'une habitation. Au nord du Vallon des Cous, le long de l'actuel chemin de Vaulongue, quelques cabanes sont cadastrées 26D-31D-74D

70-71-72 D sont occupées par une seule maison.

A l'heure actuelle, le vallon de Vaulongue est encore sauvage, et peu habité. Il sinue parmi les roseaux avant d'atteindre des carrières. Il est menacé par le projet de la Corniche varoise.

On est tenté devant ces noms de lieux-dits d'en chercher l'origine étymologique. Nous aimerais que les Veyssières soient le campement des vétérans (Vexillarii), que le vallon des Crottes ne soit pas celui qui est bordé de ricins (crotons) mais plutôt celui des cryptes révélant un habitant antique.

Cf : Lognon – Toponymie

Gilliéron : Atlas Linguistique de la France ; Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes 1913-1914

Dauzat : Géographie Linguistique

Paulhan : La preuve par l'Étymologie

- Feuille D2 : Elle correspond aux quartiers du Dramont et de Camp Long. Elle est limitée à l'ouest par Boulérie, au Nord par le chemin de Saint-Raphaël à Agay, à l'Est par la rivière d'Agay.

En 1826, le cadastre mentionne deux signaux : celui de Jasson et celui de Garde Vieille, une batterie à Camp Long (parcelles 208-209-210) et la Tour d'Armont (212). Il existe également un poste de douanes au Castellas, proche du signal de Jasson et du château du Castellas.

Nous avons trouvé la trace de 6 habitations sur les parcelles :

227, au-dessus des carrières du Dramont ;

259, au Vallon des Ferrières ;

270, Aire Peyronne ;

236 à Pierre Blave

245, au Fond du Vallon d'Aigue Bonne

282 à 286, aux Petits Caous où la propriété doit être plus importante puisqu'elle occupe 4 parcelles.

On commence à construire à Camp Long vers 1880. Le rocher du Sémaphore, terrain militaire, demeure inconstructible, et actuellement encore régit les possibilités de construction des terrains avoisinants. Les villas Ste Anne et Amicis apparaîtront à Pierre Blave en 1905.

La Société des carrières de Porphyre possédait (et possède encore sous la raison sociale SNTP) près de 200 hectares de collines encore sauvages (BD et BC de l'actuel cadastre). Le Castellas (BD

et BE de l'actuel cadastre) vendu à une société hollandaise doit, dans un avenir proche, permettre l'hébergement de 10 000 personnes. L'exploitation des Ferrières n'apparaît pas plus au cadastre de 1826 qu'à celui de 1968 renouvelé pour 1981.

- La feuille D3 correspond aux actuels quartiers de Boulouris et des plaines. Elle a pour limites à l'ouest le Village, au nord la Garonne et le Maltemp, à l'ouest le Vallon de Boularie, au sud la mer. Elle a été terminée le 15 avril 1826.

Cette feuille se subdivise en deux parties :

A/ du Vallon de l'Armitelle au vallon de Boularie ;

De la mer à l'Aspé en passant par Arène Grosse, Armitelle, Le Grand Deffends, Les Vanades.

On y dénombre 3 signaux : Armitelle, Grand Deffends, Aspé.

Les constructions y sont peu nombreuses :

- 302 le poste de Douanes ;
- 305 et 308 des cabanes ;
- 321-322, une construction plus importante, dont nous connaissons le plan masse, avec une cour au Nord ; elle est située au sud du chemin du Castellas ;
- 245, une maison le long du chemin d'Agay ;

Cette feuille concerne les parcelles 300 à 348 ; 449 à 471 ; 525.

Les premières villas se construisent vers 1880, de part et d'autre du chemin de la Douane, aujourd'hui Boulevard du Touring Club. Elles se sont par la suite multipliées autour de l'Armitelle ; le vallon de Boulouris commence seulement à se bâtir avec le lotissement d'Aigue Bonne.

B/ De la Dragonnière, à l'ouest, au vallon de l'Armitelle, de la mer, au Maltemp

Cette seconde partie de la feuille D3 comprend les quartiers

- Des Lions, de la Péguière ;
- Du Rébori, des Tasses, des Plaines ;
- De Notre-Dame, des Cazeaux, de Terres Menudes ;
- De Saint-Sébastien, des Luquettes ;
- De la Calade, du Vignas, des Traversières de Vaulongue ;
- Du Petit Deffends, du Maltemp

C'est là un territoire très morcelé, sans être bâti pour autant. On y compte 6 signaux : La Péguière, les Tasses, Notre-Dame, Caïs. Ainsi que les signaux oriental et occidental, du Petit Deffends.

A l'est, seule est bâtie la parcelle 692, le long du Vallon des Plaines, vraisemblablement au sud-est de l'actuelle fontaine de Boulouris.

Sont bâties également les parcelles :

- 700 : une cabane
- 708 : sans doute un poste de douane
- 714-715 : des batteries
- 727-729-730 : la fabrique de soude du Rébori où s'installera A. Karr
- 670 : une bergerie aux Terres Menudes, à l'est du Vallon. Elle a disparu vers 1970
- 744 : une bergerie dont les ruines existent encore Bd des Lions
- 538 : une cabane au Peyron ;
- 656 : une chapelle à St Sébastien ;
- 777 : une chapelle à Notre Dame dont l'enclave est délimitée dans la parcelle 778 ;
- 760-761-762 : quelques constructions en bord de mer, là où devait s'élever l'étonnante villa « Argentine » des Roverano, hélas démolie, mais dont les photographies ornent le hall du

bâtiment des Affaires Culturelles à Aix en Provence ; l'Oustalet du Capelan (735) qui allait être occupé par Gounod, n'existe pas encore.

Ce quartier fut urbanisé dès 1880. Il est en perpétuelle gestation. Les villas du siècle dernier disparaissent au profit d'immeubles anonymes.

II - RECENSEMENT DES VILLAS

Matrice cadastrale des Propriétés bâties

1883 (constructions nouvelles de 1880)

Propriétaires	Case	Section /n° du plan	Ouvertures	Revenus	Note de EMJ
Station du Chemin de fer	70	D307		35 frs	
Siegfried Edouard Négociant	254	D369	8	275 frs	
Délivrons Thérèse	285	D701	10	100 frs	
		Villa aux Tasses			
Larrouil ép. Laborie Jeanne	291	D753	22	180 frs	
		Maison de Gardien	3	5frs	
Personne Augustin	294	D778	30	250	
Barbier Pierre	298	D698	10	100frs	Archi : Houtelet
Société Anonyme du Grand-Hôtel	301	D778	127	625 frs	Archi : Aublé
De Carnazet Henry à St Julien- Rhône	56	D768	21	200 frs	Augmentation de construction : augmentation de 80 frs
Martin Félix	189	D789	51	500 frs	Augmentation de construction : augmentation de 40 frs

En 1880, Carnazet et F. Martin ont fait bâtir depuis plus de trois ans, sans qu'il soit possible cependant de savoir si F.Martin était propriétaire à Saint-Raphaël avant son entrée au Conseil municipal.

Pour cette année-là, il n'est mentionné de constructions nouvelles que dans la section D du cadastre. La station du chemin de fer dont il est fait état, n'est encore qu'une simple halte. La gare telle qu'elle sera jusqu'en 1961, et ses annexes, ne seront construites qu'en 1886.

Le 21 mars 1880, le Conseil municipal retient le projet de construire une école de garçons. Courbon, banquier dracénois, est nommé commissaire enquêteur. Le développement de Saint-Raphaël ne laisse pas indifférents les habitants de Draguignan et leurs capitaux.

A la fin de l'année (C.M 28 novembre) sont exécutés des travaux au port (prolongement du môle et de la contre-jetée) et à la plage. Il existe une plage aménagée depuis une quinzaine d'années : en 1864, il a été fait une demande de « concession de plage aux bancs de sable maritime » à l'administration des domaines.

Le registre des délibérations du Conseil municipal ne rapporte pas les travaux de voirie dont se fait l'écho « le Petit Var » dans son n° du 18 décembre 1880. Il annonce en effet « le commencement des travaux de voirie que la Foncière Lyonnaise se propose d'exécuter sur ses vastes terrains de Saint-Raphaël ».

L'Illustration (1880-1- pp 199 et 209) publie une vue de Saint-Raphaël ainsi commentée : « depuis quelques temps la ville de Saint-Raphaël, très fréquentée l'été par les baigneurs, avait une ambition. Elle voulait devenir la station d'hiver. Elle y est à peu près arrivée grâce à son maire, monsieur l'Ingénieur Martin, qui a mis toute son activité au service de cette ambition... »

Ainsi donc, dès avant 1880, Saint-Raphaël est connue comme station d'été, encore que les guides touristiques n'en fassent pas état.

1884 (constructions nouvelles de 1881)

Propriétaires	Case	Section/n° du plan	Ouvertures	Revenus	Notes de EMJ
De Roche de Longchamp, Charles Jules – Gleize-Rhône	313	D778 – Villa D778 - Villa	25 19	225 frs 200frs	Archi : Aublé
Mourlan Antoine	312	C52- Pavillon au Cap Roux	2	10 frs	
De Selles, Frédéric Ex officier de Cuirassier	316	D778 - Villa	22	200 frs	Archi : Aublé
Arnoult, née Caillat	10	D359	7	25 frs	
Baudet, Arthur Cuisinier	25	D704bis - Villa	10	75 frs	
Société civile de Saint-Raphaël-Valescure	75	B175 Pensionnat de demoiselles	87	500 frs	Archi : Pierre Aublé
		B175 Maison de Gardien	5	50 frs	
		Maison de cantonnier	17	50 frs	
Société des Carrières de Porphyre de Saint-Raphaël	99	D120-Villa Alfonsa	11	37 frs	
Chiffreville	307	D734	61+1 portail	600 frs	Archi : Vianay

Il apparaît une construction, modeste, au Cap Roux dans la section C, et surtout, premier signe de l'extension souhaitée, la construction à Valescure d'un pensionnat de jeunes filles. La maison du cantonnier (sans doute le jardinier) deviendra le « Chalet des Mimosas ».

Le 23 janvier 1881, le maire Félix Martin et son adjoint Joseph Thomé sont élus ainsi que les 14 conseillers dont le banquier Courbon. Relent d'un système censitaire, les habitants les plus imposés de la commune participent aux délibérations du Conseil municipal (C.M.20 mars 1881). Ils sont au nombre de 16 et certains sont apparentés à des élus : Joseph Porre, César Bernard, Jean et

Théophile Simon... Giraud d'Agay, ancien maire, participe également. On sait quel rôle ont joué les Giraud d'Agay dans la région depuis la fin du 16e siècle. Les Chiris, les Coullet, les Pelissier, dont les noms apparaissent à cette occasion, appartiennent au barreau régional (Draguignan, Grasse).

On note aussi le nom de Hardon, personnalité parisienne dont nous avons déjà parlé. Desforges, Doze, Gay, Laugier, Tourniaire et Trotabas, sont de gros propriétaires terriens. On ne retrouve pas leur nom parmi les propriétaires de villas neuves.

Les villas neuves n'apparaissent pas toutes à la matrice cadastrale. On en veut pour preuve que la décision du 20 février 1881 de distribuer sans taxe supplémentaire (0,50 francs) les télégrammes destinés aux habitants des environs du Grand-Hôtel : le Grand-Hôtel et les villas voisines sont aujourd'hui manifestement dans l'agglomération. La nécessité de cette mesure laisse penser qu'elles sont nombreuses. « Le petit Var » (5 juin 1881) note « qu'il s'en édifie jurement dont l'élégance est remarquablement appréciée ».

Cette année-là il est décidé de demander des parrainages prestigieux pour deux voies nouvelles : l'une sera dénommée rue Cloué - celui-ci, ministre de la Marine, remercie le 22 mai - l'autre, rue Alphonse Karr, qui remercie également le 22 mai. Il reconnaît avoir milité pour Saint-Raphaël, « mais mes efforts, écrit-il, eussent été impuissants sans la haute intelligence et l'infatigable activité du maire et du Conseil municipal qui ont fait et feront le reste. »

Le Conseil municipal admet le principe d'un autre problème de voirie : celui du chemin de la plage, voie qui suivrait la mer depuis Saint-Raphaël jusqu'à « Saint Egout » (sic).

Par contre le Conseil municipal estime qu'il convient de créer au plus vite un square entre le boulevard des bains et le bord de mer. Pour l'heure rien n'y est construit « mais il suffirait du caprice d'un propriétaire mal intentionné ou intelligent pour ruiner à jamais notre plage et il est de notre devoir de prévoir et d'empêcher cette éventualité ».

Dans ces années-là, les achats de lais de mer au domaine sont nombreux, comme les demandes de délimitation de propriété avec le rivage. Félix Martín, lui-même propriétaire en bord de mer, vient demander que sa propriété, et celle de Courbon, soient délimitées entre elles et avec la mer.

A la séance du Conseil municipal du 10 juillet 1881, il s'engage à céder à la commune les terrains qu'il possède en bord de mer au prix de 2 francs 50 le m². A la suite de quoi le Conseil considérant « qu'il serait très préjudiciable à l'avenir du pays de rester exposé à voir ces terrains occupés par des constructions qui enlèveraient la vue de la mer et l'accès des bains, délibère à l'unanimité :

- 1/ qu'il décide la création d'un square ;
- 2 / qu'il approuve entièrement les dispositions du projet dressé par monsieur Aublé ingénieur ;
- 3/ qu'il donne acte à Monsieur le maire de son offre de créer les terrains...
- 4/ qu'il y a lieu de solliciter immédiatement de Mr le préfet la déclaration d'utilité publique ;
- 5/ les fonds nécessaires seront prélevés sur le budget de 1882 ».

[Album photographique T1 p.43](#)

Le 13 novembre 1881, Aublé présente les devis au Conseil municipal. Le square coûtera 3000 francs auxquels s'ajoutera le prix des terrains de Félix Martin (180 m²), et de Pierre Coullet, (332 m²) On comprend sans peine que Coullet soit hostile à ce projet, tandis que les autres riverains, Alphonse Karr, Vregille, Chiffreville, et Bouyer, qui ne sont pas expropriés s'en montrent satisfaits.

S'il est impossible d'envisager, financièrement, la création de ce square en 1881 c'est que la commune s'est déjà lourdement endettée de 31000 francs. Il lui a fallu en effet prévoir de nouvelles canalisations pour l'eau et le gaz et pour agrandir l'école, envisager la construction d'un nouvel asile

(on sait que ce terme désigne la classe des tous petits) ; il a fallu acheter de surcroît 25 bureaux à 2 places, 120 portes manteaux et 50 ardoises « quadriers » (sic) – (CM. 13 oct 1881).

A partir du 27 octobre 1881, tous les trains s'arrêtent à la gare de Saint-Raphaël.

L'Illustration continuant de suivre l'évolution de la station, publie un dessin de Riou qui représente le Grand-Hôtel et la plage. Elle le commente en ces termes : « Saint Raphaël n'est pas une ville de plaisir. Les excursions dans la forêt, la chasse, la pêche sont des distractions les plus fréquentes... Cependant la construction d'un Grand-Hôtel... contribue à rendre ce séjour plus agréable... des stations qui s'attachent à Saint-Raphaël la plus importante est Boulerie... Hamon y a fini sa vie, Fichet, industriel y a sa villa, monsieur Charbonnier directeur du Journal des Chemins de Fer s'est établi dans la crique de la Pescade. Jules Barbier s'y repose de sa campagne artistique (Illustration 181-2). La Pescade, aujourd'hui démolie, ne sera achevée qu'en 1882. Elle était sur la même parcelle que la villa d'Ernest Bounin. Nous n'avons pu repérer au cadastre la villa Fichet actuellement découpée en studios en bordure de la plage d'Arène Grosse.

En 1881 le Grand-Hôtel vient de s'ouvrir. La presse locale n'y annonce pas seulement l'arrivée de Jules Barbier mais aussi celle d'Ambroise Thomas et de Gustave Nadeau (le var 17 mars 1881). Selon le Petit Var, Saint-Raphaël possède une excellente musique : est-ce suffisant pour attirer les musiciens ? Le 7 décembre un concert est donné sous la direction de monsieur Carré, au kiosque du Grand-Hôtel en présence de toute la colonie étrangère. On peut penser que désormais la station est à la mode.

Le Petit Var se fait également l'écho de démarches auprès de Carnot pour la construction d'un chemin de fer de Hyères à Fréjus (8 mars 1881) puis d'une intervention de Magnier sur ce même sujet au Conseil général le 2 mai 1881. À cette époque il n'est pas encore l'élu du Var mais sa femme est propriétaire du château de San Salvador près de Saint-Tropez. La personnalité de Magnier, qui sera condamné en octobre 1895 par la Cour d'Assises de la Seine dans une affaire parallèle à celle des Chemins de Fer du sud est connue. À sa mort le « Gil Blas » écrira : « dans 50 ans on parlera encore des scapinades de Magnier. »

1885 (constructions nouvelles de 1882)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Ouvertures	Revenus	Notes EMJ
Barthelemy, Hermine Rue de Châteaudun	391	D 638 maison plus four		16 francs	
Claudon, Gustave	331	D 712 villa	33	300 francs	
Flayosc François, voiturier	338	D 790 maison	22	200 francs	
Gubert, léonce	280	D 734 chalet des pins	12		
Hatrel, Charles -vallon du Rébori	165	D 737 - villa	21	40 francs	
Imbert Antoine-Leonce – Le Bausset	344	D 766 villa	55 + un portail	500 francs	
		D 766 - maison de gardien	2		

Jantzen, Johanne	167	D 778 villa	50	750 francs	Architecte : Pierre Aublé
		D 778 temple	13	100 francs	
Martin, Félix	189	A 302 casino		500 francs	
De Saint Foix Germain	354	D 790 maison	66	500 francs	Architecte : Pierre Aublé
Tordo, Antoine jardinier	271	D 690 maison		12 francs	

Il est mentionné que ces constructions furent achevées en 1882. Sans doute cette mention est-elle apocryphe ; on a ainsi voulu distinguer les constructions du premier semestre de 1882, des constructions du 2nd semestre, qui, elles ne seront imposées qu'en 1886 telle la villa mon-repos de Guéneau de Mussy.

La maison d'école des garçons est achevée en juin 1882, et, à l'emplacement de l'ancienne école, on construit un four banal (Cm 3 août 1882). L'architecte désigné pour ces deux édifices est Vianay et l'entrepreneur adjudicataire, Aragon (archives départementales du Var 2.0 119 3/2)

Le 10 avril est inauguré le service maritime biquotidien entre Saint-Raphaël et Saint-Tropez.

Il est intéressant de noter que le Conseil municipal se réunit et délibère sur la dénomination des voies nouvelles. Il semble que plusieurs réunions aient été consacrées à ce problème. À celles du 12 mars 1882, le « Conseil voulant donner à Monsieur Félix Martin un témoignage de sympathique reconnaissance, estime de son devoir de léguer à la postérité le souvenir de Mr Félix Martin... délibère à l'unanimité que le boulevard des bains s'appellera désormais boulevard Félix Martin ». En mai suivant le boulevard des bains est prolongé jusqu'à Maison Close.

Le grand problème est sans conteste le problème de la voirie. Il est bien certain que le développement de la ville ne peut qu'aller de pair avec l'extension du réseau des voies, et leur aménagement.

Dans sa séance du 6 juin 1881, le Conseil municipal en avait admis le principe. L'ingénieur Otto présente sa soumission les 12 février et 29 mai 1882. Ce jour-là on apprend que les 6 km de voies nouvelles coûteront 180000 francs. Le Conseil municipal a déjà voté 25000 francs et les compagnies immobilières offrent une subvention de 50000 francs. Le Conseil municipal affirme que la commune fera les sacrifices nécessaires à son établissement. Trois semaines plus tard, la Société Civile des Terrains de la Méditerranée verse 25000 francs. Le 25 août 1882, c'est René de Saint-Foix et Pierre Aublé, fondateur de la Société Civile des Terrains de Saint-Raphaël, qui, au nom de leur société offre 25000 francs pour la rectification du vicinal n° 7 sur une longueur de 742,40 m, offre sur laquelle ils reviendront en mars 1885, proposant de verser la moitié de cette somme immédiatement et dans le cas où la ville refuserait, « il serait à peu près impossible de faire un versement prochain quelconque ». Et comme dans sa partie raphaëloise le vicinal n° 7 est rectifié et que pour cette rectification on lui a pris des terrains sans indemnisation, la société demande que lui soit affecté l'ancien chemin abandonné.

Le 8 octobre 1882, la société Berger Germondy verse 15000 francs et à la fin de l'année Madame Siegfried dont on sait qu'elle est propriétaire à Boulouris participe à la construction de ce même

chemin pour la somme de 5000 francs. Au Conseil municipal du 19 août 1883, les Ponts et Chaussées du Var interviennent souhaitant l'établissement d'un pont à l'embouchure de l'Argens pour le passage du vicinal de la plage. Il en coûtera 22000 francs selon le devis d'un entrepreneur Pouisse dont le nom n'apparaît nulle part ailleurs. Le département assume une partie des frais mais il manquera sans doute 18800 francs que Saint-Raphaël accepte de verser.

Le 25 août 1884 on envisage de régler à raison de 0,40 francs le mètre carré, 10 7182 m² à monsieur Jullien de Fréjus qui a laissé tracer chez lui le chemin de la plage. Ce règlement ne sera effectué que le 12 décembre 1882.

Le 18 juin 1885, le Conseil municipal demande au département une aide de 11000 francs pour réparer le chemin que les eaux de la mer ont défoncé. Ce chemin de la plage pose d'ailleurs un étrange problème de droit public. En effet la municipalité de Saint-Raphaël paie un chemin sur la commune de Fréjus. Aussi Esprit Roch Jullien entame-t-il une instance contre la commune de Saint-Raphaël en mars 1887 car les terrains qu'il possède aux Esclamandes et à l'Estel ont subi des dommages lors de l'inondation du 26 octobre 1886 à cause justement de ce chemin de la plage. Ce chemin paraît bien être la propriété de Saint Raphaël puisque lors des travaux de terrassement des Chemins de Fer du sud en 1888 les entrepreneurs, les frères Pécout, sont sommés par la ville de participer à son entretien : leurs charrois y causant en effet des dégâts considérables.

Le dernier épisode de cette affaire se situe en novembre 1894. Ce chemin de la plage devenu vicinal ordinaire n° 11 a été en partie créé sur des terrains domaniaux qui n'ont jamais été payés. Certes on a abandonné ce chemin des cabanes jusqu'à Saint-Aygulf depuis l'établissement du sud-France. Néanmoins Saint-Raphaël doit au domaine 0,01 franc par mètre carré ; il est entendu que Fréjus en paiera la moitié comme elle participera pour moitié à l'entretien de ce chemin.

D'autres problèmes de voirie se sont posés en 1882 : le 12 août, Curet, architecte à Fréjus dépose un projet de pont métallique à la calade, et le 22 octobre il convient d'envisager la reconstruction du pont des Iscles emporté par la crue de la Garonne du 6 octobre. Il faut un pont solide large de 4 m, largeur dans laquelle on comprend 2 trottoirs de 0,75 m.

C'est encore Curet qui chiffre la dépense nécessaire à l'établissement de 6 urinoirs et d'un abreuvoir (1000 francs) et à celui d'un lavoir (6600 francs). Ce lavoir doit être construit à l'angle de la route départementale n° 2 et du vicinal du Suveret (Conseil municipal du 10 septembre 1882).

À cette même séance on nomme un architecte de la ville dont les honoraires s'élèveront à 600 francs par an auxquels s'ajouteront 4% du montant des travaux. Cette nomination s'impose « en raison du nombre croissant des travaux à exécuter par la commune, des constructions à élever par les particuliers, dans les rues et les voies faisant partie de la voirie municipale ». Le nom de cet architecte Voyer n'est pas donné. Cependant, le 14 avril 1883, on porte à 1500 francs le traitement de Monsieur Curet.

A la séance du Conseil municipal du 12 novembre 1882, on envisage la création d'un abattoir et dès le début de l'année suivante on achète (Conseil municipal du 14 janvier 1883), pour ce faire 3560 m² à Monsieur Grisole au prix de 3 francs 50 le mètre carré. (Il s'agit sans doute du docteur Grisolle Membre de l'Académie de médecine originaire de Fréjus).

En 1882 l'Illustration (T. 1 pages 36-38 et 65) donne une vue de Valescure, quartier de Saint-Raphaël et annonce la construction du Grand hôtel de Valescure, plus tard Hôtel Coirier, pensionnat de Jeune filles, de l'église, du temple protestant, et d'un établissement d'hydrothérapie qui n'est

autre que le « Cercle des régates » autrement dit le casino. Le temple a été effectivement construit à cette époque. L'article nomme certains propriétaires de Valescure : le comte d'Osmont « le sportman bien connu », Léo Labbé, Carvalho. Henri Lavoix qui est sous le pseudonyme de Savigny, signe l'article et conclut : « parler de Valescure c'est faire de l'actualité véritable car ce pays charmant né d'hier est la station hivernale de l'avenir ».

1886 (Constructions nouvelles du second semestre 1882)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Ouvertures	Revenus	Notes EMJ
Hôtel des bains Séquier Hilarion	300	D 790	114	875 francs	
Aublé Pierre	322	D 778 bureau	23	250 francs	Architecte Pierre Aublé
Binet Françoise ép. Videcoq	323	D 756 villa	21	200 francs	
Bontemps Victor	325	D 766 villa	18	125 francs	Architecte Pierre Aublé
Breuil Jean-Philippe	327	D 766 villa	23	225 francs	
		c.n 1883 villa Amélie	31	250 francs	
Charbonnier Alexandre né Gigault de la Bédolière-Boulouris	328	D 301 villa	37	150 francs	Architectes : Ravel et Lacreusette
Charmola Albert	369	D 745 villa	10	75 francs	
Chiris Joseph	330	D 776-779 villa	32	250 francs	
Cugnière Marie, Saint Joseph	335	D 778	20	75 francs	Architecte : Pierre Aublé
Veuve Paul Duval	336	D 745	27	175 francs	Architecte : Rizzo
Fontmichel de Gaston	339	D 778 villa	16	150 francs	Architecte : Pierre Aublé
Forel Jean-Philippe – suisse	340	D778 villa	19	200 francs	Architecte : Pierre Aublé
Guéneau de Mussy, Noël-villa mon-repos	343	B 137 villa	52	375 francs	Architecte Pierre Aublé
Léon Labbé	346	B 132 villa	72	625 francs	Architecte : Vianay
		B 133 maison de gardien	11	38 francs	
Mailhat honoré	394	B 307 maison	13	40 francs	
De la Saussaie Paul - Rouen	356	D 737 villa	30	75 francs	

De Saint-Foix	354	D 790 maison	39	300 francs	Architecte Pierre Aublé
			63	425 francs	

1886 (constructions nouvelles de 1883)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus	Notes EMJ
Société des Bains de mer de la Méditerranée	203	D 757	Hôtel	93	630 francs	
Simon François-Boulouris	259	D307	Villa	27	127 francs	Ravel et Lacreusette
Carnazet- vallon Rebori	371	D 726	Villa	59	450 francs	Pierre Aublé
		D 726	Maison	2	5 francs	
Chacot Alfred	372	D 745	Maison	15	90 francs	Chacot puis Pierre Aublé
Hardon Victor, bien Jean- Les Tasses	390	D 690	Villa	23	120 francs	Hardon
Neyran William	396	D 737	Villa	48	320 francs	Pierre Aublé
Noël Émile honoré	397	D 697	Villa	48	250 francs	Émile Noël
		D 697	Maison de gardien	3		
Parker Henri-Londres	398	D 745	Villa Estérel	40	750 francs	Pierre Aublé
Peel William	400	D 745 s	Villa Saint-François	23	125 francs	Pierre Aublé
Reichemberg Suzanne	403	B 137	Maison	35	200 francs	Pierre Aublé
Salles Louis	405	D 790	Maison	38	150 francs	
Collège de Boulouris	407	D 306	Collège	191	500 francs	Pierre Aublé
Tardieu Joseph	409	D 690	Villa	23	125 francs	
De Vregille Albert	410	D 737	Villa	67	550 francs	Pierre Aublé

1882 et 1883 furent des années de construction intense, beaucoup plus en bord de mer qu'à Valescure. Un Collège de Garçons à Boulouris vient faire pendant au Collège de Jeunes Filles. L'administration s'organise devant cette multitude de constructions puisqu'au cadastre figure une nouvelle rubrique nature. Certains envisagent une installation autre que de simples villégiatures : ils font bâtir une maison comme, par exemple, Suzanne Reichenberg.

Plusieurs médecins s'installent : Victor Bontemps, Léon Labbé, Henri et Noël Guéneau de Mussy. Au Conseil municipal du 14 mars 1886, on proteste contre l'augmentation des contributions directes. C'est là une conséquence de l'accroissement de la population ; la commune compte maintenant 2456 habitants sédentaires et la population flottante est estimée à 1500 touristes et résidents occasionnels.

C'est pourquoi l'assainissement est le thème de la réunion du Conseil municipal du 14 janvier 1883 : « il est aussi très urgent d'installer un tonneau pour recueillir les matières que bien des gens jettent encore clandestinement sur la voie publique, bien des maisons ne possédant pas encore de Water-closet. »

Le 13 mai on insiste sur l'urgence de créer un aqueduc pour les eaux usées entre la place de la mairie et la place de la République (coût 3584,48 francs) ainsi que rue de la République (coût 1066,42 francs) et cela avant les chaleurs.

Le 14 octobre on envisage des égouts dans les rues Gambetta et de Roquebrune ; le 25 novembre le Conseil municipal juge urgent d'établir des lieux d'aisance dans les quartiers populeux. Cette question fut sans doute ajournée puisque le 26 août 1888, Le Conseil municipal décide de faire exécuter ces travaux en régie car « la nécessité de lieux d'aisance se fait sentir tous les jours ».

À cette époque il n'existe pas de commissariat de police à Saint-Raphaël ; le commissaire de police (4e classe) est à Fréjus. Il n'existe pas non plus de brigade de gendarmerie. En 1881, le Conseil municipal avait demandé au préfet d'en envoyer une à cause des rixes qui se produisent presque quotidiennement entre les ouvriers étrangers. En 1883, en vue de l'installation de cette brigade, l'ingénieur Otto propose de construire une caserne sur un terrain route de Valescure. Le terrain appartient à Monsieur de Longchamp qui accepte d'envisager cette construction s'il est assuré d'un bail de 9 ans et d'un revenu équivalent à 6% de la somme investie.

Le 23 avril 1883, le Conseil municipal juge indispensable d'apposer des plaques indicatrices de rues et y consacre 817 francs. Le 22 juillet on inaugure le boulevard de la mer. Par un étrange détour, le registre des délibérations du Conseil municipal n'y faisant pas allusion, c'est le journal de l'exposition internationale de Nice qui nous apprend qu'on a curé la Garonne le 6 septembre 1883, que le 27 septembre on a abattu les arbres de la cour de la gare et obtenu une cour spacieuse et dégagée et que le 18 octobre, Pierre Aublé a présidé une réunion à la mairie de Saint-Raphaël au cours de laquelle il a annoncé que le pavillon prévu pour l'exposition internationale était presque achevé. Ce pavillon ornera la couverture du littoral illustré du 20 janvier 1884.

Le guide Diamant des stations d'hiver de la Méditerranée, consacre un chapitre à « la station récente qui présente cette particularité d'être à la fois station d'hiver et d'été » ... Il y a peu d'exemples d'un développement aussi rapide et signale que « la fortune nouvelle de Saint Raphaël n'est qu'une renaissance ». Ce guide ajoute que la station est conseillée pour toutes les affections à caractère hérétique. Il est certain que Saint-Raphaël eut des ambitions de ville d'eau. L'installation d'une trentaine de médecins pendant la période que nous étudions ne permet pas d'en douter.

1887 (constructions nouvelles de 1884)

Propriétaires	Case	Section / n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Note EMJ
Giraud d'Agay Eugène	141	C 124	Maison	19	50 francs	
Simon Jean-François ép. Joséphine Victor - Boulouris	259	A 34	Maison	27	50 francs	
Coulet Marius	413	C 54	Bastide	3	6 francs	
Courdouan Philémon - Arène Grosse	375	D 342	Maison	21	50 francs	
Anglès Charles	411	D 768	Maison	32	200 francs	Houtelet
Bounin Ernest	412	D 301	Villa	17	100 francs	
Chargé Alexandre	417	B 117	Villa	66	400 francs	Houtelet
			Maison de gardien	7	20 francs	
Journet Albert	421	D 756	Villa	37	300 francs	Pierre Aublé
Miolan Marie	423	B 122	Maison de gardien	7		Joseph Ravel
Verdier Antoine	428	B 137	Villa	41	200 francs	Ravel et Lacreusette
			Maison de gardien	3	10 francs	
Franc	124	D 737	Villa	30	190 francs	Laurent Vianay
Lacaussade *	421	D 756	Villa	Un portail+37		Pierre Aublé
			Villa	31		

* Lacaussade semble avoir également possédé une maison en D790, la maison de jardinier de la villa Saint-Jacques (D 756) est une construction nouvelle de 1896. Lacaussade dû céder à Albert Jounet la villa cadastrée en D756 alors qu'elle était encore en chantier.

Pour la première fois apparaît une construction nouvelle en section C du cadastre. Il semble qu'il soit au point de vue fiscal plus intéressant de faire construire une maison qu'une villa et qu'aux yeux de l'administration fiscale, le même taux d'imposition ne soit pas applicable qu'on soit ou non originaire de la commune.

Les premières réunions du Conseil municipal sont consacrées en 1884 aux problèmes de voirie : élargissement du vicinal n° 9 entre la gare et la mer (16 janvier 1884), création d'un square pour lequel l'état cède 6000 m² à la commune au prix de 2 francs le mètre à condition que « la ville de Saint-Raphaël s'engage à créer et maintenir à perpétuité sur les terrains cédés un square public et à assurer en tout temps la vue et l'accès de cette promenade aux acquéreurs des terrains limitrophes restant à l'État. Les travaux devront être achevés dans un délai de 6 mois à compter du premier mars prochain, à peine de déchéance et de tous dommages et intérêts ».

Le 6 avril 1884, un crédit de 250 francs est voté pour les fêtes de l'inauguration du chemin de la plage qui porte le nom de chemin vicinal n° 11.

Le 18 mai, le Conseil municipal est renouvelé. Thomé, En raison de sa nomination comme directeur de l'octroi en a démissionné le 16 mars. Six nouveaux noms apparaissent ; Félix Martin, pour on ne sait quelle raison ne participe pas au vote ; son élection lui semble-t-elle assurée ?

Il obtient en effet 13 voix sur 16 ; trois conseillers sont absents ; lui-même, Hardon et Roubaud. Il est sans doute utile d'acheter une pompe à incendie et ses accessoires (conseil municipal du 25 mai 1884) mais plus utile encore d'accélérer les travaux d'assainissement (29 juin 1884) . Il importe en effet de se préserver de l'épidémie de choléra qui ravage Toulon et Marseille. Le 23 juin 1884 on a créé une commission d'hygiène. Cette commission établit une sorte de cordon sanitaire puisqu'en effet on prévoit la désinfection des voyageurs et des marchandises qui transitent par la gare de Saint-Raphaël. Les êtres vivants seront soumis à 10 min de fumigation et de vapeurs antiseptiques et les bagages demeureront pendant 2 h dans des vapeurs sulfureuses. L'arrosage et le balayage des rues est ordonné. Le Monde Illustré se fait l'écho de ces mesures (premier semestre 1884) et indique que « les voyageurs venant de Toulon sont soumis à des fumigations de phénate de soude ».

À cette époque, le docteur Gilbert Déclat réside à Saint-Raphaël depuis plusieurs années. Il fut, bien avant Lister, le découvreur et le protagoniste de la désinfection. Il recommandait l'emploi de l'acide phénique - le chirurgien Léon Labbé s'était d'ailleurs rallié à ses méthodes - aussi pouvons-nous penser qu'il s'employa à organiser le système de désinfection de Saint-Raphaël.

Lorsque le 20 juillet le Conseil municipal vote une subvention de 80000 francs pour la construction du chemin de fer du littoral, il évoque pour la première fois cette complexe opération. Il est vraisemblable que se félicitant de voir leur ville devenir tête de ligne d'une voie nouvelle, les conseillers municipaux n'ont pas compris dans quelle longue et périlleuse aventure ils s'engageaient, d'autant que le Conseil général en accepte la concession à titre d'intérêt local le 18 septembre 1884. C'est pourquoi « Le Conseil municipal s'engage à participer pour 3600 francs par an à la garantie d'intérêts demandée par le département du Var pour le chemin de fer du littoral » (conseil municipal du 7 décembre 1884). Ce même jour, on traite de la location d'un kiosque à musique pour 4 ans au prix de 350 francs par an. Son emplacement n'est pas précisé. On connaît 2 kiosques au moins du même modèle à Saint-Raphaël : celui de la Promenade des Bains a disparu depuis longtemps mais celui de Valescure à l'angle du boulevard du Suveret existait encore au printemps de 1983.

C'est encore au Conseil municipal du 20 juillet qu'il est question de l'Exposition Internationale de Nice, et du pavillon de Saint-Raphaël dont les entrepreneurs Gisler et Bember demandent le règlement. L'exposition a été inaugurée le 6 janvier 1884. Parmi les personnalités on remarquait Léon Chiris, Conseiller général, Martin, Granet, députés, et le Littoral Illustré du 10 janvier 1884

poursuit : « félicitations très chaleureuses aussi à Monsieur Aublé, ingénieur, pour la conception de la fontaine grandiose et d'un effet véritablement féerique... »

Cette année-là le guide Joanne choisit pour frontispice l'Exposition Internationale de Nice et donne le nom d'une trentaine de villas pour Saint-Raphaël.

1888 (constructions nouvelles de 1885)

Propriétaires	Case	Section /n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Note EMJ
Sydney Bentall	434	B 246	Villa	31	200 francs	Architecte : Sergent
SC de Longchamp (gendarmerie)	433	A 2	Maison	34	160 francs	
Sydney Bentall (Vaulongue)	434	B 246	Villa	36	200 francs	Architecte : Sergent
Gibault Charles ingénieur à Paris	435	B 338	Usine à gaz			
Charlier Auguste	437	D 343	Villa	2..	160 francs	Architecte : Pécout
Bressoles Alexandre	438	D 766	Villa	31	200 francs	
Niepce Alexandre	439	D 766	Villa	45	180 francs	
Teste Anatole	440	D 778	Villa	31	200 francs	Architecte : Aublé
Binet François	323	D 786	Maison	23	200 francs	
Denisot Alphonse	432	D 766	Villa		225 francs	Architecte : Aublé

La ville a cessé d'être simple villégiature. Une brigade de gendarmerie est installée. On a construit une usine à gaz qui sera sans doute alimentée avec les schistes de Bozon.

En 1882, alors que monsieur Favalelli était préfet du Var, Félix Martin avait envisagé, et fait exécuter des travaux afin de capter l'eau de la nappe souterraine de Valescure. Habile ingénieur, il avait conçu de faire arriver l'eau dans les réservoirs des Cazeaux au moyen d'une pompe élévatrice et d'y amener une génératrice électrique. La décision en avait été prise au cours de la séance du Conseil municipal du 12 septembre 1880, précédant d'un an la grande Exposition Internationale d'Electricité, et le congrès scientifique qui l'accompagnait (1 août 1881-15 novembre 1881). Si bien que dès avant toutes les autres villes, à l'époque où les travaux de Jablochkoff sur la lumière électrique enthousiasmaient et étonnaient, Saint-Raphaël s'éclairait à l'électricité (Le Var 19 février 1882). Il semble qu'on ait considéré cela comme un pis-aller (conseil municipal du 22 octobre 1882) puisque le 13 juillet 1884 le Conseil municipal décide « la suppression de l'éclairage électrique des rues qui est trop onéreux et ne présente pas toutes les garanties désirables » et que le 4 janvier

1885 Messieurs Ortolan et Hardon sont désignés pour recevoir les souscriptions des particuliers pour l'éclairage du gaz.

[Album photographique T1 p.44](#)

Les travaux du port, son aménagement, ne sont pas au premier plan des préoccupations du Conseil municipal. Cependant le Département ayant alloué 30 000 francs pour ce port, le 18 janvier le Conseil municipal adresse des remerciements à Jules Roche auquel on doit cette libéralité.

L'entretien des chemins vicinaux est encore évoqué mais la déviation du vicinal n° 7 au Dramont, demandée par Deméli, directeur des carrières, sera prise en charge par la Société des carrières de porphyre du Dramont. Le 20 décembre 1885, l'élargissement du vicinal n° 8, dit chemin de Vaulongue, est décidé. L'amélioration et l'extension de cette voirie est la preuve tangible de l'accroissement de la ville et l'augmentation du trafic des voitures.

Corollaire de cette multiplication des voies, l'idée avait été soumise au Conseil municipal d'établir un chemin de fer à traction de chevaux, le long du vicinal n° 11 du quartier des sables - où était établie une raffinerie d'huile minérale- jusqu'à Saint-Raphaël (Conseil municipal du 14 mai 1885). Ce chemin de fer eut pu servir aussi bien à tout autre transport que celui des huiles. Au fil des années l'idée de « transports en commun » va se développer.

Le 26 avril 1885, Le Conseil municipal décide que le marché se tiendra du 1^{er} mai au 30 septembre Cours Jean Bart, et à partir du 1er octobre, place de la mairie. Cette mesure dû sembler insuffisante puisqu'un mois plus tard le Conseil municipal retenait le projet de construire un marché couvert sur la place Neuve.

La nappe phréatique de Valescure n'avait pas donné les résultats escomptés ; les puits et les citernes étaient souvent à sec. Aussi le Conseil municipal le 18 janvier considère-t-il la possibilité d'une adduction d'eau depuis la Sainte-Baume et la Compagnie Méridionale des Eaux et de l'Éclairage demande le 26 avril la concession de cette adduction. Mais le 28 juin 1885 l'adduction des eaux et le jaugeage des sources est confié au service hydraulique départemental.

Le 11 août 1885 le baron Isnard demande à la commune l'autorisation de céder à Edouard Piega les ruines de la chapelle Saint-Sébastien ; elle forme une enclave dans les propriétés de Piega. On sait ce qu'il advint récemment de la chapelle Saint-Sébastien. En novembre 1885 « la Vigie de la Méditerranée » annonce la poursuite des travaux de la nouvelle église et l'arrivée des Carvalho dans leur villa dont les pierres mêmes représentent des souvenirs historiques. Ces souvenirs historiques sont des sculptures, vestiges du palais des Tuileries. Leur qualité et leur disposition dans le parc justifient pleinement leur prochain classement parmi les Monuments historiques. (Voir notre étude parue dans connaissance de Paris et de la France n° 40 - 2 mai 1982).

1889 (Constructions nouvelles de 1885)

Propriétaires	Case	Section /n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Note EMJ
De la Chapelle	6	D 778	Villa	22	193 francs	Architecte : Aublé
Barral Paul	211	D 342	Maison	35	164 francs	Arch : Aublé
Tardieu Isidore	289	D 368	Villa	63	219 francs	Architecte : Sergent

Piegay Pierre	82	D 745	Villa	45	274 francs	Archi : Aublé
Martin Felix	189	B 128	Villa Le Maquis	58	219 francs	Architecte : Houtelet
Courbon Esprit	147	D 793	Villa	22	197 francs	Architecte Aublé
Sergent Léon	149	B 246	Villa	23	186 francs	Architecte : Sergent

1889 (Constructions nouvelles de 1886)

Propriétaires	Case	Section /n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Note EMJ
Houtelet	153	D 766	Villa	34	197 francs	Architecte : Houtelet
Bernard Louis	426	D 793	Villa Ste Anne	35	274 francs	Arch : Aublé
Brunel Paul		D 734	Villa St Pierre	15	600 francs	
Declat Gilbert	92	D 344	Villa	10		Archi : Ravel
Euvrard Gabriel	104	D 697	Pavillon	5	20 francs	Architecte : Aublé
Orry / Sans autre renseignement que la Vigie de la Méditerranée » Selon ce journal, il habite à la villa St Pierre le 14 mars 1886						
Siegfried Edouard	254	D 349	Villa	32	275 francs	Architecte : Ravel
Jacobi Joseph Passe à Laugier en 1902	582	C 54	Maison			

L'habitude semble prise de n'imposer les constructions nouvelles du 2nd semestre ou de l'année en cours que 3 ans et demi plus tard ; cela s'est passé en 1886 où ont été imposées les villas achevées fin 1882 et en 1883. En 1887, par contre, une telle distinction n'apparaît pas ; les villas imposées semblent avoir toutes été construites en 1884.

En 1888 on fait à nouveau une distinction entre les villas construites au premier et au 2nd semestre puisqu'en 1889 apparaît au registre deux catégories de villas : pour certaines il est spécifié qu'elles sont achevées en 1886. Ce processus permet d'affiner l'étude du développement des constructions à Saint-Raphaël à cette époque. A la fin de 1885 Messieurs Bontemps, Houtelet, Niepce et Truc qui demeurent tous quatre, avenue des Chèvrefeuilles, souhaitent tant l'établissement de l'égout qu'ils proposent de faire l'avance des frais de sa construction, sans intérêts et de donner de toutes façons 170 francs de subvention (Conseil municipal du 19 novembre 1885)

En avril 1886 les hoirs Roux demandent une modification de la Dragonnière -tel est le nom de ce ravin aménagé en conduite d'eau par les romains puis en égout- le long du vicinal n° 5 aux Cazeaux (section D limite des parcelles 646 647-648). L'architecte Ravel quant à lui présente un projet d'égout entre la place Alphonse Karr (place de la gare) et la mer au-delà du cours Jean Bart. Dans son n° du 3 juin 1886 « Le Var illustré » en fait mention annonçant « l'achat du matériel nécessaire aux vidanges des fosses d'aisances et des tinettes » que drainera cet égout.

Le 17 janvier 1886, le Conseil municipal décide de planter des arbres place et boulevard. On sait quel intérêt Félix Martin porte à ce problème. On doit hélas y renoncer dès la réunion suivante : la commune manque de ressources et il faut plutôt voter la construction d'un pavillon d'octroi et l'achat d'une bascule pour la somme de 813, 15 francs.

La côte mobilière a cependant progressé en 3 ans de façon étonnante ; les quelques chiffres relevés en sont la preuve :

	1884	1885	1886
Bernard César	191,52	219,32	234,08
Courbon Émile	175,61	202,17	271,82
Bros Sylvestre	56,56	116,69	131,09
Jantzen Johann	275,63	136,71	869,75
Guéneau de Mussy	57,34	306,70	355,71
Martin Félix	397,70	695,72	778,07

Certes en 1884, Guéneau de Mussy n'a pas encore été imposé sur sa villa ; il n'en demeure pas moins que les augmentations sont énormes et que le maire n'a pas été épargné. Il ne comprend d'ailleurs pas cette progression : il n'y a pas eu de centimes additionnels votés depuis 1878, date de la construction d'une nouvelle maison d'école et depuis « 1884, la fortune publique en particulier celle du littoral traverse une crise grave et la propriété y a diminué de valeur. »

Le 2 juillet « le Littoral Illustré » annonce le vote favorable du Sénat sur le chemin de fer du littoral. Ce vote a causé une grande joie : « les communes du Golfe sont venues donner l'aubade à Félix Martin pour le remercier... il a eu un mot charmant pour tous ». Le 22 août 1886 le Conseil municipal vote l'achat de 10 bancs à fixer sur les principales voies pour « permettre au public de s'y reposer lorsque le besoin s'en fait sentir ».

On décide également la pose de 10 nouvelles lanternes à gaz : à la mairie, au vieux cimetière, rue Cloué, place de la Garonne, au vicinal n° 7 et au chemin Jounet, c'est à dire à la villa Saint-Jacques (Conseil municipal du 5 septembre 1886).

Le 13 septembre 1886, le gaz alimente la villa des Lions. Cette villa est parfaitement connue : il s'agit de celle de Coquand qui apparaît au cadastre de 1891. Faut-il donc penser qu'il existait là une très ancienne villa... ou que deux villas se sont appelées « les Lions » ?

Ce même jour, le Conseil municipal classe le prolongement du vicinal n° 5 depuis le passage à niveau de la Boulerie, à la forêt, en passant devant le Pensionnat. Le Conseil municipal du 17 octobre est riche d'événements : Ravel est nommé architecte de la ville ; on va acheter le terrain d'un nouveau cimetière : il sera chargé des travaux ; on acquiert 160 m² place Neuve pour la construction du marché qui sera édifié sur des plans de Ravel pour la somme de 3000 francs.

L'entrepreneur Martel est adjudicataire de la bascule. L'année se termine d'heureuse façon : on va planter des arbres le long des voies :

60 tamaris à un franc pièce

67 platanes à 3 francs pièce
 27 acacias à 2 francs pièce
 137 eucalyptus à 0,5 francs pièce

Quant à la construction d'une usine d'agglomérés à Boulerie, nous n'en avons trouvé mention que dans le « Littoral Illustré » du 25 novembre 1886.

1890 (constructions nouvelles de 1887)

Propriétaires	Case	Section /n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
Lefebvre Marie	183	D 198	École	17	
			Presbytère	14	
Guichard	640	C 50	Maison (qui devient autel en 1905)		
Roch Claude	442	D 745	Villa les olivettes		
Roubion Esprit	314	D 737	Villa	13	77 francs
Vaucaire Maurice	443	D 768	Villa	26+1 portail	131 francs

Dans les premiers jours de l'année 1887, le Maire reçoit du Président du Cercle des Chasses et Régates qui se tient au casino, 150 francs pour les œuvres de bienfaisance ; aussi lors de la séance du 30 janvier 1887, Le Conseil municipal crée-t-il une caisse spéciale consacrée à la construction d'un hospice à Saint-Raphaël. Dans le même temps on crée la Commission de l'hospice dont le président est Félix Martin, où siégeront deux membres du Conseil municipal : Messieurs Courbon et Gay, et deux membres extérieurs au Conseil municipal : Messieurs Bacque entrepreneur de peinture, et Salvi. Ce registre de 1887, ne fait pas la moindre allusion à l'inauguration de l'église Notre-Dame de la victoire, événement relaté dans la « Petite Revue du Midi » (1887-14 avril, page 269) et par Stephen Liégeard (« La Côte d'Azur »)

On note aussi la création d'une école à Agay, symptomatique de l'extension du quartier, sans doute mais destinée plus vraisemblablement à accueillir les enfants des ouvriers carriers. La Société Anonyme des Carrières de Porphyre s'est en effet installée en 1883-1884. Au Conseil municipal du 13 décembre 1891 (année qui suit l'apparition de cette école au cadastre) on décide la déviation du vicinal n° 7 afin qu'il desserve cette carrière qui emploie 300 à 400 personnes.

En octobre « Saint-Raphaël Revue » annonce l'achat de la villa Les cigales par le docteur Petit. Il veut mettre en valeur les vertus de Valescure découvertes par le regretté docteur Guéneau de Mussy.

Le 27 octobre on annonce l'achèvement de la villa Poirson qui sera effectivement imposable en 1891.

1891 (Constructions nouvelles de 1888)

Propriétaires	Case	Section/n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus	Note EMJ

Société du Grand-Hôtel	301	D 778	Hôtel(extension)		985 francs	
Aiglin Honoré	364	D 783	Maison	50	219 francs	
Miolan Marie	423	B 122	Villa	67	394 francs	Architecte : Ravel
Godillot Etienne	385	D 768	Villa	18 puis 31 et 36	219 francs	
Poirson Antonin	446	D768	Villa		197 francs	Architectes : Ravel et Lacreusette
Bouyer Laurent	41	D730	Villa			
Sydney Bentall	385	D768	Villa	31	219 francs	Architecte : sergeant

« Saint-Raphaël Revue » commente les événements mondains de la ville : Baird est arrivé dans son atelier, Barbier occupe l'Ermitage (1er avril 1888), Maupassant a passé la soirée aux Cistes (8 avril 1888). L'église est inaugurée le 22 avril ; elle avait été ouverte au culte le 14 avril 1887, au cours d'une cérémonie qu'avait relaté la « Petite Revue du Midi », faisant l'éloge de la messe écrite par Cristiani, sans faire allusion à la partie chantée par Caroline Miolan. Il est vraisemblable que la cérémonie de 1888 réunit les deux artistes... encore que ce soit en 1888 que paraît le livre de Stephen Liégeard qui en parle. Au surplus pour annoncer cette publication, « le Monde Illustré » (1888-I-page 113) choisit un dessin représentant « Saint-Raphaël vu de la plage du corail » et loue « sa plage de sable fin entourée de bois silencieux. »

Le 20 mai 1888 un nouveau Conseil municipal est installé. Il compte maintenant 21 membres ; le Maire est assisté de deux adjoints. Félix Martin est réélu ; ses adjoints sont Gay et Ravel ; Pour la première fois on crée des commissions municipales :

- Finances et instructions publiques
- Travaux publics
- Hygiène et police
- Hospice

Les projets des années précédentes concernant la construction de l'abattoir, du cimetière, de l'hospice semblent devoir arriver à leur terme.

Les chemins vicinaux sont rectifiés et élargis : c'est l'occasion de les énumérer :

- N°1 : Agay
- N°2 : Suveret
- N°3 : Vertus
- N°4 : Carrières ;
- N°5 : Cazeaux
- N°6 : Pas de la Bastide
- N°7 : de Boulerie à Agay
- N°8 : de Vaulongue
- N°9 : de la Batterie
- N°10 : de la Péguière

- N°11 : de la Plage

On notera que le vicinal n° 11 est toujours considéré comme appartenant à Saint-Raphaël et que l'actuel quartier de Boulouris est encore dit « Boulerie ».

Les rectifications des chemins vicinaux amèneront les propriétaires de Valescure à proposer à la commune 2000 francs pour le déplacement du pont de la calade « et pour le reconstruire au nouvel alignement du vicinal n° 2 » (Conseil municipal du 14 octobre 1888). Heureuse époque où les contribuables participent spontanément à l'aménagement du domaine public ! Cet été-là dût être particulièrement chaud. La ville organise la lutte contre les sauterelles et au mois d'octobre l'eau salée remontant la Garonne jusqu'à la prise d'eau de Valescure, la distribution d'eau est interrompue (Conseil municipal du 14 octobre 1888). La compagnie des eaux doit modifier son adduction et envisage de situer sa prise d'eau au perron « où les hommes de l'art s'accordent tous à reconnaître qu'il y a une marque d'eau abondante ». Voici donc l'application des théories avancées plus haut à propos des puits existants sur les hauteurs où l'eau est retenue par des couches d'argile intercalées dans des bancs de grès et qui sont alimentées, selon le principe des vases communicants, depuis les collines de l'arrière-pays.

Lors de cette même séance du Conseil municipal on décide la location d'un terrain au quartier Notre-Dame, le long de la voie ferrée, pour le stationnement des voitures car « les propriétaires des immeubles avenue de la gare où stationnent les voitures se plaignent qu'elles gênent la circulation et ne sont pas sans danger pour le public ». Le trafic de la gare est déjà un des grands problèmes raphaëlois ! Les raphaëlois utilisent beaucoup le train... car ils plaident souvent ; ne lit-on pas à la date du 17 août 1888 : « On perd trop de temps aux Arcs. On arrive à Draguignan à 09h41-10 h de ville et le tribunal commence à 09h00 »

Cette même année, sans que le registre matriciel s'en fasse le reflet, le quartier d'Agay continue de prendre forme. Il est demandé d'en éléver la chapelle au rang de chapelle vicariale (Conseil municipal du 17 août 1888), Saint Raphael étant trop loin pour y venir à la messe.

On vote la pause de 16 lanternes nouvelles ce qui porte à 141 les lanternes de l'éclairage public dont la dépense s'élève à 13400 francs.

Si les habitants des quartiers périphériques (les Iscles, Valescure, les Cazeaux, l'avenue du Grand-Hôtel, la route de Fréjus) demandent deux distributions de courriers par jour, les deux facteurs, Marius Pin et Collomp, prient le Conseil municipal du 15 décembre 1888 « de vouloir bien leur supprimer la distribution des lettres dans la banlieue le dimanche soir ». Satisfaction leur est donnée pour le dimanche et les jours fériés.

1892 (Constructions nouvelles de 1889)

Propriétaire	Case	Section /n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus	Note EMJ
Aragon Alérien	365	D 790	Maison	50	925 francs	
Mariani	449	B 89	Villa		1500 francs	
Lutaud Joseph	429	B 174	Villa	27	600 francs	Architecte : Ravel et Lacreusette

Céalis	450	B 174	Villa		600 francs	
D'Harcourt	460	D 304	Villa		2100 francs	Architecte : Ravel
Dumont	56	792	Villa		1500 francs	
Chemin de fer	348	Château d'eau Quai ouvert Lieu d'aisance				
Carnazet		D 792		30	1500 francs	Architecte : Aublé
Ferlay Charles	463	D 368	Villa	16	450 francs	
Mero Artivol	458	D 737	Villa	15	525 francs	

En 1889 le docteur Léon Petit, secrétaire de l'œuvre de l'hospitalisation des phthisiques demande de créer un établissement pour les enfants de ces malades à Saint Raphaël. Le 9 septembre 1889, le Conseil municipal décide de lui offrir 10000 m² aux Luquettes. Le 6 février 1889, c'est à Boulérie qu'on va créer un établissement hospitalier pour les enfants pauvres ayant besoin d'un traitement maritime. La commune offre 6020 m² en bord de mer (page 310 section D). « Cette concession ne sera valable qu'à la condition que la création de l'établissement hospitalier sera décidée dans un délai de 6 mois à partir d'aujourd'hui ». Il est vraisemblable qu'envisageant de transformer le collège de Boulouris - qui apparaît à la matrice cadastrale comme une construction de 1883 - en établissement climatique, la municipalité voulait lui donner une chance supplémentaire lui concédant la plage voisine. Des contacts avaient été pris avec l'assistance publique qui se concrétiseront par la visite du docteur Proust à la fin du mois d'avril (« Saint-Raphaël Revue » 28 avril 1889).

La séance du 28 avril du Conseil municipal est consacrée à l'agrandissement du port. Il exporte outre son trafic avec les autres ports français, les pavés du Dramont, les bauxites du Luc, les huiles et les schistes de Bozon, du bois, du sable et importe du liège, des huiles, des houilles, des matériaux de construction. Son commerce s'exerce en particulier avec l'Algérie, la Turquie et la Russie. Or le quai n'est abordable aux gros bateaux que sur la partie récemment prolongée du môle qui atteint 65 m.

En 1884, 6173 tonnes ont transité par le port ;

En 1885 11269 tonnes ;

En 1886, 18621 tonnes ;

On ne cite pas le chiffre de 1887 ;

Mais le Conseil municipal avance pour 1888, 21000 tonnes, affirmant qu'en 1889 on expédiera 20 à 25000 tonnes de pavés et autant de bauxite. Il suffit de consulter les archives du cabotage pour avoir confirmation de ces chiffres (archives nationales AD XIX F 3)

Pour la première fois le Maire expose le différend qui s'est élevé entre Cannes et Saint-Raphaël à propos des eaux de la Siagnole. Cannes entend avoir un monopole absolu tant sur les eaux du Loup que sur celles de la Siagne et de la Siagnole. Elle a entendu la voix de Mérimée qui souhaitait pour Cannes toutes les eaux que les romains avaient à Fréjus et dès 1862, son Conseil municipal avait étudié le captage de ces rivières. En 1876 le canal d'adduction était construit. Rappelons que Félix Martin a été chargé du contrôle de la Siagne et du Loup de 1865 à 1873, par l'administration des Ponts et Chaussées. En 1889 « Le monde illustré » (tome 2 page 23) publie un long article sur les lignes stratégiques Grasse-Nice et Digne-Nice. Les travaux sont concédés au chemin de fer du sud dont le directeur Félix Martin dirige les opérations. Les usines de Fives Lille construisent le tablier

en fer. Dans le même temps, « monsieur Cancé des usines Eiffel dirige les travaux d'établissement des ponts métalliques sur le parcours du chemin de fer du littoral » (Saint-Raphaël Revue 2 juin).

« Saint-Raphaël qui n'était qu'une bourgade de pêcheurs est devenue dans ces dernières années une des principales stations hivernales de la Méditerranée grâce à l'excellence son climat et la beauté des sites qui l'environnent »

1893

Propriétaires	Case	Section/n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
Pitt Taylor	471	D 368	Villa	22	600 francs
Portal Jean	222	D 790	Maison	28	1100 francs
Goulden Charles	468	B 119	Villa	55+2 portails	2250 francs
Lefevre Marie	183	D198	École presbytère	17 14	
Broadvard Évelyne	462	B 89	Villa	61+1 portail	1800 francs

Marie Lefevre est propriétaire au Dramont d'une école et d'un presbytère. Déjà en 1888 le quartier d'Agay avait demandé et une messe dominicale et que sa chapelle devienne vicariale. En 1890 il renouvelle sa demande ajoutant que les revenus attachés à la chapelle sont augmentés d'une pension du gouvernement et suffisent à l'entretien d'un vicaire.

Le Conseil municipal à l'unanimité accorde la promotion de la chapelle qui desservira Agay, le Dramont et le Trayas.

Mais la grande affaire de cette année-là sera la rétrocession à la commune par le curé Bernard de l'église qui l'a faite construire boulevard Félix Martin. Le Conseil municipal décide donc le 29 mars de nommer une commission de 3 membres (Ravel, Silvy et Aragon, un architecte, un notaire et un entrepreneur) qui établira un rapport sur les conditions de cette rétrocession et l'état de la construction. Cette rétrocession sera acceptée dès le mois suivant (Conseil municipal du 28 avril 1890) et la nouvelle église deviendra église paroissiale en 1891 (Conseil municipal du 4 juillet 1891).

La visite du Président Carnot en avril 1890 qui s'arrête à Saint-Raphaël avant d'aller en Corse est l'occasion de lui demander son appui pour achever l'œuvre entreprise par la ville depuis quelques années. Cette œuvre est considérable et correspond au mandat de Félix Martin. Dans la séance du 20 avril 1890, les différents articles en sont énumérés : voirie urbaine, réseaux d'égouts, hospice pour les malades (il n'est en réalité encore qu'en projet), éclairage public, nouveau cimetière. Le Conseil municipal souhaite « l'appui du président afin d'obtenir une aide de l'Etat pour agrandir le port, utiliser les bâtiments de Boulerie, pour la création par l'assistance publique d'un hôpital pour enfants phthisiques et scrofuleux, et créer un canal amenant les eaux de la Siagnole, rétablissant l'ancien aqueduc des romains. »

Il n'est pas question de l'école de tir dont l'inauguration a cependant été annoncée dans « Saint-Raphaël Revue » du 6 avril 1890. Ce journal se fait l'écho de la visite présidentielle et annonce également l'arrivée de Clemenceau à l'Hôtel des Bains, ajoutant qu'il ne s'est nullement préoccupé de connaître les Républicains ni même les besoins de notre ville. Nous le regrettons sincèrement car voilà déjà plusieurs fois que se fait se produit »

Ce n'est pas la première fois qu'il est question des Chemins de Fer du sud au Conseil municipal ; cependant la demande du 25 mai 1890 est étrange : la commune de Sainte Maxime demande et obtient une halte à la Nartelle. L'année suivante (Conseil municipal du 13 juillet 1893) ce sont des haltes à Gardevieille, à Pramousquier, Au Dattier, à Pardigon qui seront demandées.

Faut-il penser qu'il y a eu confusion entre les affaires communales et les affaires de Félix Martin ?

Une fois de plus, il faut réparer le chemin de la Garonne sur le chemin vicinal n° 11 (conseil municipal du 1 juin 1890). La ville continue à s'agrandir et à prendre de l'importance. Le 18 juin elle demande à être reliée au fil direct du télégraphe pour Cannes et Nice et veut supplanter Fréjus, dans l'exploitation du Sémaphore du Dramont : « tous les mouvements des télégrammes privés de ce poste sont formés par la Société d'Exploitation des Carrières de Porphyre dont les directeurs habitent Saint-Raphaël » Ce même jour on décide que les horloges communales marqueront l'heure de Paris. A la fin de l'année Saint-Raphaël possèdera un 3e débit de tabac. Alphonse Karr meurt le 10 octobre ; sa mort sera considérée comme un deuil public ; la ville supportera les frais d'obsèques et offrira à une concession perpétuelle au nouveau cimetière où il fut le premier à être inhumé.

1894 (constructions nouvelles de 1891)

Propriétaires	Case	Section/n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Note EMJ
Crozet-Noyer	84	D 301	Villa / Écuries	25	1500 frs	
Gay Augustin aux Arènes	131	B 343	Villa	32		Archi : Aublé
Coquand Paul	280	D 734	Villa	26		Architecte : Coquand
Ravel	134	D 304	Villa	30	2625 frs	Architecte : Ravel
Vallée Victorien	242	D 772	Magasin de Fleurs			
Chantemerle Gaspard	275	D 774	Villa	34	1500 frs	
Labory Ollivier Charles ou Ste civile des terrains de Saint-Raphaël	203	D 768	Villa	21 + 1 portail	1050 frs	

Sans doute continue-t-on en 1891 l'œuvre d'entretien de la voirie entreprise précédemment. On augmente de 2000 francs le budget d'entretien des voies vicinales ; on prévoit deux becs de gaz, avenue de la gare du sud et on répare une nouvelle fois le pont de la Garonne. De surcroît, il est ouvert un crédit de 620 francs pour le tracé d'un boulevard de 10m de large dans la forêt acquise par voie d'échange avec l'État aux plaines, l'année précédente.

Lors d'un échange avec le PLM pour des terrains longeant le vicinal n° 9, le Conseil municipal « considérant que les étrangers de distinction qui fréquentent notre ville deviennent de plus en plus

nombreux ... que la plupart d'entre eux amènent leurs équipages et qu'il n'existe aucun quai d'embarquement ni de débarquement des chevaux... émet le vœu que le plus tôt possible un quai destiné à cet usage soit établi à Saint-Raphaël » (9 août 1891). C'est la préfiguration de l'auto-couchette ! On ne peut douter que parmi ces étrangers de distinction figure Gladstone qui passe à Saint-Raphaël l'hiver 1891-1892. « Nous nous sommes félicités dira Félix Martin au Conseil municipal du 30 août 1892 que notre climat ait contribué à rendre aux vigoureux défenseurs des idées démocratiques les forces qui lui étaient nécessaires pour assurer la victoire à ses principes. »

C'est pour eux également que Victorien Vallée ouvre un magasin de fleurs dans ce qui deviendra la rue Vadon. Alphonse Karr expédiait des fleurs de Nice à Paris et avait continué son commerce depuis Saint-Raphaël. Cependant, jusqu'alors, l'établissement d'une boutique de ce genre n'avait pas semblé nécessaire. On allait chez les jardiniers ou bien on se contentait de ses propres fleurs. Saint Raphaël va prendre maintenant des manières mondaines propres aux villes !

Cela est corroboré par une tout autre nouveauté : le 11 janvier le Conseil municipal décide d'une subvention pour un service d'omnibus desservant Valescure... compensation sans doute pour « ce quartier qui ne bénéficie ni de l'éclairage ni du balayage ». Nouveauté également, l'achat de 2 boîtes aux lettres, pour la somme de 54,50 francs qui seront posées l'une à la gare l'autre au Dramont. Il s'agit là d'une véritable révolution dans les mœurs puisqu'auparavant on remettait le courrier au facteur lors de son passage comme il arrive encore parfois à la campagne.

La dernière séance de l'année (13 décembre 1891) le Conseil municipal rend hommage à l'architecte Houtelet qui vient de disparaître. C'est à lui qu'on doit les plans de l'hospice dont deux pavillons viennent d'être achevés et qui vont figurer à la matrice cadastrale de 1895.

1895 (Constructions nouvelles de 1892)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus	Notes EMJ
Videcoq Leon	323	D 786	Les Mouettes (augmentation de construction)			
D'Albouy Ernest	335	D 778	Saint Joseph			Architecte : Aublé
			Saint Claude			
Moyard Henri	186	B 719	Villa	23	900 frs	Architecte : Aublé
			Remise	3	150 frs	
Larrouil ép. Jeanne Laborie	291	D 702	Villa	21	375 frs	
Soc. Anonyme de l'Hospice	321	D 745	Pavillon devant et pavillon au fond		2100 frs	Architecte : Houtelet
Giraud	123	D 790	Maison	33		

L'année 1892 voit la réélection de Félix Martin : il va accomplir son 5e mandat ; il a obtenu 22 voix sur 23 votants... on veut espérer que, modeste, il n'a pas voté pour lui ! (Conseil municipal du 15 mai 1892). André Ortolan et Jean-François Porre sont adjoints.

La grande affaire de cette année-là sera la construction d'un hôtel des postes. Le Maire a engagé les négociations (Conseil municipal du 18 avril). L'affaire restera en suspens jusqu'à près les élections du premier mai. Elle est à l'ordre du jour le 19 juin 1892. Il faut la résoudre avant juin 1893 afin d'éviter un nouveau bail de l'administration pour l'ancien local. La nouvelle poste sera construite en face de la gare PLM.

Le 18 février il ne s'agit pas de reconstruire le pont de la Garonne mais de prévoir une passerelle en bois sans doute à l'embouchure du fleuve car « elle est nécessaire pour faciliter l'extraction des sables utiles à la construction, pour porter secours en cas de naufrage dans le golfe et sera une promenade agréable pour les étrangers passant par le boulevard de la mer » Le Conseil municipal du 4 septembre 1892, décide que ces travaux seront faits en régie. L'entretien des vicinaux ordinaires coûte 9893,02 francs. Cette année le vicinal n° 7 sera dévié pour améliorer l'exploitation des carrières du Dramont et le vicinal n° 5 sera allongé et modifié mais son assiette sera cédée gratuitement par la Société des Terrains de Boulerie et par Ravel acquéreur des terrains d'Agay. Pour sa part Mademoiselle Deseilligny cédera à la commune 4905 m de terrain entre le ravin de la Céruse et celui d'Aigue Bonne en échange de la traversée de sa propriété par ce chemin. Mademoiselle Deseilligny vient en effet de racheter le pensionnat de Boulerie ; elle souhaite en faire un orphelinat. Le Conseil municipal lui accorde les 6020 m² qu'on envisageait de céder précédemment en bord de mer au cas où le pensionnat deviendrait un hôpital d'enfant pour la somme de 1500 francs. Mademoiselle Deseilligny agrandira d'ailleurs le collège d'une aumônerie en 1893, d'une maison de garde en 1898. Elle deviendra propriétaire du casino en 1897 et fera construire le nouveau presbytère en 1903-1904.

Quoi que le Conseil se félicite d'avoir achevé le réseau d'égouts, le problème d'assainissement continue à se poser de façon aiguë. On a cependant dès le 2 janvier 1892 installé une nouvelle pompe au village. Monsieur Chacot a été chargé des travaux qui ont coûté 516 francs. Mais actuellement les prises d'eau sont insuffisantes ; il n'y a que 4 bornes, une fontaine valasse (sic) et 2 fontaines monumentales. Il faudrait 20 bornes, 15 prises d'incendie et de lavage, 5 prises d'incendie et d'arrosage, 2 fontaines monumentales (Conseil municipal du 30 octobre 1892). Fort heureusement la réduction des eaux de la Siagnole prend corps. Au Conseil municipal du 26 juin, on apprend que pour la première année, la commune devra verser 5000 francs. Le 20 novembre, Perier, l'ingénieur Voyer ordinaire du département, vient expliquer au Conseil municipal comment la source Jourdan s'adjointra à celle de la Siagnole et déclare qu'un contrat pourrait être passé le 30 avril suivant. C'est au Conseil municipal du 23 juin 1893 que Félix Martin exposera les détails de l'opération qui sera confiée à la Société des Grands Travaux de Marseille. Le 16 octobre 1892 c'est deux marchés couverts dont on envisage la construction, l'un en bas de la place de la mairie, l'autre à la Marine. Dès cette époque on a imaginé d'utiliser des arcades formées par le viaduc du PLM et d'en faire « des magasins de louages » (Conseil municipal du 19 juin 1892). Le pittoresque de ces logettes pourrait être mieux exploité.

Plusieurs projets sont envisagés pour le développement de la ville. Monsieur Pélissier, directeur de la Compagnie Commerciale des Colonies Françaises, propose d'établir une ligne Calvi Saint-Raphaël ; on sait qu'il existait un cabotage régulier entre Bastia et Saint-Raphaël et que chaque semaine la compagnie Gastaldi assurait un service Marseille-Saint-Raphaël-Cannes-Antibes ; en 1894, il lui sera accordé des droits de tonnages réduits. Mais la ligne proposée par Pélissier est une ligne nouvelle. Autre projet encore maritime, le ministre de la Marine souhaite créer à Saint-Raphaël une école de préparation à l'examen de capitaine au long cours. La ville décline cette proposition ne pouvant financièrement y participer (Conseil municipal du 24 juillet 1892). Elle a certainement laissé passer là une occasion extraordinaire de développement intellectuel qui lui fait tant défaut !

1896 (Constructions nouvelles de 1893)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Kuhn Georges	494	B 106	Villa les Sphynx		1875 frs	Architecte : Aublé
Morey Anna	496	D 199	Villa l'Etoile Agay		900 frs	
De Mortier Edouard	497	D 201	Villa les Roches roses à Boulouris		2250 frs	Architecte : Coquart
Deseilligny	485	D 304	Aumônerie		225 frs	

Le journal « La vérité » transcrit (7 mai 1893) la réponse faite à Monsieur Deodino par Félix Martin au cours d'une séance du Conseil municipal au sujet de l'adduction des eaux de la Siagnole. Il n'y a pas de cahier des charges ; quant à la somme de 33000 francs votée par le Conseil municipal « pour enregistrement » il est impossible d'en connaître l'affectation exacte. « La vérité » reviens sur cette affaire 15 jours plus tard, s'étonnant de ce que Saint-Raphaël ait traité seule avec la société des Grands Travaux de Marseille, alors que ces travaux concernent également Callian, Montauroux, Tourette, Fayence et Fréjus : s'il en est ainsi c'est pour « donner satisfaction aux intérêts de la bande cosmopolite qui a accaparé les terrains autour de Saint-Raphaël »

Sans doute est-ce en tant qu'architecte de la ville que Chacot en 1892, avait dressé les plans du mur de soutènement de la Terrasse des Bains, puis était intervenu dans l'achat du terrain de l'Hôtel des Postes. C'est lui qui, au Conseil municipal du 13 juin 1893, dépose un projet de tramway entre Saint-Raphaël et Boulerie, entre Saint-Raphaël et Valescure, entre la gare et le port. Ces projets n'ont pas abouti, encore que « La Vérité » dans son n° du 23 juillet 1893 annonce que Chacot a obtenu la concession d'un tramway des gares PLM de Fréjus et Saint-Raphaël, au port. Ce journal, hélas, n'en donne pas le trajet mais assure que « cela sera très utile ». C'est encore Chacot qui dépose un projet pour l'asile de nuit à bâtir derrière la gendarmerie (Conseil municipal du 27 novembre 1893)

Le Département accepte de verser une subvention pour l'entretien des chemins vicinaux n°s 2, 7 et 8 ; c'est une heureuse opportunité car « les nouveaux habitants de Valescure renonceraient à venir si le vicinal ordinaire n° 2 n'était pas amélioré ».

L'aménagement de Valescure est en cours ! La commune a accepté de payer l'installation de 8 becs à gaz sur la route qui y conduit. Le gaz va être distribué dans les villas. Et Chiris a fait savoir que « certains se cotiseraient et préteraient 9000 francs à la commune pour l'installation du téléphone ». On communiquerait ainsi téléphoniquement des quartiers de Valescure et de Boulerie avec la ville et très probablement dans un temps assez rapproché avec les villes voisines » (Conseil municipal du 9 juillet 1893)

Le 27 août 1893, le Conseil municipal constate qu'en cette saison il y a toujours au cimetière entre 15 et 20 cm d'eau dans les caveaux ; aussi après 15 jours de réflexion, envisagent-ils d'y planter des eucalyptus, au long du chemin des Caous, sur 500 m² - notons que le cimetière est situé sous les grandes citernes romaines des Cazeaux où nous avons tout lieu de penser qu'il y a une source.

Le 31 août 1893 la ville achète au domaine l'assiette du vicinal n° 11. L'événement mondain de cette année-là fut l'escale de l'escadre russe dans la baie d'Agay pour s'y approvisionner en eau et en charbon. L'amiral Avellan la commande. La municipalité décide d'aller à Toulon lui offrir un buste de Courbet sur un socle de serpentine ; on y adjointra une plaquette rédigée par Pierre Loti sur « la mort de l'amiral Courbet »

Le 20 novembre 1893, Madame William de Marseille demande à établir des kiosques d'agrément et des kiosques destinés à des lieux publics payants. L'autorisation lui sera donnée le 30 septembre 1894. Elle pourra établir un kiosque réclame à côté et à l'est du kiosque à musique, y apposer des affiches lumineuses, y vendre des fleurs, des poteries artistiques, des journaux... voilà créé un commerce d'objets souvenirs ; on aimerait que Mme William ait commercialisé les superbes poteries de Zumbo (cf Foucou in Annales du sud-est varois 1977) qui s'installa à Fréjus en 1890. À cette époque, outre la Promenade des Bains, il existe un square à la batterie, et il va en être créé un autre de 2100 m² -l'actuelle place Pierre Coullet - par échange avec 16 hectares aux Luquettes. Il est spécifié que « la commune s'interdit pour le présent et pour l'avenir d'y faire bâtir aucun édifice communal ». Cet engagement a été respecté ; le parking payant est souterrain.

Le 14 décembre 1893, Le Conseil municipal se prononce en faveur de la cession de l'église Notre-Dame-de-la-Victoire à la fabrique. De façon étonnante, l'église n'apparaît à aucun moment à la matrice cadastrale, non plus d'ailleurs que l'ancienne église dont le clocher doit être réparé. « Si l'architecte jugeait les réparations trop onéreuses, il faudrait faire des démarches pour le classement » (conseil municipal du 29 décembre 1893). Ces démarches seront entreprises plus tard et aboutiront aux arrêtés de classement des 20 décembre 1907 et 11 janvier 1908. En avril 1894, l'ancienne église sera rétrocédée à la commune par instructions ministrielles du 7 février mais restera néanmoins ouverte au culte.

Les chemins sont entretenus, les voix sont percées, mais les chaussées ne sont qu'aplanies. Aussi le Conseil municipal du 29 décembre 1893 décide-il de faire pavé la station de voitures de la place de la gare de marchandises par le sieur Arnal (125 m² pour la somme de 562,50 francs).

Les attaques se font précises contre les Chemins de Fer du sud. A propos d'un article intitulé « un Panama Dans le Var » Félix Martin a intenté un procès à la « Libre Parole » et au « Petit Provençal » qui avaient pour avocat L. Andrieux, député du Rhône qui participe alors activement à l'instruction de « Panama ». Félix Martin est débouté.

1897 : constructions nouvelles de 1894

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Garin Joseph	328	D 301	Villa	55	1500 frs	
Bruch Henri	484	D 342	Villa		1300 frs	
Langenich (veuve)	501	D 342	Villa		1350 frs	
Renard Philippe	230		Villa Agrandie en 1908	9 28	187 frs	

La voirie, en 1894, reste un des grands problèmes de la municipalité. Le chemin de la plage grève lourdement son budget ; on émet l'idée d'en partager les frais avec Fréjus (Conseil municipal du 11 février 1894) mais ce n'est qu'à la fin de l'année que ce principe en sera définitivement admis (Conseil municipal du 6 novembre 1894)

Le 7 avril 1894, le chemin rural des Iscles prolonge le vicinal n° 6. Le 12 août 1894, on modifie le chemin d'Agay, vicinal n° 7, à partir du kilomètre 6,3 ; le Département et l'État en assume pour leur part chacun 9000 francs, mais restent 42000 francs à la charge de la commune. Trois jours plus tard, on demande le classement de ce vicinal en chemin de grande communication « car Boulerie et Agay ont pris une grande extension. Le chemin est très utilisé même par le service des batteries du littoral et l'exploitation des forêts domaniales. »

Autres dépenses : l'élargissement du chemin du Veillat, l'établissement de caniveaux et de bordures de trottoir, le cimentage des marchés couverts (Conseil municipal du 20 juin 1894), et l'agrandissement de la cour de la gare (680 francs) qui doit être fait avant les fêtes de la Siagnole prévue pour décembre. Le 11 février 1894 il a fallu envisager le remplacement du pont de pierre de la rue du Progrès, par un pont de fer ; il est trop bas ; les voitures s'y accrochent ; on ne peut placer de malles sur leur impériale ; c'est que lors de l'enquête pour l'établissement du chemin de fer, vers 1860, il n'y avait pas de villas à Valescure !

L'étrange paragraphe du registre des délibérations du Conseil municipal du 25 février 1894 « sur l'observation de plusieurs habitants et surtout d'un grand nombre d'étrangers, que les sonneries funèbres se renouvellent beaucoup trop souvent en suivant l'habitude actuelle... L'autorité compétente décide qu'il ne sera sonné qu'une seule fois le glas au moment des funérailles », montre que Saint-Raphaël est devenue une station dont le plaisir des résidents doit être attentivement protégé.

Le même jour il est décidé que le cimetière portera le nom de la première personne qui y fut inhumée et s'appellera donc : « Cimetière Alphonse Karr ». Ne doutons pas un second qu'Alphonse Karr eût apprécié cet hommage posthume.

Il est hors de doute que les décès aient été nombreux à cette époque. Le 20 juin il faut acheter une cuve à désinfection « utilité de premier ordre pour une ville de saison ». Dans les autres villes du littoral, un règlement oblige « les maîtres d'hôtel et les familles à user de l'étuve après le décès des personnes emportées par une maladie épidémique ou transmissible ». Pour ce, ils paient d'ailleurs une contribution.

Dans le même temps, la ville envisage de subventionner pour 200 francs une troupe théâtrale (celle de David Guillot) « qui se maintiendrait tout l'été à Saint-Raphaël ».

La municipalité est amenée à dénommer des rues de plus en plus nombreuses, preuve évidente de l'extension de la construction : en juin 1894, la rue Jean Aicard, va de la rue Jules Barbier au boulevard Félix Martin ; la rue Neuve sera dite Charabot ; l'avenue qui va depuis « les Bains jusqu'à l'hôtel Beau Rivage et double le vicinal n° 7 s'appellera des Chèvrefeuilles ; le boulevard qui va du pont du chemin de fer au vallon du Rébori s'appellera des Myrtes ». Le 20 juillet la place de la mairie devient place Carnot et le 9 septembre la voie qui relie la place de la République à la rue de la Liberté prend le nom d'Aubenas « qui a été le premier historien archéologique de Saint-Raphaël »

Album photographique T1 p.45

Les vidanges sont assurées pour l'abattoir, les écoles, et la gendarmerie par Chacot avec lequel la ville a traité pour 5 ans (5 avril 1894). Tous les problèmes sont à résoudre lorsqu'il s'agit à la fois de la gestion et de la création d'une ville. Le 2 septembre 1894, des visites médicales sont organisées

une fois par semaine pour les femmes galantes ; il leur sera délivré une carte portant leur adresse « en attendant la réalisation d'un établissement dit de tolérance ». Dans son n° du 16 juillet 1893 « La Vérité » avait publié une circulaire d'Ortolan, membre du Conseil municipal, à laquelle était demandée une réponse rapide : « La dame Imbert demande à ouvrir une maison de tolérance rue de la Garonne, au café de la poste... votre abstention sera considérée comme une approbation ». Cette maison sera créée au Conseil municipal du 26 mars 1899 ; cette décision est assortie de ce commentaire : « La mesure que vous avez prise est des plus salutaires pour la morale publique »

Il est prévu quatre bornes fontaines : route de Fréjus aux Tasses, à la gare de Boulerie, à Aigue Bonne (conseil municipal du 5 juillet)

Les villas de 1894 sont construites à Boulerie ; aussi y installera-t-on le gaz, « le quartier tient à devenir populeux » (Conseil municipal du 6 novembre). La fin de 1894 verra l'adduction des eaux de la Siagnole : « on a inauguré dimanche 9 décembre des travaux d'adduction d'eau potable qui sortent tout-à-fait de l'ordinaire. Reconstituer à des siècles de distance l'œuvre des romains, l'adapter aux besoins de l'hygiène moderne, ce n'est pas là une entreprise banale... le canal Romain avait un tracé si direct, si logique que c'est celui-là même qu'ont adopté nos ingénieurs des Ponts et Chaussées, messieurs Perier et Rebiffel... la dernière, et la plus élogieuse mention est due à monsieur Félix Martin, éminent Maire de Saint-Raphaël, et à monsieur Decuers, Maire de Fréjus » (Illustration. 1894-2. Page 504 et 505)

En avril 1893 les frères Pécot avaient rétrocédé leur concession à la Société des Grands Travaux de Marseille. La réception des travaux aura lieu le 7 décembre. Le banquet et les cérémonies diverses, dont l'inauguration de la fontaine - qui fait aussi fonction de chasse à l'égout-a lieu 2 jours plus tard. Le 20 juillet 1895, les canalisations d'eau desserviront les latrines publiques et le 7 août les quartiers des Plaines et de la route de Fréjus.

1898 (Constructions nouvelles de 1895)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Drevet	112	D 200	Pavillon		37,80 francs	
			Pavillon		37,80 francs	
			Hôtel	38	1350 francs	
Pernety	457	B 700	Villa		675 francs	
Constant Léon	87	A	Salle de Café			
Machetta comte	508	D 368	Villa		1350 francs	
Issert Louis	507	B 371	Villa	15 + 1 portail	375 francs	
Mathieu Léonard	509	D 304	Villa	22 + 1 portail	750 francs	
Suche André	516	B 371	Villa	6	187,50 francs	

L'année 1894 s'était terminée sur l'apothéose des fêtes de la Siagnole. 1895 s'ouvre sous les plus fâcheux auspices. Félix Martin est inculpé le 3 janvier dans l'affaire des Chemins de Fer du sud. Le Conseil municipal démissionne sitôt sa révocation connue (décret du 5 janvier 1895). Le préfet Léonce Bret prend le 6 mars un arrêté :

« Vu les procès-verbaux des opérations électorales qui ont eu lieu les 24 février et 3 mars 1895, dans la commune de Saint-Raphaël, vu les démissions devenues définitives de messieurs Ortolan et Porre, adjoints au maire,

Arrêtons : Le Conseil municipal de Saint-Raphaël est convoqué pour le 10 mars 1895 à l'effet d'élire le Maire et les adjoints »

Le 10 mars 1895, Félix Martin fait encore partie du Conseil municipal, mais il n'est plus ni maire ni adjoint. La municipalité se renouvelle : le maire est Barthélémy Bœuf, les adjoints Léon Basso - qui sera maire à son tour- et François Bernard. Félix Martin n'assistera plus aux réunions du Conseil municipal où il était élu depuis 18 ans.

Après une telle expansion, les finances communales sont en mauvais état. La ville s'est lourdement endettée, autant pour les travaux de voirie (échange avec la société des terrains de la Méditerranée, chemin de la plage) que pour l'adduction des eaux, l'érection de la grande fontaine ou le soutien au Chemin de Fer du Littoral.

Ainsi propose-t-on le 20 janvier de renoncer à l'aménagement du square de la grande batterie ; l'argent ainsi récupéré permettrait de régler les travaux de la Terrasse des Bains et du square Coullet. On ajournera l'aménagement du chemin d'Agay au profit du boulevard conduisant aux Plaines car la commune manque à ce point de ressources qu'elle envisage d'en vendre les terrains. C'est sans doute à ce moment-là, que Ravel fut chargé de dresser un plan des terrains qu'il serait possible de négocier et dont un exemplaire existe à la Bibliothèque nationale. En 1895, Ravel est répartiteur et publie des « observations sur les contributions directes de la commune de Saint-Raphaël ». Il pense que le système d'imposition est mauvais. La valeur locative des villas est faussée puisqu'elles ne sont louées qu'une partie de l'année et de surcroît sont louées meublées. D'autre part, la saison est à cheval sur 2 années civiles. Ainsi donc en 1895, Saint Raphael, à l'instar des autres stations méditerranéennes est devenue, en dépit des vents auxquels elle est soumise, une station d'hiver abandonnant son originalité de station d'été.

1899 (Constructions nouvelles de 1896)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
Soc. Civile des terrains de Valescure	531	Bastide construite en 1896 (venant de la case 19)			
Noël Emile	397	D745	Villa aux Cazeaux		
Pitt	471	D 368	Villa	22	600 frs
Ruck	Ss	Ss	Sept. 1898 : Villa Antoinette Oct 1899 : Villa Henriette		

Siegfried (Mlle)	532	D 369	Villa Maison de jardinier Remise Écurie Cabine de bains	40 4 fenêtres 2+6	
------------------	-----	-------	--	-------------------------	--

En dépit du départ de Félix Martin, toute activité ne disparaît pas.

En janvier 1896, on accorde à la société Champion, l'autorisation d'établir une voie ferrée pour l'exploitation des carrières du Suveret ; une autre voie ferrée, par traction animale, est créée de la gare au port.

Les comptes de la ville n'ont plus ni au préfet ni au ministre et de nouvelles élections municipales ont lieu en mai 1896. Le nom de Félix Martin n'apparaît plus et François Salvy, président de la séance, dit en cédant la place au nouveau Maire Léon Basso : « Je salue le premier administrateur de la cité raphaëloise, celui qui avec notre concours ramènera la paix au milieu de toutes les divisions du pays. Nous y arriverons sûrement si nous n'avons d'autre but que l'application de ces simples paroles : bien faire et laisser dire » Et Léon Basso de répondre : « bien que la succession laissée par nos prédécesseurs soit lourde... avec une administration sage et économique... nous parviendrons à effacer non seulement les traces d'une administration coupable mais à éviter le danger qui menace notre ville ». Nous n'avons pu consulter les registres de délibération du Conseil municipal au-delà de 1896.

À partir de cette date, les registres cadastraux sont encore plus succincts que précédemment. Nous avons cependant essayé d'établir une nomenclature des constructions nouvelles jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, en nous reportant pour l'histoire événementielle aux journaux locaux. Malheureusement seul « Saint-Raphaël Journal » couvre une période allant de 1897 à 1901 ; « Le Littoral Illustré » concerne plus précisément Cannes ; « Saint-Raphaël Revue » cesse de paraître en décembre 1890 ; « l'Écho Mondain du Littoral » ou « La Vigie de la Méditerranée » ne compte que quelques n°s ; les collections du « Var », du « Petit Var », de la « Justice du Var » sont très incomplètes.

1900 (Constructions nouvelles de 1897)

Propriétaires	Case	Section/n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
Brieux	Ss	C 69	Villa	35 + 1 portail	1350 frs
Cabanis	519	C 53	Villa		1500 frs
			Villa		300 frs
Claudon Edouard	538	D 712	Villa	22 + 1 portail	825 frs
			Atelier de peinture	4	
Icard Barthélemy	326	D 778	Villa	34 + 1 portail	750 frs
Ivaldi Marie	641	D 342	Ss		450 frs
			Maison de jardinier (Cn 1908)		

Massena Georges	539	D 745	Villa	29 + 1 portail	
Poulain de St Foix Ferdinand	359	D 778	Villa	50 + 1 portail	6000 frs
Ratomski Marcellin	542	D 368	Villa	16	375 frs
Reynier Joseph	451	D 269	Villa	13 + 1 portail	
		D 270			

La matrice cadastrale ne révèle que les noms des propriétaires-contracteurs de villas. « Saint-Raphaël Journal » qui tient une chronique des « hôtes de la station ». Le peintre Léon Detroy loue à Agay successivement, la villa Marcel puis la villa Anthéor. Sa peinture préfigure celle de Dunoyer de Segonzac ; elle en a la force et la lumière. La superbe et grande gouache, représentant des oliviers tordus par le vent, reproduite en annexe, est caractéristique de sa manière

1901 (Constructions nouvelles de 1898)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
Biarez Alfred	545	D 763	Villa	42+2 portails	1350 francs
Call Charles	518	B 245	Villa	50+1 portail	1875 francs
Dalligny Paul	440	B 120	Villa les agaves	34	
Lawrence John	556	B 103	Villa	23+1 portail	1875 francs
		B 46	Maison de gardien	2 à 6	
Nelson Hector	554	B 103	Villa	17+1 portail	1500 francs
Portal JB	222	D 763	Villa	38+1 portail	1200 francs
Roverano Angelo	567	D 763	Ss	60+1 portail	1875 francs
Soulier Victor	Une maison à 2 étages boulevard Félix Martin				

C'est en 1898 que les premiers patronymes anglais apparaissent à Valescure.

Cette année-là « Le Littoral Évangélique » annonce la création de la paroisse de Saint Raphaël, dont le premier titulaire semble avoir été le pasteur Charpiot. Cependant c'est à Saint-Raphaël que disparaît le passeur Dyce ; il y résidait selon « Saint-Raphaël Journal » depuis 17 ans et occupait la villa Duval aux Cazeaux. Le même numéro de cette revue apprend que Sir Alma Tadema a loué Vincenette à Pierre Barbier. Ce peintre néoclassique, d'origine belge, s'installa vers 1865 en Angleterre ; il fut anobli par la reine Victoria en 1873. Sa femme et sa fille furent également des peintres forts appréciés. C'est sans doute ce qui explique que « La princesse Louise, fille de la reine Victoria soit descendue à Vincenette » (Saint-Raphaël Journal, 6 mars 1898). Un autre peintre occupe la villa Bellevue toute proche de Vincenette. Il s'agit d'Adolphe Potter, d'origine genevoise ;

une de ces toiles représentant « La plage de Saint-Raphaël » est conservée au musée de Nîmes. Son fils Maurice disparaîtra en novembre de cette année, tué d'un coup de lance alors qu'il participait à la mission de l'explorateur Gabriel Bonvalot : il fut le premier dit-on à planter le drapeau français sur le Nil blanc. Illustration lui a consacré un article en 1899 (page 48 52). Peintre orientaliste, dessinateur, architecte, son talent ne put s'épanouir.

1902 (Constructions nouvelles de 1899)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Barat	575	D 368	Villa Maison de jardinier- remise-salle de bain - lavoir-		525 francs	Architecte : Barat
Breynat	576	C 67	Villa	19+1 portail	862 francs	
Donnay Maurice	520	D 202	Villa	23+1 portail	900 francs	
Gervais	579	C 67	Villa		675 francs	
Marius Paul	562	D 644	Rue de la Garonne : écurie, remise et maison			
Mejanelle Albert		D 343	Maison à Aréne Grosse			
Rendel Lord	584	B 175	Villa cn 1899	36	1500 francs	
			Église anglicane cn 1900			
Valtat	603	C 67	Villa cn 1900	11	300 francs	
			Villa cn 1901	13	525 francs	

La mort de Félix Martin permet à « Saint-Raphaël Journal » de dresser un bilan de son activité : « en 18 ans se sont construit l'église, le casino, l'hospice, l'hôtel des postes, 55 km de voies nouvelles, la terrasse des bains, 250 maisons hôtels et villas, 50 villas à Valescure, autant à Boulouris ». L'auteur de l'article ne mentionne pas Agay qui ne se développe qu'à partir de 1899, date à laquelle peintres et littérateurs s'y installent.

1903 (Constructions nouvelles de 1900)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Ademard Dominique	586	D 200	Maison		322 francs	
Menegeho Louis	599	B 402	Maison	27		
Sydney Bentall	434	B 793	Maison	98	1875 francs	
Truc de la Valère	602	D 763	Villa	16	1050 francs	architecte : Vianay
Viverge	604	C 67	Villa	17+1 portail	525 francs	

Le nom de l'architecte Vianay n'était pas apparu depuis plusieurs années ; peut-être avait-il déjà construit la villa dont Truc était propriétaire en 1885 avenue des chèvrefeuilles. « Saint-Raphaël Journal » a changé de propriétaire et a pris le ton polémique. Cependant il signale l'arrivée d'un pharmacien anglais, M Thackeray, à la pharmacie Malet. Le nombre des résidents anglais arrivés dans le sillage de Lord Rendel devait nécessiter cette installation. Jusqu'à une époque récente et selon la coutume anglaise, les pharmacies de Saint Raphaël n'ont délivré l'alcool à 90 degrés que camphré.

Le parc Calvet est mis à la disposition du public par ses propriétaires. C'est là une des plus belles propriétés du littoral qui à cette époque n'abrite encore que le charmant pavillon construit par Aublé aux Bancs.

1904 (Constructions nouvelles de 1901)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
Benech Hilarion	609	D 201	Villa et écuries	16+1 portail	675 francs
Peletti Ange	623	D 642	Maison et scierie de marbre		825 francs
Colombo Ernest	611	D 344	Villa	15	450 francs
Manoël de Saumane	617	D 201	Maison	6	112,50 francs
Onslow Lady	622	B 175	Villa	22+1 portail	600 francs
Roty Oscar	403	B 175	Atelier		
		B 106	Villa les abeilles		
		B 106	Villa les grillons		

Nul n'ignore le talent du sculpteur Roty ; il est le graveur de la semeuse des pièces de monnaie et des timbres. A Saint Raphaël il a travaillé pour Mariani qui lui avait commandé 2 médailles pour sa villa ; l'une au portail a été volée, l'autre est encore en place.

1905 (Constructions nouvelles de 1902)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
Breu Paul	712	D 232	Villa	24	525 francs
Cabanis	633	C 53	Villa	15	375 francs
Dussaud Philippe	636	D 709	Villa	37+1 portail	1350 francs
Germain Jules	638	C 50	Villa	15	375 francs
Giraud Jules	639	D 207	Villa	11	300 francs
Kinceler du croquet	642	C 53	Villa	23	900 francs
Rauscher Marguerite	647	C 123	Pavillon Cn 1902	3	150 francs
			Pavillon Cn 1902	3	150 francs
		C 124	Villa Cn 1904	20+1 portail	450 francs
			Maison Cn 1904	6	270 francs
			Maison Cn 1904	7	225 francs
			Maison Cn 1909	3	135 francs
Rey Louis	650	D 713	Villa	7	150 francs

1906 (Constructions nouvelles de 1903)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Bouchaud	591	D 2000	Chalet Cn 1900	4	90 francs	
		D 211	Villa Cn 1903	19+1 portail	990 francs	
De Hesse Marius	668	D 342	Villa	47+1 portail	975 francs	Architecte :Mourzelas
Lumière	664	C 67	Villa	15	375 francs	
De Montaudoin Léonie	672	D 778	Villa	38+1 portail	1200 francs	
Rivière Mlle	661	B 199	Villa	21	750 francs	
Solvijns Léon	671	D 727	Villa	33	900 francs	

1907 (Constructions nouvelles de 1904)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Aublé Louis	674	D 778	Villa Pierrette	18	675 francs	Architecte Aublé
Bazerque	677	D 793	Villa les myrtils	38	2025 francs	
Bertout	678	C 67	Villa	12	187,50 francs	
Bourdouche Thécla	517	D 790	Villa	34	1350 francs	
		B 356	Maison	17	375 francs	
Danillon Joseph	679	C 120 bis	Villa	22+1 portail	675 francs	
Domenach	681	D 737	Villa	31+1 portail	900 francs	
Estelle Henri	682	D 232	Maison gardien	10	112,50 francs	
Jullien Augustin	692	D 201	Villa	13+1 portail	450 francs	
Melano	695	C 124	Villa	12+1 portail	525 francs	
Pascal Eugène	696	D 201	Villa	14	450 francs	
Pricco Pierre	700	C 50	Pavillon de bois	6	112,50 francs	
Tripoul Alexandre	706	D 793	Maison	24	1200 francs	
Sylvy Léopold	702	D 790	Maison	55	2250 francs	
Solvijins Léon	671	D 756	Villa	19	600 francs	
			Dispensaire	3		
Vergé-Sarrat	534	D 306	Villa	21+1 portail	2445 francs	
Meurlot Eugénie	742	D 348	Atelier de peinture	4	187 francs	
			Maison de gardien	1+9	375 francs	
			Garage			
			Villa	26+1 portail	1500 francs	
Rovérano	651	D 756	Villa bébé	19	675 francs	
			Villa lizon	19	675 francs	
			Villa Reine	28	1125 francs	
			Villa mignonne	26	750 francs	
			Villa la violette	26	750 francs	

1908 (constructions nouvelles de 1905)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus	Notes EMJ
Bourras Bernard	711	D 778	Remise auto		112 francs	
		D 778	Villa	16 + un portail	825 francs	
Cirlot	713	D 791	Maison	26	1350 francs	
Desanges Charles	635	D 698	Villa	43+1 portail	1125 francs	Desanges
Frachon	715	C 120 bis	Maison	19	600 francs	
Merello	510	A 190	Maison	21	2362 francs	

1909 (Constructions nouvelles de 1906)

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Cornez Aimé	573	D 768	Bureaux	12+1 portail	457 francs	
Pelletier Henri	511	D 651	Villa	23	450 francs	
Planche Paul	521	D 368	Villa	15+1 portail	450 francs	

Le guide Joanne « Les stations d'hiver de la Méditerranée » pour l'année 1906, recommande la visite de la villa Carvalho et à ce propos signale que le parc est orné de colonnes et de cariatides provenant des Tuilleries. Il indique également que la population de Saint-Raphaël est de 4865 habitants.

« L'Illustration » annonce le 14 avril 1906 l'inauguration du monument érigé en l'honneur d'Alphonse Karr. Le buste de l'écrivain dû au sculpteur Louis Maubert a disparu pendant la dernière guerre ; seul demeure le socle d'estérelle ; on y a apposé un médaillon.

1910 (Constructions nouvelles de 1907)

Propriétaires	Case	Section	N°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
Anglade alexandrine	738	C	67	Villa	9	375 francs
Béranger	740	C	120 bis	Villa	16+1 portail	375 francs
Calvet Robert	103	D	712	Château	77	11325 francs
Deloy Gustave	737	C	505		35	1125 francs

Propriétaires	Case	Section/n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenu	Notes EMJ
Auby Emile	758	C 120 bis	Hôtel	152	6000 francs	
Bourras	711	D 778	Chalet le soleil		75 francs	
Estelle Henri	764	D 232	Villa	42+1 portail	900 francs	
De Félice	760	D 537	Villa	24+1 portail	750 francs	
Fourrié Albert	765	D 203	Villa	44+1 portail	1125 francs	
Marvaldy Attila	753	A 282	Maison et garage	10	750 francs	
Marsac	619	C 67	Hôtel	34	3187,50 francs	
Rivière Mlle	754	B 199	Villa Alice	23	750 francs	
Roverano	651	D 756	Villa le Guy	22	900 francs	

En 1908 est apparue la première construction destinée à abriter les voitures automobiles, à la Bourrasque, au plateau Notre-Dame. Le garage Marvaldy est le premier à être construit dans le but d'entretenir les automobiles. Il existera rue amiral Baux jusqu'à ces dernières années. Une agence de voyage occupera un temps les locaux, cédant la place en 1983 à un fast-food d'une blancheur aseptisée.

Plusieurs constructions ne sont pas datées, certaines n'ont pu être repérées au cadastre ; pour d'autres enfin il n'a pas été possible de déterminer l'origine.

Il est possible que Lord Amherst ait demandé à Lacreusette d'être l'architecte de sa villa à Valescure et qu'il s'agisse de Lou Casteou.

Chiris (né Pelissier Coulet) possède une villa due à Ravel, sans qu'il soit possible d'en connaître la date de construction.

Case	Section	N° du plan	Ouverture
77	D	785	37

Ferouillat a acheté 10000 m² à Giraud d'Agay en avril 1899, sans que nous ne sachions ni quand, ni où il a fait bâtir.

Aublé est l'architecte de Flachon, vers 1913, pour Terre Sauvage.

Fournier, plus tard Maire de Saint-Raphaël, a racheté Les Palmiers à un propriétaire inconnu, peut-être Aymar, agent de change à Lyon qui la tenait lui-même de Dumont.

Félix Martel se construit une maison rue Jean-Aicard. Le docteur Petit - case 430, n° 175 de la section B - possède Le Chalet des Cigales, construit par Ravel et Lacreusette.

Trichard possède à des dates indéterminées une maison et une villa représentant ensemble un revenu de 1650 francs : case 726, n° 345, maison D ; n° 199, villa D.

À qui ont pu appartenir les Asphodèles et la Clairière qui se trouvent route de Valescure ?

La villa des Fonscolombes, due à Curet, est probablement antérieure à 1880 ; elle ne figure pas à la matrice des constructions nouvelles.

Barriquand avait acheté en Mairie, en octobre 1897, les terrains provenant de la batterie : 1174 m² pour 12250 francs et 706 m² pour 6900 francs. Il en avait immédiatement revendu une partie à Biarez et à Roverano (Saint-Raphaël Journal 17 octobre 1897). Il en revend encore au baron Knorring en 1899 (Saint-Raphaël Journal 18 juin 1899). Sans doute est-ce le baron Knorring qui fit bâtir Sémiramis, ce rêve à la Loti. En 1909 le guide Joanne signale « la massive villa égyptienne du baron Knorring »

Le guide Joanne de 1909 donne le nom de 10 hôtels à Saint-Raphaël ; celui de 1915 on signale 11. Le nombre constant de ces hôtels ouverts en dépit de la guerre laisse penser qu'ils furent maintenus pour héberger des grands blessés et leurs visiteurs.

III - GROUPEMENT PAR QUARTIER

Nous avons distingué précédemment le Village de la Marine. À ces deux quartiers vint s'en juxtaposer un 3eme qu'on pourrait bien appeler « Ville Neuve »

[Album photographique TI p.46 à 48](#)

Pour imaginer ce qu'était vers la fin du siècle dernier l'ensemble de ces quartiers, nous possédons une gravure. Sa composition se situe entre 1886 et 1890. En effet on y voit Notre-Dame-de-la-Victoire sans ses clochetons et son auteur a dû s'installer dans la villa de Félix Martin. De là, il a vu la ville qui s'étendait entre la voie ferrée et la mer. La balise du môle y est également bien visible entre Casino et Eglise. On y aperçoit aussi les deux immeubles de la rue du Veillat et un immeuble de la place Pierre Coullet, toutes les constructions antérieures à 1880 ainsi que la gare toute neuve, le poste de santé et, confusément, les maisons de la Marine.

Une autre gravure orientée différemment aurait pu permettre de compléter l'inventaire de la ville en montrant l'Hôtel Continental ouvert en 1883 sur la parcelle D 790 (actuellement AT 817) sur laquelle étaient implantés la maison du voiturier, François Flayosc, rue du Veillat (actuellement rue Vadon), l'immeuble Saint-Foix (actuellement AT 534), les maisons de Louis salles, et de l'entrepreneur Félix Martel. Il s'y est ajouté en 1904 celles de Maître Silvy, (sans doute l'actuelle parcelle 539, section AT du cadastre) et de Thécla Bourdouche.

Sur une 3eme gravure imaginaire auraient pu figurer la villa Sainte-Anne édifiée pour le docteur Bernard puis habitée par l'amiral Baux puis devenue l'hôtel Excelsior, et une autre villa construite pour Esprit Courbon, détruite en 1905 et devenue le Winter-Palace.

Ajoutons pour tenter d'être aussi complet que possible le bureau de poste édifié en 1892 sur un terrain triangulaire, à l'angle formé par la rue Charles Gounod et la rue Amiral Baux, et la maison de Mme Cirlot, qui, occupant le dernier terrain libre de la Terrasse des Bains, apparaît comme la plus remarquable des constructions de Saint-Raphaël pour cette époque

Le bord de mer

La première construction que nous trouvons sur le front de mer, outre l'Oustalet du Capelan et la fabrique de soude, est une villa construite pour Henri de Carnazet en 1880, sur la parcelle D 768, et que nous n'avons pas pu identifier. Elle ne peut être que voisine de celles qui furent bâties sur la même parcelle : Les Pâquerettes, pour Charles Anglés en 1884, Sweet Home, pour Maurice Vaucaire en 1887, Antonin pour Poirson en 1888, Les Roses pour la Société Civile des Terrains de la Méditerranée en 1890 et enfin des bureaux pour Cornez en 1906.

Album photographique TI p.49

Les constructions de la parcelle D763 viennent s'insérer dans cette parcelle D768. En effet elle correspond aux terrains de la « vieille Batterie » acheté par Barriquand en mairie en 1897. Elles ont toutes trois disparu : il s'agissait de l'Argentine, de Marie Louise, et du Carillon, appartenant respectivement à Roverano, Portal et Biarez. Il semble que ce soit en 1899 que le baron Knorring qui fit bâtir Sémiramis qui existe encore quoique fort menacée, tout comme les Myrtils de Mme Bazerque (nord-ouest de la parcelle Cn 1904) qui doit disparaître avec le déplacement de la rue Zamenoff. Nous n'avons pu identifier la villa de l'avoué dracénois Truc de la Valère.

Sur la parcelle D757, la villa de Bernard Vetter, précéda d'un an la construction de l'hôtel Beau Rivage, propriété de la Société Civile des Terrains de la Méditerranée.

En arrière de l'hôtel, sur la parcelle D756, Philippe Renard fit construire le Pavillon des Fauvettes en 1894, tandis que, sitôt propriétaire de l'hôtel Beau Rivage, les Roverano faisaient construire sur la parcelle D756 mais en mitoyenneté de l'hôtel, six villas communément appelées « les Roverano ».

Vers l'ouest et jusqu'au ruisseau du Rébori, ce quartier fut constamment transformé.

L'Oustalet du Capelan à l'époque qui nous intéresse appartient à la marquise de Rostaing. On ne peut penser que la présence de Gounod ou celle de la marquise focalisa la construction des villas : la vue depuis cet endroit était exceptionnelle ; aujourd'hui elle est coupée par la digue du nouveau port.

À l'ouest de l'Oustalet du Capelan, 8 villas se sont construites sur la parcelle D 737, entre le chemin de la douane et la voie ferrée :

- vers 1879, celle d'Hatrel ;
- En 1881, celle de Isnard, un des nombreux banquiers de Draguignan à avoir eu sa villa à Saint-Raphaël. En 1896 Isnard sera conseiller général de Fayence ;
- celle de Madame de la Saussaie ;
- en 1884, Rock Hill pour Franc, rentier à Paris ;
- en 1887, Bel Air pour esprit Roubion, qu'il ne faut certainement pas confondre avec la villa D'Artivol Mero, qui semble répondre au même vocable. Mais elles n'apparaissent pas au cadastre la même année et n'ont ni le même revenu ni le même nombre d'ouvertures.

Les deux dernières villas construites sur cette parcelle le sont plus tardivement : l'une en 1904 pour JL Domenach et l'autre en 1908 pour Félice.

Guillaume De Chiffreville habitait depuis quelques années déjà à Saint-Raphaël lorsqu'il se fit construire une vaste villa en 1881 sur la parcelle D734.

En 1882 sur cette même parcelle, Léonce Gubert, banquier à Draguignan, comme Isnard et Courbon, fait construire le Chalet des Pins. En 1886, Paul Brunel y fera édifier la villa Saint-Pierre.

Il semble que ce soit également sur cette parcelle et à la même époque que Léon Solvijins fit édifier outre une villa - villa Dolly - un dispensaire sur lequel nous n'avons pas d'autres informations.

Dans les mêmes années apparurent les villas de l'avenue des Chèvrefeuilles sur la parcelle 766 : en 1882 la Petite Batterie pour le docteur Bontemps par Pierre Aublé ; puis une villa pour Alexandre Bressoles, directeur du théâtre d'Oran et qu'il faut peut-être assimiler à celle des Fonscolombes. Mais en ce cas Curet n'aurait pas construit une villa mais remanié dans le style Louis XIII une villa plus ancienne. Enfin toujours en 1882 fut bâtie sur cette parcelle une villa qu'on doit identifier aux Palmiers mais dont l'aspect actuel est certainement postérieur à cette date. En effet, elle est la réplique en miroir de la villa d'Harcourt datant de 1889. En 1885, trois nouvelles villas sont édifiées sur cette parcelle : deux par Aublé, El Ouah et les Hirondelles, la 3eme par Houtelet pour lui-même.

[Album photographique TI p.50](#)

En 1891 monsieur de Chantemerle fit construire sur une parcelle mitoyenne des Palmiers la villa Saint-Louis (D 774). Il disparut en 1893 non sans avoir donné à la ville une bande de terrain spécifiant qu'elle était non constructible afin de préserver la vue de sa villa à tout jamais. Cette villa est devenue la résidence les Cèdres.

À la vérité, cet ensemble de villas, une vingtaine, constitue à peine un quartier. Les anciens guides les désignent sous le terme « les villas de l'avenue des Chèvrefeuilles ». Plus tard il fut installé un lawn-tennis qui dut disparaître après la guerre de 1914.

La première chapelle anglicane, dont l'intérieur subsiste, mais dont l'extérieur fut très remanié, fut édifiée là en 1904. La dernière et la plus étonnante construction sur cette parcelle fut la villa de Coquand en 1891.

Le plateau Notre-Dame

Ce quartier, depuis sa limite occidentale jusqu'au ruisseau du Rébori, fut urbanisé dès 1880.

Il correspond aux parcelles

- D 778 : un hôtel, 19 villas, un pavillon, une chapelle
- D 737 : 2 villas
- D 785 : une villa (Coullet - enclos de la chapelle Notre-Dame)
- D 786 : une villa (Binet et Videcoq)

Nous rattacherons à ce quartier la villa construite pour Carnazet en 1883 sur la parcelle D 768.

En 1880, la première construction sur la parcelle D778 fut celle du Grand-Hôtel sur des plans d'Aublé et dont l'inauguration fut relatée dans « l'illustration ».

La même année fut construite « Les Terrasses » villa italienne pour Augustin Personne alors conseiller à la cour de Dijon (D 778). En 1881 Aublé édifie les Stylosas, Gabriel et Ferdinand (D778). En 1882 c'est encore lui qui surveille les constructions de Forel, El Keif, Jantzen et son temple protestant (D 778).

Cette même année deux villas sont bâties sur les enclaves de la parcelle : l'une « les Mouettes » pour Madame Videcoq (D786), l'autre Clarisse pour Madame Chiris née Coullet dans l'enclos de la chapelle. Le moulin à huile disparaît cette année-là.

En 1883 la villa Amélie est construite pour Philippe Breuil, minotier à Dijon, dont ont pu penser qu'il fut en relation avec Augustin Personne (D778). Aublé construit sa propre villa et Saint Joseph pour Madame Cugnière (D778). Il surveille également la construction des villas Notre-Dame et Le Vallon (D737) comme celle des Mimosas (D768)

En 1884 Félix Martin fait bâtir les Cistes, tandis que Aublé est chargé par Lacaussade des plans de Saint-Jacques et par La Chapelle de ceux des « Anthémis » (D778)

En 1885 seule est construite Saint Antoine par Pierre Aublé (D778).

En 1888 est édifié en face des Anthémis le chalet Le Soleil (D778). En 1897, Barthélémy Icard, entrepreneur à Marseille, fais bâtir Sans Souci et Saint-Foix fait bâtir Myrienne (D778)

1903 voit la construction de mon joyeux (778), 1904 celle de Pierrette par Aublé pour son cousin (D778). 1905 enfin la bourrasque pour le lyonnais Bourras (778)

La laiterie où Mme Jantzen semble s'être retirée en 1901 (villa le Val Clos) est également située en D778 comme le sera Lou Paradou en 1910. Nous n'avons pu déterminer la situation de la villa de Habay figurant cependant sur la parcelle D778 depuis une date antérieure à 1882, époque à laquelle il perdit à Saint-Raphaël sa fille Élise.

[Album photographique p. 194](#)

Sur les 27 constructions édifiées dans ce quartier en 25 ans, Aublé en réalisa 17. Nous exclurons le temple des constructions d'Aublé pour ce quartier pour constater que, hormis El Keif et ses éléments mauresques, et Pierrette qui relève du pavillon normand, toutes ces villas appartiennent à un même type qu'on peut qualifier de palladien. Ce quartier est exclusivement résidentiel.

Le quartier des Cazeaux

Ce quartier jouxte au sud le quartier du plateau Notre-Dame, suit la crête de la colline Saint-Sébastien, et s'arrête au quartier des Plaines, domaine communal jusqu'en 1894.

Le tracé des voies de ce quartier est ancien, voire antique. Nous voulons parler du chemin de Saint-Sébastien et du chemin de Saint Raphaël à Boulerie par les Plaines.

Les autres voies, le boulevard des Anglais, le boulevard Saint-Nicolas, la rue Pierre Curie, le boulevard des Lions découpent géométriquement l'ancienne parcelle 745 : il s'agit là d'une voirie de lotissement.

Le chemin Saint-Sébastien à son point le plus haut conduisait à une chapelle votive, voisine des tombes néolithiques. La dédicace de cette chapelle à Saint-Sébastien, indique assez un culte à Dionysos. Les grandes citernes romaines, situées là, ont été utilisées par la Compagnie des Eaux jusqu'à une date récente. Il nous a été communiqué un plan datant de 1952. La stèle qui les couronne commémorant leur remise en eau lors de l'adduction des eaux de la Siagnole, fort curieusement, ne peut que provenir des toitures de la petite galerie du Louvre. Elle est en tout cas identique à celles qui sont encore en place et qui ont été remplacées après les incendies de la commune. On sait que Carvalho et Pozzo di Borgo ont fait des achats à Picard le démolisseur ; le grand fronton de la petite galerie est à la Punta ; ici nous n'avons qu'une souche de cheminée. À cet endroit le chemin de Saint-Sébastien se divise ; la branche sud conduisait à une bergerie située à l'angle de l'actuel boulevard des Lions et à une savonnerie en haut du Rébori.

La première villa dont nous avons trouvé trace dans ce quartier est la villa Mon Désir construite pour Madame Larrouil en 1881. Était-ce dès l'origine cette villa palladienne dont la toiture est dissimulée par une balustrade, les angles supportant des vases de fonte ? Cela est peu probable. Devenue en 1900 la propriété du capitaine Noël, elle est considérée comme une construction de 1896. La première villa dut alors être complètement remaniée. Elle prend le nom de Tibur.

En 15 ans dix villas vont être construites sur la parcelle D745. Dans la décennie suivante quatre seront édifiées sur la parcelle mitoyenne à l'est, D 368 et l'un à l'ouest D 651.

Il semble que la parcelle 745 ait été la propriété de la Société des Terrains de la Méditerranée.

Paul Duval achète son terrain en 1881 et confie la construction de la villa à Rizzo, sans doute un architecte local, dont nous savons seulement qu'il a dessiné les plans de la villa Saint-Pierre en 1886 et celle des Rochers avant 1892. Nous avons rattaché la villa Duval à la catégorie des villas palladiennes prenant en compte son fronton et la terrasse qui la précède.

En 1883, deux collaborateurs d'Aublé construisent pour leur usage, l'un une villa palladienne Begin, l'autre une villa orientale : Chacot.

Cette même année Aublé construit pour un anglais Henri Parker l'Estérel, villa anglo-normande et pour un autre anglais William Peel, Saint-François, superbe villa palladienne, dont Les Sphinx, 10 ans plus tard, seront une copie. Mais la villa a été malencontreusement transformée sous l'influence du cubisme. Son caractère ornemental a été supprimé au profit des lignes générales.

En 1884, Aublé construit encore pour Pierre Piegay, une vaste villa palladienne : l'Ermitage. Piegay loura cette villa à Jules Barbier puis à Montfort, peintre orientaliste. Piegay avait dû acheter plusieurs terrains dans le quartier. En effet nous avons trouvé dans un dossier au ministère de la Culture (Var

affaires générales 1492-1489) une lettre datée de 1949 émanant de l'aide foncière domiciliée à Nice qui déclare que la chapelle Saint-Sébastien appartenait à JB Piegay fondateur de la société. Les Piegay auraient tenu cette chapelle du baron Isnard. Or il est conservé aux archives de Draguignan une correspondance entre Isnard et Giraud d'Agay ; pour obéir aux vœux de l'abbé Meyfreidi qui les lui a légués, Isnard restitue à la ville, afin de les rendre au culte, les chapelles de Saint-Sébastien et de Notre-Dame du Bon Voyage (archives du Var 2. 0. 119. 4/1).

En 1887 Aublé construit pour sa tante Madame Roch la villa Les Olivettes, proche de la villa de Chacot dans un style oriental.

En 1897 la villa de Georges Masséna doit être assimilée à La Modeste.

Sur cette même parcelle encore, fut construite Le Coteau, villa italienne, sans que nous ayons pu en déterminer la date exacte au contraire de la villa Turquoise construite en 1906 sur la parcelle D651 et où l'architecte a multiplié les éléments palladiens.

Dans ce quartier l'architecte Barrat se fera construire en 1900 la villa Les Eucalyptus sur la parcelle D368. Cette parcelle est mitoyenne à l'est de la parcelle D745. Autour de 1900 il s'y bâti 4 villas : Olga en 1895, Bon Port en 1897, Les Eucalyptus en 1900, Fleuron en 1906. Nous n'avons pu identifier que celle du parisien Arthur Barrat.

À partir de 1894 la ville avait tenté de vendre les terrains communaux de ce quartier. Elle n'y réussit guère. Une nouvelle tentative fut faite par l'architecte Lions en 1925. À cette époque, on eut l'ambition de créer une infrastructure adaptée aux loisirs. Des promoteurs parisiens intervinrent, tel Prado. Cette tentative échoua encore. En reste comme témoin le théâtre de plein air transformé en église paroissiale, quelques villas de Prado et l'hôtel devenu l'immeuble Le Regina.

[Album photographique TI p.51](#)

Valescure

Les villas du quartier de Valescure furent construites entre 1882 et 1900. Il s'agit pour la plupart de villas luxueuses de style palladien. Ce quartier est à la fois sur Fréjus et sur Saint-Raphaël. La première construction de ce quartier fut le Pensionnat de Jeunes Filles, construit par Aublé en 1882. La date figure dans un cartouche au fronton de l'établissement. Conçu trop vaste pour les fonctions auxquelles on le destinait, acheté en 1888 par le docteur Lutaud qui souhaitait en faire un hôtel de cure, il devint alors l'Hôtel Continental. C'est à cette époque que la maison de garde et celle de cantonnier furent transformées en villas. La maison de garde en particulier, résidence du docteur Lutaud, est d'un style anglo-normand propre à celui de bien des communs de ces aristocratiques villas.

La « maison de cantonnier » devint par l'adjonction de bow-windows au sud une villa anglaise une fois propriété de JE Jessup en 1898.

En 1882, s'était ouvert sur la commune de Fréjus, le Grand-Hôtel de Valescure dont les plans étaient dus à Aublé. On lui avait adjoint un kiosque à musique. Cette année-là, Aublé avait également construit une grande villa palladienne pour Noël Guéneau de Mussy qui allait disparaître en 1885 non sans avoir préparé pour l'Académie de médecine « un rapport destiné à un grand retentissement » sur les vertus des eaux de Valescure. Ce rapport est demeuré introuvable, cependant Bouloumié, directeur de la Société de Vittel, rachète la villa sitôt la mort de Guéneau de Mussy. C'est certainement sous son égide que se créera la compagnie thermale de Valescure Saint-Raphaël dont le siège social est à la villa l'Île Verte en 1890. Il semble alors que Valescure retrouve sa vocation antique de thermalisme. Nous inclinons en effet à penser que c'est à Valescure que Valerius Paulinius possédait une villa où Pline le Jeune souhaite envoyer Zosime, son affranchi malade car « je me souviens, écrit-il à Valerius, vous avoir souvent entendu dire que le climat y est fort sain et le lait très bon ». La villa l'Île Verte est construite pour Verdier en 1884, par les architectes Ravel et Lacreusette. Il est difficile de reconstituer une villa d'après le peu d'éléments que nous avons pu en retrouver. Cependant l'arête faîtière et l'épi de faîtage que nous avons vu sur les lieux et photographiés permettent d'affirmer compte tenu de leurs décors d'entrelacs et de fleurs de Lys que la villa ne fut pas palladienne. Nous aurions aimé pouvoir identifier A. Verdier, à Aymar Verdier, ce qui eût pu expliquer une villa néogothique. Une filiation avec le général d'empire Antoine Verdier ne serait pas moins intéressante car il est certain que la terrasse de la villa fut décorée de ferronneries provenant du château des Tuileries. Nous en avons découvert deux fragments chez l'entrepreneur Cavallo qui avait exécuté la maçonnerie de la villa. Ajoutons que l'Île Verte semble avoir été le lieu de séjour de Jacques de Reinach.

En 1883 le célèbre chirurgien Léon Labbé se fait construire tout auprès de la villa Guéneau de Mussy, la villa Marguerite qui est incontestablement palladienne. Léon Labbé est un des fondateurs de la Société des Terrains de Valescure. Vint-il s'installer à Valescure dans un but spéculatif ? Croyait-il en la vertu de ses eaux ? Il était, on le sait, un ami de Nicolas Larbaud et soigna Valéry Larbaud enfant.

Autre voisine des Guéneau de Mussy, Suzanne Reichenberg, dont la villa, plus modeste que les précédentes doit néanmoins être classée parmi les villas palladiennes de la station. On connaît les liens qui l'unissaient aux Brohan. Sa mère était morte au service de Suzanne Brohan qui l'avait élevée. Peut-être fit-elle construire cette villa par Aublé pour héberger Madeleine Brohan dont la santé délicate exigeait le climat de la Côte d'Azur. En 1884, Houtelet construit pour le docteur chargé une superbe villa palladienne comme celle qu'édifie à la même époque Ravel pour les Carvalho.

En 1886 c'est une villa anglo-normande : Le Maquis que Félix Martin commande à Houtelet.

Cette même année un autre médecin le docteur petit s'installe à Valescure et fait bâtir par Ravel et Lacreusette « le Chalet des Cigales » proche du Pensionnat de Jeunes Filles. Nous n'avons pu identifier la villa Les Pins construite la même année sur la même parcelle... mais dont il est spécifié au cadastre qu'elle se trouve au Pédégal.

En 1889 apparaissent deux villas dans ce quartier qui n'est plus désigné comme celui du Pensionnat mais de l'Hôtel Continental. Il s'agit des villas de Céalis, acteur à l'Odéon, et de celle d'Ange François Mariani que ses produits pharmaceutiques ont rendu célèbre aussi bien que son mécénat artistique. Le parc de la villa a été morcelé ; on y a construit une tour d'un effet assez fâcheux et récemment ce qui est resté a été amputé de la largeur d'une voie nouvelle dite « Corniche varoise ». Le charme des routes sinuant dans Valescure disparaît !

En 1890 Pierre Aublé construit deux villas à Valescure ; l'une pour Evelyn Broadevard – Hermitier de Londres est assurément palladienne tandis que l'autre Les Chênes est de style anglo-normand.

En 1893 c'est vraisemblablement Aublé qui construit à l'ouest des « Chênes » la charmante villa palladienne les Amaryllis ainsi que celle plus somptueuse et plus imposante les Sphinx pour le Dr Kuhn. Contrairement aux indications du cadastre il n'habitait pas l'inexistante rue des Serbes à Paris mais la rue Scribe où il devait être voisin de Mariani.

En 1898 Hector Nelson et Charles Call, londoniens l'un et l'autre, se font construire de vastes villas d'un style suffisamment singulier pour que nous ayons pu les qualifier d'anglaises. Il faut bien entendu les rapprocher des Agaves, transformée cette année-là et de la villa de Lord Rendel, surgit en même temps que l'église anglicane l'année suivante.

Nous n'avons pu localiser certaines villas comme celles de Théodore Rivière, de Sydney Bentall ou de Sergent à Vaulongue. Peut-être correspondent-elles l'une ou l'autre aux Asphodèles ou à La Clairière que nous n'avons pu identifier mais dont la construction date de ces années-là. Quant à la chapelle catholique située sur Fréjus, qu'on peut certainement attribuer à Aublé tant elle est d'un esprit voisin de ses constructions, il a été impossible de la dater exactement. Elle est en tout cas antérieure à la publication du livre de Stephen Liégeard qui la mentionne.

Ce quartier élégant dont les bâtiments furent codifiés par le cahier des charges d'un lotissement, où furent prévus à la fois voirie, transports, lieu de culte, d'hébergement et d'agrément, ne fut cependant jamais un quartier homogène. Il se peupla peu à peu d'anglais qui disparurent en 1939 et négocièrent leurs propriétés après-guerre. Aujourd'hui ces parcs sont en voie de lotissement et le golf lui-même qui appartient encore à un Anglais, atout cependant considérable pour la station, et en voie de disparition.

Boulouris

L'urbanisation du quartier de Boulerie commença vers 1870 avec l'arrivée du peintre Hamon. Nous considérerons comme faisant partie du quartier de Boulerie les villas édifiées entre le Rébori et le Dramont jusqu'à la pointe de Pierre Blave. Les villas se sont construites de part et d'autre du chemin de la douane. Les deux seules constructions à l'écart du littoral sont le Pensionnat de Jeunes Garçons en 1883 et le Grand-Hôtel de Boulerie en 1889.

Album photographique TI p.52 à 54

Nous aurions aimé démontrer que ce quartier s'est élaboré de façon concentrique, de la villa Hamon (1868-1870) jusqu'à celles de Desanges et de Leygues (1905) qui en forment les limites extrêmes. Pour plus de clarté cependant nous décrirons l'occupation des parcelles d'ouest en est.

Jules Barbier, le Librettiste de Gounod, s'installe en 1880 dans une modeste villa au Rébori. La villa fut par la suite modifiée sans doute en 1888, l'année où il loue l'Ermitage à Piegay. La villa reste à longtemps isolée puisque nous ne trouvons pas d'autres constructions sur cette parcelle (D 798) avant la villa de Desanges en 1905, villa aujourd'hui remplacée par l'ensemble immobilier « les résidences du nouveau port ».

En 1883, sur la parcelle D697, Pierre Aublé construit pour Gabriel Euvrard un charmant pavillon dans l'actuel parc de Santa Lucia et Émile Noël, au nord du chemin de la douane, dans un parc de 3 hectares, fait bâtir la villa Saint Raphaël, œuvre d'architectes à coup sûr : l'analogie avec l'élévation du château de Castries est frappante et les préceptes de Palladio mis en vigueur. Un ensemble résidentiel l'a remplacé depuis peu.

Sur la parcelle D712 Hamon s'installe dès son retour d'Italie, sans doute peu avant Hardon. Les deux villas sont très dissemblables, quoique voisines sur la même parcelle. Hardon paraît avoir acheté un peu plus de 11 hectares en 1869. Il n'apparaît pas qu'il ait vendu du terrain à Gustave Claudon qui fait construire en 1882 la villa Georgette sans doute par Hardon lui-même. En effet les deux villas étaient l'une et l'autre d'un type que nous avons qualifié d'italien. Une 3e villa leur ressemblait étrangement, due également à Hardon : Clothilde, au pont des Tasses. La villa Georgette devenue centre de thalassothérapie a disparu sous les adjonctions récentes. En dépit de la réglementation applicable aux constructions dans ce secteur, on l'a flanquée d'un immeuble de studios.

Au cadastre ancien, le numérotage des parcelles est souvent incertain. La villa de Marc Martin est indiquée comme étant édifiée sur la parcelle D690, ce qui est improbable. En effet, il s'agit de la villa Beau Rivage, proche des Bruyères. Il faudrait alors imaginer une enclave de D690, dans D712. Quoi qu'il en soit, c'est là une villa palladienne construite en 1879.

En 1882 les jardiniers Antoine et Henri Tordo se font construire, symétrique à la villa Raphaël par rapport à la voie ferrée, une maison sur la parcelle D690. Sur cette même parcelle Hardon construit en 1883 -ou plutôt dans le 2nd semestre de 1882 - deux villas : l'une Clothilde déjà citée pour Joseph Tardieu, l'autre pour son fils, la villa Louise de style anglo-normand.

La villa Les Genêts construite en 1890, presque en vis-à-vis de la villa Louise, mais sur la parcelle D368, est également de style anglo-normand. Elle fut achetée par un peintre anglais William Arthur Pitt Taylor en 1898.

Les trois dernières constructions pour cette période sur ces parcelles furent Les Lentisques pour Edouard Claudon en 1897, et le château de Robert Clavet en 1907, en D 712, et la villa Philis pour Louis Rey en 1902, en D713.

À la Péguière Madame Arnoult possède une petite maison en 1881 mais depuis quelques années déjà le docteur Lagrange y est propriétaire d'une étrange villa mauresque à laquelle, en 1886, la villa du docteur Tardieu ne cédera en rien. La villa mauresque de Mademoiselle Siegfried (D 369) est construite également en 1886. Son architecte Ravel construira sur la parcelle voisine en 1889, le Castellet (D 349) ; peut-être est-il encore l'architecte de la villa Maurice que nous serions enclins à attribuer à Pierre Aublé tant sa façade sud est proche de l'Estérel ou des Chênes.

Pour Édouard Siegfried, Ravel construit aussi le Manoir. De l'ancienne construction ne reste que le puits dans la cour et la rampe de l'escalier. C'est à Ravel que le docteur Déclat demande la Maisonnnette (D344) qu'il faut vraisemblablement assimiler à la villa Tabou. Declat est arrivé à Saint-Raphaël avant 1877. Sans doute confiait-il à Ravel en 1886, des travaux de modifications plutôt que la construction même de la villa. Nous n'avons pu repérer l'autre villa élevée sur la parcelle D 344 en 1903 pour Ernest Colombo.

Nous n'avons pu qu'en partie identifier les villas construites sur la parcelle D 342. Elle se situe à l'est de la halte de Boulouris. La plus ancienne est la villa Mireille, certainement antérieure à 1882 ; la villa de Philémon Courdouan fut construite en 1884. En 1894 on construit sur cette parcelle à la fois pour Languenick, la villa la Feuille aujourd'hui la Feuilleraie, et pour Madame Rochesantier une villa qui semble avoir disparu. En 1903 deux villas surgissent, l'une pour Madame Comparini l'autre pour Marius de Hesse de Persan. Construite par Mourzelas, cette villa figure dans l'ouvrage « Villas de la Côte d'Azur ». Elle a été très remaniée extérieurement. Par extraordinaire, l'intérieur semble intact.

Mitoyenne de la villa Mireille (D 342), la villa Victor (D 307) est une villa palladienne de 1883. De l'autre côté du chemin de la douane, d'ouest en est, il semble qu'ait été construite la villa anglo-normande de Fichet vers 1910, puis la villa d'Auguste Charlier somptueusement palladienne, œuvre de Pécout. Nous ne savons quelle était la villa Bagatelle appartenant à Jules Gresland avocat à Paris en 1899.

La villa Marie a disparu ; de la Pescade il ne reste que le portail ; en 1884, Ernest bounin a fait aménager un poste de douane qui prit le nom de Vent du Large. Cette villa a été remaniée ultérieurement par Darde.

En 1891, Crozet Noyer, un Marseillais, fait édifier une villa à la plage de Boulerie (actuellement Aigue Bonne). Quoi qu'étant plus récente cette villa est semblable à la villa Monneret édifiée au quartier des arènes sur la parcelle 402 section AS du nouveau cadastre. La plus étrange villa de cette parcelle fut celle construite par Coquart en 1893 pour Edouard de Morsier mais la plus élégante le fut par Pierre Aublé pour Flachon en 1913.

À la limite de Boulerie et du Dramont, Paul Breu, Henri Estelle et Georges Leygues achetèrent des terrains en 1903 et firent bâtir en 1905. La villa de Paul Breu est surprenant de simplicité ; son seul détail architectural intéressant est l'encadrement des fenêtres en porphyre du Dramont. La villa voisine est par contre d'une ostentatoire richesse. On a joué du porphyre, des fers forgés, de la terrasse dominant la mer.

A l'époque que nous étudions, les villas sont juxtaposées sur les parcelles et, en dépit d'une halte de chemin de fer, le quartier ne s'est pas constitué.

Agay

Nous considérerons comme étant le quartier d'Agay un territoire situé au nord du Dramont et recouvert par les feuilles D 2 et C de l'ancien cadastre. L'urbanisation en a été relativement tardive puisque la trentaine de villas que nous avons pu recenser à la matrice cadastrale ont été construites après 1890. Leur édification s'est accompagnée de celle de cinq hôtels, d'un lieu de culte et bien entendu de l'aménagement de la voirie. Il convient de faire abstraction du château et du Castellas bien antérieur à cette période comme de l'Ermitage de la Sainte-Baume et du signal du Dramont. Outre ces bâtiments, n'existaient avant 1890 que trois constructions au Cap Roux : deux bastidons, l'un appartenant à Antoine Mourlan (Cn 1881), l'autre à Jean Bernard Sube (Cn 1883) et une maison (Cn 1881) que maître Laugier, notaire à Marseille achète en 1902 à un entrepreneur cannois : Jacobi.

Le bastidon de Sube, agrandi après 1901, deviendra l'hôtel Sube où se déroule une partie du roman de Scott Fitzgerald tendre est la nuit. On sait que deux romans sont nés des séjours raphaélois de Fitzgerald. Dès avant 1884, le banquier Courbon possédait une maison au lieu-dit Aire Peyronne (D 269-270). Il semble qu'après 1892 elle devienne la propriété de Joseph Philémon Reynier, qui, la modifiant lui donna le nom de villa Roseline. Il a été impossible de la localiser.

En 1881-1882, la Société Anonyme des Carrières de porphyre de Saint-Raphaël est propriétaire d'une cité ouvrière comprenant des maisons individuelles, des maisons de groupe, un cercle, des écuries et des logements de barrettiers. Ces constructions qui figurent aux cases 99, 28 et 477 de la matrice cadastrale occupent les parcelles D220, D224 et D226 de l'ancien cadastre. Elles sont situées dans la partie ouest du quartier en arrière du cap du Dramont, assez proches sans doute à travers les collines de la villa Roseline. Il n'en reste aujourd'hui que l'école et une seule maison, à l'appareil très soigné de porphyre du Dramont. Leur restauration serait peu de chose. La villa Alfonsa, construite en 1881, villa du directeur, a été heureusement rachetée et conservée. Hélas un crépi rose masque l'appareil de ses murs. L'église en bord de mer est toujours affectée au culte.

La nouvelle urbanisation se fait par groupes de villas. Peut-on parler de lotissement ? Il ne semble pas qu'il y ait lotissement à proprement parler. Nous connaissons l'existence de la Société des Terrains de la Méditerranée dont le règlement est déposé aux minutes de maître Sidore, notaire à Fréjus. Cette société ne faisait pas exactement acte de lotisseur. Elle vendait des parcelles ou des parties de parcelles à des tiers, prévoyant des obligations de clôture, d'écoulement des eaux, de distance de construction.

Il s'agit d'opérations différentes dans les cas mis ici en évidence. En mars et avril 1899, Giraud d'Agay vend des terrains (Saint Raphaël Journal des 12 et 26 mars 1899, des 2 et 6 avril 1899). On connaît le nom des acheteurs : Eugène Brieux (20000 m² à la pointe d'Anthéor), Paul Breyant (6000 m²), Férouillat, directeur du « Lyon Républicain » (10000 m²), Maurice Bernard, avocat à Paris (3000 m²), Félix Décori, avocat à Paris (3000 m²), Paul Gervais, peintre (4000 m²). Mura, grand commerçant à Paris achète lui en deux fois 4000 m² puis 3000 m². Ces parcelles vendues ne furent pas toutes bâties. La plupart sont morcelées. C'est ainsi qu'en 3 ans cinq villas sont construites sur la parcelle C 67 :

- 1899 Breynat villa Pandotti ;
- 1900 Valtat et Viverge ;
- 1900 Valtat et Gervais

Auxquelles viendront s'adjoindre en :

- 1903 Marsac de Bernis (hôtel)
- 1904 Bertout
- 1906 Lumière
- 1907 Anglade

[Album photographique TI p.55](#)

Sur la parcelle 120 bis construisent Danillon, Frachon, Béranger et Auby respectivement en 1904, 1905, 1907 et 1908.

Eugène Brieux garde peu de temps la villa l'Etoile achetée à Madame Middleton Morey. Sur les terrains Giraud d'Agay il fait rapidement construire une vaste villa (C69). Elle est achevée en 1900. A cette époque il connaît déjà le succès. Sa villa d'Anthéor s'appelle Blanchette du nom de la pièce qu'en 1892 il avait donné au Théâtre Libre. Son œuvre est marquée par les préoccupations morales. Il se penche sur ce que la revue « Le Théâtre » appelle les drames de la vie ordinaire. Il est un de ceux qui contribuèrent à faire entrer à la Comédie-Française les personnages de la petite bourgeoisie que par ses origines il connaissait bien. En 1899 il entre à l'Académie française.

Paul Breynat dit Bertnay, journaliste lyonnais, fait à la même époque construire sur la parcelle voisine, (C67), la villa Pandotti, qui, d'abord relativement modeste, sera agrandie en 1911 ; elle passera de 19 à 36 ouvertures. Elle est située à la pointe des Vieilles, proche de l'actuelle phare de la Baumette dans la partie est de la baie d'Agay. Bertnay publiait à la fois dans le Petit Parisien et l'Illustration des romans populaires. On peut penser qu'outre les relations qu'il entretenait certainement avec Ferrouillat, c'est lui qui amena les Baschet à s'installer à Boulouris. La parcelle C67 est énorme ; elle englobe tout le rastel d'Agay et descend jusqu'à la mer. La mention quartier des pointes Vieilles indique assez que les villas sont situées en bord de mer et non sur les hauteurs. Albert Viverge en 1900 fut donc le voisin immédiat à la fois de Bertnay et de Louis Valtat qui se fait construire deux villas, l'une en 1900 l'autre en 1901. Dans les toiles qu'il y peint, la forte lumière raccourcit la perspective, la chaleur dissocie la matière et la fait scintiller. L'ombre des arbres, les contre-jours évoquent l'art japonais. Sa peinture est diffraction de la lumière. Il est très possible que Léon Detroy qui travaillait nous le savons à Anthéor en 1897, ait attiré Valtat.

Leurs œuvres sont bien différentes de celles de Paul Gervais, qui sur cette même parcelle se fait bâtir la Lézardière. A son propos citons le dictionnaire Larousse : « Il a donné des toiles de grande dimension auxquelles on ne peut refuser l'imagination ». Sa peinture est souvent allégorique. Il est piquant cependant de retrouver dans celles que nous reproduisons (La décadence de Rome vue au dix-neuvième siècle), le paysage du cap Roux. Plus piquant encore de savoir qu'il fut, comme Bissière, l'élève de Gabriel Ferrier. Avec Ferrier, Gervais participe à la décoration du casino de Monte-Carlo. C'est à lui qu'est confiée la salle Schmitt en 1905. Né comme rivière à Toulouse et dans les mêmes années, sa peinture correspond à cette sculpture : elles sont l'une et l'autre temporelles, reflet d'une époque définitivement révolue ; leur art est un héritage et non une création. Si charmante que fut la nymphe conçue par Rivière pour la fontaine de Valescure, elle ne révèle aucun génie.

Plus au nord, à la plage d'Aurelle, Léopold Cabanis possède en 1896 une villa qu'il vend à François de Veyssière, journaliste à Lyon qui la fait aussitôt agrandir. En 1900 l'avocat parisien Jules Germain fait bâtir La girelle au cap Roux (C 50), dans le lieu isolé des calanques du Trayas où Guichard s'est fait construire une maison trois ans auparavant, qui en 1905 deviendra Hôtel. Le peintre Buffet-Challié y fit plusieurs séjours. Il habitait Versailles comme Valtat qui peut-être l'incita à venir.

Madame Kinceler du Croquet habite également Versailles quand elle se fait construire une villa dans ce même quartier en 1902.

Gustave Deloy, en 1907, s'installe lui aussi au Cap Roux ; il semble qu'il achète et fasse agrandir l'aile ouest de l'hôtel Guichard. Nous n'avons pas trouvé de renseignements plus explicites. Nous aurions aimé en savoir davantage sur Gustav Deloy dont la femme souhaite léguer le portrait exécuté par Roybet à l'école des beaux-arts. Ce leg est refusé par le directeur qui refuse d'acquitter les droits et déclare que ce portrait n'entre pas dans le cadre des collections de l'école (archives nationales AJ 52/448).

Nous ne mentionnons que pour mémoire le pavillon de bois que possède au Cap Roux en 1904 Pierre Pricco, époux de Louise Mossello résidant à Cannes, 17 rue d'Oxford. Quant à Claude Antonin Lumière, il doit certainement à sa qualité de lyonnais le privilège de pouvoir s'installer sur la parcelle C 67 en 1904.

Nous ignorons qui fut Gabriel Gaupillat, qui « en son hôtel 42 avenue d'léna donne également pour adresse « Les cabanes du Trayas » dans « l'annuaire Paris mondain et la Côte d'Azur en 1914 ».

De l'autre côté de la baie à Camp Long le même phénomène joue. Ceux qui s'y installent ont certainement été au préalable en relation en raison de leur origine ou de leurs activités.

Le premier arrivé est Célestin Allard, rédacteur à la lanterne dont Saint-Raphaël Journal, le 22 mai 1898, annonce qu'il se représente aux élections à Trans. Son gendre, Maurice Donnay, lui succède dans cette villa Lysis qui devient alors un des hauts lieux du parisianisme sur la Côte d'Azur. La villa existe encore bien que remaniée. Nous n'avons pas été autorisés à la photographier. Sur la même parcelle l'actrice Polaire possède d'abord un chalet en 1900 puis une villa en 1903.

En 1905, toujours à Camp long, au sud de la parcelle de Donnay, le peintre Albert Fourié fait construire une vaste villa. Elle doit être à la mesure de son succès et de sa fortune.

Déjà auparavant, Jules Giraud, sociétaire des artistes français possédait une modeste villa à flanc de colline, voisine de celle non moins modeste de Louis Manoël de Saumane.

[Album photographique TI p.56-57](#)
Albert Sue, dont la villa s'élève sur les mêmes parcelles que celles de Donnay, et de Polaire, appartient certainement à une vieille famille locale. Sa femme s'appelle Thérèse Espitalier. Or la liasse 710 de la série Q des archives du Var est consacrée à la vente des biens de Thérèse Espitalier-Pélissier, émigrée.

Nous n'avons pu déterminer quelle était la villa de l'industriel lyonnais Gabrielle Trichard. Nous savons seulement qu'elle était au Castellas. Il est probable qu'elle s'appelait « portus Agathon ».

Parmi les résidents de ce quartier, seul Dominique Adémard n'a sans doute pas fait partie du groupe. Préposé aux douanes il a construit au Castellas en 1900, sur la même parcelle que le poste de douane où il exerçait peut-être son activité.

Le problème est sans doute différent au centre de la baie, entre le château et la rivière d'Agay où aucun lien ne semble exister entre Madame Rauscher, le docteur Danillon, le capitaine Béranger, et Antoine Frachon. Ils possèdent des villas peu importantes. Il est remarquable cependant que

Madame Rauscher, entre 1902 et 1909, fasse bâtir deux pavillons, une villa, trois maisons. Il ne peut s'agir là que d'une spéculation.

En 1888, Maupassant va conclure ce chapitre sur Agay sans mentionner Bunau Varilla, Directeur du « Matin », qui non seulement se fit construire à la plage une somptueuse villa mais eut l'idée d'aménager le quartier qui lui doit son bureau de poste.

Mais la plus charmante villa d'Agay est à coup sûr celle de l'architecte florentin Del Pica, qui en 1927, construisit pour son usage une villa où il se plut à appliquer tout l'enseignement de Palladio.

[Album photographique TI p.58 à 60](#)

Chapitre III

Étude stylistique

ÉQUIPEMENTS PUBLICS

Terrasses et squares :

Album photographique TI p.61-62

Le nouveau centre urbain de Saint-Raphaël, délimité par la voie ferrée au nord, la mer à l'ouest et au sud, la colline à l'est, était relativement étroit ; le besoin de jardin public s'y faisait peu sentir : il y fut néanmoins pourvu.

La Promenade des Bains est la seule commande officielle passée à Pierre Aublé pour la ville. On connaît par les délibérations du Conseil municipal des 10 juillet et 13 décembre 1881, le projet qu'il établit et son coût.

La construction du square de la grande batterie sera entérinée par délibération du Conseil municipal en date du 10 avril 1882.

La Terrasse, telle qu'elle fut conçue à cette époque, a complètement disparu ; la chaussée a été élargie et la nouvelle voie empiète sur la mer. Ces derniers travaux ont été dirigés par Mr Badani. On reparle en 1893 de ce square de la batterie ; « La Vérité », journal républicain, publie le 4 juin les comptes de Saint-Raphaël pour 1892 ; il apparaît que le square aurait coûté 12000 francs ; le devis initial aurait en quelque sorte quadruplé.

En septembre 1892, monsieur de Chantemerle qui habite la villa Saint Louis (aujourd'hui démolie et remplacée par la résidence les Cèdres) donne à la ville 106 m² qu'il possède entre sa villa et la mer afin d'en préserver à tout jamais la vue. Enfin, 1893 verra la création d'un nouveau square de 2100 m² sur l'actuelle place Pierre Coullet. On devait y édifier le monument aux morts après la Première Guerre mondiale, après avoir envisagé de l'installer en face de la nouvelle église. En 1892 ce monument, œuvre de Tuby, a été déplacé et réédifié au nord de la voie ferrée avenue Victor Hugo.

Les Bains Lambert :

Album photographique TI p.63

Il ne reste plus rien de cet établissement que quelques cartes postales. Il n'apparaît pas au cadastre ; Son propriétaire n'a pas acheté les lais de mer où il se situe. Il faut se contenter de la description qu'en donne Philippe Jumaud (Notes d'hygiène sur Saint-Raphaël, 1914) : « L'établissement de bains de mer a été construit en 1878 par le père de famille Lambert ; il est établi sur pilotis, en façade, sur une longueur de 50m. Il comprend 5 pavillons reliés par des galeries ouvertes. Ses cabines sont bien aérées et bien closes. En outre, un tremplin permet au baigneur de s'élancer directement dans la mer d'une hauteur de 2 m sans aucun risque de toucher le fond. Par suite d'une installation spéciale, on peut prendre des bains chauds d'eau de mer. »

A partir de 1880, cet établissement est cité dans les guides touristiques :

- Le guide Diamant : les stations d'hiver de la Méditerranée-1880 « un établissement de bains vient de s'ouvrir à Saint-Raphaël... »

- Le guide alphabétique illustré... pour les voyages circulaires- Hachette – 1881, à la rubrique Saint-Raphaël : « l'établissement de bains : Lambert-hydrothérapie, bains de mer chauds »
 - Guide Diamant : les stations d'hiver de la Méditerranée-1883 « Saint-Raphaël est une station toute récente qui présente cette particularité d'être à la fois station d'hiver et d'été... on y soigne le lymphatisme et la scrofule... Il existe un établissement pour les bains de mer chauds. On pratique également les bains de sable chauds » il est également annoncé que le docteur Serrant exerce à la fois à Saint-Raphaël et à Cauterets.
- On retrace l'histoire de Saint-Raphaël en concluant : « sa fortune nouvelle ne saurait qu'une renaissance »

Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur la façon dont Lambert faisait pratiquer ces différents bains et quelles étaient ses installations. Cependant il est peu probable qu'on ait pu chez lui pratiquer les bains de sable tels que le prescrit le docteur Bontemps. En effet son établissement occupe toute la largeur d'une calanque ; l'actuelle plage du Veillat est artificielle.

Quoi qu'il en soit, Saint-Raphaël est certainement l'une des premières stations à avoir pratiqué ce qu'on appelle aujourd'hui la thalassothérapie.

Album photographique TI p.64

La nécessité d'une plage artificielle apparut au Conseil municipal lors de sa réunion du 22 juin 1929 (archives du Var 2.0. 119. 5. 3) : « Comme à Cannes et à Monte-Carlo qui font effort pour accaparer une clientèle qui déserte de plus en plus notre station ». Les Bains Lambert disparurent vers cette époque lors du réaménagement de la Terrasse des Bains par Georges Giger.

Giger avait conçu les cabines et des douches sous la terrasse qui longeait la mer. En son milieu, cette terrasse dessinait un encorbellement qui recouvrait un cabaret, lui-même sur pilotis et dont l'accès était flanqué de deux minuscules échoppes destinées à la vente de produits locaux (savons, essences de fleurs, fruits confits...)

Georges Giger était né à Grenoble le 3 juin 1886 ; il est mort à Saint-Raphaël le 4 décembre 1976. On lui doit une œuvre de qualité qui comprend des constructions aussi diverses que la Terrasse des Bains en 1927, le Grand garage des Bains en 1927 en béton armé, la villa Clarté avenue Paul Doumer, la Casa Toscana route de Valescure, la villa Badine en 1929 boulevard Charles Lafont, et surtout le Grand-Hôtel de la Baumette fermé en 1892, pour lequel Giger imagina cuisine et salle à manger au dernier étage.

Vers 1960-1965, la municipalité souhaite reconstruire la promenade en gagnant sur la mer. On a obtenu un large trottoir sans caractère et d'une désespérante sécheresse, en cet endroit qu'il eût fallu planter d'arbres et traiter en jardin. Il a été prévu 3 accès à la plage : celui de l'ouest est resté inachevé. Quant à ceux de l'est le résultat est peu satisfaisant ; cependant tant le dessin de la spirale en pente douce que celui de l'escalier du passage souterrain étaient séduisants. Mais outre que l'escalier est trop raide, Le passage souterrain inondable, l'architecte a été desservi par les matériaux qu'il a employés.

Les bains de sable de mer (Philippe Jumaud « notes d'hygiène sur Saint-Raphaël »)

Les bains de sable de mer surchauffés par le soleil sont très employés à Saint-Raphaël ; ils ont été reconnus efficaces contre les rhumatismes chroniques, les nodosités arthritiques...

Ces bains de sable ont une durée variable d'un quart d'heure à 1 heure suivant les indications du médecin. Tout le corps peut être couvert de ce sable brûlant. Pendant ce bain on aura soin de préserver la tête de l'action directe du soleil au moyen d'une ombrelle blanche doublée de vert. Par de hautes températures, le bain de sable provoque d'abondantes transpirations qui seront favorisées, au sortir de la couche de sable, par le repos dans une couverture de laine qu'on aura eu soin de faire chauffer au soleil.

Les kiosques à musique :

[Album photographique TI p.65](#)

Il existait à Saint-Raphaël, au moins deux kiosques à musique, un sur la Terrasse des Bains l'autre à Valescure. Il semble que ces kiosques étaient livrés prêts à être montés, par l'usine Carré de Paris (Planat - Construction moderne-première année). Le même est livré à Menton en 1885.

Celui de la Terrasse des Bains a disparu depuis la dernière guerre. Il avait d'ailleurs été déplacé sur la promenade et son transfert le 18 juillet 1892 avait coûté 115 francs.

Celui de Valescure était encore en place au mois de mars 1983 ; au mois d'août suivant il avait disparu. C'était une légère structure de bois, octogonale, de 4 m de diamètre environ ; la toiture de zinc surmontée d'un lanternon, était bordée d'une dentelle de bois. À chaque poteau correspondait un acrotère également en bois dentelé. Les pièces de bois qui servaient de rambardes étaient nues. Le kiosque de Valescure existait déjà en 1887. Stephen Liégeard le mentionne ; décrivant le Grand-Hôtel (plus tard hôtel Coirier) il loue « la belle ordonnance de son architecture, ses perrons d'éclatante blancheur, son parc qui est une forêt... son kiosque sans musiciens, et la douce mélancolie dont l'image semble en garder le seuil. » Au fil des années, ce kiosque sera toujours mentionné dans les guides touristiques.

On était, il faut en convenir, fort amateur de musique à Saint Raphaël à cette époque. Outre Gounod et les Carvalho, Jules et Pierre Barbier qui y eurent leur villa, on y rencontrait Michel Carré, Ambroise Thomas, Gustave Nadaud, Vincent d'Indy qui d'ailleurs plus tard se fera construire par Lebon une villa à Anthéor.

[Album photographique TI p.66](#)

Un jeune compositeur, Marcel Cristiani, vivait et écrivait à Saint Raphaël. Il jouissait alors d'une réputation certaine. Il mit en musique les poèmes d'Armand Sylvestre, hôte également de la station et écrivit la messe d'inauguration de la nouvelle église.

Plus tard il existera sur la promenade en 1894 l'équivalent de l'actuel kiosque à journaux dont aucun document n'a révélé l'architecture.

Les transports :

[Album photographique TI p.67](#)

L'ancienne gare du PLM a disparu en 1961. Celle qui existe actuellement va également disparaître et faire place à un ensemble futuriste dans le goût de celui qui existe à Cannes. Il eut cependant été plus habile d'essayer de retrouver le style de la première gare et de rendre à Saint Raphaël le caractère spécifique du dernier quart du XIXe siècle qui correspondait à l'époque de sa vive expansion.

Tout d'abord il n'y eut à Saint-Raphaël qu'une simple halte, léger abri posé au bord de la voie, estimé par les services fiscaux comme pouvant fournir un revenu de 35 francs. La gare démolie en 1961 avait été construite en 1886. Il semble qu'il ait existé cependant, dès avant cette époque, une construction suffisamment élaborée pour qu'on puisse, durant l'épidémie de choléra de Toulon en 1884, soumettre voyageurs et bagages à la désinfection.

La gare de 1886 était un bâtiment néoclassique, d'un étage sur rez-de-chaussée ; chaque étage était percé au nord comme au sud de sept ouvertures. De part et d'autre des trois ouvertures centrales, de faux pilastres voulaient donner l'impression de jeux de plans. Ce bâtiment était flanqué de deux ailes d'un seul niveau, destinées à la manutention des bagages. Fenêtres et portes-fenêtres avaient des cordons de pierre blanche. Les trois bâtiments étaient ornés de faux chaînages d'angles. Enfin à l'est comme à l'ouest, un cartouche souligné par les glyphes annonçait le nom de la station.

Cette gare n'était guère différente des autres gares du réseau. Cependant, si par ces dimensions elle était plus importante que celle de Fréjus ou des Arcs voire que celle de Cannes, elle le devait à la présence de Félix Martin ; elle n'avait cependant rien de comparable avec les gares de Toulon ou de Nice.

La gare des Chemins de Fer du sud, quoique tête de ligne du Saint Raphaël-Hyères, sera semblable aux autres gares de ce réseau hormis celle de Nice.

Le château d'eau, le quai couvert, les lieux d'aisance n'apparaissent au cadastre qu'en 1889.

Marseille s'était trouvée reliée à Paris dès 1857, Toulon en 1859. Le chemin de fer atteindra le Var en 1864 et Nice à la fin de cette année-là.

L'embranchement joignant les Arcs à Draguignan est achevé en 1864, époque où on le sait, Félix Martin est en poste à Draguignan. Il épouse d'ailleurs en 1867 la fille de l'ingénieur en chef des Mines, détaché au contrôle des chemins de fer PLM à Marseille.

Dès 1853 on avait envisagé la construction d'une voie qui s'écartait de la côte. Les conseils d'arrondissement demandèrent alors qu'il soit procédé à une étude d'une voie ferrée de Rognac au Var par Aix-en-Provence. Le Conseil général du Var avait appuyé cette proposition. Or il faut noter que c'est le projet préconisé par le Conseil général des Bouches-du-Rhône qui fut retenu. Le « Central Var », plus direct, offrait l'avantage de favoriser l'exploitation et l'exportation des produits de l'arrière-pays.

Des embranchements auraient permis de rejoindre le bord de mer. Au demeurant ce trajet, préconisé en 1883, reliait Avignon à Nice en économisant 100 km de voies. On peut penser que c'est celui qu'adopterait le TGV s'il devait poursuivre sa route jusqu'à la frontière italienne pour peu qu'on admette la construction d'une voie nouvelle.

S'il est à Draguignan en 1864, Félix Martin y est depuis trop peu de temps pour avoir eu la moindre responsabilité dans le tracé du chemin de fer et au surplus, il n'était pas encore détaché au PLM. L'étude précise de documents, le rapprochement que nous avons pu faire nous amène à affirmer que le trajet actuel de la voie ferrée fut voulu par Marseille et que Jean-Baptiste Meissonnier joue un rôle prépondérant dans cette affaire. D'autres marseillais sont également présents : Hardon, Martin d'Astros, Saint-Foix, Terris, Rey, Pastré ... la Société des Grands Travaux de Marseille, succédant à la Société Méridionale des Eaux et de l'Éclairage, obtiendra les grands marchés d'urbanisme de Saint-Raphaël ; elle aura, lors de sa création son siège social à Marseille rue Venture. Tel ne sera pas le cas de la Compagnie des Chemins de Fer du sud dont le siège social sera à Paris. Elle succède à la Société des Ponts et Travaux en Fer, et si elle est financée par la Société Marseillaise de Crédit Industriel et Commercial, elle l'est surtout par la Société des Ponts et Travaux en Fer et par le baron Jacques de Reinach. Félix Martin en fut nommé directeur le 31 décembre 1885. La compagnie n'exploitait que les lignes à voies étroites ; aussi le PLM admit-il son existence qui ne pouvait être une concurrence. Les Chemins de Fer du sud exploitaient des lignes :

- Draguignan-Meyrargues
- Draguignan-Colomars (par Grasse)
- Draguignan-Saint-André-les-Alpes
- Grasse-Nice

Mais elle exploitait également ce qui est plus surprenant, les tramways de la Côte d'Or et des tramways de l'Isère. Plus tard, elle contrôlera encore la ligne des mines de Vaux. La jonction entre Nice et la vallée du Rhône se fait le 8 novembre 1890. Le trajet n'était que de 162 km soit la moitié en moins qu'en passant par Marseille. Le PLM ne pouvait alors qu'en prendre ombrage. Les projets des viaducs de la Siagne, du Loup, du Patarat, de la Manda, de la Bléone furent établis par Ferrié,

ingénieur des Ponts et Chaussées détaché à la compagnie. Mais des architectes raphaëlois tels Louis Otto ou Ravel y travaillèrent également.

[Album photographique TI p.68](#)

La société des Ponts et Travaux en Fer exécuta les travaux neufs sauf ceux du pont de la Bléone et du réseau du littoral qui furent confiés à la Compagnie Eiffel. Presque aussitôt les difficultés commencèrent. Nous avons déjà relaté le déroulement de l'affaire des Chemins de Fer du sud qui fit à l'époque autant de bruit que Panama... peut-être parce que les mêmes noms s'y retrouvaient. Quoi qu'il en soit, la disparition de Jacques de Reinach alors qu'il rentrait de Saint-Raphaël modifia le cours des choses. Le rapport que nous joignons découvert à la préfecture de police donne un jour nouveau à cette affaire qui, à elle seule, serait matière à un ouvrage. Cependant la présence de ces deux lignes de chemin de fer dont les gares se faisaient face du côté des quais, dont les voies s'imbriquaient pour les commodités du transport, ne pouvait que favoriser l'essor économique du port. Certes il eut été plus rationnel d'implanter ces gares dans la plaine plutôt qu'à Saint-Raphaël où l'espace était mesuré et les voies en partie en viaduc. Il est vraisemblable que Félix Martin souhaita avoir au pied de sa villa les gares, symbole même de sa réussite. Cependant il est peu conforme à son génie de n'avoir pas mesuré les inconvénients d'une gare au centre d'un quartier qu'il souhaitait voir se développer. La mesquinerie d'une prééminence sur Fréjus ne l'effleurait pas plus que le rapport potentiel de la vente des billets de chemin de fer. N'avait-il pas imaginé, financé, construit ce chemin de la plage dont les Chemins de Fer du sud d'ailleurs suivaient le trajet ? N'avait-il pas donné l'eau à Fréjus en même temps qu'à Saint-Raphaël ? Peut-être pensait-il qu'il fallait que les gares fussent dans un quartier résidentiel car Félix Martin pour l'essor de Saint-Raphaël n'a misé que sur le tourisme.

Le port :

[Album photographique TI p.69](#)

Pour un trafic marchandise, l'accès au port était malaisé depuis les gares.

Chacot projeta un tramway entre les gares et le port, qui relierait Boulerie et Valescure à la « station mère ». Le projet fut abandonné sans doute à cause du tissu urbain. Vers 1885 on avait pensé à un chemin de fer à traction de chevaux le long du vicinal n° 11, qui, du quartier des sables amènerait au port le produit de la raffinerie d'huiles minérales. Ce projet n'eut pas plus de suite que le précédent.

Au siècle dernier et jusqu'en 1944, l'étroite rue Alphonse Karr reliait les deux gares au port ; elle était sans rapport avec « l'autoroute actuelle ».

Les travaux de 1886 permettaient cependant l'utilisation presque totale des 2 hectares du bassin. En effet la jetée ouest arrêtait l'ensablement, et le prolongement de la jetée sud permettait l'accostage de bateaux d'un certain tonnage. Cependant, seules les barques abordaient au nord qui, il y a peu, était encore une plage où l'on raccommodait et faisait sécher les filets.

Les maisons de la « Marine » étaient toutes semblables à celles qui bordent encore le cours Jean Bart. Les platanes plantés en mémoire de Bonaparte et du retour d'Égypte grandissaient sans dommage, au nord. À l'ouest il n'y avait rien que le poste de santé (aujourd'hui la douane), le chevet de l'église toute neuve, et la terrasse du « Cercle des Chasses et Régates ».

En dépit des travaux de 1886, l'atterrage de Saint-Raphaël est considéré comme difficile surtout la nuit. Cependant le trafic est en constante augmentation tout au long du 19e siècle comme le révèlent les archives du cabotage. Il entre au port du Liège brut, des comestibles, du pétrole, des houilles, du fer, des matériaux divers et il en sort des vins, du bois, des pavés du Dramont à destination de la France que de l'Algérie, de la Turquie et de la Russie ; partent également les schistes bitumeux de Bozon et la bauxite du Luc dont le transfert teinte de rouge toute la ville.

En 1911 le port est devenu insuffisant pour un mouvement qui a dépassé 40000 tonnes (57510 tonnes en 1910)

Un trafic régulier de marchandises existe avec Sète, Marseille, Toulon, Cannes et Antibes, avec la Corse également ce qui nous a permis d'avancer l'hypothèse d'un transport commun des vestiges des Tuilleries par les Pozzo Di Borgo et les Carvalho. Il existe aussi un trafic voyageur. Mérimée écrivant à Théodore Lagrenée lui signale que le Steambot quitte Marseille le mercredi et le samedi soir. En 1892 le directeur de la Compagnie Commerciale des Colonies Françaises, envisage la création d'une ligne Calvi Saint-Raphaël.

La grande innovation du mandat de Félix Martin fut le trafic régulier avec Saint-Tropez. Depuis le 1^{er} juin 1880, il existe tous les matins un bateau qui part de Saint-Tropez à 05h50, qui arrive à Saint-Raphaël à 10h00 et assure la correspondance du train. En avril 1882 il y aura même un double service journalier et Félix Martin sera président de la Société des Transports à Vapeur de Saint-Tropez. La presse locale se fait l'écho enthousiaste de l'inauguration de la ligne « au moyen du superbe yacht le Lion » (Petit Var 24 septembre 1880). En 1888 le 12 avril, à 11h00, le Bel Ami s'amarre au quai de Saint Tropez à côté du Petit vapeur qui fait le service de Saint-Raphaël. Seul en effet avec une vieille diligence qui porte les lettres et part la nuit par l'unique route qui traverse ses monts, le Lion de mer, ancien yacht de plaisance, met les habitants de ce petit port isolé en communication avec le reste du monde » (Maupassant- sur l'eau)

Depuis le 7 octobre 1881 date à laquelle s'est créée une nouvelle ligne Marseille-Menton, de nouveaux bateaux font escale à Saint-Raphaël. Les archives du cabotage n'ont pas donné le nom des compagnies maritimes ayant un bureau à Saint-Raphaël. La lecture des journaux locaux n'a fourni sur ce point aucun renseignement. Seule l'Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône a pu nous fournir l'histoire de la desserte de la Corse entre 1850 et 1896. La compagnie Valéry qui en avait eu le monopole jusqu'en 1872, le perdit alors au profit de la compagnie Fraissinet. Mais en 1883, les Corses rachetant à la compagnie Valéry les vapeurs qu'elle utilisait sur la ligne d'Algérie créèrent la compagnie Morelli. Il est vraisemblable que c'est à la compagnie Morelli que les Pozzo di Borgo confièrent le transport des vestiges des Tuilleries... ne serait-ce que parce qu'ils affirment que le transport fut effectué par la compagnie Valery. Il est vraisemblable également qu'il y eut à Saint-Raphaël un bureau de la compagnie Morelli mais nous n'avons sur ce point aucune certitude autre que le transport considérable fait tant pour les Carvalho que les Pozzo di Borgo.

L'adduction des eaux :

Album photographique TI p.70-71

Le problème de l'eau dans cette région s'est toujours posé de façon aiguë. Dans un rapport supplémentaire déposé à l'issue de la 2nde session du Conseil général en 1874, il est fait état du mandat à délivrer à messieurs Pécout et Mallet par la compagnie concessionnaire du canal des eaux de la Siagnole (qui alimente Fréjus et Saint-Raphaël en eau), les autorisant à « exposer qu'ils ont totalement achevé les travaux dudit canal et à demander qu'il soit procédé à leur réception » (archives nationales F2/I.1684).

Ils céderont leurs droits à la Compagnie Méridionale des Eaux et de l'Éclairage, domiciliée rue Venture à Marseille, à laquelle succédera la Société Anonyme des Grands Travaux de Marseille. Cette société restera concessionnaire de la distribution de l'eau et de l'assainissement jusqu'en 1955, date à laquelle elle cède toute la région du Sud-Est à la Société Méditerranéenne des Eaux, domiciliée 52 rue d'Anjou à Paris.

En 1890 il est construit une usine au quartier d'Aire Basse et en 1896, des bassins.

Depuis 1880, l'adduction des eaux et l'aménagement d'un réseau d'égouts est perpétuellement à l'ordre du jour du Conseil municipal. Le 12 septembre 1880 un sondage dans le lit de la Garonne laisse espérer un débit de 500 mètres cubes par jour. On décida aussitôt de construire une machine

et des pompes élévatrices. En 1882 il existe déjà un contrat entre la ville et la Compagnie Méridionale des Eaux, dont Pierre Aublé est le représentant. En effet, le 22 octobre le Conseil municipal envisage de lui rembourser les sommes dont il a fait l'avance. Ce même jour, la compagnie propose d'installer l'électricité à Saint-Raphaël. Cette installation sera supprimée comme peu fiable en juillet 1884. En janvier 1885 la Compagnie Méridionale des Eaux envisage de faire venir l'eau depuis la Sainte-Baume ; elle en demande d'autorisation à l'administration en avril. En octobre 1888, l'eau salée ayant remonté la Garonne, il n'est plus possible de distribuer l'eau en ville. La Compagnie des eaux envisage de situer une nouvelle prise d'eau au Peyron, là où sont déjà des puits abondants. Ces puits existent là de toute antiquité et sont vraisemblablement des résurgences de sources situées dans le haut-var.

Le 1er avril 1889 les Ponts et Chaussées du Var proposent un projet de canalisation des eaux de la Siagnole.

Le premier novembre Félix Martin en tant que Maire, déclare qu'il voulait accepter les projets des Ponts et Chaussées mais qu'il sort de sa réserve à cause de l'attitude de Cannes qui prétend à un monopole absolu sur les eaux de la Siagne, comme sur celle de la Siagnole dont le cours est dans le Var. Cannes a obtenu en 1866 une concession provisoire sur la Siagnole. Ni Fayence ni Fréjus, ni Saint-Raphaël n'ont d'eau.

Il est probable que date de cette époque l'idée de reprendre le trajet de l'aqueduc Romain.

Au siècle dernier cet aqueduc et son trajet étaient parfaitement connus. Victor Petit, dans le Bulletin monumental de 1864 le décrit minutieusement car il fut vraisemblablement l'un des plus beaux et des plus longs de Gaule. Il traversait la campagne sur près de 40 km, se séparait en plusieurs bras, offrait parfois de rangées d'arcades. Il fut classé Monument historique en 1886.

Dans le dictionnaire géographique et administratif de la France, Paul Joanne fait état de 87 arcades ; il en demeure aujourd'hui un certain nombre hélas très menacé. On attribue sa construction à Agrippa, auquel il n'est pas impossible qu'on doive également les travaux du port dont la disposition évoque celle qu'il conçut pour les lacs Arverne et Lacuum. Il existait alors un avant-port qui devait se situer au pied de l'actuelle église Saint-Pierre. Un aqueduc secondaire dont font état certaines gravures du XVIII siècle descendait du lieu-dit des Cazeaux, apportant à cet avant-port l'eau douce de citernes destinées au lavage des bateaux. Le 20 novembre 1892 l'ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées Perier vient au Conseil municipal exposer l'intérêt de combiner pour l'adduction des eaux, la source Jourdan à celle de la Siagnole.

[Album photographique TI p.72](#)

Un contrat de 50 ans, renouvelable au gré de la compagnie, sera passé le 30 avril 1893 avec une société de création récente : « La Société des Grands Travaux de Marseille », dont le fondateur est Rebuffel, également ingénieur des Ponts et Chaussées. La société rachète le canal supérieur aux frères Pécout, la concession à la Compagnie Méridionale des Eaux.

« La Vérité », journal polémique il est vrai, se fait l'écho d'étranges bruits : la chambre de commerce de Marseille financerait cette adduction (13 mars 1893), Wallart conducteur des Ponts et Chaussées avait établi un devis de 500000 francs que Mr Félix Martin a repoussé au bénéfice d'un projet de Perier d'un coup de 1200000 francs (26 mars 1893) ; aucun cahier des charges n'a été enregistré pour cette adduction (7 mai 1893)

Félix Martin, nulle part, ne fait paraître de démenti. Les correspondances échangées récemment tant avec la Société des Grands Travaux de Marseille qu'avec la Compagnie Méditerranéenne des Eaux sont troublantes d'imprécisions.

Quoi qu'il en soit l'eau fut amenée à Saint-Raphaël ; à cette occasion l'architecte Nizet fit un relevé de l'aqueduc en 1894 et il y eut de grandes fêtes dont Félix Martin fut le héros, le 14 décembre 1894. On lui dédicaça une fontaine ! Gloire de peu de durée : le 5 janvier 1895 il fut révoqué de ses fonctions.

Les égouts :

Durant tout le mandat de Félix Martin, on ne cessa de se préoccuper du problème des égouts.

Le 23 août 1882, on a chiffré le coût de l'égout pour le sud de la ville (la Ville Neuve) à 21000 francs.

Le 14 janvier 1883 « il est urgent d'installer un tonneau pour recueillir les matières que bien de gens jettent encore clandestinement sur la voie publique, bien des maisons ne possédant pas encore de water-closet. »

Tout compte fait, on procéda de façon traditionnelle ; l'égout fut d'abord établi rue de la République dans la ville haute, puis place de la République, place de la mairie (13 mai 1883) puis corollaire obligatoire, Rue Gambetta et rue de la Garonne (14 octobre 1883)

Le 18 avril 1886 les hoirs Roux demandent que soit modifié le trajet de la Dragonnière aux Cazeaux.

Le vallon de la Dragonnière est indiqué au cadastre de 1826. Il se ramifie au-dessus de l'aire Sainte-Anne ; il est bien possible qu'il s'agisse là de l'ancienne conduite romaine. En effet dans sa partie inférieure la Dragonnière ne se jette pas dans la Garonne mais la double jusqu'à la mer. Ce même 18 avril, Ravel présente un projet d'égout pour la place Alphonse Karr et le cours Jean Bart.

Un dossier conservé aux Archives du Var (2. 0.119.5) concerne la création d'un égout collecteur, celui dont il est question au Conseil municipal du 18 avril. Ce projet est daté du 13 septembre 1886.

Le 17 mai 1891, les riverains de la rue Charles Gounod proposent de faire l'avance des fonds nécessaires à l'établissement de l'égout dans cette voie. Le réseau semble achevé le 26 juin 1892.

Cependant, les rues Amiral Baux, de la Liberté et Jules Barbier ne seront raccordées au réseau qu'en 1913. Ainsi donc, après avoir envisagé d'abord l'assainissement du nouveau quartier, c'est celui du village qui a été réalisé, puis on est passé à la Marine pour enfin en venir à ce que Stephen Liégeard appelle « Martin-ville ».

Construction d'un égout collecteur (Archives du Var 2. 0. 119. 5-8 pièces)

- Compte rendu de la délibération du Conseil municipal du 13 septembre 1886 :
 - a- L'égout entre la place Alphonse Karr et la mer coûtera 6300 francs ;
 - b- La partie en amont de la place Alphonse Karr coûtera 14100 francs - devis descriptif et estimatif de Ravel pour la première partie de l'égout en date du 12 juin 1886 : la rue du Progrès entre la rue de la Garonne et la mer ;
- Plan, profil en long
- Plan d'un égout boulevard Félix Martin (échelle 1/1000)
- Cahier des charges
- Plan de l'égout collecteur entre la place Alphonse Karr et la mer (échelle 1/1000)
- Série des prix
- Profil en long boulevard Félix Martin
- Avis du Conseil Général des Ponts. L'embouchure ne devrait-elle pas être déplacée en inversant le radier de la rue du Progrès ? Et ne devrait-on pas faire un égout secondaire pour la départementale n° 2 ? Il conviendrait de remplacer le réservoir de chasse par des bouches aux trottoirs.
- Il existe 4 types d'égouts : un dalot de 0,40/0,35 sur 162 m ; puis sur 250m un dalot de 0,45 de haut ; puis un type D ovoïde sur 482m60 de haut de 1m sous clef, large de 0,80 à la naissance puis de 0,50 au niveau du radier. Enfin sur 200 30m1 type E en ellipse : axe horizontal de 1m40 ; axe vertical de 0,80.
- Le Conseil des Ponts suggère des dimensions de 1,20 x1.

- L'égout déboucherait ainsi en dessous des mers basses. En supprimant le revêtement intérieur en ciment inutile puisque l'égout est en maçonnerie et non en béton, on économisera 3 à 4000 francs.

Les lavoirs :

Quelques lavoirs furent installés à cette époque, au Suveret par exemple, à l'angle de la route départementale n° 2 et du vicinal du Suveret.

Nous n'avons pu établir s'il s'agissait de ce même laverie que le 2 mars 1883 le Conseil municipal entend déplacer. Il estime en effet qu'on ne peut l'établir là où il est prévu, qu'il faut vendre le terrain et donner à la construction un aspect convenable. Le 14 octobre suivant on se félicite de la construction de 2 lavoirs, l'un place de la Garonne l'autre à Aire basse.

Les fontaines :

Album photographique TI p.73

Le 30 octobre 1892, le Conseil municipal avait émis le vœu de voir la ville dotée de 2 fontaines monumentales.

Aucun document ne peut permettre d'avancer qu'il en existera une sur le port. Nous en connaissons cependant 3 dont une seulement fut érigée sous le mandat de Félix Martin et à sa gloire.

La fontaine qui fut érigée en face du casino lui fut en effet dédiée en remerciement de la longue bataille qu'il avait livrée, des multiples démarches qu'il avait été effectué et en hommage à ces travaux d'ingénieur hydraulicien, à son intelligence qui, mise au service de la ville, avait permis l'arrivée des eaux de la Siagnole à Saint-Raphaël. En réalité, cette fontaine avait un but utilitaire ! Le 4 juin 1894 le Conseil municipal a voté 6000 francs pour « la construction d'un château d'eau surmonté d'une colonne artistique pour faire chasse à l'égout du boulevard Félix Martin ». Le 9 septembre 1894 le Conseil municipal retient le projet de Chacot ; il sera contrôlé par Louis Otto, ingénieur à Fréjus. Dessin, coupe, plan, devis estimatifs et descriptifs ont été approuvés par le préfet du Var le 18 août 1894.

Le 15 novembre 1894, la commission provisoire décide « qu'il y a lieu de recevoir provisoirement les travaux (Conseil municipal du 20 janvier 1895). La fontaine est plus luxueuse que prévu et coûte beaucoup plus cher. Chacot a substitué le marbre blanc de la colonne en marbre polychrome (sic) puis il a augmenté la hauteur entre la colonne et la base pour y fixer des plaques de marbre commémoratives ». Aussi le Premier adjoint demande-t-il au Maire actuellement à Paris si, oui ou non, il avait donné des ordres à Monsieur Chacot pour porter de 6000 à 14111 francs le prix définitif de la construction.

La fontaine a aujourd'hui disparu. Dans l'été 1979, on a rétabli, sans le mettre en eau, le bassin inférieur. Reste à retrouver le bassin supérieur, les têtes de lion, la colonne, la statue qui, mobilier municipal, ne peuvent avoir disparu au profit de personnes privées. Elle était dans l'esprit des deux fontaines dessinées par Davioud pour la place du Théâtre Français.

Album photographique TI p.74 à 76

La fontaine du quartier des Plaines est dite abusivement fontaine de Boulouris : elle n'est pas à Boulouris et ne fut jamais mise en eau. Quand, pour qui, par qui fut érigée cette jeune déesse ? On aurait pu penser qu'elle était contemporaine de l'essai de lotissement des Plaines par Ravel en 1893. Le Conseil municipal lui avait confié cette tâche souhaitant par ce moyen éteindre les dettes créées par l'adduction des eaux de la Siagnole. Il est certain qu'on n'eût pas édifié cette fontaine si l'eau n'était proche d'arriver dans le quartier. Elle est due à Mathurin Moreau, provient des fonderies du Val d'Osne et fut vraisemblablement érigée au moment où V. Lions envisagea une restructuration du quartier. Cet architecte paraît avoir voulu poursuivre la ligne de ses prédécesseurs. Il a construit dans le style palladien les Lys Rouges, proche des villas Saint-Sébastien et des Myrtes.

L'ensemble pyramidal de cette fontaine s'élève à 4 mètres. Vénus jaillit de son coquillage, et quatre amours joyeux, jouant avec des poissons, lui font escorte. L'impression d'eau est donnée par les draperies mouillées, par le dessin du coquillage, par l'équilibre instable de la démarche de la déesse et l'élégance du geste de son bras gauche, par la patine de la fonte. Le groupe repose sur un socle haut de 1m20 environ sur 1m50 dans sa plus grande largeur.

Quatre panneaux, dont trois sont historiés, décorent chaque face, séparées entre elles par des ailerons à volutes. A l'ouest, une énorme rascasse crache de l'eau parmi les plantes qui se veulent aquatiques : des iris et des anthuriums. La queue du poisson, comme les plantes, débordent du cadre qui leur est assigné.

Au sud, deux amours agenouillés tiennent un vase dont le col doit laisser se déverser l'eau. Les corps des putti décrivent une cour autour de cette cruche en demi-relief, ils se détachent sur un fond végétal en bas-relief. Au nord deux putti maintiennent un poisson qui se débat et crache de l'eau. La composition est moins réussie que celle du sud. Il a fallu combler trois angles morts d'herbes, d'ailes et de draperies.

À l'est un simple cartouche annonce la provenance et l'auteur. La divinité regarde le sud. On comprendrait que la façade nord soit moins favorisée que les trois autres. Il est surprenant que le cartouche non historié soit à l'est. La fontaine n'ayant jamais été mise en eau, les quatre vases et les quatre vases Médicis, à l'aplomb des ailerons, sont garnis de fleurs.

Album photographique TI p.77

La fontaine de Valescure, au carrefour des Anglais, a disparu durant la dernière guerre, ou du moins la nymphe qui l'ornait, et libérait d'un geste gracieux l'eau de la Siagnole d'un rocher qui figurait la montagne. Elle était due à Théodore Rivière et semble avoir été édifiée le 27 février 1905.

Théodore Rivière possédait deux villas à Valescure, l'une construite en 1901 l'autre en 1903. Il est considéré comme architecte autant que comme sculpteur au cadastre, où il nous a été impossible d'identifier ces villas.

Au salon de 1901, Théodore Rivière expose 8 bustes dont ceux de Roty, Léon Labbé, Armand Silvestre et Mariani, son œuvre la plus connue. Comme Léon Labbé, Mariani a une villa à Valescure depuis longtemps. Roty, après 1901 en possédera deux plus un atelier. Quant à Armand Silvestre, ses relations à Saint-Raphaël sont multiples. Dès 1887 Théodore Rivière avait exécuté le buste de monsieur Gaupillat, dont on sait qu'il donne à la fois pour adresse Paris et les « cabanes de Trayas ». Ajoutons que Rivière a travaillé dans l'atelier de Mercier, lui-même ami des Carvalho.

Il y eut donc trois grandes fontaines à Saint-Raphaël (en dehors de la fontaine vallasse (sic), dont nous n'avons pas trouvé trace en dehors des vœux émis par le Conseil municipal) : l'une en ville, l'autre dans « le quartier des artistes », la 3e dans le quartier à construire.

Four communal :

Il semble bien qu'il s'agisse d'un four qui apparaît à la matrice cadastrale de 1886 comme une construction nouvelle de 1883. En effet, Hermine Barthélémy, rue de Châteaudun, fait construire une maison plus un four pour lesquels le cadastre ne mentionne pas de revenus.

Or, dans sa séance du 3 août 1882, Le Conseil municipal fait état de ce que l'exécution d'un four banal a été confiée à Monsieur Vianay hors délibération, vu l'urgence des travaux. Ce four occupera l'emplacement de l'école des garçons.

Les archives du Var corroborent ces renseignements (Archives du Var 2.0. 119. 3/2). Le procès-verbal de réception définitive de ce four est dressé le 1 mai 1882 ; il est signé de Vianay. Il a coûté 10350,60 francs, et les honoraires de l'architecte se sont élevés à 517,53 francs. L'entrepreneur est Aragon.

L'autre pièce de la liasse est un extrait du registre des délibérations communales du 3 août 1882. Ce jour-là, sur 16 membres du Conseil municipal, 15 sont en exercice et 12 sont présents. L'urgence a déterminé la commande de ce four ; il a été construit d'office à la place de l'ancienne maison d'école par l'entrepreneur Aragon, déjà adjudicataire d'une autre maison d'école, travaux que Vianay vient également de surveiller.

Les abattoirs :

[Album photographique TI p.78](#)

Le 4 janvier 1885, le bail de l'ancien abattoir est résilié. Sur cet emplacement, il est prévu de construire la caserne des gendarmes. On a vu que ce projet ne fut pas réalisé et que la caserne sera adossée au jardin de l'église Saint-Pierre.

Le 10 février 1885, le devis présenté pour ce nouvel abattoir s'élève à 32 371 francs. Il est nécessaire de demander à l'Etat un prêt de 22000 francs remboursable en 30 ans.

Case	Section / n°du plan	Nature
69	B 388	Abattoir

L'abattoir est construit aussitôt. Les plans figurent aux Archives du Var (archives du Var 2.0. 119.3.1) Il semble bien que le bâtiment lui-même ait coûté 20100 quatre-vingts francs et la bascule 1782 francs. Lors du Conseil municipal du 25 juin 1888, il est décidé de lui adjoindre le terrain Grisolle.

L'usine à gaz :

Cette usine sera édifiée dans le quartier des arènes sous la diligence de Charles Guilbault, ingénieur à Paris. En 1888 elle devient propriété de Daniel Cristiani, ingénieur.

Case	Section / n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
435	B 388	Maison Cn 1885	9	20
		Usine à gaz Cn 1885	13	118
		Bureau-hangar Cn 1885	1+1	10
		Usine à gaz Cn 1885	23	1866

Dès 1882, l'hypothèse d'une usine à gaz fut envisagée par le Conseil municipal. Le 11 décembre 1884 il décide de passer un contrat de 50 ans avec le constructeur, au terme desquels l'usine appartiendra à la ville. Quinze jours plus tard, le Conseil municipal affine sa position en décidant que la houille nécessaire à l'exploitation de l'usine paiera, comme tous les matériaux, les droits d'octroi en entrant en ville.

Dès le 4 janvier 1885, Messieurs Ortolan et Hardon sont désignés pour recevoir les souscriptions des particuliers qui désireront ce mode d'éclairage. Les ballons de l'usine existaient encore il y a peu sur les parcelles 35 et 36 de la section AS du nouveau cadastre. Les locaux de l'Électricité de France édifiés vers 1930 occupent la limite sud de ces parcelles.

En 1888, Cristiani réside depuis plusieurs années à Saint-Raphaël. Il fait partie du Comité d'hygiène chargé de vérifier les meublés ; son fils Marcel, compositeur apprécié, a écrit la messe d'inauguration de l'église Notre-Dame de-la-Victoire. Il est probablement apparenté à Suzanne Cristiani qui a épousé le docteur Alexandre Niepce et s'est fait construire par Pierre Aublé en 1885 la villa El Ouah avenue des Chèvrefeuilles.

Les marchés :

Album photographique TI p.79

À partir du 18 octobre 1886, le problème du marché fut abordé dans les réunions du Conseil municipal. Le littoral illustré s'en fait l'écho dans son n° du 20 octobre et annonce l'adjudication de la bascule à Monsieur Martel. Le terrain est acheté à ce moment-là à Monsieur Desforges, place neuve, pour 1000 francs. Les plans sont dus à Ravel. Le marché aura 12m de long sur 8m de large et offrira 40m d'étalage.

Les devis prévoient des faire en T, des maçonneries, partie en chaux hydraulique, partie en briques, un dallage en ciment, une charpente en sapin et une toiture en tuile de Saint-Henry.

En novembre 1892 le préfet donne l'autorisation de créer 2 marchés couverts : l'un au bas de la mairie pour les fruits et légumes, l'autre place de Roquebrune pour le poisson. Les plans, cette fois-ci, sont dus à Chacot. Les devis sont différents : ils prévoient des poteaux de sapin dont les pieds seront passés au goudron ; la toiture reposera sur une charpente en sapin ; la couverture sera en tuile de zinc et en zinc ondulé, le sol sera réglé et cylindré. La dépense est sensiblement la même que celle qui était prévue 6 ans plus tôt.

Le 27 mars 1898, réunis en session extraordinaire, le Conseil municipal décide l'installation d'un marché place Neuve dont les travaux sont confiés à Mero (Archives du Var 3.0. 110 9.3.1)

Hangar derrière la gendarmerie :

(Archives du Var 2. 0. 110 9.3/2)

Le 3 août 1893, le Conseil municipal décida la construction d'un hangar rue de Châteaudun pour abriter le matériel de la commune qui consistait en un rouleau mécanique pour le cylindrage des routes, deux tonneaux d'arrosage, brouettes et outils de cantonnier, busses, échelles et autres outils exposés aux dégradations des pluies et de la malveillance (sic).

Le projet est dû à Chacot ; il est d'un coût de 802 francs qui seront pris sur la somme de 2578 francs provenant de la vente de 2 lots aux plaines.

Le devis estimatif énumère les travaux : ceux de la fouille donnent des dimensions du bâtiment ; ceux de la maçonnerie en donnent la hauteur. On apprend également que les murs sont enduits à l'extérieur comme à l'intérieur, qu'il est pratiqué une ouverture de 10m pour manœuvrer les outils, que la couverture en tuiles plates déborde tout autour de 0,30m et qu'enfin les bois, les fers et les peintures seront à la charge de la municipalité.

Ce hangar dû se révéler insuffisant car quelques années plus tard, la municipalité conçut de transformer l'église Saint-Pierre en dépôt municipal, ce qui amena Pierre Aublé à établir un dossier de classement aux Monuments Historiques.

Le cimetière :

Il occupait l'actuel emplacement de la place Lamartine jusqu'en 1890.

L'extension de la ville nécessitait son déplacement ; ce fut l'objet de longs débats au Conseil municipal depuis octobre 1886 jusqu'en juin 1888. Un premier projet chiffré par Ravel fut refusé par la Commission d'Hygiène Départementale. On acheta le terrain des hoirs Cauvi, cadastré section D des plaines, parcelles 541-542-543 en arrière de la colline Saint-Sébastien.

Les archives du Var possèdent un dossier complet relatif au cimetière (Archives du Var 2.0. 110 9.4/2) qui contient aussi bien les arrêtés préfectoraux et municipaux concernant le transfert que le cahier des charges et les devis tant estimatifs que descriptifs des travaux.

Nous savons ainsi qu'il est prévu d'utiliser du sable « bien grenu et non salé », que la salle de dépôt aura une toiture en tuiles plates de Saint Henry et un pavement en carreaux rouges d'Aubagne. Y seront employées deux sortes de chaux, l'une en provenance du Teil, l'autre de l'usine Romain Boyer.

On donne également le dessin des allées - elles seront en croix - et on spécifie : « une bonne place est réservée pour les cultes divers autres que le culte catholique ».

BATIMENTS PUBLICS

Les écoles :

[Album photographique TI p.80](#)

L'école des filles, comme celle des garçons, figurent parmi les réalisations du Conseil municipal sous le mandat de Félix Martin.

Au Conseil municipal du 13 mars 1881, il est question d'agrandir l'école des filles. Le 13 octobre de la même année, on vote la réparation de son mobilier, l'achat de 25 bureaux à deux places et de 120 portes manteaux. On vote également pour l'asile, l'école des tout-petits, l'achat de 50 ardoises quadrières (sic) Il y a donc au moins 50 filles de 7 à 14 ans scolarisées et autant de poupons accueillis à l'asile. Ce nombre important laisse supposer l'existence d'un emploi pour une main-d'œuvre féminine. L'école des filles existe toujours. Elle a été modifiée au fil des années. Aujourd'hui elle est devenue locale annexe de la mairie. Cependant, ses grandes lignes architecturales sont encore très lisibles. Elle occupe l'angle de la place Gabriel Péri et du boulevard d'Alsace, réservant un espace intérieur pour la cour de récréation et le préau. Le toit en pente douce couvert en tuiles mécaniques, repose sur un faux entablement toscan dont les moulures sont figurées par des filets de briques. Les salles sont carrelées en tomettes de 8x8cm ; ces mêmes tomettes ont été utilisées pour l'escalier ; toutefois le nez des marches est en chêne. Le carrelage des corridors est plus élaboré et, dans un camaïeu de gris, dessine de grands motifs géométriques. Il est possible que l'architecte en ait été L. Otto.

L'école des garçons fonctionne encore. Nous connaissons son prix grâce au compte rendu de la délibération du Conseil municipal du 18 juin 1982 : « la maison d'école, y compris les honoraires d'architectes, coûtera 34445,58 francs ainsi qu'il résulte du procès-verbal de réception définitive établi par monsieur Vianay architecte ».

Elle occupe l'angle que forme l'avenue Anatole France avec la place Gabriel Péri. Il ne semble pas qu'elle ait été beaucoup modifiée. Les classes du rez-de-chaussée s'ouvrent largement sur la cour par une alternance de fenêtres et de portes-fenêtres. L'aspect de ce bâtiment est totalement différent de celui de l'école des filles. Si nous classions l'école des filles parmi les constructions anglo-normandes, nous classerions l'école des garçons parmi les constructions italiennes. On a utilisé, tant pour les salles que pour les corridors, les carrelages à grands motifs géométriques très semblables à ceux qui sont utilisés dans les pièces de réception des villas de cette époque.

[Album photographique TI p.81](#)

Au moment où le Conseil municipal se préoccupe à la fois d'agrandir l'école des filles et de construire l'école des garçons, Pierre Aublé bâtit à Valescure un pensionnat de demoiselles et un collège de jeunes gens à Boulouris.

Le pensionnat figure la matrice cadastrale de 1885 et, seule construction d'Aublé à l'être, il est daté. En effet, le fronton porte dans un cartouche la date de 1882. Sa construction a été annoncée dans le Var du 12 mai 1881 et sa direction en était confiée aux demoiselles Aubéry.

Case	Section / n°du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
75	B 175	Pensionnat	87 + 2 portails	300 frcs
		Maison de gardes		
		Maison de cantonnier		

Quand le docteur Lutaud l'achètera en 1892, souhaitant y installer un hôtel thermal, il habitera la maison de cantonnier devenue « Chalet des Mimosas ». Après avoir été « l'Hôtel Continental » puis « des Anglais », c'est aujourd'hui « Le Souvenir », maison d'accueil de la SNCF.

Ce bâtiment s'élève de 2 étages sur rez-de-chaussée. Deux ailes à l'est et à l'ouest avancent sur la partie centrale reliées entre elles par une loggia fermée au rez-de-chaussée et une terrasse au premier étage. Les murs sont enduits avec de faux piliers et de faux chaînages d'angles. Sur les 2 étages les fenêtres sont plein cintre. Cependant au rez-de-chaussée, il s'agit en réalité de fenêtres de châssis rectangulaires et les faux tympans sont masqués de lambrequins en bois découpés. Des portes-fenêtres s'ouvrent sur la terrasse. Le corps de logis souligné par un léger décrochement de la loggia porte un décor de stucs qui se veut dans le goût du 18e siècle et qui se retrouve dans certaines villas de Saint-Raphaël : Les Stylosas par exemple, construite également par Pierre Aublé mais surtout dans les villas que nous qualifions de para-palladiennes.

Les balustres en terre cuite sont du modèle habituellement employé par Pierre Aublé. Le toit en pente douce couvert en tuiles mécaniques repose sur un entablement toscan. Les ailes sont couvertes en pavillon et la partie centrale en bâtière. Les adjonctions faites à la façade nord ne permettent plus de savoir ce qu'elle était.

Le collège de Boulouris :

[Album photographique TI p.83-83](#)

Il est actuellement le centre régional d'éducation physique et sportive (Creps)

Il sort incontestablement de l'atelier de Pierre Aublé. C'est en effet en tant qu'architecte qu'il le fait visiter au docteur Proust et à Monsieur Mora, directeur de l'Assistance publique, en vue de sa transformation en sanatorium (Saint-Raphaël Revue 28 avril 1889). En 1894, il devient la propriété de Marie-Clémence Deseilligny, qui y fait successivement ajouter une aumônerie, une maison de jardinier, un orphelinat et une maison de garde.

Construit en 1883, le collège apparaît à la matrice cadastrale de 1886. Ce vaste bâtiment (191 ouvertures et une porte cochère) d'allure néoclassique, devait être l'équivalent, pour les jeunes gens, du pensionnat de Valescure. Tout en l'évoquant, il est toutefois d'une architecture beaucoup plus sobre, sans doute parce que destiné à des garçons. D'un seul étage sur rez-de-chaussée, il n'a ni terrasses ni balcons. Les murs sont revêtus d'un enduit lisse. Les fenêtres plein cintre au rez-de-chaussée ne sont entourées que d'une simple moulure au premier étage. Le toit en pente douce est couvert en tuiles mécaniques. Il repose sur un entablement toscan ; l'avant-toit est fermé. Le bâtiment central, couvert à 2 pans, s'appuie sur deux ailes couvertes en pavillon, faisant retour au nord et au sud. Sa façade se développe sur 40m environ ; la partie centrale du bâtiment principal fait très légèrement saillie et s'ouvre de trois portes-fenêtres sur un perron de marbre blanc. Ce perron est prolongé vers le parc par de larges volées droites d'escaliers de fausses pierres, bordées de faux rochers.

L'intérieur très modifié a gardé cependant le développement originel de la cage d'escalier : escalier tournant à deux volées droites. Au premier étage, la balustrade se développe dans une arche en anse de panier. Tous les balustres ont été remplacés.

Le casino :

Album photographique TI p.84 à 87

Il apparaît à la matrice cadastrale comme ayant été achevé en 1882. Il appartient alors à Félix Martin ; par la suite il fut acheté par Mademoiselle Deseilligny, religieuse à Cannes, propriétaire également de l'Orphelinat de Boulouris. Sans doute Félix Martin demande-t-il à Vianay d'en diriger les travaux. À cette époque, Vianay est architecte de la ville. Le casino est construit sur la partie nord-est de la parcelle 302 au pied de l'ancienne batterie. Cette parcelle est vide au cadastre de 1826. Mais il est possible qu'elle ait été par la suite occupée par des constructions annexes au trafic portuaire ; cependant, le casino était indiqué comme une construction nouvelle, il est vraisemblable qu'on dut raser pour rebâtir. Il s'agit d'un bâtiment sur rez-de-chaussée, plus un étage attique. Sans doute la façade était-elle plane à l'ouest mais à l'est, elle comportait deux ailes en retrait. Le rez-de-chaussée était percé de quatre larges baies et au premier étage cette fenêtre ouvrait sur un balcon. L'espace réservé et rythmé par des pilastres entre les ouvertures du premier étage, était décoré soit de noeuds et de feuillages, soit d'instruments de musique. La fenêtre centrale était surmontée d'un cartouche portant entrelacés C.C.R (Cercle des Chasses et Régates). La fenêtre de droite était surmontée du masque de la tragédie et celle de gauche du masque de la comédie. L'étage attique s'ouvrait de trois fenêtres surmontées de modillons en volutes ; de part et d'autre, des pilastres à chapiteaux corinthiens encadraient un motif composé d'un buste féminin et de fruits en chute. Le bandeau attique découpé en quatre motifs par des pilastres unis offrait un décor d'étoile vaguement oriental. Un mufle de lion décorait le faux pilier d'angle à l'aplomb duquel venait un vase d'amortissement. Dans le fronton bordé de glyphes, s'inscrivait une lyre et des lauriers. Cette frise et ce fronton étaient surmontés des 9 muses juchées sur des socles cannelés. La parenté du dessin de cette élévation avec l'œuvre de Palladio est stupéfiante. Il semble bien que la même ordonnance de façade (un étage sur rez-de-chaussée plus un étage attique, frise, fronton et statues) ait existé également à l'ouest. Mais la terrasse du premier étage formait loggia au rez-de-chaussée et la rambarde de fer forgé devenait à l'ouest, une alternance de balustres toscans et de dés. À l'est le casino était précédé de 2 pavillons d'entrée à armature métalliques, couverts de dômes carrés en zinc, terminés par des bulbes polygonaux. Les métopes découpées par les consoles soutenant ces toits étaient décorées de carrelages historiés. Un léger portique couvert, métallique, reliait ces pavillons au corps de logis.

La disposition intérieure fut modifiée en 1896 (Archive du Var 16. K. 109)

Il a disparu vers 1910 pour faire place au Winter palace et rebâtit plus au sud dans un style néo provençal par Santa-Maria. Il fut transformé après la dernière guerre et semble à nouveau en travaux.

Outre ses fonctions de « cercle de jeux », le casino était un établissement de cure comme l'indiquent des panonceaux apposés sur la façade est du bâtiment (d'après une photographie conservée à la Bibliothèque nationale (VA 83.fol) et sur laquelle on peut lire « ozonothérapie-hydrothérapie ». Cette photographie est postérieure à 1890 mais les soins ont dû être donnés dès avant cette date. On ne sait pas exactement en quoi consistaient ces cures. Il semblerait, d'après quelques guides et prospectus, qu'on y soignait « les maladies causées par l'appauprissement du sang ou l'altération de la nutrition par les inhalations d'ozone : anémie, tuberculose débutante, névrose, diabète, goutte, rhumatisme ». En 1914 Philippe Jumaud (Notes d'hygiène sur Saint-Raphaël) déclare que « le climat de Saint-Raphaël est celui qui convient par excellence à toutes les débilités » mais le déconseille pour les tempéraments nerveux sanguins, excitables et fébricitants ».

Il n'est pas question de traiter d'histoire de la médecine. Il faut cependant noter que, si dès avant l'arrivée de Félix Martin à la mairie les Bains Lambert fonctionnaient à la plage du Veillat, durant les 20 années de ses mandats successifs se sont installés dans une villa une trentaine de médecins et non des moindres : les Guéneau de Mussy, Léon Labbé ou Gilbert Declat. Leurs noms pour la

plupart figurent au cadastre car ils firent bâtir ; mais certains autres n'apparaissent que dans l'annuaire Roubaud ou dans le guide Rezenwald.

Il faut faire une mention spéciale pour l'éminent chirurgien Léon Labbé, fondateur avec Félix Martin de la Société des Terrains de Valescure où il se fit construire « Marguerite ». À l'époque il était chef de service à l'hôpital Beaujon et son service était considéré comme le meilleur de Paris. Il y pratiquait toutes les règles de l'asepsie ; « au bas de l'escalier un gros pulvérisateur, comme une énorme marmite, marche continuellement de sorte que la maison est entièrement remplie d'un vrai brouillard phéniqué » (Yersin, Lettre à sa mère, 17 novembre 1885). Or c'est à Declat, propriétaire de la Maisonnette à Boulouris qu'on doit la découverte en 1861 des propriétés antiseptiques de l'acide phénique.

Par ce biais il prit conscience bien avant Pasteur de l'existence des « ferments virus et microzoaires ». Declat mourut à Nice le 26 novembre 1896 n'ayant jamais cessé de publier ni de clamer l'antériorité de ses travaux sur ceux de Lister.

Il va à Saint-Raphaël certainement dès avant Léon Labbé et il entraîna d'autres parisiens en particulier Habay, son voisin de palier, 57 avenue de l'Opéra et peut-être les actrices Suzanne Reichenberg et Madeleine Brohan qui, comme lui, se dépensèrent dans les ambulances et les soins aux blessés durant le siège de Paris et la commune.

Quant à l'épuration et la stérilisation par l'ozone, le procédé est toujours employé. Marius Otto, fondateur de la compagnie, dont les travaux sur l'ozone ont fait l'objet de multiples publications, et le fils de Louis Otto, ingénieur architecte à Fréjus après 1888. Il existe encore à Fréjus sur la route nationale 7 d'importants vestiges d'une usine de parfums : les parfums furent aussi une des activités d'Otto.

Les hôtels :

[Album photographique TI p.88](#)

La création d'une ville de tourisme ne va pas sans s'accompagner de la construction d'hôtels. Sans doute l'Hôtel de France existait-il de longue date. C'est là que Pierre Aublé descend et s'installe en 1879 lors de son arrivée à Saint-Raphaël. Il sera au reste l'architecte des trois premiers « palaces » construits.

Le premier à apparaître au cadastre est le Grand-Hôtel au quartier Notre-Dame. Il est construit pour le compte de la Société anonyme du Grand-Hôtel.

Matrice cadastrale 1883

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenu
301	D	778	Hôtel	95	625 francs

Agrandi en 1888 (127 fenêtres) son revenu est alors porté à 985 francs.

L'inauguration a eu lieu le 4 mars 1880 (Le Var 11 mars 1880). Un dessin de Bird dans l'Illustration de 1881 permet de l'identifier, identification confirmée par un dessin de Riou paru également dans l'Illustration de l'année suivante (1881 T. 2 page 325). En 1880 seul existait l'actuelle partie ouest. Deux ailes encadrent une partie centrale dont le toit brisé en pavillon est couvert actuellement en ardoises et devait déjà l'être. Son décrochement très léger est souligné par un faux chaînage d'angle et un encadrement de la baie du rez-de-chaussée en faux pilastres, à bossage cubique un sur deux. En 1888 on lui adjoint vers l'est deux pavillons et deux ailes exactement dans le même style que le bâtiment primitif. Actuellement, c'est une longue construction (50m environ) de deux étages sur rez-de-chaussée d'apparence néoclassique. La monotonie de cette longue façade est rompue tous les 10m environ par le léger décrochement des trois pavillons, décrochement toujours souligné par de faux chaînages d'angle. Ces pavillons ont tous trois au rez-de-chaussée une baie encadrée de faux

pilastres à bossage cubique un sur deux ; ils sont tous les trois surmontés d'un fronton arrondi coupé où s'inscrit une fenêtre de lucarne. Toutes les autres fenêtres arrondies au rez-de-chaussée sont droites au premier étage et encadrées d'une simple moulure. Les murs sont enduits.

Une corniche sépare les différents niveaux. Seuls les pavillons ont des balcons. Leurs garde-corps sont en fer forgé ; ils reposent sur des consoles à volutes. Le mur qui clôture la propriété est surmonté de balustres de type toscan bien visibles sur le dessin de Riou que reproduit l'Illustration. L'intérieur a été très remanié. Il demeure cependant dans la partie ouest la plus ancienne, un plafond peint de nuages dans un camaïeu de gris. Les pilastres de l'entrée sont mieux conservés. En dehors des pavillons, la toiture est en pente douce couverte en tuiles mécaniques reposant sur un entablement dorique. Il existait encore ces dernières années un bâtiment dont le toit formait terrasse au premier étage. Il a disparu dans les modifications faites lors de l'aménagement du Home Arménien. La Société Anonyme du Grand-Hôtel, constituée le 4 juin 1879, augmente son capital dès le 18 mars 1890. Parmi les actionnaires figurent Félix Martin et le banquier Courbon mais aussi Messieurs Grimbert et Pascal dont la notoriété ne doit pas nécessiter qu'ils soient désignés davantage ! Il faut sans doute assimiler Grimbert à Grimbert, le propriétaire du journal dracénois « l'Avenir du Var » et Pascal au banquier Fréjusien de ce nom. L'hôtel connaît immédiatement la vogue : on y signale l'arrivée en mars 1881 de personnalités bien parisiennes : Jules Barbier, Gustave Nadeau et Ambroise Thomas.

L'hôtel Beau Rivage

[Album photographique TI p.89-90](#)

La Société anonyme des Terrains de la Méditerranée fit également construire un hôtel en 1883. L'architecte en fut bien entendu Pierre Aublé qui en était membre fondateur. Cet hôtel figure dans les archives de la famille Aublé avec un plan classique de deux étages élevés sur rez-de-chaussée. Il semblerait que les murs aient été enduits, que les fenêtres aient été surmontées d'un entablement toscan, que le toit en pente douce ait été masqué par une balustrade. Qu'en bref, il ait relevé de ce style palladien cher à Pierre Aublé. L'inauguration eut lieu le 15 novembre 1882 (Le Var ,9 novembre 1882). Deux ailes s'allongeaient en est et en ouest. Le bâtiment central précédé d'un large perron était légèrement en retrait des ailes.

On note le 3 mars 1885 au registre des délibérations du Conseil municipal qu'en rectifiant le vicinal n° 7 on a pris sans indemnisation des terrains à la Société Anonyme de la Méditerranée. L'ancien chemin étant abandonné à partir de la porte d'entrée de l'hôtel Beau Rivage ; la société en demande la propriété.

Ce chemin desservit les communs qui furent bâtis dans un style anglo-normand sans doute lors de la reconstruction de l'hôtel par les Roverano en 1905. En effet, une fois propriétaire de l'hôtel, les Roverano le firent raser pour le reconstruire plus grand (On passa de 93 à 140 ouvertures) et dans le style pseudo Louis XVI cher à cette époque. Quelques rares villas ont été construites à cette époque et dans ce style à Saint-Raphaël : on peut citer à Boulouris les villas Pax et Primerose.

L'Hôtel des Bains

[Album photographique TI p.91-92](#)

Il est devenu l'Hôtel Continental. Son ouverture est annoncée dans le journal Le Var en même temps que celle de l'Hôtel Beau Rivage (9 novembre 1882). Il apparaît à la matrice cadastrale de 1886 comme construit pour Hilarion Séquier, propriétaire de l'Hôtel de France en 1883. Il s'élève de trois étages sur rez-de-chaussée et fut peu remanié.

En 1930 on a supprimé les bow-windows des jardins d'hiver et fermé la loggia du rez-de-chaussée. On a rehaussé les jardins jusqu'à la hauteur des balustrades. Le toit en pente douce repose sur un entablement toscan, dont la monotonie est coupée par trois frontons cintrés. Le fronton central

surmonte une grande lucarne attique à deux fenêtres jumelées ; sa corniche supporte des boules d'amortissement. Les deux autres sont soulignés par des modillons en volutes.

Les murs sont enduits avec de faux chaînages d'angles se terminant sous l'entablement par des chapiteaux adossés corinthisiens.

Piliers et colonnes s'alternaient à la loggia du rez-de-chaussée. Il s'agissait de colonnes de marbre à chapiteaux corinthisiens, leurs bases servaient de dés à la balustrade. Les balcons sont soutenus par des consoles à volutes, plus importantes aux angles des trois pavillons du 3eme étage où elles supportaient des vases d'amortissement. L'hôtel qui n'avait pas ouvert au printemps en 1983 semble devoir disparaître.

Le Grand-Hôtel de Valescure

[Album photographique TI p.93 à 95](#)

Le même n° du Var qui annonçait l'ouverture des hôtels Beau Rivage et des Bains annonçait également celle du Grand-Hôtel de Valescure. L'illustration en fait également état. Après avoir cité quelques propriétaires du quartier, Osmont, Labbé, Carvalho, l'auteur concluait son article en écrivant : « Parler de Valescure c'est faire de l'actualité véritable car ce pays charmant né d'hier est la station hivernale de l'avenir ». Il faut souligner que sous le pseudonyme de Savigny le signataire de l'article n'est autre que Henri Lavoix, conservateur adjoint de la bibliothèque impériale, ami de Dumas fils.

Cadastré sur Fréjus, l'hôtel fut construit pour Charles Coirier, maître d'hôtel, et par la suite appartient à ses fils, Charles et Louis et fut vendu en appartements après 1950. Il semble avoir dès l'origine été jumelé avec l'Hôtel Helvétie de Vichy. Sa construction dirigée vraisemblablement par Pierre Aublé a été reprise plusieurs fois. Il y eut sans doute une 2nde tranche de travaux vers 1900. Un agrandissement commencé en 1914 fut abandonné. Des travaux commencèrent en 1931 (ils apparaissent à cette date au cadastre de Fréjus), l'hôtel est alors rehaussé de deux étages.

Seule la construction originale est intéressante : un rez-de-jardin, un rez-de-chaussée, un étage aux ailes et deux étages à la partie centrale. Le dessin paru dans l'illustration de 1882 est fallacieux.

Par contre on peut ajouter foi aux réclames parues dans Saint Raphaël Revue en 1887 ; et une carte postale dont le cachet indique 1908 montre un premier remaniement. Nous ne parlerons que de la façade sud par laquelle se faisait alors l'accès. La façade Nord qui à l'origine avait certainement été négligée, a été complètement reprise lors des travaux de 1931. La partie centrale qui s'est levée sur trois niveaux fait beaucoup penser à la villa Notre-Dame construite à la même époque pour les Vregille : un bâtiment central s'ouvrant à trois arcatures au rez-de-chaussée flanqué de deux ailes en retour.

Cette construction massive est allongée dans le plan par l'adjonction de deux ailes plus basses légèrement en retrait, flanquées à leur tour de pavillons. Son aspect est modifié également par l'illusion d'optique créée par les grandes arcatures du rez-de-chaussée qui, ici, s'ouvrent sur deux étages.

Des colonnes engagées surmontées de morceaux d'entablement soutiennent ces arcatures. Leurs modillons sculptés en volutes, sont les mêmes que ceux des arcatures du hall. Le perron en fer à cheval à deux volées, avec marches adoucies, est en marbre blanc comme les escaliers intérieurs.

Le Grand-Hôtel de Boulouris

[Album photographique TI p.96 à 98](#)

Société en commandite, il fut construit en 1899. Sa construction par Sergent est annoncée le 5 juin 1898. La pose de sa première pierre et sa bénédiction ont lieu le 10 juillet 1898. Le comte et la comtesse d'Harcourt en sont le parrain et la marraine (Saint-Raphaël Journal n° 42). L'aspect de cet hôtel est tout à fait dans la ligne des constructions de Pierre Aublé : il est vraisemblable que Sergent comme Béguin, Chacot ou Brémont travailla dans cet atelier. Seule la moitié de l'hôtel fut construite.

Sans doute avait-on vu trop grand. Mais l'essor de la station durant les 20 années précédentes avait été tel qu'un ralentissement de cette vogue, sans parler de la chute de cette vogue, était inconcevable.

Au surplus, en octobre 1898, une partie de la construction s'écroula. Il était prévu de bâtir trois pavillons de trois étages reliés entre eux par des pavillons de deux étages légèrement en retrait. Le pavillon central surmonté d'un grand fronton historié masquant la toiture, jouait un rôle éminemment décoratif. Ce pavillon monumental, devenu aile, fut l'entrée principale de l'hôtel tant qu'il fonctionna.

Aujourd'hui, ce bâtiment est devenu la colonie de vacances de la ville d'Avignon. La disposition intérieure est totalement différente de ce qu'elle était encore jusqu'à la dernière guerre. Le hall d'entrée est devenu un dortoir.

Matrice cadastrale, 1902. Construction nouvelle de 1899.

Case	Section	N° du plan	Nature	Revenus
585	D	342	Hôtel	3525 francs.

Les murs sont enduits avec de faux chaînages en bande continue au niveau inférieur. Aux étages supérieurs, seul le pavillon ouest a de faux piliers adossés et de faux piliers d'angle à chapiteaux composites ou doriques. Une corniche sépare les différents niveaux. Des éléments de céramique s'inscrivent soit en frise entre les consoles des balcons, soit en éléments séparés en forme de fleurs au-dessus des fenêtres. Ces fenêtres sont surmontées d'un modillon vermiculé au rez-de-chaussée, d'un fronton triangulaire reposant sur des consoles en volutes au premier étage, d'un entablement toscan au 2nd étage. Celles du 3eme niveau des pavillons n'ont aucun décor.

Le toit en tuiles mécaniques en pente douce est en bâtière sur le logis central, en pavillon sur l'aile est et repose sur des aisseliers. Tel n'est pas le cas du pavillon ouest, dont le toit en bâtière est masqué par un grand fronton reposant sur un entablement toscan. Des modillons rampants encadrent des armoiries de fantaisie. Les fenêtres du premier étage ont des balcons de fer forgé ; les balustres des terrasses et des escaliers sont en terre cuite, en poire avec piédouches et chapiteaux carrés.

L'hôtel d'Europe et de la Gare

[Album photographique TI p.99](#)

Cet hôtel appartient à l'époque antérieure à la guerre de 1914, où il semblait nécessaire de construire en ville un Grand-Hôtel. Il est semblable à ceux qui furent construits à la même époque aux abords des gares.

Les surfaces planes et les courbes des avant-corps se succèdent, ménageant des bow-windows dans les deux chambres les plus élégantes. L'hôtel s'élève de trois étages sur rez-de-chaussée, plus un étage attique. Les balustrades sont en ferronnerie un étage sur deux, et formées de poteries également un étage sur deux. La balustrade en poterie de l'étage attique masque en partie la toiture.

Trois hôtels furent construits à l'est de la commune, au Trayas, à Anthéor puis à Agay.

Le plus ancien est celui de Théodore Guichard qui possède une maison au Cap Roux construite en 1890. Il l'agrandit et la transforme en 1905, lui donnant le nom d'Estérel Hôtel.

Le guide bleu signale qu'il est à 100m d'altitude. En 1908, il y adjoint garages et écuries. Il semble que Gustave Deloy en ait acheté une partie en 1907. Il n'est pas spécifié ni quelle partie il acheta, ni quels travaux il y fit. Georges Deloy est mort à Paris en 1932. Sa veuve souhaita offrir à l'État le portrait qu'en avait exécuté Roybet. Le directeur des beaux-arts, refusant de régler la somme que représentaient les droits de succession, refusa ce legs (Archives nationales, AJ 52.448.)

En 1910, le peintre nabi Buffet Chalié y fit plusieurs séjours.

Les cartes publicitaires de Guichard indiquent qu'il est l'été à Vichy et l'hiver au Trayas à l'Estérel l'Hôtel. Elle montre un hôtel de style anglo-normand. Il faut noter qu'il est, après l'hôtel Coirier, le 2nd à indiquer qu'il possède une succursale à Vichy.

L'hôtel d'Anthéor.

Cet hôtel a été construit en 1904 et apparaît donc à la matrice cadastrale de 1907. Il est alors la propriété de Mme Marsac de Bernis, qui l'avait peut-être commandé à Lacreusette, comme elle lui avait commandé sa villa de Nice en 1899 (1899 Saint-Raphaël Journal du 14 mai 1899.)

L'hôtel des roches rouges

[Album photographique T1 p.100](#)

Cet hôtel est devenu maison de repos du personnel des armées. Il fut construit en 1908 pour le docteur Émile Aubry, demeurant villa La Perle au Cannet de Cannes.

Un corps de bâtiment de quatre étages relie entre deux pavillons couverts en bâtière à pignons couverts. Trois lucarnes en façade coupent l'avant toit du bâtiment principal. La lucarne centrale est à deux niveaux : un jeu d'aisseliers met en valeur un décor céramique et une ouverture trilobée. L'avant-toit est ouvert. La couverture est en tuiles mécaniques.

L'hôtel est de style anglo-normand. Il faut cependant noter l'étrange décor formé par les chaînages d'angle des pavillons qui jaillissent hors du bâtiment et deviennent les sinuées consoles des balcons du dernier étage.

L'hôtel de la Méditerranée et de la Plage

[Album photographique T1 p.101](#)

Cet hôtel a fermé définitivement ses portes. Il appartient désormais à une caisse de retraite. Ce changement d'affectation a peu modifié son architecture très spécifique des années 1920. On s'est contenté en effet de supprimer l'entrée par la façade sud et on a créé une vaste terrasse bordée d'une balustrade. Pour ce faire, l'architecte s'est référé à ce qu'il voyait à l'hôtel Continental qui est voisin sur la promenade. Il eût mieux valu qu'il regardât l'hôtel du Golf et l'œuvre de Darde en général.

[Album photographique T2 p.1 à 4](#)

Entre les deux dernières guerres, il fut encore construit quelques grands hôtels dont hélas aucun n'est plus ouvert.

Le Golf-Hôtel construit par Darde, décoré par Paul Folleveder et Jean Dospeux, est à vendre par appartements.

Il avait été inauguré le 14 février 1925.

Le Grand-Hôtel de la Baumette à Agay, œuvre audacieuse de Giger, qui avait conçu de façon très nouvelle une salle de restaurant entièrement vitrée au dernier étage et prévu de loger là également les cuisines, s'est fermé en 1892.

L'Hôtel Napoléon, construit sur le port entre le chevet de l'église et le quai par Santa-Maria, fut vendu par appartements sitôt la fin de la dernière guerre.

Quant au Régina, à la formule tout à fait originale car il était une préfiguration des motels construits en 1938 par un promoteur parisien, Théophile Prado, il n'a jamais connu l'emploi auquel il était destiné et fut aussitôt loué par unités d'habitations à l'année.

Hôpital :

On parla de la construction d'un hospice à partir d'août 1883, date à laquelle le Conseil municipal désigne les 12 membres d'une Commission destinée à sa création. Parmi eux figurent le banquier Courbon, Félix Martin, les docteurs Bontemps et Lagrange, des artisans et des propriétaires.

Cette Commission resta en sommeil jusqu'au 30 janvier 1887, où le maire annonce au Conseil municipal qu'il a reçu 150 francs du Cercle des Chasses et des Régates pour les œuvres de bienfaisance. Il est alors créé une caisse spéciale pour la création de l'hospice et une nouvelle commission est mise en place, plus restreinte que la précédente et où ne siègent plus de médecins. À l'issue des élections du 20 mai 1888, le nouveau Maire, qui est toujours Félix Martin, crée quatre commissions dont une de l'hospice où il siège encore avec Courbon. Pierre Coullet offre alors 30000 francs pour cet établissement : Monsieur le Maire propose donc de décider que les délibérations antérieures, prises à l'occasion de conflits regrettables existant entre M. Coullet et l'administration municipale, soient annulées en ce qu'elles ont de blessant, pour Monsieur Coullet.

Dès le 22 juillet, le Conseil municipal étudie les différents terrains qui pourraient convenir à ce nouvel hospice :

- Le terrain Bacque, route de Valescure, mesure un hectare et coûte 28000 francs.
- Le terrain des dames Porre, Courbon et d'Agay, aux Cazeaux, mesure 2 hectares et coûte 30000 francs.
- Le terrain du docteur Bontemps et de Mme Duval mesure 6319m et coûte 28776 francs.
- On suggère également la carrière de Mr Jantzen et le terrain de l'ancien presbytère, mais trop petits, ils ne sauraient convenir.

Le 26 août 1888, deux promesses de vente sont signées, l'une pour le terrain Bacque, l'autre pour celui des Cazeaux. La Commission a également pris contact avec la Société des Terrains de la Méditerranée afin d'acheter un terrain aux Cazeaux, au lieu-dit de la Roseraie. C'est là qu'en fin de compte sera construit l'hôpital.

Les travaux ne commencent pas immédiatement. Le 18 juin 1890, le comité de l'hospice annonce qu'il a réuni 74685 francs par souscription dans la population et la colonie étrangère. Le terrain a été acheté 16836 francs et les travaux des bâtiments ont coûté 57822,40 francs. Afin de les achever, on pourrait organiser une loterie au capital de 25000 francs (25000 billets de 1 franc correspondraient à 7000 francs de lots ; les frais d'émission ne devraient pas dépasser 3000 francs). Pour ce faire, l'autorisation du préfet est nécessaire. Cette loterie dût être organisée car elle a fait l'objet d'un poème de Jean Aicard qui fut un des familiers de Saint-Raphaël.

À la suite d'un concours, les travaux de l'hôpital furent confiés à Houtelet (Saint-Raphaël Revue, 16 juin 1889.) Houtelet était né à Paris le 2 mars 1838 de Louis Houtelet et de Marguerite Dujarric, demeurant 50 rue de Lille. À l'école des Beaux-Arts, il est l'élève de Lebas et Ginain. Il termine ses études en 1859.

Il vient s'installer à Saint-Raphaël, certainement bien avant d'y construire sa villa de l'avenue des Chèvrefeuilles, conservant cependant une agence à Paris, 103 rue de Rome puis 6 rue de Calais. Au salon de 1877, il avait exposé le projet d'une faculté mixte pour Bordeaux. Il semble qu'il ait construit à Paris des hôtels. À Saint-Raphaël on lui doit une dizaine de villas et cet hôpital qu'il n'eut pas le temps d'achever. Il est mort en effet à Saint-Raphaël le 5 août 1891. Le Conseil municipal lui

accorde une concession gratuite au cimetière, car c'était un homme de bien qui avait, avant de mourir, dressé le plan et dirigé gratuitement les travaux de ce monument que nous appelons aujourd'hui hospice de Saint-Raphaël (Conseil municipal du 13 décembre 1891.)

Les Archives du Var n'ont conservé aucune trace des travaux exécutés pour l'hôpital à cette époque. Ni dans la série X, ni dans la série 0. Il semble que les travaux importants de l'hôpital aient été réalisés officiellement après 1905.

Notons que le même problème d'archives se pose pour l'Église Notre-Dame de la Victoire : Construit l'un et l'autre avec des capitaux privés, ils ne tomberont dans le domaine de l'État qu'après 1905.

L'hôpital figure à la matrice cadastrale comme une construction nouvelle des années 1891 et 1893.

[Album photographique T2 p.5-6](#)

La gravure de Baird que publie Monsieur Carlini dans son ouvrage « Saint-Raphaël à travers les âges » semble dater de 1892. En ce cas, le pavillon de façade sur l'avenue Clemenceau existait déjà. Il faut donc penser qu'il a été modifié lors des campagnes suivantes de construction.

En réalité, cette date est apocryphe et Baird a dû dessiner l'hôpital-hospice tel qu'il apparaissait sur les plans ou tel qu'il souhaitait le voir.

Sur la gravure, il s'agit de deux pavillons indépendants reliés par une colonnade coupée en son milieu d'un porche monumental. L'entrée se faisant à l'ouest par un vaste péristyle. Le pavillon du fond n'apparaît pas encore.

Actuellement, et il semble bien qu'il s'agisse là d'un édifice dans son état premier, les deux pavillons sont reliés par une galerie arcade, dont le pavillon du fond est la réplique. Les vitrages ont peut-être été posés ultérieurement.

[Album photographique T2 p.7](#)

L'entrée se fait par la partie centrale, soit au sud, soit au nord. Les pavillons du devant sont semblables à ceux que dessine Baird. Ce sont deux bâtiments d'un étage sur rez-de-chaussée surélevé. Au sud, les deux fenêtres jumelées du sous-sol se retrouvent au rez-de-chaussée. Au premier étage, tout l'espace est occupé par une large fenêtre en plein cintre dont les claveaux sont en faux appareillage, hormis la clé et les coussinets. Le décor lui-même de faux appareillages en bande continue, de faux chaînages d'angles, de stucs sous les baies a bien été vu par Baird, qui a noté également les angles coupés des bâtiments.

Les ouvertures des façades est et ouest sont strictement identiques entre elles, identiques également à celles que Baird représente.

Cependant, il a été ajouté à l'est un pavillon qui ne figure pas sur le dessin de Baird, mais qui existait dès l'origine de la construction, portant ainsi le nombre de ses ouvertures à 111.

Le pavillon du fond ne comporte à l'origine que 24 ouvertures. Il est composé de trois bâtiments : deux pavillons d'un étage sur rez-de-chaussée surélevé, percé de 4 ouvertures à chaque étage (et dont les extrémités font légèrement saillie), sont reliés entre eux par une galerie sur deux étages qui dessert également la chapelle.

Le clocher-porche hors-œuvre de la chapelle assure le lien entre ces différents bâtiments dont l'homogénéité est telle qu'on ne peut déterminer l'antériorité des uns sur les autres. L'ouverture au rez-de-chaussée du clocher-porche dessine un arc plein cintre qui se trouve encore à l'étage suivant. Quant au 3eme niveau dont les fenêtres jumelées sont obturées, il est étrangement proche du clocher de la chapelle de Tous les Saints à Valescure et de la tour lanterne de la Villa Reichenberg. Il est décoré entre le plein cintre du 2nd niveau et la corniche du 3eme niveau d'un carrelage rutilant. On accède au pavillon et à la chapelle par des perrons de marbre blanc. Leurs balustres étaient de type toscan. Toutes les plates-bandes d'avant-toit étaient décorées. Toutes les toitures sont en pavillon, hors celles des galeries qui sont à deux pans.

Bien des éléments de cette construction évoquent l'œuvre d'Aublé. On peut imaginer qu'il ait poursuivi le chantier après la mort d'Houtelet.

Un procès-verbal d'adjudication d'un pavillon de l'hospice (sans qu'il soit précisé lequel), daté du 20 juin 1908, est signé Brémont. C'est encore lui qui signe le procès-verbal de réception des travaux « le 12 septembre 1909 à 2 heures du soir ». Louis Brémont, on le sait, faisait partie de l'atelier d'Aublé.

L'hôpital.

Les plans de l'hôpital ont figuré à « l'exposition d'hygiène, de sauvetage et d'économie sociale » de Toulon. « Ils ont obtenu une récompense flatteuse pour l'architecte. On a remarqué que l'architecte, tout en restant dans l'étroite limite fixée par les ressources probables dont on disposerait pour la construction, avait mis en pratique le grand principe d'hygiène relatif à l'isolement des diverses parties. Mr Houtelet, en disposant l'hospice hôpital en pavillons sans étage, situés derrière les deux corps principaux qui sont reliés par une galerie couverte, a fait preuve de sens pratique en même temps qu'il faisait preuve de sens artistique en donnant à ces deux corps principaux le cachet d'une construction très voisine du style de l'édifice public. L'œuvre d'Houtelet procède essentiellement du sentiment de solidarité sociale. Son point de départ a été de venir en aide aux vieux invalides du métier de la mer, qui n'ont qu'une pension absolument insuffisante pour mettre les derniers jours de leur existence à l'abri de la noire misère, pour soulager la détresse des ouvriers de la terre arrivés avec les plus cruelles infirmités de l'âge à la vieillesse, n'ayant plus en face que l'isolement dans la souffrance et dans le dénuement solitaire ».

« Saint-Raphaël Revue, 20 juillet 1890. »

Nous n'avons trouvé mention de cette exposition nulle part ailleurs (Presse - Bibliothèque de Toulon-Archives départementales du Var - Bibliothèque nationale - Académie de médecine - Musée social)

La pouponnerie

[Album photographique T2 p.8](#)

Elle existera certainement. Nous n'en avons d'autres traces qu'une carte postale. Il ne faut sans doute pas l'assimiler à la villa et aux dispensaires que Solvijins fit construire en 1904, en plus d'une villa pour son usage. Il ne nous a pas été plus possible de localiser le bâtiment représenté sur cette carte postale que le dispensaire de Solvijins, dont on sait seulement qu'il était situé vers la batterie et représentait un revenu de 60 francs.

Hôtel des Postes

[Album photographique T2 p.9-10](#)

Démoli en 1978, il devait, d'après le registre des délibérations du Conseil municipal, être livré le 1er juin 1893. En avril 1892, le maire engage des négociations avec le Ministère du Commerce (Conseil municipal, séance du 19 juin 1892.) Il est urgent de résoudre le problème de l'hôtel des Postes avant juin 1893, date à laquelle l'administration passerait un nouveau bail pour l'ancien local. Le choix se porte sur le terrain Porre situé presque en face de la gare du PLM d'une surface de 600 m² pour 1000 francs. Dans sa séance du 16 octobre 1892, le Conseil municipal apprend que l'administration achète ce terrain pour 5000 francs. Suit alors une discussion budgétaire. L'hôtel des Postes, Chacot, architecte de la ville qui sera chargé des travaux, en a convaincu les membres du Conseil municipal, entraînera une dépense de 40000 francs, que l'État remboursera en 35 annuités égales de francs comprenant un intérêt de 4%. Il y aura d'ailleurs un supplément de dépense de 3470 francs (Conseil municipal du 30 septembre 1894)

L'édifice est dans la ligne des ouvrages qui sortent de l'atelier de Pierre Aublé. On sait que Chacot avait travaillé chez lui. En effet, lors de la construction de sa villa les Lotus en 1883, il est mentionné à la matrice cadastrale : « Alfred Chacot, employé de Monsieur Aublé. »

Il s'agit d'une construction néoclassique d'un étage sur rez-de-chaussée. Au rez-de-chaussée, les fenêtres sont arrondies. Au premier étage, elles sont surmontées d'un entablement toscan.

De faux pilastres encastrés sur toute la hauteur de la façade soutenaient la toiture masquée d'une part par un bandeau attique, d'autre part, par un fronton symétrique de la porte d'entrée en est et en ouest. Le terrain étant triangulaire, la porte d'entrée monumentale en occupait la pointe nord. Entre deux piliers d'angle, deux colonnes de remplissage adossées et baguées reposant sur un même stylobate, s'ouvrait une porte à deux vantaux.

Son fronton arrondi reposait sur des consoles à volutes. Il était coupé pour laisser la place à une horloge, elle-même surmontée d'un fronton triangulaire. L'ensemble de ce porche était couronné d'un entablement toscan et un bandeau en attique dissimulait la toiture. Les marches arrondies du perron étaient en marbre blanc. Les murs enduits étaient d'une teinte ocre rouge, les pilastres, les colonnes, les encadrements de fenêtres d'un ton crème. L'espace occupé était triangulaire, la salle du public et son guichet l'étaient aussi. Les installations téléphoniques étaient situées immédiatement en arrière. Un téléphone intérieur à la commune dû fonctionner dès la fin de 1893 (Conseil municipal, 9 juillet 1893.) auquel Boulouris, Valescure et Fréjus furent reliés en 1894.

Pour l'organisation d'un tel plan, peut-être Chacot s'était-il inspiré de celui de l'hôtel des Postes de Stettin, paru dans « La Construction Nouvelle » de Planat en 1887.

La disposition est tout à fait semblable, toutefois, il n'est pas nommé d'élévations de la façade.

La Direction Régionale des Postes à Marseille n'a malheureusement pas gardé d'archives de cette époque qui semblent avoir disparu pendant la guerre. Cette administration s'applique cependant à implanter ses bureaux dans ce qu'elle appelle le centre nerveux des agglomérations. C'est pourquoi l'agrandissement des locaux postaux, devenant nécessaire ces dernières années, négocia -t-elle l'actuelle implantation sur des terrains naguère voies de garages du chemin de fer du littoral.

[Album photographique T2 p.11](#)

L'architecture du nouveau bureau de poste, achevé en 1967, n'est pas moins originale que celle du précédent. La configuration du terrain était là encore contraignante. L'architecte Raymond Bourgoin a dû l'inscrire dans un demi-cercle. Les locaux techniques sont parfaitement séparés de la salle des guichets. La salle des guichets a été décorée par Longchamp d'une façon remarquable. Une fresque d'une grande ampleur occupe tout le fond de la salle. Le bureau de poste Lagué a été construit à l'initiative de Bunau-Varilla, probablement à l'époque où il fit bâtir sa villa, vers 1910. Fantaisie d'un riche propriétaire - le rôle de Bunau-Varilla dans la presse française n'est pas à démontrer - les archives du Var ne conservent aucun document à son sujet au contraire du bureau de poste du Trayas qui a été construit en style néo-provençal en 1938. (Archives du Var, 2.0. 119.3.1.)

La gendarmerie :

Située en arrière de l'église Saint-Pierre, elle a aujourd'hui disparu et fait place à un minuscule jardin public. Les gendarmes occupent maintenant une partie d'un immeuble HLM au quartier des Luquettes : Ils n'occupent plus un bâtiment spécifique aménagé pour eux et leurs familles.

La gendarmerie occupait la parcelle n° 185, section AT du cadastre renouvelé pour 1968.

Case	Section	N° du plan.	Nature	Ouvertures	Revenu
433	A	2	Maison	34	160 francs

C'était un bâtiment rectangulaire de 15m x 8 qui se dressait sur l'ancien rempart. Elle s'élevait de deux étages sur rez-de-chaussée.

Il y avait cinq ouvertures par étage. Au rez-de-chaussée, une porte à double battant était flanquée de deux fenêtres. Un escalier tournant suspendu desservait les étages. Comme souvent en Provence, le nez des marches était en chêne et la marche elle-même en tomettes posées sur du plâtre. À l'extérieur, les murs étaient enduits d'un crépi jaune.

Nous n'avons pu savoir ce qui avait déterminé Saint Raphaël à souhaiter une brigade de gendarmes. Dans la première moitié du XIXème siècle, il n'existe que deux gendarmes pour l'arrondissement de Draguignan. L'annuaire des commissaires de police, qui existe de 1874 à 1885, signale un commissaire de police à Fréjus. La délinquance devait être très faible. La consultation des séries 4U-7U aux Archives du Var sont éloquentes. La série 4U concerne les assises entre 1811 et 1930 : pas de banqueroute frauduleuse avant 1866, aucun meurtre avant 1902 si ce n'est un par jalouxie en 1874, quatre au cours de rixes en 1008, 179880, 4910 et 1920. Le premier cambriolage de Villa date de 1912. Quoi qu'il en soit, à la séance du Conseil municipal du 13 août 1883, Louis Otto, architecte, est mandaté par Monsieur de Longchamp pour proposer de construire une gendarmerie sur un terrain qui lui appartient, route de Valescure, pour peu qu'on l'assure d'un bail de 9 ans à sortir d'un loyer équivalent à 6% de la somme investie.

La commune propose d'échanger un terrain lui appartenant avec celui de Mr de Longchamp. C'est ce terrain qu'en janvier 1884, la commune vendra à Monsieur de Longchamp (263,31 m² à 10 francs le mètre) pour construire cette gendarmerie. Un bail de 18 ans sera passé en 1884.

Lotissement du Dramont

Album photographique T2 p.12-13

La construction d'un lotissement industriel par la société anonyme des carrières de Saint-Raphaël au Dramont en 1880 1884 est caractéristique de l'essai d'industrialisation de la commune à cette époque. Ces constructions concernent des maisons, des maisons de groupe, un cercle, les écuries, des remises et des logements de barretiers. Il s'agit bien évidemment là des ouvriers poseurs de barre à mine. On aimerait savoir pourquoi ils ont des logements différents des autres ouvriers carriers.

Ce lotissement se trouve à la section D de l'ancien cadastre où il occupe les parcelles 222, 124 et 226. Il figure au cadastre, aux cases 28, 99 et 477. Les plans ont été déposés à cette époque à la mairie de Saint-Raphaël. Ils ont depuis disparu. En 1891, ces carrières occupent environ 400 personnes. C'est du moins le chiffre avancé par le Conseil municipal qui envisage une déviation du vicinal n° 7 pour en favoriser la desserte.

Depuis 1959, la société a suspendu ses activités. La plupart des maisons ont été rasées. Il reste cependant en place la villa du directeur, villa Alfonsa, qui a été remise en état, modernisée, mais dont les lignes architecturales sont encore très visibles. Elle est orientée nord-sud, un double perron droit la relie au jardin. Mais sa toiture a été modifiée : on a supprimé la couverture en tuiles mécaniques au profit d'une couverture en tuiles romaines et crée un rang de génoises pour fermer l'avant-toit. On a également masqué d'un crépi l'appareil des murs qui ne pouvait être qu'en porphyre bleu, comme les constructions du lotissement. Outre quelques soubassements de maisons qui émergent des broussailles, il reste encore deux édifices quasi intacts, vestiges de ces lotissements : une maison d'un étage sur rez-de-chaussée et la maison d'école. L'une et l'autre sont en porphyre du Dramont, en bel appareil régulier ; l'une et l'autre ont une toiture en pente douce en tuiles mécaniques. La maison entourée d'un jardin devait occuper l'angle d'un chemin. En effet, l'accès s'en faisait par un pan coupé du sud-ouest et le portillon du jardin lui est parallèle.

La place devant l'école est encore plantée d'arbres, le bâtiment couvert à deux pans n'a de fenêtres qu'au sud. À chaque extrémité, un porche permet l'entrée des filles et celle des garçons. Ces porches forment une terrasse au premier étage. Les salles de classe en façade étaient desservies

par un couloir qui longeait le mur nord qui, adossé à la colline, n'était percé que de jours de souffrance.

Lieux de culte :

L'ancienne église Saint-Pierre a fait l'objet d'un classement parmi les Monuments Historiques le 20 décembre 1907 et 11 janvier 1908. La ville nouvelle ne pouvait se satisfaire d'un tel édifice. En quelques années allaient apparaître une église qui deviendrait paroisse, deux chapelles succursales, un temple protestant, deux églises anglicanes. Signalons toutefois qu'une des deux chapelles, celle de Valescure, se trouve sur la commune de Fréjus.

L'Église Notre-Dame de la Victoire

[Album photographique T2 p.14 à 17](#)

Elle ne figure pas au cadastre. Les références littéraires ne manquent pas pour l'Église nouvelle de Saint-Raphaël !

Stephen Liégeard d'abord la cite dans son ouvrage « la Côte d'Azur » : « Édifice roman à la croix d'or, commencé vers la fin de 1883, inauguré par une messe en musique dont le souvenir restera. L'assistance eut toutes les peines du monde à ne pas applaudir, sous les voûtes récemment bénies, l'Ave Maria de Gounod chanté par Mme Carvalho. »

Le livre a été publié en 1888. La même année, Maupassant écrit : « Après avoir doublé le Dramont, j'aperçus les villas de Saint-Raphaël et j'entrais dans le port ensablé vers le fond, puis je descendis à terre. Un grand rassemblement se tenait devant l'église. On mariait là-dedans » (Sur l'eau)

Le dessin de Riou, qui accompagne l'édition originale, représente l'église Saint-Pierre. Mais il ne peut s'agir d'elle : seule la nouvelle église est sur le port.

Plus explicite, Jean Aicard dans « l'Ibis bleu », en 1893, parle de « l'Église neuve... avec ses deux dômes découpés en plein azur, qui mêlaient au paysage méridional un rêve de mosquée orientale ou de temple russe ».

Au registre des délibérations municipales, il apparaît le 26 mars 1890 que Monsieur le curé Bernard demande de rétrocéder à la commune l'église qu'il a fait construire bd Félix Martin. Le Conseil décide de nommer une commission de trois membres chargés de faire un rapport sur les conditions de rétrocession et sur l'état de l'édifice. L'Église n'est d'ailleurs passée de l'état d'église succursale à celui d'église paroissiale que par arrêté préfectoral du 24 octobre 1891. Elle est alors ouverte au culte depuis 5 ans (Conseil municipal du 4 juillet 1890). Sa construction a coûté 410000 francs, entièrement soldés grâce à des dons. Mais il reste à devoir encore le prix du terrain, soit 35000 francs au docteur Labbé, qui lui-même l'avait acheté aux Domaines en 1883.

Le registre du Conseil de fabrique, dont l'architecte Pierre Aublé était président, serait précieux à consulter. Il semble qu'il ait été perdu durant les travaux faits dans l'Église en 1978. On sait cependant que le 19 mars 1899, alors que l'église était déjà rétrocédée à la commune, Pierre Aublé, en tant que président du Conseil de fabrique et représentant du docteur Labbé, s'opposa à l'échange des terrains entre Mademoiselle Deseilligny, propriétaire du casino, et la commune, « car ce terrain fait partie du terrain cédé à la commune par les Domaines à la condition expresse qu'il serait inaliénable et exclusivement affecté à devenir une place publique ». Pierre Aublé réclame le maintien intégral de la place et s'opposera par toutes voies de Droit à cet échange.

L'extérieur de cet édifice se veut byzantin, mais pour le plan originel, il faut faire abstraction des deux coupoles de la façade qui ont été ajoutées en 1890 (Saint-Raphaël Revue, des 18 mai et 21 décembre 1890.)

Elle est en appareil régulier de grès rouge avec chaînages de pierres blanches. Le choix de ce grès rouge, autre qu'il s'agit de la pierre locale - mais celle que l'on prise si fort depuis l'Antiquité est le

Porphyre bleu du Dramont - vient sans doute de ce que l'église domine le port de son chevet. Le trafic essentiel du port et la bauxite qui poudre de rouge toutes les constructions avoisinantes. Six colonnes de porphyre du Dramont encadrent le porche en plein cintre qui s'ouvre à l'est de façon inattendue pour la liturgie, mais orne ainsi la voie principale de la ville naissante. La porte du bas-côté a été ouverte en 1960. Une frise d'arceaux court sous le toit autour de l'église.

Au premier niveau, cette frise n'existe qu'en façade, à la nef, au transept et aux deux chapelles latérales. Les coupoles sont à huit pans, celles de la façade en extrados en couverture ; celle de la croisée du transept sur pendentif et recouverte en ardoises et en tuiles vernissées. Les fenêtres sont romano-mauresques.

Au chevet, les fenêtres hautes sont remplacées par une fausse galerie en arcade. La déclivité du terrain a permis l'aménagement d'une crypte à laquelle on accède par le côté nord. Le logement du vicaire et la sacristie forment au sud un bâtiment annexe de même style (grès rouge, chaînage de pierres blanches, toit en pente douce et en tuiles mécaniques). Mais les fenêtres jumelées sont plus nettement de style roman. A l'intérieur, les murs sont enduits sauf les arcs et les piles qui sont en pierre apparente. L'église est voûtée en berceau. À chacune des quatre travées de la nef correspondent une fenêtre basse et deux fenêtres hautes jumelées. Chacun des deux transepts est percé de trois fenêtres basses et d'une rosace. Les chapelles latérales et le cœur n'ont que des fenêtres basses. Les vitraux endommagés lors du débarquement de 1944 ont tous été refaits. La voûte du cœur, qui retourne très bas, est peinte à fresque. Au centre, un séraphin s'enveloppe de ses quatre paires d'ailes entouré d'une légende : « spiritus sanctus superveniet in te et virtus altissimi Deum ... tibi ». Un premier entourage laisse voir les visages sur fond or dans des médaillons formés par une guirlande d'ailes. Une autre guirlande de fleurs, stylisées celle-là, précède un bandeau où on lit un passage des litanies de la Vierge.

Le pavement dessine au centre de la nef un tapis de marguerites : Mme Aublé se prénomma Marguerite et cette fleur s'épanouissait dans le décor de sa propre villa.

L'Église est dédiée à Notre-Dame de la Victoire de Lepante, ainsi que l'atteste une plaque à droite du maître-autel, comme l'église dans laquelle Pierre Aublé fut baptisé à Rhodes.

Sans doute fait-elle penser à la Majeure, église construite par Laurent Vaudoyer à Marseille, mais les proportions en sont totalement différentes. Le porche oriental qui existe à la Majeure n'est que esquissé ici. Par contre, l'église de Banyuls dont la façade due à E. Bertrand date de 1886, lui ressemble bien davantage (Construction Nouvelle, 1889, planche 140.)

Mais on est surpris de la parenté de son chevet avec celui de l'église Saint-Pierre (contreforts - absidioles). Pourquoi Aublé qui l'admirait fort, n'en eût-il pas souhaité en faire une libre adaptation ?

[Album photographique T2 p.18 - 21](#)

En 1902, Aublé fait plans et devis pour le presbytère. Le dossier complet existe aux Archives du Var. Les plans furent approuvés aux délibérations du Conseil municipal des 9 mars 1903 et 6 mars 1904. Le Presbytère est achevé en 1906. Les plans sont d'un grand intérêt. Nous y retrouvons les dispositions chères à Pierre Aublé : rez-de-chaussée surélevé, fenêtres jumelées, fausses fenêtres pour la symétrie, linteau arrondi, persiennes pliantes, grande hauteur sous plafond, vastes placards, double circulation, escaliers droits, un plan régulier sans perte de place, offrant cependant de multiples commodités. Le presbytère semble prévu pour cinq desservants, (5 chambres plus une lingerie où il semble possible de dresser un lit d'appoint).

Le cahier des charges n'est pas moins instructif. Les matériaux employés proviennent soit de la carrière des Cazeaux près de l'hospice, soit de l'usine de Bellevue à Fréjus. Mais surtout, et c'est là son grand intérêt, nous possédons un document précis sur un mode de construction à une époque déterminée.

Le Temple Jantzen

[Album photographique T2 p.22](#)

Dans le même temps, Aublé avait construit une somptueuse villa pour Jantzen. Il avait édifié dans le parc un temple du même modèle que celui que le roi de Suède Oscar II s'était fait bâtir dans une de ses résidences d'été. On ne sait si Aublé est allé en Suède. Mais peut-être Jantzen, qui était hollandais, y avait-il ses attaches ?

L'édifice est orienté nord-sud. Il est de dimensions restreintes : un vestibule d'entrée d'où part l'accès à la tribune ; quatre travées voûtées en berceau ; les bas-côtés sont voûtés d'arêtes.

La voûte de la nef est peinte d'un semis d'étoiles bleues.

La toiture est marquée par des murs aveugles, tant au nord qu'au sud. Le clocher est couvert à l'impérial avec épi de faîtage. En dépit du morcellement de la propriété, une grande partie des grilles qui ont bordé le sud est restée en place. Le temple existait déjà en 1882, puisque le Conseil municipal, dans sa séance du 23 avril, « considérant qu'il convient de faire preuve d'esprit de tolérance, que M. Jantzen a toujours fait preuve de dévouement aux intérêts de la commune, délibère qu'il y a lieu d'accorder à M. Jantzen l'autorisation qu'il a sollicité de Monsieur le Ministre pour l'ouverture au culte réformé du temple construit dans sa propriété ».

Le temple ne dut pas avoir de pasteur titulaire avant 1898. À la suite d'une enquête menée en 1897 « dans cette station dont le renom et l'importance vont croissant de jour en jour, un comité local décida l'achat du temple jusqu'alors prêté ».

La chapelle Catholique de Valescure

[Album photographique T2 p.23-24](#)

Cette chapelle était dans un état voisin de la disparition quand un nouvel incendie s'y est déclaré en août 1983. Elle figure au cadastre de Fréjus, à la section AW.16a et appartient à la commune ainsi que les 2076 m² sur lesquels elle a été construite.

Enclave dans la propriété Rendel, elle a vraisemblablement été donnée à la commune en paiement d'impôts pendant la guerre (1939-1945). En 1882, l'Illustration mentionne sa construction comme il mentionne celle du Pensionnat de jeunes filles et du Grand-Hôtel tout proche. Stéphane Lejard en parle également : « une église où rien ne fait défaut que les fidèles »

Elle est orientée nord-sud. La nef est droite, l'abside à pans, les murs enduits. Les arcs de couvrement sont plein cintre aux fenêtres. Et au porche, mais leurs claveaux sont faux. Les archivoltes et leurs crossettes ne sont que des moulures de stuc. Les deux colonnes de porphyre gris du Dramont qui flanquent l'entrée sont semblables à celles de l'église mère. Grâce aux pignons de façade, on sait quelle fut la pente du toit : sans doute était-il en pente douce couvert en tuiles mécaniques. Un bandeau de céramique courait sous l'avant-toit. La tour clocher est hors œuvre ; Le ciment des fenêtres est récent ; le campanile, soutenu par des consoles, semble poser sur des créneaux. L'ensemble évoque le porche de la villa Reichenberg. Ces éléments de décor nous ont conduit à en attribuer la construction à Pierre Aublé. Il faut rapprocher le dessin de la tour-clocher du clocher de l'hôpital.

L'Église anglicane de Valescure.

[Album photographique T2 p.25](#)

Elle apparaît au cadastre comme une construction nouvelle de 1900, sans autre description. Elle appartient à Lord Rendel, domicilié à Cannes. Il la fait bâtir en face de sa villa qui, elle, date de l'année précédente.

La décision de construire ce temple correspond dans le temps à celle d'édifier en paroisse, la communauté protestante de Saint-Raphaël.

Lord Rendel achètera très systématiquement des terrains et des villas à Valescure tant sur Fréjus que sur Saint-Raphaël. On parle encore aujourd'hui du domaine Rendel. C'est à lui qu'on doit l'idée d'un Valescure, création anglaise. Cette idée doit être abandonnée. Sur les quelque deux cent cinquante propriétaires de villas dont nous avons pu relever la trace pour les années 1880 à 1919,

neuf seulement ont un nom de consonance anglaise et parmi eux, cinq sont désignés comme étant anglais. La seule certitude est que les Anglais authentiques achetèrent à la même époque dans le même quartier, celui-là où fut construite l'église.

Le clocher est en appareil simple et régulier. Il est à huit pans sur plan carré. Il est sur chaque face percé d'une baie plein cintre reposant sur les colonnettes qui se veulent romanes. La corniche du toit repose sur des consoles. La flèche octogonale a son égout légèrement retroussé. Les baies sont munies d'abat-sons. Des contreforts séparent les baies de la nef, jumelées à deux pans, dans un arc plein cintre. Elles sont soulignées d'un chaînage de pierres blanches qui se détache sur le grès rouge de l'appareil des murs. L'architecture est totalement différente de celle de la chapelle catholique ; en aucun cas elle ne peut évoquer l'Italie en dépit des consoles qui pourraient être le couronnement d'une tour carrée à laquelle on aurait rajouté une flèche. C'est une chapelle anglo-saxonne anachronique sous ce climat et au milieu de cette végétation. Mais n'avons-nous pas lu sous la plume de Mme Carvalho que Valescure « c'était la forêt de Fontainebleau, au bord de la Méditerranée » ?

Sous le mandat de Léon Bassot, la colonie anglaise devint suffisamment importante pour qu'il fût envisagé de construire une 2nde chapelle anglicane. Il fut alors bâti près des lawn-tennis, en face de la villa Marie Madeleine, une petite église qui pouvait passer pour une chapelle provençale. Elle a depuis lors été remaniée, mais son plafond, encore qu'en mauvais état, est resté intact. Ses caissons de bois peint en rouge, vert et noir du monogramme du Christ évoquent davantage un art d'Europe centrale que des îles britanniques. Elle apparaît sur la liste établie en 1903 « des établissements ecclésiastiques et des lieux de culte » (Archives du Var. 4/V/VI)

Les chapelles d'Agay.

La chapelle proche du poste de la Colonne eut un desservant à demeure après le 26 août 1890. Elle ne figure plus au cadastre de 1968. Il existe néanmoins une chapelle moderne d'un dessin hardi, quoique de dimensions restreintes, près de l'école des douanes. Elle est construite en béton qui semble mal résister à l'air marin.

La chapelle édifiée sur la plage du débarquement au Dramont, en bas des carrières, a été édifiée à l'usage de la cité ouvrière dans le même matériau. L'appareil en est très soigné, comme celui de l'école et de la maison voisine. Elle donne également une impression de grande austérité.

LES VILLAS

Les méridionales

Nous avons qualifié certaines villas de « méridionales » et les avons séparées en deux groupes : « les villas méridionales de 1880 » et « les villas méridionales des années 1900 »

[Album photographique T2 p.26 à 28](#)

La plus ancienne des villas de la période que nous étudions, celle de Hardon, appartient au premier de ces groupes. Elle est haute, sévère, massive. Ses ouvertures sont étroites. Elles ne ressemblent pas aux maisons provençales, qu'il s'agisse de maisons de ville ou de maisons des champs. Si elle évoquait un habitat français, ce serait l'habitat lyonnais, celui que l'on trouve entre Saône et Rhône et qui évoque si fort Rome. C'est pourquoi l'appellation de villa méridionale nous semble-elle la plus adaptée.

Dans cette lignée se trouvent Georgette et Les Eucalyptus, mais aussi Les Terrasses et Mireille. Après 1900, ces villas méridionales deviennent plus aimables. Elles abandonnent leur simplicité et, peu à peu, versent dans la profusion du décor, sans que ce décor ne soit jamais autre chose que méridional : les plates-bandes historiées sous les toits, les lourdes chutes de fleurs sculptées, les treilles en sont typiques.

Une seule de ces villas, Casa della Sera, beaucoup plus tard vers 1900, sera être véritablement méridionale, alliant les charmes dont nous venons de parler à ceux qui s'attachent à d'autres villas que nous dénommons villas Palladiennes.

Villa les Bruyères

[Album photographique T2 p.29](#)

Elle apparaît à la matrice cadastrale de 1886 et devrait donc être une construction nouvelle, soit de 1883, soit de 1882. Cette année-là, elle semble appartenir à Louis Albert Hardon, domicilié à la fois à Paris et à Verneuil-sur-Seine. Hardon meurt en janvier 1883 ; la Villa passe donc aussitôt à sa veuve. Il est possible que ce changement de propriétaire l'ait fait assimiler à une villa neuve. Car par ailleurs, il est indiqué que Hardon possède en 1870, 11 hectares, 15 centiars et qu'il s'est fait construire en 1869, un atelier, une maison villa, une maison de concierge. Cette villa existe encore ; la parcelle qu'elle occupe est mitoyenne de celle occupée par la villa Hamon. C'est une lourde bâtie carrée de deux étages sur rez-de-chaussée. Toutes les façades ont les mêmes ouvertures. Au sud, elle est bordée sur toute sa longueur de trois marches qui permettent l'accès à la terrasse qui domine la mer. L'atelier a fait l'objet d'une construction séparée. Il est bâti sur l'à pic des rochers.

Quant à la maison de gardien située à l'ouest de la propriété, elle a été remaniée pour devenir résidentielle. Seule la maison de maître figure à la matrice cadastrale.

Case	Section	n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
164	D	712	Maison	26	90 francs

La villa Louise et la villa Clothilde

Album photographique T2 p.30

Toutes les deux sont construites par Hardon et sur des parcelles qui lui appartenaient. Elles sont difficiles à différencier. Elles sont l'une et l'autre des constructions qui figurent à la matrice cadastrale de 1883. Elles occupent la même parcelle de l'ancien cadastre ... sont devenues hôtel l'une et l'autre.

Cependant, selon le plan de Ravel établi vers 1894, il semble bien que la villa Louise soit au nord de la villa Clotilde. Celle-là seule appartient à cette catégorie de villa que nous qualifions de méridionale. Elle appartient lors de sa construction à Joseph Georges Tardieu.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
409	D	690	Villa	23	125

Très remaniée, il est cependant évident qu'elle est très proche des Bruyères.

Comme les Bruyères, elle s'élève de deux étages sur un plan carré, est couverte en pavillon, de tuiles mécaniques. Comme aux Bruyères, une terrasse bordait la façade principale. Il semble que l'architecte ait simplement fait tourner ses plans d'un quart de tour. Leur seule différence paraît résider dans leur orientation respective : Clothilde est orientée ouest et Les Bruyères nord-sud. Il semble qu'il y ait eu un décor peint dont les actuels propriétaires ont entendu parler.

Les deux villas d'Hardon n'offrent pas grand intérêt architectural. Il ne s'agit pas de villas proprement dites ; elles ne sont pas ostentatoires. Aucun détail ne permet de déceler qu'il s'agit là d'un habitat temporaire correspondant à une sorte de jeu social.

Plusieurs villas répondent au même type d'habitat à Saint-Raphaël ; nous les avons qualifiées de méridionales parce qu'elles sont généralement hautes, discrètes et semblent en retrait du monde ; parce qu'elles sont composées d'un unique bâtiment quadrangulaire couvert en pavillon d'une toiture en pente douce. Cependant, l'emploi de la tuile mécanique les rattache à cette époque de la fin du XVIIe siècle. La sobriété de leur décor nous conduit à préciser qu'il s'agit là de villas de type méridional des années 1880.

Les Terrasses

Album photographique T2 p.31

La villa d'Augustin Person appartient à ce type de villas méridionales. Elle fut construite en 1880. À l'époque où il l'a fait bâtir, il est conseillé à la Cour de Dijon.

La villa existe encore. Elle subit de profonds remaniements. Nous souhaitons que l'esprit n'en soit pas trop altéré. En 1903, elle avait été achetée par Angelo Roverano qui fit construire une maison de gardien : Les Petites Terrasses dont le seul mérite est un décor sommaire de cabochons de céramique.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
294	D	778	Villa	30	250 francs

C'était un bâtiment carré d'un étage sur rez-de-chaussée, percé d'ouvertures symétriques par rapport aux portes-fenêtres centrales.

Au rez-de-chaussée nord, cette porte-fenêtre était une porte d'entrée à deux vantaux. Entre les fenêtres, un léger décor de stuc dessinait les encadrements. L'unique balcon, au premier étage sud, reposait sur des consoles à volutes ; son garde-corps était une ferronnerie relativement simple. L'avant toit était fermé ; le toit reposait sur un entablement toscan. Les deux ailes étaient postérieures à la construction de 1880. L'attachement qu'on peut avoir pour cette villa ne tient pas tant à son aspect qui date une époque, mais qui est somme toute banal, qu'au fait qu'elle fut de longues années la résidence d'André Rouveyre, l'ami si proche d'Apollinaire. C'est là qu'habitait Rouveyre, en décembre 1914, tandis qu'Apollinaire écrivait :

« Je m'engage sous le plus beau des cieux
Dans Nice, la marine au nom victorieux »

La villa Mireille

[Album photographique T2 p.32](#)

Elle est construite pour Adolphe Terris, 11 place des Châtaigniers à Marseille. Elle est semblable aux Terrasses. C'est également une villa sobre et sans prétention qui s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. La façade sud est percée de six ouvertures. Un balcon soutenu par des fers dessert les trois portes fenêtres de l'étage ; un perron de deux marches de marbre blanc court le long du rez-de-chaussée. Le faux chaînage d'angle joue les piliers adossés. L'avant-toit est fermé. Le toit repose sur un entablement toscan ; il est couvert en tuiles mécaniques. L'aile ouest et la pergola sont d'une époque postérieure à la construction ; mais la terrasse en est vraisemblablement contemporaine.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
273	D	342	Maison	12	37 francs 50

Ajoutons qu'elle est orientée nord-sud, mitoyenne, à l'est de la villa Victor et porte le n° 114 bis du plan Ravel.

La villa Les Eucalyptus

[Album photographique T2 p.33](#)

Cette villa fut construite au quartier des Plaines pour l'architecte parisien Arthur Barrat. Elle correspond également à ce type de villas que nous avons appelées méridionales. Celle-ci est haute et étroite. Ses ouvertures sont mesurées. Elle est couverte en pavillon d'une toiture en tuiles mécaniques. On s'attendrait à plus de fantaisie dans une villa d'architecte ! Elle est datée au portail 1899. Saint-Raphaël Journal en annonçait sa construction dans son numéro du 18 décembre 1898. Selon la matrice cadastrale, deux ans plus tard, Barrat y adjointait : une maison de jardinier, puis une remise et une salle de bain (qui est la seule salle d'eau mentionnée au cadastre) et enfin un lavoir.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
575	D	368	Villa cn 1899. Maison de jardinier. Remise et salles de bains. Lavoir cn 1900.		525 francs

La villa le Coteau

[Album photographique T2 p.34](#)

Cette villa appartient à la catégorie que nous avons dénommée de type méridional.

Sans doute n'est-elle ni haute ni étroite et son aspect n'a-t-il rien de massif. Cependant, la simplicité de ses lignes et la sobriété de son décor conduisent à la classer ainsi. À flanc de colline, elle s'élève d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Une moulure sépare les 2 niveaux, une autre encadre les portes-fenêtres du rez-de-chaussée. Les autres ouvertures n'ont qu'un simple encadrement de pierres. L'avant-toit est ouvert et sur la plate-bande court une fresque rouge et bleue de fleurs, de dragons et de chimères.

Si les gardes corps sont en fonte, les balustres et terrasses sont de type toscan.

La terrasse du sud abrite une légère construction de fer forgé où il devait être prévu de faire pousser une vigne. La construction de cette villa est postérieure à 1900. Elle n'apparaît pas à la matrice cadastrale, dont on sait qu'elle est très incomplète dans les premières décennies du siècle. Elle est délicieuse et nous avons tout lieu de croire que Fitzgerald la loua comme il loua la Villa Marie à Valescure.

La villa Manon et l'immeuble Pelleti

[Album photographique T2 p.35](#)

Ils appartiennent l'un et l'autre à cette même catégorie. L'une et l'autre construction sont couvertes en pavillon et pour leur toiture en pente douce, on a utilisé la tuile mécanique. L'avant-toit est ouvert, mais il abrite une frise historiée à la maison Pelleti et une plate-bande à la villa Manon.

Il faut noter également le parti-pris qui a été tiré à la villa Manon du contraste né de l'appareil irrégulier de grès et des chaînages de pierres blanches qui soulignent les angles et les fenêtres. À la maison Pelleti, seul le soubassement est en grès rouge, en appareils réguliers ; le chaînage d'angle est en besace. L'arc des fenêtres est bordé de briques de chantignole. Les balustres employés tant à la villa Manon qu'à l'immeuble Pelleti sont de type toscan ; mais les gardes corps en fonte de la maison Pelleti sont d'un modèle moins rare que les ferronneries plus élaborées de la villa Manon, dont la forme et le dessin appartiennent au « Modern style »

La villa Lou Paradis

[Album photographique T2 p.36](#)

Cette villa est une des rares villas datées de Saint-Raphaël. Elle porte en effet la date de 1910 dans un cartouche fleuri sur une cheminée de l'angle nord-ouest. C'est un bâtiment carré dont la partie centrale au nord fait légèrement saillie. Les ouvertures sont symétriques par rapport à ce corps de bâtiment qui lui-même semble traité en pavillon indépendant. En effet, portes et fenêtres décrivent une sinuosité qui aboutit à la grande fenêtre cintrée, fenêtre passante de lucarne qui doit éclairer un atelier.

Il faut noter l'habileté de la couverture. La toiture en pavillon repose sur des aisseliers d'inégales longueurs, si bien qu'elle englobe la saillie nord et que la haute fenêtre, attirant les regards, dissimule cet artifice. Et cet artifice est d'autant mieux dissimulé que les chutes des fruits et des fleurs tombent depuis le couronnement de cette fenêtre et coupent la monotonie d'un entablement composite où s'entrelacent lauriers et rubans.

Ce décor rappelle bien évidemment celui que Mourzellas avait conçu pour l'Armitelle et qui, hélas, a disparu.

Cette villa est certainement de proportions moins massives, mais néanmoins elles en semblent assez proches pour entrer dans la même catégorie.

Il faut ici mentionner une maison située avenue Georges Clemenceau et datée dans un cartouche, 1912. Le même décor que celui de Lou Paradis orne la plate-bande sous le toit : un entrelacs de rubans et de lauriers. Les balcons ont des garde-corps en transenne du même modèle que ceux d'une villa située avenue des Arènes, qu'il est donc possible ainsi de dater.

Villa Les Myrtilles

[Album photographique T2 p.37](#)

Cette villa est située rue Zamenhof. Elle appartient à cette catégorie de villas dites méridionales. Elle est contemporaine de l'Armitelle ou de Lou Paradis, tout en ayant gardé l'austérité certaine qui existe aux Eucalyptus ou à la maison Pelletti.

Sa disparition semble décidée : le promoteur de l'immeuble le Concorde, qui lui fait vis-à-vis, souhaite déplacer la voie publique. Elle avait été construite en 1904 pour Mme Bazerque, veuve alors du vérificateur des douanes de Saint-Raphaël (Annuaire des Alpes-Maritimes, 1883.)

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
677	D	797	Maison	38	2025 francs

C'est une jolie villa d'un étage sur rez-de-chaussée surélevé dont le jardin s'étendait jusqu'à ceux des villas Biarez et Knoring

Les murs sont enduits d'un crépi ocre et la plate-bande sous le toit est décorée d'une frise de myrtilles. La balustrade de la terrasse est composée d'éléments de ciment. Le garde-corps du balcon est en fer forgé ; le balcon repose sur des consoles de ciment. Le jardin dû connaître des jours meilleurs, comme en témoigne la terre cuite, hélas mutilée, qui s'y trouve encore.

La villa l'Armitelle

[Album photographique T2 p.38-39](#)

Cette villa construite pour Marius Omer de Hesse de Persan, en 1903 par Mourzelas figure dans l'ouvrage « Villas de la Côte d'Azur » paru chez Massier à Paris, sans date.

Sa façade nord, qui n'est pas sans analogie avec celle de Clythia à Valescure est demeurée intacte. Son riche décor sculpté a totalement disparu, y compris la balustrade de la terrasse sud. De façon étonnante, la disposition intérieure a été conservée. Son aspect massif, son plan carré, comme la surabondance de son décor et le belvédère qui surmonte, à l'ouest, le porche d'entrée, nous ont conduit à la classer parmi les villas méridionales construites après 1900. Elle est aujourd'hui propriété d'une caisse de retraite. (CRIS 28 rue Châteaudun à Paris.)

Case	Section	n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
668.	D	342	Villa	47+1 portail	975 francs

[Album photographique T2 p.40](#)

Vers 1910 furent construites trois villas identiques sur la route des Plaines, préfiguration, comme les villas Roverano, des actuels lotissements pavillonnaires. Ces villas sont toutes construites à la même époque. Mais si on peut considérer que l'architecte des « Roverano » était un adepte de l'art nouveau, celui qui a conçu ces villas, les Lauriers Roses, les Lauriers Blancs et des Lauriers Rouges a construit des villas méridionales.

Toutes trois s'élèvent d'un étage sur rez-de-chaussée. Toutes trois comportent un corps de logis flanqué d'un pavillon à l'ouest formant avant-corps et déterminant, au rez-de-chaussée, une loggia fermée, au premier étage une terrasse. Leurs murs sont enduits, leur avant-toit ouvert, leurs couvertures en tuiles mécaniques et leurs persiennes s'ouvrent à l'italienne selon un mode inaccoutumé à Saint-Raphaël mais très répandu au-delà de l'ancienne frontière du Var.

Seule l'absence totale de prétention architecturale nous a empêché de les ranger parmi les villas palladiennes, dont cependant elles offrent quelques caractéristiques

La villa Sainte-Anne

[Album photographique T2 p.41](#)

Cette villa fut construite sensiblement à la même époque que la Villa l'Armitelle mais dans un quartier voisin. L'Armitelle est dans les bois. La Villa Sainte-Anne est en bord de mer. Henri Estelle, Paul Breux et Georges Leygues avaient tous trois acheté le terrain. Georges Leygues fit construire cette villa dont, comme à l'Armitelle, les matériaux et les éléments décoratifs sont somptueux.

Cette villa de plan carré s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Elle est surmontée au nord-est d'un belvédère. Comme à l'Armitelle, le soubassement est en pierre apparente. Pour ce soubassement comme pour l'encadrement des fenêtres, on a employé le porphyre bleu du Dramont.

Le dessin des ferronneries est d'une exceptionnelle richesse. La plate-bande sous le toit du belvédère est décorée à fresque d'iris, dont le coloris et le dessin appartiennent à l'Art nouveau. La construction des communs a précédé celle de la villa elle-même.

Case	Section	N° du plan.	Nature	Ouvertures	Revenus
682	D	232	Maison de gardien Cn 1904.	10.	112,50 francs.
764	D	232	Villa. Cn 1905	Un portail +42	900 francs

Le parc est dessiné à l'anglaise, hors la terrasse nue qui domine les rochers. A l'ouest de cette terrasse, au milieu des pins, devant la mer, se dresse une colonne dont nous avons lieu de croire qu'elle provient du Château des Tuilleries et plus précisément de l'escalier de Percier et Fontaine. Il convient de rappeler que si Georges Leygues est bien connu pour avoir été ministre de la Marine, son premier portefeuille fut celui de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts en 1894-1895, puis en 1898-1902.

La villa Louise

[Album photographique T2 p.42-43](#)

S'agit-il de la villa Sue ou de la villa Pascal, l'une et l'autre cadastrées sur la parcelle D 202 à partir de 1907. Quoi qu'il en soit, elle appartient à la même catégorie de villas que l'Armitelle ou Sainte-Anne. Leur style semble ici atteindre son paroxysme.

Les constructions s'étagent à flanc de colline : loggias, pergolas, terrasses, se multiplient ; le décor sculpté est surabondant.

L'appareil des constructions tant de la villa proprement dite que celui des murs de soutènement et de la clôture est en moellon de porphyre bleu du Dramont à tête dressée. Tous les balustres sont à double poire. La toiture de tuiles mécaniques est en pavillon. Elle repose sur les consoles d'un entablement composite ; la frise est irrégulièrement coupée par des triangles et les métopes ont un lourd décor sculpté de fleurs et de rubans qui se détachent sur un fond peint en bleu.

Les mauresques

La villa Gaïla

[Album photographique T2 p.44-45](#)

Cette villa est certainement la plus spectaculaire, la plus belle, la plus ancienne des villas mauresques de Saint-Raphaël. Il semble qu'elle soit antérieure à 1882. La maison de gardien, étonnante construction en bordure de la route nationale, beaucoup plus importante que la villa elle-même, apparaît à la matrice cadastrale de 1884. La villa fut construite pour Eugène Jules Lagrange de Roquebrune, puis passa à Elalia Pauline Gzay en 1909 et prit alors le nom de Villa Mauresque.

En 1904, Eugène Lagrange fait partie du Conseil municipal. C'est un homme âgé puisqu'il est né en 1833. Peut-être disparaît-il en 1909 ?

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
171	D	368	Maison	19	100 francs

Il n'a pas été possible d'entrer dans cette villa, ni même de s'en approcher autant que nous l'aurions désiré. L'habitation principale, de dimension relativement modeste, se veut typiquement mauresque. Une restauration récente l'a peu modifiée. Au sud la Villa s'ouvre sur la mer ; la façade est percée de quatre fenêtres à chaque étage : l'une à l'ouest, l'autre à l'est, d'une partie légèrement en saillie qui se veut monumentale.

Une volée de marches permet l'accès à une large baie carrée surmontée d'une loggia dont la baie en plein cintre est soutenue par deux colonnettes détachées. À cette baie plein cintre correspondent au rez-de-chaussée deux baies plein cintre de part et d'autre de la baie centrale, soulignées d'une simple moulure en Z. Elles sont surmontées de baies carrées flanquées de colonnettes adossées. La dernière baie à l'ouest, est précédée d'une loggia. Le toit est en terrasse, bordé d'une frise du même dessin que la balustrade de la loggia ouest que celles du bord de l'eau. Il a été plus facile de voir les communs, du moins leur façade nord, que longe la route nationale.

En venant de l'ouest :

- Une grille sans grand intérêt d'un barreaudage ordinaire est soutenue par deux piliers : sur l'un le nom actuel de la villa Gaïla en lettres romaines, sur l'autre des caractères arabes.
- Un bâtiment rectangulaire percé de six ouvertures au rez-de-chaussée, de trois au premier étage ; la partie orientale de ce bâtiment en très légère saillie, forme une tour carrée. L'étage inférieur est en faux chaînage en bande continue de deux tons de beige ; Le premier étage est en crépi uni. Une frise mauresque décore l'entablement ; les merlons du crénelage se veulent eux aussi mauresques ; moins cependant que ceux de la tour, dont la frise d'entablement est percée de trois ouvertures et dont le crénelage est lui-même crénelé. Ce bâtiment comporte aussi une tour ronde avec même frise et même crénelage que la partie occidentale. Cette tour ronde doit être un réservoir.
- Un mur aveugle peint de deux tons en zigzag, décoré d'une frise d'arceaux dans sa partie haute et couronné d'une balustrade du même modèle que celle bordant la propriété le long de la mer.
- Une tour carrée percée d'une seule ouverture ronde sur la route, peinte en deux tons de beige en faux chaînage en bande continue sur son premier niveau, unie lisse sur le 2nd niveau. Elle est décorée d'un simple entrelacs et l'entablement sous le même crénelage crénelé que l'autre tour, offre trois rangs de moulures en zigzag.

Cette étrange bâtie forme l'angle oriental de la propriété. Sur sa façade orientale, elle est ouverte (décorée encore de faux chaînages en bande continue de deux tons), d'une fenêtre à l'arc outrepassé et au premier étage d'une vaste baie carrée soulignée du même entrelacs.

Au sud, la tour s'ouvre à l'étage inférieur de deux baies à l'arc outrepassé et d'une grande baie vitrée au premier étage. On devine que les murs ont été peints d'un semis d'étoiles sur fond bleu. Nous avons pu voir que le mur aveugle sur la route du côté jardin présente des fenêtres trilobées et d'autres à l'arc outrepassé, et qu'il s'agit d'une galerie reliant les deux tours. On ne peut que déplorer l'état lamentable d'une construction d'une telle qualité.

Villa Clarisse (« Vieux Moulin »)

Album photographique T2 p.46

En 1882, maître Joseph Chiris, avocat ayant fait démolir un moulin à huile, refait bâtir au même endroit. Il est fort possible qu'on ait utilisé des éléments du moulin, par exemple la tour crénelée est vraisemblablement le corps de cet ancien bâtiment auquel on a adjoint un corps carré.

Case	Section.	n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
330	D	776-779	Villa	32	230

La Villa appartient aujourd'hui à la Société d'Entraide de la Légion d'Honneur. La famille Coullet est une des plus vieilles familles raphaëloise. Cette famille alliée aux Escalles et aux Chiris, autres vieilles familles provençales, jouent un grand rôle dans l'histoire politique de la fin du XIXème siècle. Les deux filles de Léon Chiris, député des Alpes-Maritimes en 1881 épousèrent les deux fils aînés de Sadi Carnot.

Certains pensent (Nouveau Journal du 3 novembre 1877) que les Chiris sont apparentés à Thiers ; ils sont en relation avec Jules Ferry, Tirard, Président du Conseil en 1887 et 1889, le Général Pitté. Joseph Chiris, pour sa part, fut élu au Conseil municipal de Saint Raphaël en 1892 ; C'est lui qui, le premier, demande que soit installé le téléphone le 9 juillet 1893.

Villa El Keif

[Album photographique T2 p.47](#)

Cette villa s'appelle aujourd'hui villa Turque. Elle est située avenue du Clocher de Fréjus. Elle fut construite pour Gaston Court de Fontmichel, le futur gendre de Félix Martin dont la villa est située à proximité, par Pierre Aublé.

La villa est achevée en 1882 et sa remise en 1886 ; elles apparaissent néanmoins l'une et l'autre à la matrice cadastrale de 1886.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
340	D	778	Villa Remise	19	200 francs

Les murs enduits gardent les traces de bandes peintes, imitation d'un faux chaînage en bande continue ; l'architecture mozarabe est particulièrement attachée à cet aspect coloré des bâtiments. Le toit est en pente douce recouverte de tuiles mécaniques ; les épis de faîtage sont des croissants turcs ; l'avant-toit, relevé en pagode, est peint à fresque de fleurs stylisées.

La villa n'a aucune ouverture à l'est ; les fenêtres du nord soulignées, comme la porte d'entrée, d'une moulure sont d'une extrême simplicité. Il en va autrement des fenêtres de l'ouest et celles de la terrasse : elles veulent être orientales. En effet, hautes et étroites elles dessinent dans la moulure rectangulaire l'arc lancéolé propre aux constructions mauresques. En arrière des persiennes, dont la menuiserie affecte cette forme si particulière, l'arc de maçonnerie repose sur des colonnettes adossées à des chapiteaux orientaux.

La terrasse au sud a retrouvé depuis peu son aspect primitif. La villa, quoique de dimensions relativement réduites, doit son apparence flatteuse au large escalier qui, de cette terrasse, descend au jardin.

Il faut noter les heureuses proportions de la villa. Au décrochement nord-ouest du bâtiment correspond un décrochement symétrique au sud-est. La remise avait été conçue dans un style gothico-mauresque ; sa façade a été malheureusement été remaniée.

La Petite Batterie

[Album photographique T2 p.48](#)

Cette villa avenue des Chèvrefeuilles, qui s'appelle aujourd'hui les Charmettes, fut construite pour le docteur Bontemps en 1882 et apparaît à la matrice cadastrale de 1885.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
325	D	766	Villa	18	125 francs

Le docteur Bontemps s'est installé à Saint-Raphaël en 1880. C'est pour exercer sa profession qu'il se fait construire cette petite villa de plan cruciforme dont la seule ouverture à l'est est un porche abrité soutenu par deux colonnes. La villa est de style « retour d'Indochine » -Gallieni n'a-t-il pas épousé Mademoiselle Savelli de Fréjus ? Les murs sont enduits. Le toit en pente douce recouvert de tuiles mécaniques, repose sur un entablement en pagode. Il est masqué en partie par un fronton et des acrotères aux angles. Un double escalier droit descend de la terrasse sud au jardin. La balustrade est formée d'éléments de terre cuite du modèle, habituellement utilisé par Pierre Aublé. Les deux colonnes du porche sont des colonnes de remplissage. Le pavillon du jardin à l'ouest est postérieur à la construction de la villa. Un décor géométrique de céramique de couleur veut lui donner une teinte d'orientalisme.

La villa Le Riage

[Album photographique T2 p.49](#)

Actuellement les Lotus, elle fut construite pour et par Alfred Chacot, dont il est mentionné à la matrice cadastrale qu'il fut l'employé de Pierre Aublé.

Il aurait connu Aublé en Turquie par l'intermédiaire de Charles Noël. Ils auraient tous trois participé à la construction des chemins de fer de Roumélie pour le compte de la compagnie Vitali.

La villa apparaît à la matrice cadastrale de 1886 comme une construction de 1883.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
372	D	745	Maison	15	90 francs

Le terrain doit provenir de la Société des Terrains de la Méditerranée. En 1897, alors que Chacot est toujours à Saint-Raphaël, la villa change de main : elle est vendue par le ministère de Maître Silvy, notaire au Puget, pour la somme de 8000 frs.

C'est une villa de proportion réduite d'un rez-de-chaussée sur un rez-de-jardin. La grande partie gardé son aspect initial. Dans la ligne de la Villa El Keif, elle se veut également orientale. Notons cependant qu'au cadastre, elle ne figure pas sous le vocable de villa, mais sous celui de maison. La maison est carrée, 8x8m environ. Elle est formée de trois pavillons, le pavillon central faisant saillie au sud d'une terrasse en loggia dont les étroites colonnettes sont en fonte, comme les gueuloirs en têtes de lion qui en assurent le drainage. Cette terrasse a récemment été convertie en véranda. Aucune ouverture n'était prévue au nord. L'entrée principale est à l'est tandis que l'entrée du rez-de-jardin se fait à l'ouest. Les murs sont enduits. Les deux niveaux sont séparés par deux corniches formant bandeau, qui se retrouve plus étroit mais avec la même mouluration sous l'avant toit fermé. Le toit en pente douce, en tuiles mécaniques, est couvert en trois pavillons. Les épis de faîtage sont en croissants turcs. Le caractère mauresque est donné par de multiples détails d'architecture : par la présence de la loggia et l'étirement de ses colonnettes, le dessin de leurs chapiteaux et celui de leurs bases, par la forme étrangement dépouillée des balustres de cette loggia (cylindriques, avec piédouches et chapiteaux carrés), et surtout par le dessin des huisseries des fenêtres. Ici les huisseries seules affectent cette forme d'arc outrepassé ; derrière cette apparence, les fenêtres sont quadrangulaires.

Le décor intérieur voulait également passer pour mauresque. La pièce centrale s'organisait autour d'un bassin ; les quatre portes sont flanquées de colonnettes en bois ; les portes elles-mêmes ont leurs planches retenues par des ferrures massives qui sont le scellement des gonds. Il faut encore signaler la rampe d'accès au perron. En ciment, elle imite des branches d'arbres. La terrasse du rez-de-jardin dessine un demi-cercle : elle veut délimiter un espace de repos différent du jardin sauvage avec lequel elle est de plain pied.

La villa de Charles Anglès

[Album photographique T2 p.50](#)

Cette villa, d'abord villa Marie puis les Pâquerettes, apparaît à la matrice cadastrale de 1887, comme une construction nouvelle de 1884.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouverture	Revenu
411	D	768	Maison	32	200 francs

En 1895, elle est vendue à Henri Émile Lacreusette, architecte, puis en 1903, à Madame Georges Camuset née Marguerite Génolhac. Mais dès 1888, elle est proposée à la location par l'agence immobilière Ravel et Lacreusette :

Situation : très belle vue sur la mer. En façade sur le boulevard Félix Martin.

Sous-sol : Cave, buanderie, garde-manger, cuisine, monte-plat.

Rez-de-chaussée : Salon, salle à manger, fumoir, monte-plat, WC.

Première étage : 4 chambres de mètre, un grand cabinet de toilette, WC.

2e étage : 2 chambres, 2m3, chambres de bonne lingerie, WC.

Eau, gaz et grandes terrasses.

La Villa fut construite par Houtelet dans un style qui tient à la fois de la demeure mauresque et flamande. Il est impossible de photographier la façade sud, étroitement pressée par des villas plus récentes. La façade nord elle-même est difficilement accessible. C'est un bâtiment couvert en bâtière dont les deux façades principales sont les deux hauts pignons redentés du nord et du sud. Les premiers redents (quatre de part et d'autre), ont des chaperons en tuile à double versant. Mais les trois plus élevés forment une sorte de couronnement pyramidal avec des cheminées en acrotères. Le décor des murs n'est pas moins surprenant. De fausses arcatures s'étagent le long des pignons et les deux fenêtres s'inscrivent dans deux d'entre elles. Au premier étage, les fenêtres jumelées deux à deux ont des linteaux de fer.

Le mur ouest, le seul visible, scintille d'un décor de céramique, tandis que sous la moulure de l'avant toit court une bande lombarde. La famille Anglès est une des grandes familles provençales du siècle dernier. Un Anglès, Maître des Requêtes au Conseil d'État obtient une action du journal L'empire - Il en existe seize - lors de la suppression du « Journal des Débats » en 1811.

Félix Anglès, sénateur du Var à partir de 1891, mettra Félix Martin en relation avec Clemenceau. Ajoutons que, comme l'abbé Sieyès, Félix et Charles Anglès ont pour aïeul Joseph Anglès, notaire à Fréjus.

La Villa El Ouah

[Album photographique T2 p.51](#)

Cette villa, avenue des Chèvrefeuilles, existe encore. Malheureusement, les transformations qu'elle a subies ont totalement modifié son caractère : elle est devenue un petit immeuble vendu par appartements au fond d'un jardin désertique. Il est vrai que la construction de l'ensemble immobilier qui la sépare de la mer n'incite guère à l'entretenir ni à l'habiter de façon continue. Elle avait été construite pour le docteur Niepce, qui s'était installé à Saint-Raphaël en 1871 (Guide Rosenwald, 1887) et figure à la matrice cadastrale de 1888.

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouverture.	Revenu.
438.	D.	766.	Villa.	45.	180.

La villa se compose de deux pavillons accolés. L'un de deux étages sur rez-de-jardin, celui de l'est, l'autre de trois étages, sur rez-de-jardin également.

Le pavillon est se trouve en retrait du pavillon ouest où le bow-window du rez-de-chaussée forme terrasse au premier étage. Les fenêtres de ce bow-window, comme les deux fenêtres jumelées du premier étage, affectaient un décor mauresque. Cela était dû aux arcs plein cintre reposant sur des colonnettes au premier étage, aux linteaux des baies du rez-de-chaussée, au fait que dans ce bow-window, la baie centrale était nettement plus large que les baies latérales. Une frise de carrelage soulignait la corniche entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Il existait un faux chaînage en bande continue de deux tons. Les merlons du crénelage du toit avaient la forme de raquettes de cactus ; ce même décor couronnait le belvédère vitré qui s'élevait à la jonction des deux toitures. Au rez-de-chaussée, au sud, grâce à une légère construction en ferronnerie, la terrasse était devenue loggia dans le goût arabe. Tous les balustres étaient en double poire. Or, tout ce décor a disparu. Les murs sont crépis d'un blanc uniforme ; les crénelages, la tourelle, le couvrement de la terrasse, les balustres mêmes n'existent plus. Seuls restent les lignes générales de la villa et son plan qui permettent d'affirmer qu'elle fut construite par Pierre Aublé.

Les Olivettes

[Album photographique T2 p.52](#)

Cette villa, boulevard des Lions, fut construite par Aublé pour une de ses tantes, Madame Roch. C'est une construction nouvelle de 1887 qui apparaît à la matrice cadastrale de 1890.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
442	D	745	Villa		93

La villa est restée intacte depuis sa construction et n'a connu qu'une seule mutation. Elle est de dimension restreinte et ne s'élève que d'un rez-de-chaussée sur un rez-de-jardin. Les murs, et c'est la seule villa de ce genre dans l'œuvre d'Aublé, sont en gros moellons à tête dressée d'un appareil irrégulier en grès rouge.

Le toit en pente douce de tuiles mécaniques est couvert en pavillon. La plate-bande d'avant-toit est unie. Une corniche simple moulurée sépare les deux niveaux. Et cette villa toute simple est cependant arabisante par le dessin de ses fenêtres, la sobriété massive de son unique balcon soutenu par des consoles frustres. Cette étrange villa a bien peu de points communs avec les autres constructions de Pierre Aublé. L'appareil de pierre est le même que celui de l'église. Les fenêtres sont arrondies comme à El Ouah, mais on retrouve souvent ces portes pleines dans la partie basse, en claustra de fonte dans la partie haute.

La Villa Antonin

Cette villa a disparu comme beaucoup d'autres, au profit des immeubles du front de mer. Elle avait été construite pour Antonin Poirson, domicilié 2 rue des Halles à Nîmes. Saint-Raphaël Revue signale qu'elle sera achevée vers la fin du mois dans son numéro du 23 octobre 1887. Elle apparaît à la matrice cadastrale de 1891.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
446	D	768	Villa	36	197

Il semble que les architectes en aient été Ravel et Lacreusette. Elle était composée de deux pavillons accolés : celui de l'ouest, plus haut que celui de l'est et plus profond. L'angle formé était occupé par une loggia fermée au rez-de-chaussée, une loggia ouverte au premier étage et une terrasse au 2nd. L'Argentine, dans sa première manière, avant l'érection de sa lanterne, avait la même disposition : Il y avait là, manifestement, un désir d'harmoniser un quartier en construction. L'une et l'autre villa étaient construites en retrait de 7 m de la voie publique, ce qui correspond au cahier des charges du lotissement des Terrains de la Méditerranée. Le pavillon ouest s'élevait de trois étages percés d'une seule ouverture au sud et de trois à l'ouest. Le pavillon s'élevait de deux étages. Le caractère mauresque était donné par cette superposition de loggias et de terrasses en briques apparentes et leurs garde-corps de terres cuites ajourés. Au fond du jardin, à l'angle de l'avenue des Chèvrefeuilles, s'élevait un pavillon de trois étages à caractère nettement mauresque. À chaque niveau, il y avait une ouverture surmontée d'un arc outrepassé. On avait voulu ultérieurement moderniser ce pavillon en ouvrant aux deux niveaux supérieurs des fenêtres d'un style vaguement provençal. Ce pavillon avait un important revêtement de céramique d'origine marocaine avec les dessins verts et bleus propres aux poteries de Safi. Cette villa était proche de l'Oustalet du Capelan où résidait Gounod. Il serait amusant que ce Poirson fût parent de Paul Poirson, le voisin parisien de Gounod, ce qui justifierait pleinement la dédicace de la prière dont il fit la musique sur un poème de Sully Prudhomme. Par la suite, la Villa fut louée à Cornez, directeur des carrières de porphyre du Dramont. Cornez vint à Saint-Raphaël après avoir été ingénieur au canal de Suez.

La villa Mariani (Andréa)

[Album photographique T2 p.53](#)

Cette villa a été construite pour Angelo Mariani, domicilié 2 rue Scribe à Paris en 1889 et apparaît à la matrice cadastrale de 1892.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
449	B	89	Villa	53	1500

Saint-Raphaël Revue, dans son numéro 54 du 24 juin 1888, affirme que Mariani a confié la réalisation de sa villa à Ravel.

Cette villa allie le style mauresque au style classique : mauresque, la lourdeur du bâtiment principal et de la tour carrée, les toitures qui semblent en terrasses et les fenêtres de la tour. Les autres ouvertures ont un entablement toscan.

Outre l'intérêt évident de l'architecture de cette villa, il faut mentionner les deux plaques de bronze dont Mariani avait orné le portail et la porte de sa villa. Elles étaient l'une et l'autre dues à Roty, qui possédera à Valescure deux villas et un atelier (Matrice cadastrale de 1904.)

L'art de Roty a été popularisé par la semeuse figurant sur les timbres-poste et les pièces de monnaie. Roty a rénové l'art de la médaille à la fin du XIXème siècle, et on lui doit toute une série de portraits, dont celui de Mariani. La plaque du portail en bronze, d'un diamètre de 0,20 m environ, a été dérobée récemment. Elle représentait l'amour défaillant avec cette légende : « Oh nymphe/ vin Mariani /va le sauver mais : prends garde à ton cœur. » La signature de Roty était très apparente.

La plaque à droite de la porte d'entrée est polygonale, mesurant 0,25 m environ, dans ses plus grandes dimensions. Elle représente une femme pensive dans le goût néoclassique d'Hamon avec cette légende : « in labore quies »

On connaît l'existence des albums Mariani. Mariani, qui fit fortune dans l'exploitation des vins toniques à base de coca, eut l'idée de demander aux personnalités du monde des arts, des sciences de participer d'une façon ou d'une autre à l'élaboration de ces albums. C'est ainsi qu'on y retrouve nommé bien des résidents habituels ou épisodiques de Saint-Raphaël. Dès le premier volume, une lettre de Roty est reproduite : « Mon cher ami, voilà le croquis dont je vous ai parlé. Après une rude

journée, l'amour fatigué vient retrouver sa mère. Pour le ranimer, elle lui fait boire quelques gouttes de vin Mariani. Votre nom est connu de tous les pays, le sien l'est également. Il fait le mal, vous faites le bien, on vous aime tous les deux. Si cet arrangement vous plaît, j'aurai grand plaisir à exécuter ce petit bas-relief » Au tome VII figure d'ailleurs comme réclame de produits la plaque ronde du portail.

Le parc a malheureusement été massacré ; les hasards des successions ont amené son morcellement et l'édification d'une tour.

La villa immédiatement voisine de la Villa Mariani, avenue Théodore Rivière, qui occupe la parcelle III de la section AM du cadastre rénové en 1978, présente quelques caractéristiques communes à ces villas mauresques : en particulier le porche profond, dont la fenêtre a été ouverte à une date récente, évoque l'iwan et ce faux chaînage en bande continue peint de deux tons, décor qui existe dans la plupart des constructions musulmanes.

Il existe également, avenue des Arènes, une villa vraisemblablement plus récente que toutes celles énumérées jusqu'alors. Elle porte actuellement le nom Magnolia dans un cartouche de mosaïque au dessin spécifique des années 1925. Elle a cependant très certainement été construite à une date ultérieure. C'est une petite villa d'un seul étage sur rez-de-chaussée. Elle n'est ouverte qu'au sud et à l'ouest, selon le principe architectural le plus répandu de cette région.

Elle est située au quartier dit des Arènes, ce qui signifie sablonneux. Aussi se trouve-t-elle de plain-pied avec son jardin sur lequel la terrasse sud dessine une arabesque. L'entrée se fait par la loggia ouest qui forme terrasse au premier étage. Cette villa aurait pu être mentionnée parmi les villas palladiennes. Les colonnes sont de remplissage, leurs stylobates sont les dés de la balustrade, mais leurs chapiteaux stylisés papyriformes, évoquent très nettement un style égyptien, encore que leur tailloir soit plus large que le corps des chapiteaux. Le toit en pente douce repose sur un entablement toscan ; les métopes de la plate-bande sont découpées par des triglyphes qui, une fois sur deux, empiètent sur la corniche.

Les Roches Roses

Album photographique T2 p.54 à 57

Cette villa apparaît au cadastre de 1896.

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouverture.	Revenu.
497.	D.	501.	Villa.	56+2 portails.	2250 francs.

Elle a été construite pour Edouard de Morsier (ou de Mortier) par Coquard. Elle est citée par Hautecœur : « La villa de Coquard se veut égyptienne ». Certains l'ont confondue avec la villa de Coquant car elle est dénommée les Lions sur certains documents graphiques. La villa de Coquant est dite les Lions parce qu'elle est dans l'axe des deux îlots de tout temps appelés les Lions. Par contre, en dépit de certains éléments de son décor, la villa Morsier s'est toujours appelé les Roches Roses. Il est possible qu'à Saint-Raphaël on ait confondu Paul Coquant et Ernest Coquart.

Nous ne retracerons pas l'œuvre de Coquard, le seul architecte de grand renom ayant travaillé à Saint-Raphaël. Cependant, il faut souligner que dans son œuvre, la construction d'une villa est tout à fait exceptionnelle. Il l'avait construite en 1893 pour Édouard Morsier, personnalité en vue du monde des lettres suisses, qui avait dès lors partagé sa vie entre Paris et Saint-Raphaël ; il n'est rentré à Genève qu'en 1939 et y mourut en décembre 1949 à 84 ans. Les Morsier se sont séparés de la villa qu'en 1976. À sa mort, on déplorera dans la presse genevoise « la disparition d'un honnête homme... d'un témoin fidèle d'une époque aujourd'hui disparue. »

Il avait épousé Henriette Renée Cécilia Claparede et l'un de leurs fils, Michel, est né aux Roches Roses en 1897, (Saint-Raphaël Journal, 26 septembre 1897). Georges Morsier, l'éminent neurologue Suisse, né à Paris le 25 novembre 1894, était leur fils aîné.

En 1898, les Morsier louaient la villa à Eugène Brieux, écrivain en vogue à cette époque. Depuis la route, elle donne une impression haute et étroite. L'escalier accolé à la tour ouest contribue à créer cet effet. Au sud, elle semble se composer d'un pavillon flanqué de deux tours à l'ouest, l'une massive de trois niveaux, l'autre d'un seul rez-de-chaussée. La villa est quasiment de plain-pied avec le jardin dont seules quatre marches la séparent. Le jardin lui-même est en encorbellement sur la mer. Dans la partie est, deux ailes se décrochent en avant d'une partie centrale particulièrement ornée. Au rez-de-chaussée, en arrière d'un arc outrepassé, s'ouvre une fenêtre trilobée. Au premier étage, deux portes-fenêtres polylobées s'ouvrent sur un balcon formant la loggia du rez-de-chaussée et dont la balustrade est en transenne dans le goût gothique. Les supports de ce balcon sont les têtes de lion à la source de la confusion des noms. Pour l'aile est, les fenêtres, tant en rez-de-chaussée qu'au premier étage pour être trilobées, se découpent néanmoins dans un rectangle. À l'ouest, le pavillon polygonal à claire-voie initialement a été modifié : au sud, il comporte une porte-fenêtre. A l'est, des murs obturent une partie des ouvertures qui étaient dans le goût chinois.

La tour de l'ouest, massive sur trois étages, présente :

Au rez-de-chaussée, une ouverture.

Au premier étage, deux ouvertures.

Au 2nd étage, quatre ouvertures.

La baie du rez-de-chaussée est semblable à celle du pavillon central.

Au premier étage, les deux fenêtres sont de même dessin que celles du pavillon central, mais ne sont pas des portes-fenêtres. Au 2nd étage, il s'agit de baies jumelées. Ces baies arrondies sont surmontées d'un rouleau reposant sur les consoles. Les claveaux sont en brique. Le bâtiment est rythmé par des colonnettes soulignant les angles. Certaines partent du sol, d'autres, supportées par de pseudos corbeaux, ne partent que du dernier étage. La frise de l'avant-toit est à double décor : l'un sculpté, une frise étroite de chênes, l'autre en céramique, à décor de liserons et de lauriers.

Les cheminées sont copiées sur celles qu'on peut voir à Venise. Les couleurs ne sont pas moins surprenantes : crêpis roses, arcatures pâles, briques d'un rose soutenu, tuiles vertes. L'intérieur est très décevant : une enfilade de pièces multiples aux dimensions mesquines. Il ne semble pas qu'elles aient été recoupées. Aucun décor, ni de cheminées, ni de stucs. Peut-être ont-ils disparu ? Mais l'extérieur tel qu'il est encore est digne du Coquart de la grande salle d'audience de la Cour de cassation. Pour l'heure, un permis de démolir a été délivré pour cette villa.

La Péguière

Album photographique T2 p.58-59

Simon Joseph Ravel a construit plusieurs villas pour les Siegfried. La première est le Manoir en 1886. La Péguière, elle, apparaît à la matrice cadastrale de 1899 : c'est une construction de 1896 pour Mademoiselle Siegfried.

Il figure cependant une construction sur le plan du quartier établi par Ravel en 1892. On peut supposer qu'Édouard Siegfried avait acheté ce terrain en 1874, ne l'a pas laissé inoccupé et que la villa actuelle résulte sinon d'une totale démolition, du moins d'un profond remaniement.

La remise apparaît au cadastre de 1900. Quant à la maison de jardinier est à la cabine de bain, elles ont dû disparaître à une époque récente.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouverture	Revenu
------	---------	------------	--------	-----------	--------

532	D	369	Villa Maison de jardinier Cabine de bain Remise Écurie	40 4 6+2 portails.	
-----	---	-----	--	--------------------------	--

Saint-Raphaël Journal du 11 mai 1901, annonce le mariage de Mademoiselle Siegfried avec le lieutenant de vaisseau Martin. Le mariage a eu lieu le 7 mai 1901. La mariée a eu pour témoin Pierre Maël, homme de lettres qui lui dédiera par une touchante attention, son prochain roman, « Fleurs fanées ». Ce commentaire est d'autant plus amusant que Pierre Maël est le pseudonyme collectif de Charles Cosse et de Charles Vincent et que « Fleurs fanées » parut en 1902, est une œuvre de collaboration.

La villa est construite au ras de l'eau, dont ne la sépare que le chemin des douaniers. Elle n'a pas de sous-sol aménagé, ni même aménageable et se trouve de plain-pied avec le jardin. Au nord, la façade ne s'ouvre que d'une fenêtre et de l'arc lancéolé d'un iwan. Le caractère est complété par le carrelage de soubassement.

À l'est, la loggia du rez-de-chaussée forme terrasse au premier étage et le dessin du bow-window du sud-est est repris à l'angle nord-est du premier étage. Au sud, sur les rochers, la façade est plane. Aucune terrasse, ni au rez-de-chaussée, ni au premier étage ; de légers balcons protègent les portes-fenêtres à grands carreaux. Au premier étage, au nord, la façade est aveugle. À l'est, elle s'ouvre très largement sur une vaste terrasse accessible de toutes les pièces. Les trois baies du bow window sont séparées par de légères colonnettes surmontées de chapiteaux dans le goût égyptien ; elle repose sur des bases hexagonales dont on retrouve le même modèle au-dessus des chapiteaux rythmant une frise de carrelage. La pièce suivante a deux fenêtres jumelées dont le tympan décrit un angle obtus. La plus belle des fenêtres éclaire la pièce principale ; elle est la réplique de la porte d'entrée. On ne peut que déplorer que ce dessin extraordinaire ne soit qu'une décoration et ne se retrouve pas à l'intérieur. Cette partie sud de la villa dépasse de deux étages le reste du logis. À l'étage suivant, les fenêtres sont également dans le goût mauresque, une frise trilobée en léger relief court sous la corniche du toit. Le toit de ce pavillon a été rajouté postérieurement à la construction de la villa. Primitivement, il avait été conçu une terrasse bordée d'un crénelage.

Quoi qu'il en soit, les deux toitures en pavillon reposent sur des aisseliers ; elles sont en tuiles mécaniques tandis que l'avant toit de la loggia qui repose sur les mêmes aisseliers est en tuiles plates.

La balustrade de la terrasse est formée de poteries ; ce sont des balustres en poire dont le col est galbé en cavet, la panse galbée en torre, et le piédouche et le chapiteau carrés.

Nous ne dirons qu'un mot du superbe jardin. On l'a décoré d'une fausse rocaille et, de la loggia, c'est à travers cette rocaille qu'on voit la mer. Il a dû exister un décor intérieur dont ne subsistent que quelques plafonds dans le goût pompéien, d'autres fleuris. Le mur de l'escalier est revêtu d'un carrelage fleuri d'iris.

La villa du baron Knorring

Album photographique T2 p.60

Cette villa s'appelle aujourd'hui Sémiramis et se trouve en bord de mer, 251 Boulevard du général De Gaulle. Nous n'avons trouvé aucune trace officielle de sa construction hormis cette annonce de Saint Raphael Journal en date du 18 juin 1899 : « le baron Knorring, construit à la batterie, sur un terrain acheté à Monsieur Barriquand »

Le terrain de cette villa est mitoyen de celui de Biarez à l'ouest et de celui d'Angles à l'est. Elle n'a d'ouverture qu'au sud et au nord : six au nord et six au sud. Cependant, elle est construite sur une

butte artificielle qui permet à l'œil des habitants d'être au rez-de-chaussée, au-dessus du mur austère qui borde l'avenue. Au nord, cette butte disparaît, devient court anglaise devant un rez-de-jardin. Les ouvertures sont entourées deux à deux dans le sens de la hauteur de trois moulures d'une extrême sobriété créant l'illusion optique d'une embrasure. Les façades aveugles dessinent les mêmes moulurations qu'on retrouve également au pilier de clôture. Comme la villa Lagrange de Boulouris, le toit en terrasse est bordé d'un crénelage aux merlons crénelés, qui couronne également une tour au fond du jardin, la clôture nord et une terrasse du jardin.

Cette blancheur volontaire, ce parti minéral du décor du jardin traduit l'influence qu'a pu avoir l'œuvre de Loti, à moins que lecteur de Jean Aicard, Le baron Knorring ait souhaité réaliser la villa la Terrasse décrite dans « *l'Ibis bleu* ». Cette villa est située en bord de mer à côté de l'Oustalet. Elle n'a qu'un seul étage et un toit en terrasse. La villa du baron Knorring fut agrandie d'une aile, sans doute vers 1925, mais le style fut respecté. Elle est, aujourd'hui, en passe d'être démolie.

Il nous faut mentionner également l'église Notre-Dame de la Victoire. Sans doute l'architecte Pierre Aublé a-t-il retenu l'exemple de la vieille église Saint-Pierre. Il ne faut cependant pas oublier qu'il est né à Rhodes d'une mère grecque, que l'église est dédiée à Notre-Dame de la Victoire de Lépante, tout comme celle où il fut baptisé à Rhodes, que cette construction rappelle les églises de Marseille tant Notre-Dame-De-La-garde que la Majeure.

Les contemporains ont d'ailleurs perçu comme telle construction, non point Stéphane Liégeard, qui parle d'un édifice romain, mais Jean Aicard par les yeux de son héros Marcart, voyait « par-delà l'église neuve de Saint-Raphaël, avec ses deux dômes découpés en pleine azur et qui mêlaient au paysage méridional un rêve de mosquée oriental ou de temple russe, le vieux Fréjus, qui apparaissait noirâtre » (Jean Aicard, *l'Ibis bleu*, 1893, page 61)

Il ne s'est reste donc construit sur la commune de Saint Raphaël, en une période de 30 ans, qu'une dizaine de villas dont on puisse dire qu'elles représentent quelques caractères orientaux dans leur architecture. La plus caractéristique étant sans doute la plus ancienne : Gaila.

Le peintre Guillaume de Chiffreville prétend avoir été incité à venir s'installer à Saint-Raphaël par Fromentin. Il était allé voir Fromentin, qui rentrait alors d'Algérie, pour lui demander quelques indications pour le voyage qu'il comptait y faire. Tandis qu'il parlait, un des enfants de Fromentin eut un cauchemar. Fromentin lui aurait dit en ramassant les feuillets d'un indicateur : N'allez pas en Algérie ...vos enfants sont trop jeunes ...j'ai failli en faire la triste expérience. Allez à Saint-Raphaël bien vite pendant qu'il est encore temps. Ce n'est pas abîmé, vous y trouverez deux ou trois de nos camarades. » C'est ainsi que Chiffreville s'installa à Saint-Raphaël, y acheta des terrains et se fit construire sans doute par Vianay la villa Les Myrtes qui n'a rien d'oriental et pourrait tout aussi bien se trouver en Ile de France.

De cette première époque de colonisation, il faut retenir les noms de quelques peintres : Fromentin bien sûr, Popelin, Hamont qui mourut en 1874, Chevandier de Valdrôme, qui semble bien avoir fréquenté l'endroit avec Fromentin puisqu'il expose au salon de 1859 sous le n° 595, « Soleil couchant environ de Fréjus » ; en 1866, il expose « La vallée des Lauriers-Roses », n° 381, et « Soleil couchant à Saint-Raphaël », n° 382. Il semble que le peintre provençal Auguste Imer, ait lui aussi travaillé à cette époque à Saint-Raphaël ; il a exposé au salon de 1863, « Îles de Lérins » au salon de 1866, « Saint-Honorat » au salon de 1868, « Cirque de Fréjus ». Quant au peintre orientaliste Montfort, il semble qu'à diverses reprises, il ait loué les villas à Saint-Raphaël : Houtelet, Ermitage, Ile Verte.

Crénelage.	Gaïla, la Péguière, El Ouah, Sémiramis, le vieux moulin, Mariani.
Fenêtres lancéolées	La Péguière, El Ouah, Mariani, El Keif, les olivettes, le Rivage
Toit en pente douce.	La Péguière, El Ouah, El Keif, Les Olivettes, Le Riage, Antonin, Les Magnolias
Toit en terrasse.	Gaïla, Sémiramis
Avant toit fermé (Impression d'égout, retroussé)	Gaïla, la Péguière, El Ouah, Mariani
Tour de guet	Gaïla, la Péguière, El Ouah, Roches Roses
Loggias mauresques.	Gaila, La Péguière, El Ouah, Antonin, les Rohes Roses
Iwan.	Gaïla, La Péguière, Av. Théodore Rivière
Faux chainage, bande continue de deux tons.	Gaïla, El Ouah, Le Riage, Roches roses
Décor, colonnettes gracieuses.	Gaïla, La Péguière, El Ouah, Le Riage, Roches Roses
Décor céramique mauresque.	La Péguière, Antonin
Chapiteau égyptien.	Magnolias
Ferronnerie.	Le Riage

Les anglo-normandes

Les villas qu'il est possible de ranger sous le vocable « anglo-normand », à Saint-Raphaël, sont peu nombreuses : une quinzaine à peine. La plupart sont dues à Pierre Aublé : l'Estérel, Pierrette, les Chênes, Maurice.

Vaucaire avait commandé Sweet Home à Houtelet auquel on doit encore, outre la sienne propre, le Maquis.

La villa Saint-Sébastien a été commandée à Desanges. On ne sait à qui Léon Crozet Noyer, Paul Breu, Madame de Montaudoin ou Louis Issert avaient pu commander les leurs. Dans le même esprit, plus tardivement furent construites la villa les Roses, 67 boulevard Jean Jaurès et la Villa du chanteur André Baugé à Boulouris. À cette même catégorie, il faut rattacher l'hôtel les Roches Rouges construit en 1908 au Rastel d'Agay. Nous conservons en mémoire villas jumelles de ce style qui étaient voisines de la villa Argentine et occupaient les parcelles 235 et 236 de la section AV du nouveau cadastre.

Ces villas ont assurément des traits communs tout en gardant leurs particularités. Elles ont en commun la forme et la multiplication de leurs toitures, qui reposent en général sur des aisseliers. Aucune n'est couverte en pavillon ; pour aucune non plus, on a employé l'ardoise. Elles ont toutes des pignons ; ils sont ouverts ou fermés et toujours éléments du décor. Pour certaines, on a coupé l'avant-toit et ouvert des lucarnes de pignon. Beaucoup ont des balcons en bois. La Villa Aiguebonne a même un décor de faux bois. Toutes se veulent un tant soit peu rustiques.

La villa l'Estérel

Album photographique T2 p.61-62

Elle est la première en date de ces villas, la première également à avoir été construite pour des Anglais qui à cette époque semblent avoir préféré Cannes. Celle-ci apparaît à la matrice cadastrale de 1886 comme ayant été construite pour Henri Parker de Londres.

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures.	Revenu.
398.	D	745.	Villa.	40.	750 francs.

Dans ce paysage méditerranéen, cette villa est de style anglo-normand sans que l'architecte ait sacrifié à l'afféterie ou au pittoresque. Son toit, quoi qu'en pente raide, est cependant couvert en tuiles mécaniques. Sur un rez-de-jardin, elle s'élève d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage plus un étage de comble. Un bandeau plat sépare les deux niveaux. Le toit repose sur des aisseliers. Il est à deux versants avec un pignon ouvert au sud, coupé au nord et à l'ouest. Une fenêtre s'ouvre dans ses pignons. Une aile adjacente au nord-est doit être contemporaine de la construction car elle ne figure pas au cadastre d'agrandissement de la villa. Il n'y a aucune ouverture à l'est. A l'ouest, le porche hors œuvre est une véranda. Au sud, deux étages de loggias dont les supports sont en bois, devaient être également vitrés. Les balustrades, tant des loggias que de la terrasse du jardin, sont en ciment armé dans le même goût pseudo-gothique que les piliers de la grille d'entrée. A l'intérieur, les pièces étaient petites, multiples, desservies par un escalier de bois s'inscrivant dans un arc en anse de panier.

La villa Louise

[Album photographique T2 p.63](#)

Au quartier des Tasses, cette villa fut construite en 1883, du moins c'est la date qui figure à la matrice cadastrale ; elle est attribuée à Louis Hardon qui mourut en janvier 1883. Il est possible qu'elle ait été achevée au 2nd semestre 1882 où qu'elle ait été construite plus tardivement sur ses plans. Il semble que le fils de Louis Hardon ait été également architecte. Il est prénommé Jean Victor au cadastre ; cependant, c'est Joseph Verdon qui, en 1884, participe à l'organisation de l'Exposition Internationale de Nice et qui en 1888 fait partie du Conseil municipal de Saint-Raphaël. Il semble qu'il fasse partie du comité de l'Exposition Universelle de 1889.

La villa est très différente des autres constructions que nous connaissons de Louis Hardon. Un pavillon central couvert en bâtière et flanqué de deux pavillons dans les pignons sont ouverts au nord et au sud.

Elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Le bow-window du nord-est, forme terrasse au premier étage.

Elle semble de moindre dimension que sa voisine dûe également à Hardon, la villa Clothilde. Il n'en est cependant rien au vu des registres cadastraux.

Case	Section	n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
390	D.	690	Villa	23	120 francs

La villa Maurice

[Album photographique T2 p.64](#)

Située route nationale à Boulouris, elle a été construite pour Alexandre Barral, 3 place du Griffon à Lyon, vraisemblablement par Pierre Aublé en 1886.

Elle est dans le même esprit que les villas Estérel et Pierrette, dont l'attribution lui est certaine.

Elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Deux pavillons en pignon ouverts enserrent un pavillon central, déterminant ainsi au rez-de-chaussée une loggia et au premier étage une terrasse. En 1893,

la villa a été agrandie à l'est. Le toit en pente raide repose sur des aisseliers. Toutes les balustrades sont en bois. La grille d'entrée est au chiffre de Barral.

La villa Les Chênes

Album photographique T2 p.65

Boulevard des Gondins à Valescure. Elle est semblable à la Villa Maurice. La parenté des façades sud est surprenante. Le même architecte dut construire et cet architecte est d'autant plus certainement Aublé que les piliers du portillon sont identiques à ceux de la Villa Estérel.

Outre le toit en pente raide, le style anglo-normand est donné par les aisseliers soutenant les balcons de bois et surtout par le grand bow-window à meneaux qui, à l'ouest, éclaire l'escalier.

La villa fut construite en 1890 pour Charles Auguste Goulden, dont Saint-Raphaël Revue dit qu'il était pasteur. Peut-être cela explique il la construction - postérieure au reste à celle de la villa - de l'Église anglicane, sur la parcelle voisine.

Villa Pierrette

Album photographique T2 p.66-67

Cette villa, boulevard des Lions, avait été construite en 1904 par Pierre Aublé sur une parcelle mitoyenne de celle des Olivettes pour son neveu Louis Aublé. C'est une des rares villas Aublé pour ne pas dire la seule à avoir disparu.

Case	Section	n° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
676.	D	778	Villa Pierrette	18	675 francs

Cette demeure devint dès 1910 la propriété d'Henri Caucurte qui lui fit immédiatement ajouter à l'est une pièce en rez-de-chaussée dont le toit forme terrasse pour la pièce du premier étage. Cette annexe était destinée à devenir la chambre de son fils unique, Pierre. Il est amusant de noter que Pierre allait épouser la fille de l'orfèvre Monduit, le collaborateur et l'ami le plus proche de Viollet le Duc.

Cette villa s'élève d'un rez-de-chaussée plus un étage. De toutes les villas de Pierre Aublé, elle était la seule à donner une idée de provisoire. Au nord, elle offrait l'aspect étroit et haut des villas construites sur les digues des côtes normandes. Effet accentué encore par une partie centrale avec pignon ouvert, égout retroussé avançant sur les deux parties latérales, elles-mêmes étroites, et par la porte principale sans perron. L'accès au rez-de-chaussée se faisait par une volée de marches à l'intérieur de la maison. La véranda était sans doute d'une époque plus récente. Seule la porte de service au nord également, avait un perron et un léger porche couvert et fermé.

Il n'existait aucun accès de la façade sud au jardin. Sur cette façade, le toit se révélait en pente douce et la villa aurait pu s'inscrire dans un carré de 7x7m environ, n'eût été l'avancée à pans coupés d'un bow-window d'une profondeur d'un mètre sur la moitié sud-ouest de la façade. Les murs étaient enduits d'une corniche séparant les deux niveaux. Les fenêtres avaient un encadrement très sobre de faux pilastres. L'unique balcon était en bois. Les balustrades des terrasses étaient des claustras de tuiles creuses. La balustrade du bow-window du rez-de-chaussée, en claustra également, était composée d'éléments en terre cuite. À l'intérieur, seul le plafond du vestibule avait été peint. Dans une rosace, une fleur de lys stylisée autour de laquelle on pouvait lire « Timotheus ». L'ensemble était traité en camaïeu de bleu. L'escalier de bois était semblable à celui des Anthémis, la villa voisine, ou à celui de l'Estérel.

Villa Sweet-Home

Album photographique T2 p.68

Cette villa est celle de Maurice Vaucaire, domiciliée à Auteuil, rue Boileau. Elle a été construite en 1887 par Houtelet en bord de mer.

Vaucaire est né à Versailles en 1864 ; Il est mort à Paris en 1918. Il a beaucoup écrit : des vers, des romans, des pièces de théâtre, voire des livrets d'opéra, dont l'un, « Au temps jadis » fut représenté au théâtre de Monte-Carlo en 1906, époque à laquelle Clairin et Gervais, tous deux propriétaires dans les environs de Saint-Raphaël, travaillaient à sa décoration.

Vaucaire a connu de son vivant un large succès. Il était tenu pour un poète exquis et subtil. En 1894, il avait alors cette villa de Saint-Raphaël. Il publie chez Ollendorf « Petits chagrins », ce poème qui est en tiré, est spécifique de son écriture :

« J'ai la mémoire des parfums, de la musique
Et des couleurs. Pour évoquer les jours défunts,
Coupez des fleurs, j'ai de la mémoire, des parfums.
J'ai la mémoire aussi de la musique,
Certain rythme magique
Réveille le passé dans mon cœur nostalgique ;
Coupez des fleurs, faites de la musique.
J'ai la mémoire des couleurs
Assez pour appeler quelqu'un ou quelque chose.
Je me souviens que par un crépuscule rose,
Ma maîtresse riait et que j'étais en pleurs...
J'ai la mémoire des couleurs. »

Nous savons que Maurice Vaucaire était secrétaire de Félix Martin. Voilà la raison de cette installation à Saint-Raphaël. La villa Vaucaire vient d'être meublée (Saint-Raphaël Revue du 23 octobre 1887.)

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
443	D	768	Villa	26+1 portail	131 francs

Il est vraisemblable que s'il en passa commande à Houtelet, c'est que Houtelet était parisien comme lui. Elle ressemble d'ailleurs étrangement à la villa Houtelet construite avenue des Chèvrefeuilles l'année précédente.

C'est une villa d'un étage sur rez-de-chaussée, plus un étage de combles. La terrasse est une terrasse de remblais actuellement aménagée en garage, mais qui devait servir de hangar à bateaux. Le pavillon central qui s'ouvre d'une fenêtre à chaque niveau, est en saillie par rapport au pavillon qui le flanquait de part et d'autre. La maison est en appareil polygonal de pierre apparente. Toutes les fenêtres sont soulignées d'un faux chaînage harpé qui existe également aux angles. La couverture est en tuiles mécaniques à deux pans pour le pavillon central, en pavillon pour les ailes. Notons l'élévation du pavillon central : une grande fenêtre au rez-de-chaussée surmontée d'un balcon soutenu par des consoles. La fenêtre dans le pignon est surmontée d'une fausse arcade en anse de panier.

La villa Le Maquis

Album photographique T2 p.69

Construite par Houtelet pour Félix Martin en 1886, elle est certainement la plus normande de toutes les constructions raphaëloises.

Case	Section.	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus

204	B	128	Villa	61+2 portails	625 francs
-----	---	-----	-------	---------------	------------

Elle a été construite sur un terrain appartenant en propre à Madame Félix Martin, ce qui conforte l'idée de Jean-Baptiste Meissonnier, propriétaire à Saint-Raphaël, dès avant le mariage de sa fille. C'est une très grande villa, à l'architecture complexe, qui semble avoir toujours été destinée à la location. L'impression anglo-normande est donnée par la juxtaposition de pavillons couverts de toitures à longs pans. Il n'en émane pas une impression d'harmonie, mais bien plutôt de confort : la maison semble avoir grandi avec les besoins des habitants. Mais il n'en est rien. Il s'agit là d'un parti-pris délibéré. Au nord, on accède au logis principal par un porche fermé. Les fenêtres semblent se nicher sous l'auvent du rez-de-chaussée et le long pan du toit, sans le moindre respect d'un axe quelconque. Au nord-est, deux pavillons font saillie l'un par rapport à l'autre, décalage qui se retrouve inversé à la façade sud. Mais le pavillon central s'orne d'un bow-window qui forme terrasse au premier étage, tandis que le pavillon principal se scinde, sa partie ouest restant à l'aplomb du toit et sa partie est faisant retrait de la profondeur du bow-window. Enfin, à l'ouest, un étroit passage relie ce bâtiment à un pavillon plus modeste qui s'éclaire au nord d'une verrière d'atelier.

Il faut noter les architectures de brique soulignant le dessin des fenêtres et pour certaines indiquant un jumelage, les faux chaînages de pierres en escalier qui s'y ajoutent, les gardes-corps simulés dessinant un treillage sur un fond de brique et la balustrade d'un escalier à l'est identique aux balustrades des Chênes.

La villa L'Aigue Bonne

[Album photographique T2 p.70](#)

Cette villa fut construite pour Léon Crozet-Noyer, domicilié 15 rue du coq à Marseille en 1891. Elle apparaît à la matrice cadastrale de 1884.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
84	D.	301	Villa. Écurie.	25 3	1500 francs

Ses lignes architecturales sont simples : trois ouvertures au rez-de-chaussée, trois ouvertures au premier étage soulignées d'une architecture de briques de couleur. Une fenêtre s'ouvre dans un faux pignon créé dans une toiture en pavillon. Le style anglo-normand naît de ce faux pignon, comme des faux chaînages de pierre en escalier entourant les fenêtres du premier étage et des gardes corps dont les croisillons se détachent sur un fond de brique. Il apparaît alors que ces éléments existent au Maquis à Valescure et que cette villa pourrait être elle aussi une construction d'Houtelet.

La villa Fichet

[Album photographique T2 p.71](#)

Construite à Boulouris, en bord de mer, en face du Manoir, elle est très semblable à la villa le Maquis, quoique très défigurée. Elle a été découpée en studios sans que ses ouvertures mêmes aient été respectées.

Elle n'apparaît pas au cadastre. Elle ne peut cependant être antérieure à 1880, en dépit de la presse locale, qui, à diverses reprises annonce que Monsieur Fichet est arrivé dans sa villa en 1881, car elle ne figure pas au plan de Ravel de 1894 or Ravel avait construit le Manoir, ni sur un plan plus tardif toujours établi par Ravel en 1896 mais où la parcelle est indiquée comme appartenant à l'entrepreneur Pécout.

C'est une grande villa à Arène Grosse où les pavillons à la toiture en pente raide se succèdent. Elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée plus un étage de combles. Le pavillon nord-est abrite un atelier. S'il existait un décor d'architecture, il a disparu sous un crépi uniforme. La terrasse du bord de l'eau est à l'usage de parkings automobiles.

La villa Émerine

Album photographique T2 p.72

Construite pour Louis Issert, elle apparaît au cadastre de 1898 (les Jasmins)

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
507	B	371	Villa	Un portail +15	375 francs

Elle est située au quartier des Arènes, où s'était multiplié les villas avant qu'il ne devienne industriel. En effet, c'est là que s'édifieront l'usine des eaux, l'usine à gaz et l'abattoir. C'est une construction haute et étroite faite de deux pavillons couverts en bâtière, accolés. L'un est orienté nord-sud et l'autre est-ouest. Ces deux pavillons s'élèvent sur un rez-de-jardin d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Au nord et au sud, une fenêtre s'ouvre dans un pignon. Dans le pignon est il n'y a qu'une fausse fenêtre.

La façade sud est défigurée par une véranda qui s'inscrit dans le décrochement des deux pavillons. Ce décrochement délimitait une terrasse dont la balustrade existe encore. Les mêmes éléments de poteries en poire de type toscan (panse galbée en torre, col galbé en cavet, piédouches et chapiteaux carrés) se retrouvent à tous les balcons de la Villa. Les fenêtres jumelles du rez-de-chaussée s'encadrent entre les consoles à volutes rentrantes du balcon du premier étage. L'arc en anse de panier des fenêtres du premier étage se retrouve aux fenêtres du rez-de-jardin. Toutes les fenêtres du premier étage, qu'elles soient au sud ou à l'ouest, sont surmontées d'une étroite corniche qui, aux fenêtres jumelles du grand balcon sud, se rejoignent dans un modillon. Les fenêtres des pignons, au nord comme au sud, s'ouvrent dans un arc plein cintre.

La façade nord, dont la porte a été modifiée, est d'une grande austérité. Les deux pavillons sont au même niveau. Le pavillon ouest est percé d'une fenêtre à chaque niveau. Le pavillon Est, outre la porte d'entrée est percé d'une petite fenêtre à l'étage et d'une longue et étroite ouverture couvrant deux niveaux et destinés à l'éclairage de l'escalier. Les murs sont enduits et dessinent un faux chaînage en bande continue. L'ancien crépi encore visible à l'est peut laisser supposer que ce faux chaînage fut peint de deux tons, procédé que nous retrouverons dans de nombreuses villas. Le chaînage d'angle est une alternance de briques et de pierres, la brique continuant les bandes foncées du faux chaînage continu. On a dessiné un faux chaînage d'angle au nord, à la jonction des deux pavillons. L'avant-toit est ouvert et repose sur une plate-bande unie. Le toit en pente raide est couvert en tuiles mécaniques.

La villa Amicis

Album photographique T2 p.73

Elle est construite pour Paul Breu, contrôleur principal des contributions directes, 2 place Saint-Sulpice à Paris. C'est une construction nouvelle de 1905.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
712	D.	232	Villa	24	525

Quartier de Pierre blanc.

Elle fut récemment vendue aux Criées du Tribunal de Paris, le 20 décembre 1982, ce qui nous a permis de l'identifier et de consulter le cahier des charges. Située au bord de mer, elle est mitoyenne de la Villa Sainte-Anne que se font construire H. Estelle et Georges Leygues, la même année.

C'est une villa couverte en bâtière dont l'étage de comble est occupé par une chambre dont la fenêtre s'ouvre dans le pignon, ce qui découle de la description officielle :

Rez-de-jardin : Cuisine, chambre et communs.

Premier étage : Quatre chambres, deux salles de bains.

2e étage : une chambre.

On relève dans le cahier des charges que Jacques Paul Napoléon Breu et son épouse Maria Bonnet ont acheté ce terrain d'une surface de 14 hectares, 57 centiares, le 19 mars 1903, pour le prix de 4300 francs, à Honoré André dit le Major et à son épouse Anne Florent.

La villa est sans grand intérêt autre que l'encadrement des fenêtres en porphyre bleu du Dramont.

La villa Montjoyeux

[Album photographique T2 p.74](#)

Elle fut construite en 1903 pour Léonie Séraphine de Montaudouin, demeurant à Disèmes près de Chartres, et dès 1907 passa à Paul Louis Charles Le Roy, ancien agent de change.

C'est une grande villa dont le décor consiste en deux chaînages de brique tranchant sur le crépi des murs et en une simple moulure dessinant un créneau à la plate-bande sous le toit. Toutefois, la fenêtre de l'angle sud-est est surmontée d'un bandeau toscan qui semble indiquer que la pièce qu'elle éclaire joue un rôle privilégié dans la maison. Le caractère anglo-normand est donné par la lucarne en façade sud interrompant l'avant-toit qui est ouvert et dont la volige est apparente. La villa a été modifiée à une époque récente ; Il a été créé sur la façade Nord un escalier permettant de rendre indépendant le premier étage. Sur les piliers du portail se retrouvent les mêmes chaînages de brique qu'à la façade. Le pavillon des communs, construit plus tardivement et qui ne figure pas à la matrice cadastrale, a, fait inhabituel, été construit dans le même style que la villa.

La villa Saint-Sébastien

[Album photographique T2 p.75](#)

Cette grande villa de style anglo-normand fut construite par Charles Desanges à une date indéterminée. On sait seulement que Desanges eut une villa à Saint-Raphaël après 1901, remplacée aujourd'hui par un immeuble dit « les Jardins du port ». Si on en croit ce qui reste des communs, dans la mesure où les communs pourraient donner une indication sur l'architecture de la villa, elle semble avoir été néoclassique. La villa Saint-Sébastien se veut anglo-normande et méditerranéenne. Elle est anglo-normande par les grands aisseliers soutenant les multiples toitures et par le faux pignon de la façade nord. Mais la note méditerranéenne est donnée par la plate-bande sous le toit peinte à fresque d'iris, et surtout par le décalage au sud des pavillons les uns par rapport aux autres, celui de l'est formant un abri pour les deux suivants.

La villa les Roses

[Album photographique T2 p.76](#)

77, boulevard Jean Jaurès.

C'est certainement la plus récente de ces villas. Sa construction est d'autant plus surprenante qu'à la même époque s'épanouissait sur la Côte d'Azur un style néo-provençal dont est nettement issu celui de tous les mas d'aujourd'hui. Les pignons coupés, la multiplication des aisseliers, l'avant abritant le rez-de-chaussée, les balustres de céramiques bleues, le dessin même de la porte d'entrée et du portail rendraient cette villa intéressante sous tout autre climat. Ici, elle devient exceptionnelle.

La villa Ker Grillaud

[Album photographique T2 p.77](#)

Route de Boulouris par les Plaines.

Elle est contemporaine de la villa de l'avenue Jean-Jaurès. Elle affirme plus nettement encore son appartenance à une architecture conçue pour une autre région. Ici, le style normand est mâtiné de style basque. Sur quatre niveaux, les ouvertures occupent la quasi-totalité de la surface d'un mur pignon haut et étroit. Ce pignon est coupé. Un léger décor en creux dans le crépi permet de dater cette villa de 1925.

L'Aérium de Valescure

Album photographique T2 p.78

Il a été impossible de localiser sur l'ancien cadastre ce qu'il est accoutumé d'appeler l'aérium de Valescure. Sa construction est antérieure à 1913, puisqu'à cette époque il appartient à deux anglaises, les Dames Scott et Elliot. Il est proche des Sphinx. Il est possible qu'il s'agisse d'une des villas construites pour la fille du sculpteur Rivière, dont on sait qu'elle en posséda deux dans ce quartier. C'est une grande villa où se marient le goût italien et anglo-normand. Sont anglo-normands ses deux pavillons qui flanquent un corps de logis en retrait et dont les bow-windows forment terrasses au premier étage. Cependant, les volutes des frontons coupés qui surmontent les fenêtres de ces pavillons, les acrostiches qui dessinent les moulures au-dessus des fenêtres du pignon, comme la plate-bande peinte du toit, sont nettement italianisants. Mais il ne s'agit là que de détails : les lignes architecturales de la villa la rattachent à la catégorie anglo-normande.

Les Anglaises.

On ne peut en aucun cas assimiler les villas anglaises de Valescure aux villas anglo-normandes dont nous avons précédemment parlé. Leur spécificité ne tient pas tant à leur élévation, la forme de leur toiture, les matériaux employés que la multiplication des baies, des avant-corps, des bow-windows qui les désigne, plus sûrement encore que leurs propriétaires.

Les villas anglaises de Valescure ont fait abusivement la réputation de la station. Valescure passe pour être une création anglaise. Il n'en est rien. À peine peut-on lire qu'un médecin, Henri Guéneau de Mussy, qui avait longuement séjourné en Angleterre participa à cet essor.

Les villas construites par et pour des Anglais sont au nombre restreint.

Le cadastre en donne cinq pour l'année 1898, auquel vient s'ajouter celle de l'ordre Amherst, sur laquelle n'existe pas d'autre renseignement que celui donné par Saint Raphaël Journal dans son numéro du 21 mai 1899. Il se fait construire une villa à Valescure par Lacreusette. La villa d'Evelyn Broadvard est construite antérieurement à cette époque. En 1890, tandis que Jackson achète la villa Mon Repos, elle se fait construire par Aublé une villa palladienne.

4 villas apparaissent au cadastre comme construites en 1898. Et ce sont celles de :

- Call Charles Frédéric de Londres, Colonel en retraite

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures	Revenus
518.	B.	245.	Villa.	50+1 portail.	1875 francs.

- Nelson Hector Georges à Londres.

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures	Revenus
554.	B.	103.	Villa.	17+1 portail.	1500 francs.

- AE. Jessup – Valescure

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures	Revenus
------	----------	-------------	---------	------------	---------

440.	B.	120.	Villa les Agaves.	34	
------	----	------	-------------------	----	--

- John James Lawrence. Baronnet in Angleterre(sic)

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures	Revenus
556.	B.	103.	Villa.	23+1, portail.	1875 francs.

- Lord Rendel n'arrivera que l'année suivante : le 5 février 1899, Sarah Raphaël Journal annonce qu'il a loué les Sphinx, sans doute pour surveiller les travaux de sa villa.

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures	Revenus
584.	B.	175.	Villa. Cn 1899. Église Cn 1900.	36.	1500.

Par la suite, Lord Rendel acheta la villa du docteur Chargée et de nombreux terrains, tant sur Fréjus que sur Saint-Raphaël. Les villas que nous venons d'énumérer ont de nombreux traits communs. Nous étudierons plus particulièrement la villa Call, seule à avoir conservé un décor intérieur.

La villa Call, alors villa Victor

Album photographique T2 p.79

Aujourd'hui, les Colombes Grises appartiennent depuis 1954 à l'Ufoval de Haute-Savoie.

Craignant les accidents possibles dans une maison de vacances fréquentée par de nombreux enfants, nous avons demandé en 1978 au service des Monuments historiques d'Aix-en-Provence de faire un reportage photographique du décor intérieur. Ce décor demeure en place dans l'entrée et dans la cage d'escalier. Dans l'entrée de dimensions restreintes, si on considère l'importance de la villa, ce décor occupe les deux panneaux pleins et le dessus des portes, hormis celles d'entrée. Le panneau de gauche en entrant mesure 2x1,50m. Le panneau face à l'entrée mesure 2x2m. L'un et l'autre représentent des paysages avec des ruines romaines inspirées des paysages locaux. Dans la bordure se lisent des initiales : SPQR et le mot Virtus, ce qui chez un militaire, va de soi. Il est patent qu'on a le désir d'élargir cet espace et de faire entrer la campagne dans la maison.

Les trois dessus-de-porte mesurent 0,70x0,70 m. Ils représentent des personnages combattants en trompe-l'œil dans un camaïeu de beiges.

Dans la cage de l'escalier qui ne débouche pas dans cette entrée, mais dans une vaste pièce donnant sur le parc à l'est, le plafond dans le goût pompéien a pour dimension 6x3m. Les dessus-de-porte sont ornés de faunes et d'hippocampes. Un décor pompéien, il faudrait bientôt dire dans le goût de Berain, borde les plus grands des panneaux qui se trouvent entre les portes. Sur ces grands panneaux, on devine des danseuses dont les voiles se déploient, beiges, d'un ton à peine plus soutenu que les fonds.

Album photographique T2 p.80 à 82

Cette villa se situe au milieu d'un vaste parc et domine le ravin de Vaulongue. La grille d'entrée dépasse de loin en richesse aucune grille de Saint-Raphaël.

Elle est orientée est-ouest, ce qui laisserait penser qu'elle n'est pas l'œuvre d'un architecte local. En effet, le vent d'est à Saint Raphaël est porteur de pluie. On évite au maximum cette orientation. Quant à son aspect général, la multiplication des fenêtres et des bow-windows, la grande terrasse dominant le parc la rend très proche des villas « Nelson » et « Rendel ». Comme la villa « Nelson », son toit repose sur des aisseliers qui découpent les mêmes métopes. Comme à la villa « Nelson », l'entrée est surmontée d'une coquille. Certaines fenêtres, dans l'une et l'autre villa, reposent sur des

consoles, d'autres ont un entablement toscan. Mais comme à la villa « Rendel », le soubassement de la terrasse est en pierre apparente, en appareil polygonal, et les balustrades sont du même modèle. La villa « Rendel » et la villa « Nelson » ont en commun d'utiliser à la fois les murs enduits et la brique apparente. La villa « Rendel » présente l'originalité d'un motif de céramique en couleur séparant les fenêtres du rez-de-chaussée de celle du premier étage. Quant à la villa les Agaves, d'abord annexe du pensionnat de Jeunes Filles, elle fut agrandie et modernisée par Jessup lorsqu'il en devint propriétaire. Les bow-windows et les étranges colonnes de briques torsadées sont le fruit de cette modernisation.

[Album photographique T2 p.83](#)

Il est tentant de leur adjoindre la villa les Asphodèles qui se trouve route de Valescure au quartier de Vaulongue, voisine de la villa Call.

Elle est plus ancienne que les villas dont nous venons de parler, encore qu'il ait été impossible de l'identifier au cadastre. Peut-être s'agit-il de la villa que Théodore Sidney Bentall se fit construire dans ce quartier par Sergent ? Nous ne connaissons pas l'origine de Théodore Sidney Bentall non plus que celle de Sergent. Nous savons seulement que Sergent habitait la villa Mary située également à Vaulongue et qu'un jeune architecte, Pierre Sergent, qui avait épousé une Anglaise, est mort en 1896 à 33 ans. Nous n'avons pu établir de corrélation entre ces homonymes. Quoi qu'il en soit, la villa les Asphodèles offre une multiplicité d'ouvertures, qu'il s'agisse de fenêtres, de loggia, de bow-windows ou d'avant-corps.

Les gothico-florentines

Les palais florentins nous ont toujours paru caractérisés par leur austérité et la qualité des matériaux employés à leur construction. Nous pensons, toute proportion gardée, que les quelques villas énumérées ici les évoquent. Seule demeure encore vivante, la plus modeste d'entre elles, celle de l'avenue des Arènes.

La villa le Manoir

[Album photographique T2 p.84 à 86](#)

Cette villa gothico-florentine qui fut celle du peintre Coquand, a été démolie il y a une dizaine d'années pour faire place à un ensemble immobilier anodin. Ces petits immeubles cubiques de trois étages n'ont d'autres caractéristiques que leur couleur ocre, leurs balcons de verre et leurs jardins trop bien entretenus.

Les quelques photographies en notre possession donnent hélas une image bien incomplète de ce que fut cette demeure. Paul Coquand est né à Surgères à une date ignorée. Il est bien possible qu'il connût Fromentin, qu'il vint à Saint Raphaël sur ses conseils et y resta. Cependant, il semble être demeuré en dehors de la vie raphaëloise. Son nom, au contraire d'autres artistes habitant la ville, n'apparaît dans aucune commission, qu'elle soit municipale ou extra-municipale. L'annuaire Taylor de 1878 lui donne pour adresse 23, rue de la chaussée d'Antin. Quand il achète son terrain à Saint-Raphaël, il est domicilié à Fourges, dans l'Eure. Le 18 février 1900, Saint-Raphaël Journal annonce qu'il a reçu les Palmes académiques et qu'il vient d'être élu conseiller municipal à Fourges. Il expose pour la première fois au salon de 1873 un paysage de Provence qui fut remarqué ; C'est l'année où Fromentin pour sa part exposait « La chasse au faucon ». Il donna par la suite des toiles au salon très régulièrement jusqu'en 1885. En 1879, il est cité flatteusement dans le dictionnaire Véron : « Coquand est au premier rang de nos paysagistes. »

Jamais Coquand ne consentit à vendre de toiles, attitude que sa fortune devait lui permettre. Sa fille, Madame Guibert, peintre également, n'en vendit pas davantage. Il se fit bâtir sur ses plans cette villa que nous avons qualifiée de gothico-florentine en 1891.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
280	D.	734	Villa	26	600 francs

L'appareil des murs était admirable, en bossage rustique. Les claveaux des cinq fenêtres en lancette du premier étage de la partie centrale, reposaient sur des colonnettes à chapiteaux à gorgerin. Les autres fenêtres du premier étage reposaient sur des piles. Au 2ème étage, les fenêtres étaient trilobées. Au rez-de-chaussée, de vastes portes-fenêtres, elles aussi en lancette, permettaient l'accès au jardin qui, au sud, formait un balcon au-dessus de la mer. Une galerie de bois sculpté courait autour du 2nd étage, alternativement soutenue par des aisseliers de bois ou de pierre. L'intérieur n'était pas moins étonnant. Les plafonds, sauf celui de la cuisine en sous-sol où les vousseaux étaient apparents, montraient leur poutraison. Les cheminées monumentales étaient en bois sculpté. Les portes étaient surmontées d'arcs en accolade, en anse de panier ou brisés. La photographie reproduite montre une large baie en ogive dont le premier rouleau repose sur des chapiteaux qui se veulent romans. Les panneaux des huisseries sont « à plis » ou assemblés soigneusement avec leur ferronnerie bien apparente. Ses collections de faïences, dont nous avons pu voir des vestiges, révèlent un homme de grand goût. Il était aussi d'étrange fantaisie dans cette demeure qu'il avait souhaité du XVème siècle : il se promenait en juste-au-corps et chaussures à la poulaine.

L'Ile Verte

[Album photographique T2 p.87 - 88](#)

La Villa d'A. Verdier a disparu depuis quelques années. Elle avait été construite par Ravel et Lacreusette en 1884. Elle figure à la matrice cadastrale de 1887.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
428.	B.	137	Villa Maison	41 3	200 francs 10 francs

La grille d'entrée demeure encore en place : deux piliers de remplissage aux chapiteaux composites sculptés soutiennent une grille en fer forgé d'un modèle très simple. Les globes d'éclairage qui surmontent ces piliers ont toujours dû exister. Outre le pavillon de la loge, qualifié de maison au cadastre, il ne reste de cette villa, qui fut somptueuse, qu'un morceau de la crête et un épis de faîtage en fonte avec entrelacs et fleurs de lys. Ces deux éléments permettent seulement d'affirmer que l'Ile Verte n'était pas une villa palladienne et qu'elle était sans doute relativement proche d'une villa du type de celle de Coquand. Nous avons par chance trouvé une fiche descriptive de cette villa dont la vente avait été confiée à l'Agence Var immobilier en 1961. On annonce de prime abord que la construction est en pierre et la toiture en tuiles. Il s'agit d'un bâtiment élevé de deux étages sur un rez-de-jardin et dont les combles ont été aménagés. Au rez-de-jardin semble avoir été établi le logement des domestiques et des pièces de service ; au rez-de-chaussée, les pièces de réception. La mention faite d'une grande cuisine moderne indique bien qu'elle n'exista pas là à l'origine.

[Album photographique T2 p.89-90](#)

L'étage avait été remanié et les pièces divisées. Il semble peu probable qu'on ait prévu dès l'origine huit chambres et leurs sanitaires. Les deux chambres du 2nd étage étaient sans doute celles du valet de chambre et de la femme de chambre personnelle où le traitement différait totalement du personnel des cuisines. La villa avait été construite la même année que celle des Carvalho. Elle est

citée dans un guide touristique publié par le docteur Niepce en 1889 en ces termes : « Verdier a orné sa terrasse du balcon de la salle des maréchaux au Tuileries ». Cette phrase rend la disparition de la villa d'autant plus navrante.

Or, par chance, l'entrepreneur Cavallo qui, ayant bâti la villa, avait pu conserver deux fragments de ferronnerie qu'il installa dans un hangar qu'il possérait au chemin des Plaines. Ils y sont encore. Ce ne sont pas des balustrades intérieures dont il s'agit, mais des balcons extérieurs. À notre sens, il s'agit là des deux seuls fragments connus des balcons des Tuileries. En consultant la série DP. 4876.C737, aux Archives de la ville de Paris, nous avions l'espoir de recueillir de multiples renseignements sur ce Verdier et sa veuve, Jeanne Balbi, voire qu'il serait indiqué un lien de parenté avec Aymar Verdier, l'élève de Labrouste, membre de la Commission des Monuments Historiques, le coauteur de « l'Architecture civile et domestique du Moyen-âge et à la Renaissance ». Nous n'avons pu établir ce point. Mais il est étonnant de constater que le propriétaire de cette superbe villa occupe un modeste logement, rue de Miromesnil.

Album photographique T2 p.91

La villa rue des Arènes, qui occupe la parcelle n° 104, section AS du cadastre de 1968, entre dans cette rare catégorie des villas gothico-florentines de Saint-Raphaël. Elle fut vraisemblablement construite à la fin du siècle dernier, sans qu'il ait été possible de le déterminer exactement. C'est une très jolie villa qui n'a d'ouverture qu'au sud et à l'est. Elle s'élève d'un seul niveau sur rez-de-chaussée. L'appareil au rez-de-chaussée, faux chaînage en bande continue, veut simuler la pierre de taille. L'appareil du premier étage est en briques apparentes. Les chaînages d'angle, les encadrements de fenêtres sont en pierre apparente. Les fenêtres du rez-de-chaussée dessinent un arc plein cintre. La plate-bande du premier étage est à extrados en escalier. Le toit est en pente douce ; il repose sur une double génoise et l'avant-toit est ouvert. Le mystère qu'on prête aux demeures florentines tient ici aux murs longs et hauts qui bordent le jardin. Il ne s'y ouvre qu'une austère porte cloutée qui s'inscrit dans un arc en anse de panier. Elle est flanquée de deux piliers de briques apparentes au couronnement en pierre, dont le décor est trilobé. Le jardin est un des rares jardins de Saint-Raphaël avec celui de la villa Carvalho à posséder son tracé initial. À l'est, il possède encore son allée couverte avec un berceau de verdure. Il faut signaler une fontaine muette dont le mascaron pourrait bien provenir du Château des Tuileries. À l'ouest, un bassin quadrangulaire est entouré de plates-bandes. Deux bustes de personnages antiques se font face, l'un au nord, l'autre sud.

Les hôtels particuliers

Certaines villas nous ont paru devoir être qualifiées « d'hôtel particulier ». Nous pourrions même plus précisément dire : « Hôtel particulier parisien ». Si les villas correspondent toutes à un habitat individuel, celle-ci, anachronique sur des rivages méditerranéens, aurait pu tout au contraire être construite en Île-de-France, voire dans Paris même. Nous connaissons à Neuilly ou au Vésinet des villas du type du Château Calvet. Il est au reste contemporain de la 2nde villa Worth à Suresnes. Les deux édifices étaient bâtis dans le même esprit. Il existe place Maubert un immeuble Louis XIII dont le Carillon n'est qu'une réduction. Roquefeuille, Les Palmiers, le Castellet pourraient être à Auteuil et la maison de Houtelet aurait pu être inventoriée par Madame Simone Ferral dans sa thèse sur la plaine Monceau.

La villa Amélie, devenue villa Roquefeuille.

Album photographique T2 p.92

Jacques Philippe Breuil, domicilié à Dijon, 8 rue de la préfecture, fit construire cette villa en 1883.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
327	D	766	Villa Amélie	31	250

Le 25 juillet 1881, Jean-Philippe Breuil achète à Joseph Court de Fontmichel 11000 m² à 4 francs le mètre (Parcelle 778, section D du cadastre.) Il s'agit ici de la parcelle 766, légèrement plus au sud, sur laquelle d'ailleurs seront construites deux villas. Philippe Breuil a 43 ans en 1881 ; il est minotier. Il habite 3 rue de la Préfecture, l'ancien hôtel d'Arlay. On aimerait savoir pourquoi il choisit de se faire construire une villa avenue du Grand-Hôtel à Saint-Raphaël, ainsi décrite sur un prospectus de 1888 :

Situation : sur l'avenue du Grand-Hôtel. Beaux et vastes appartements confortablement meublés. Grand jardin. À proximité des bois de pins et des plus belles promenades.

Sous-sol : caves

Rez-de-chaussée : petit salon, grand salon, salle à manger, office, cuisine, laveoir, eau.

Première étage : quatre chambres de maître, trois cabinets de toilette, grande lingerie, WC.

2e étage : une chambre de maître, quatre chambres de bonne, WC.

Il n'est pas indifférent de savoir que cette villa est confiée à la location à « l'Agence Ravel et Lacreusette », ce qui peut laisser penser qu'elle a été construite par Ravel. Elle est en effet proche et différente des Palmiers : proche par sa toiture brisée en pavillon, par sa conception plus voisine d'une résidence urbaine que d'une maison de vacances. Différente grâce à cette terrasse du rez-de-chaussée qui s'ouvre largement sur le jardin et dont une partie en loggia avec deux colonnes doriques forme terrasse au premier étage. Le décor des encadrements des fenêtres, les unes avec une légère coquille, les autres avec un simple bandeau soutenu par des pilastres encastrés, évoque l'art palladien des villas d'Aublé, mais ce n'est pas une villa d'Aublé.

Les ouvertures sont rares à l'Est et seules les cuisines ouvrent au Nord.

Paupion, le peintre dijonnais, expose dans sa ville natale en 1912 et on note « d'un séjour à Saint Raphaël, il nous rapporte nombre d'études et le portrait d'Alphonse Karr ». Or Alphonse Karr a disparu en 1890. Son séjour ne peut être antérieur à cette date. Fit-il ce séjour chez Breuil ou au contraire incite-t-il Breuil à venir à Saint-Raphaël ?

La villa Houtelet

Album photographique T2 p.93

Houtelet construisit sa propre villa en 1886, avenue des Chèvrefeuilles. Son architecture de briques et de pierres blanches, sa haute toiture d'ardoise en font une construction plus adaptée à la Plaine Monceau qu'à Saint-Raphaël. Elle est bâtie sur caves et s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Au pavillon ouest, un gable couronne le chien-assis de la lucarne en anse de panier, dont le dessin continue celui des fenêtres jumelles du premier étage. Entre les consoles à volutes du balcon du premier étage s'inscrit l'arc plein cintre de la fenêtre du rez-de-chaussée. Seul le balcon de ce pavillon possède encore sa balustrade en transenne. Les autres balustrades ont disparu au profit de barres rondes métalliques qui bordent une terrasse en ciment armé. La loggia ouest, en mitoyenneté avec « la petite batterie », a été fermée récemment. Un permis de démolir a été donné pour cette villa en 1983.

Le Castellet

Cette villa paraît à la matrice de 1892 comme une construction nouvelle de 1889. Elle a été construite pour le comte Edouard d'Harcourt. C'est l'une des trois villas raphaëloises à avoir fait l'objet d'une publication, les autres étant celle de Mourzelas pour le comte de Hesse en 1903, puis, bien plus tardivement, celle de Darde pour le commandant le Prieur, en 1925.

Le Castellet est bâti en bord immédiat de la mer à Boulouris, dont rien ne le sépare si ce n'est une pelouse. Il figure dans l'ouvrage de Planat « Habitations particulières, maisons de campagne, villas et châteaux », aux planches 33 et 34. La villa est attribuée à Ravel. On peut donc affirmer que l'ouvrage de Planat, paru sans date, est postérieur à 1889. La construction n'est pas décrite ; on donne deux planches, deux plans et le montant du coût :40000 francs sans le terrain.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
460	D	349	Maison	49	2000

S'agit-il du d'Harcourt qui en 1877 buvait l'absinthe avec Mac-Mahon (lettre de Flaubert à Mme de Genette) ?

La Villa a souffert pendant la dernière guerre. Elle s'élève de deux étages sur sous-sol. Les combles sont aménagés. Il faut faire abstraction de la pièce en rotonde de l'est, rajoutée lorsque la villa changea de main en 1902. Au sud, la villa se présente avec un corps de logis en retrait de deux pavillons dont l'un, celui de l'est, dépasse la toiture d'un étage. Il est coiffé d'une toiture pyramidale en ardoises et tuiles vernissées. Le reste de la construction était ouvert en bâtière pour la partie centrale, brisée en pavillon pour le pavillon ouest. On avait utilisé des tuiles mécaniques. Par la suite, la partie centrale fut elle aussi brisée en pavillon, ce qui permit l'ouverture de deux fenêtres. Au rez-de-chaussée, deux fenêtres, plein cintre s'ouvrent sur une terrasse à laquelle on accède du jardin par un perron de marbre blanc. Le pavillon st, bow-window à pans coupés au rez-de-chaussée, formait au premier étage un jardin d'hiver qui a été supprimé. Aujourd'hui, c'est une simple terrasse.

Au 2nd étage, la lucarne est accolée de consoles en volutes et surmontée d'un fronton triangulaire. Les deux fenêtres en serlienne du pavillon est sont surmontées d'arcs plein cintre reposant sur les pilastres adossés.

Les murs sont enduits avec faux chaînage d'angle et faux chaînage en bande continue sur l'étage inférieur des pavillons. Au nord, le corps de logis est également décalé par rapport aux pavillons : celui de l'est étant en retrait, celui de l'ouest faisant saillie. Les ouvertures sont rares en dehors de l'entrée principale. La lingerie du premier étage s'éclaire par trois petites fenêtres et dans le pavillon ouest, à chaque niveau, une demi-fenêtre éclaire les lieux d'aisance.

Les murs sont enduits avec faux chaînage d'angle (briques et pierres alternées au rez-de-chaussée, briques avec support de pierre au premier étage) et faux chaînage en bande continue au niveau inférieur.

À l'ouest sur la façade plane se détache une tourelle qui abrite l'escalier de service. Les ouvertures sont d'une grande symétrie : quatre au rez-de-chaussée, deux au premier étage voulant donner l'idée que les fenêtres sont jumelées deux à deux au rez-de-chaussée. Or, il n'en est rien : il s'agit de fausses fenêtres : au rez-de-chaussée, la fenêtre de l'angle nord-est est une demi-fenêtre qui éclaire l'office. Puis vient une fausse fenêtre, puis une fenêtre qui joue le trumeau d'une cheminée à l'intérieur de la pièce, suivant une vogue très répandue à l'époque. La dernière fenêtre est également fausse, comme celle du premier étage immédiatement au-dessus. L'autre fenêtre éclaire la salle de bain dont on voit sur la coupe qu'elle possède une baignoire dans une alcôve.

À l'est enfin, les ouvertures sont elles aussi mesurées : une seule fenêtre au rez-de-chaussée, les deux autres étant de fausses fenêtres et une seule ouverture au premier étage. Au-dessus de la cheminée, deux petites ouvertures dans le comble, la fenêtre en plein cintre du pavillon étant une

fausse fenêtre. Notons qu'il est prévu six chambres de domestiques, dont deux sans autre ouverture que la porte. À l'est comme à l'ouest, les murs sont crépis avec faux chaînage en bande continue au rez-de-chaussée.

Les Palmiers

[Album photographique T2 p.95](#)

Cette villa est vraisemblablement antérieure au Castellet. Il semble qu'il s'agisse d'après les repères cadastraux que nous avons pu effectuer, d'une villa construite pour Antoine Imbert du Beausset. Cet Antoine Imbert est probablement ingénieur aux Mines d'Anzin, né en 1820, ce qui le rendrait condisciple à l'école des Mines de Jean-Baptiste Meissonnier, le beau-père de Félix Martin.

En 1901, la villa possédée par Imbert, passe à Prosper Hugues Eymard, agent de change, 10, rue Lafont à Lyon. Or, « Saint-Raphaël Journal » annonce dans son numéro du 12 novembre 1899, l'achat par Monsieur Eymard, également agent de change à Lyon, de la villa les palmiers. : il ne peut s'agir que de la même villa et du même personnage.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
344	D	766	Villa Maison de gardien	55+1 portail 2	500 frs

Cette villa apparaît au cadastre de 1885. Son principal intérêt est d'être un miroir semblable au Castellet. Au sud, comme le Castelet, elle se présente avec un corps de logis légèrement en retrait de deux pavillons. Mais ici, c'est le pavillon ouest qui dépasse la toiture d'un étage et qui est couvert en pyramide. La villa s'élève de deux étages. Ce rez-de-chaussée et les combles sont aménagés. Au rez-de-chaussée, deux fenêtres plein cintre s'ouvrent sur une terrasse à laquelle on accède du jardin à travers la loggia ouverte du pavillon ouest. Le pavillon est, bow-window à pans coupés au rez-de-chaussée, devient terrasse au premier étage. Comme au Castellet, les ouvertures larges et nombreuses au sud sont mesurées en nombre et en taille sur les autres façades.

Comme au Castellet, tous les balcons sont en transenne.

Comme au Castellet, la toiture est brisée en pavillon. Mais ici, le brésis est en ardoise, les ardoises du clocher sont en écailles.

Nous n'avons pas, pour cette villa comme pour le Castellet, de plans anciens. Il est amusant de noter qu'il était prévu au Castellet un décor de modillons sous la corniche du toit qui se retrouve aux Palmiers. Le décor d'architecture est plus lourd que celui du Castellet, justifiant l'antériorité de cette construction. Entre les consoles à volutes et palmettes qui soutiennent le balcon est du premier étage se trouve un mascaron, décor fréquent des villas d'Aublé de la même époque. (Sainte-Anne, Clythia, Ermitage...)

Le modillon, décor des fenêtres plein cintre du rez-de-chaussée, n'existe plus au Castelet comme a été supprimée la frise de céramique des avant-toits. À l'étage du toit, les frontons en ailerons (est et sud) permettent l'ouverture des fenêtres. Le belvédère n'est pas fermé comme celui du Castellet, mais largement ouvert entre des colonnes romanes adossées au pilastre d'angle ; il est possible que les verrières aient été rajoutées ultérieurement. Doit-on attribuer la construction des Palmiers à Ravel ? Elle correspondrait alors à l'une des premières constructions qu'il exécuta à Saint-Raphaël.

Villa Le Carillon

[Album photographique T2 p.96](#)

« Monsieur Biarez a acheté samedi dernier à Monsieur Barriquant un terrain et les fouilles de sa villa sont commencées ». Saint-Raphaël Journal, 17 octobre 1897.

La villa apparaît à la matrice de 1901 comme une construction de 1898.

Alfred Biarez ne dut pas la voir achevée car elle est déclarée au nom de Madame veuve Biarez née Anne Laurent, domiciliée 164 rue de la Pompe à Paris.

Par la suite, elle devient la propriété de Pauline Biarez, plus connue comme actrice sous le nom de Pauline Carton. Après sa mort, la villa a disparu, remplacée par l'immeuble le Neptune qui s'intègre parfaitement dans le front de mer de béton voulu par la municipalité et les services de l'équipement. Barriquant avait acheté en mairie des terrains provenant de la batterie et qui formait deux lots : L'un de 2174,74 m, mis à prix à 8220 francs, lui fut adjugé à 12250 francs. L'autre de 706,68 m, mis à prix 2820 francs, lui fut adjugé 6900 francs. Il les revendit tout aussitôt à Roverano et à Biarez. Biarez se rendit vraisemblablement acquéreur du plus petit de ces lots.

La villa se composait d'un corps et de deux ailes en retour en crépi rose avec chaînage de pierres blanches autour des ouvertures. Elle s'élevait d'un étage sur rez-de-chaussée plus un étage de combles. Elle avait une haute toiture de tuiles mécaniques. Le corps de logis était en bâtière et les ailes en pavillons. C'était une construction de style Louis XIII au bord immédiat de la mer, car sans jardin. La terrasse du rez-de-chaussée n'était séparée de l'eau que par la rue (l'ancien boulevard Félix Martin). S'il fallait l'attribuer à quelqu'un, nous l'attribuerions volontiers à Curet, architecte de la villa Marie-Madeleine, également disparue, mais qui se trouvait dans le même quartier et qui en était très proche (Aujourd'hui, immeuble Les Dauphins).

Le Château Calvet

Album photographique T2 p.97

Cette vaste résidence a disparu pendant la dernière guerre. La reconstruction a été celle d'un bâtiment de quatre étages flanqué de tours rondes et qui se veut dans le style traditionnel des gentilhommières provençales. Le parc appartenait à Ludovic Edgar d'Estampe qui l'avait ouvert au public, (Saint-Raphaël Journal, 11 novembre 1900). Lorsque Robert Calvet l'acheta il fit bâtir, en 1907, cette pompeuse Villa dans la ligne des Palmiers ou du Castellet. Le site est superbe. La villa s'y adaptait assez mal. La multiplication des toitures, des effets de tourelles, des encorbellements, comme l'appareil de pierre apparente et le bossage des chaînages d'angles la rendait anachronique. Les portails d'accès de la propriété demeurés en place en disent assez l'esprit.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
103	D.	712	Château	77	11325 francs

L'Art Nouveau

L'Art Nouveau n'a pas connu à Saint-Raphaël, tant s'en faut, l'expansion qu'il eut soit à Paris, soit à Nancy. Mais les quelques spécimens que nous avons pu inventorier ne manquent cependant pas d'intérêt.

L'élégance simplicité des fleurs qui décorent la Modeste mérite mieux que l'abandon dans lequel est la villa. L'exubérance du décor de l'hôtel Hélios est heureusement conservée. Roquerousse semble à l'abri d'une démolition, et tout compte fait, la moins intéressante de ces villas était l'Argentine que sauvait seul de la banalité, son vertigineux minaret. Car enfin, sur une architecture, somme toute, assez conventionnelle, seul un décor plaqué permet de rattacher ces quelques villas aux grands mouvements de l'Art Nouveau.

L'hôtel Hélios

Album photographique T2 p.98 à 100

Celui-là appartient à la même catégorie hybride de construction que la Modeste aux Plaines. Il semble qu'elle a été construite pour le docteur Tardieu en 1886. Elle apparaît au plan dressé par Ravel en 1892 sous le numéro 101. Elle a été depuis rénovée par un promoteur.

La construction initiale est classique : Il s'agit d'un bâtiment carré de deux étages sur rez-de-chaussée, couvert en pavillon. Mais au sud on a adjoint aux étages supérieurs un bow-window surmonté d'un fronton où deux putti soutiennent un écusson et une guirlande. Ce fronton repose sur un entablement composite dont la frise est ornée d'un motif de terre cuite proche de ceux qui décorent la Modeste. Les loggias fermées du rez-de-chaussée qui entourent la villa à l'ouest, au sud et à l'est, ménagent de larges terrasses au premier étage. La surabondance du décor nécessite un long commentaire. Les éléments les plus surprenants sont ces quatre colonnes arbres qui rythment les angles du bow-window. En effet, des colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens jaillissent de la superposition de trois cœurs de palmiers qui occupent la hauteur du premier étage. L'arc des trois fenêtres centrales s'orne d'un simple modillon en volutes, tandis que dans leurs écoinçons s'épanouissent des guirlandes de fleurs. A l'étage supérieur, les fenêtres se veulent verrières d'ateliers et les balustres du garde-corps sont remplacés par des transennes.

Il faut signaler l'emploi d'une structure métallique apparente entre les deux niveaux de ce bow-window, la tête des boulons étant devenue élément décoratif. Si le dessus des fenêtres à l'est et à l'ouest au premier étage ne comporte qu'une simple moulure, au 2nd étage, cette moulure est remplacée par une guirlande de fleurs et un écusson, moulage de terre cuite. Quant aux fenêtres du sud, au premier étage, un décor de volutes d'acanthe s'inscrit entre les consoles des balcons. Mais au 2nd étage, les fenêtres sont surmontées d'un bandeau toscan qui, pour celle de l'angle ouest, devient fronton, deux ailerons encadrent un écusson. On peut penser qu'il s'agit là de fenêtres de la chambre principale. Au rez-de-chaussée. Le décor sculpté se poursuit au-dessus des fenêtres et des consoles qui, s'appuyant sur des chaînages d'angles, soutiennent la terrasse et se terminent en feuilles d'acanthe.

Le vaste perron est une adjonction récente. Auparavant, un accès relativement étroit conduisait à une terrasse qui courait tout le long du rez-de-chaussée. Les poteries en terre cuite avec col galbé en cavet, piédouches et chapiteaux carrés qui bordaient originellement la balustrade représentaient cette particularité d'avoir une panse cannelée dans le goût du XVIII^e siècle, comme l'étaient les statues gaines qui flanquaient les ouvertures du pavillon d'entrée à l'est.

Il s'agissait d'un pavillon carré aux angles coupés. Entre les statues sur les pans aveugles tombaient en chute, les guirlandes de fleurs. Le décor ne devait pas être moins important à l'intérieur. Au rez-de-chaussée, les ouvertures plein cintre étaient surmontées d'une coquille et d'une branche fleurie. Il est vraisemblable que ce décor se retrouvait dans les étages. Il faut bien noter le rapprochement étonnant d'un décor conventionnel dans la meilleure tradition classique et l'éclosion de ce palmier du baroque le plus pur. Des villas comme Hélios ou la Modeste sont issues des villas de Vianay, et les villas néoclassiques construites vers 1930 appartiennent à cette même famille de construction.

La Modeste

Album photographique T2 p.100

Les villas reflets de l'Art Nouveau sont rares à Saint Raphaël. Plus tardif que l'hôtel Hélios, l'une des plus caractéristiques est certainement « la Modeste » aux Plaines. Lors de la réfection de sa toiture, elle a perdu l'attendrisant clocheton qui lui servait d'épis de faîtage et lui valait sans doute son nom. Sa façade nord est aveugle, tandis que les trois autres façades sont percées de trois ouvertures à chaque niveau. Elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Elle est couverte en pavillon, son toit repose sur un entablement composite dont la frise est ornée d'éléments en terre cuite moulés.

Ils sont du même type que ceux dont se sert Vianay. Les chaînages d'angle sont remplacés par des pilastres à chapiteaux composites. Ces éléments auraient dû faire classer la Modeste parmi les villas

méditerranéennes classiques. Or, elle y échappe grâce à un décor tout à fait particulier des balustrades des balcons et de la terrasse, et à l'ornementation des chaînages d'angle qui, sur toute la hauteur du rez-de-chaussée, affectent la forme d'une longue fleur stylisée. Au premier étage, ces pilastres sont ornés de bossages à anglet.

La construction de cette villa est postérieure à 1892, puisqu'elle ne figure pas au plan que Ravel, à cette date, établi pour ce quartier.

L'Argentine

[Album photographique T3 p1-2](#)

Cette villa fut, semble-t-il, commandée par M Roverano à Lacreusette en 1897.

Saint-Raphaël Journal, dans son numéro du 17 octobre 1897, après avoir annoncé l'achat en mairie des terrains de la Batterie par Monsieur Barriquand, annonce qu'il les a revendus aussitôt en partie à Monsieur Biarez, partie à Monsieur Roverano, « qui a donné l'ordre à Lacreusette, son architecte, d'étudier une villa qui doit être commencée dans une quinzaine au plus tard ». Il devait en prendre possession en décembre 1898.

Les Roverano au fil des années, deviendront propriétaires de nombreuses villas en bord de mer et de l'hôtel Beau Rivage. Pour lors cette villa construite en 1898, matrice cadastrale de 1901, fut modifiée par l'adjonction d'une tour polyangulaire, vraisemblablement vers 1906, époque à laquelle furent construits remises et logements de jardiniers sur l'avenue des Chèvrefeuilles (Seize ouvertures) dans un style anglo-normand.

De la même époque devait dater un hémicycle dans le goût antique, des colonnes cannelées s'inspirant fortement de ce qui existe à la Villa Magali.

La Villa et ses communs ont été démolis en 1978 pour faire place à un immeuble, mais un relevé en a été fait par François Frey, appartenant au service du pré-inventaire d'Aix-en-Provence.

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures.	Revenus.
567	D	763		60+1 portail	1875 francs

Si on fait abstraction de la cour et des vérandas, le plan-masse de cette villa est identique, ou plus exactement est en miroir de la villa Antonin, dûe également à Ravel qui à l'est occupe l'angle opposé de la rue. Il s'agit de deux pavillons accolés, l'un plus au sud, l'autre plus à l'est s'élevant de deux étages sur rez-de-chaussée, celui-ci étant de plain-pied avec une terrasse surplombant la mer. Les murs étaient enduits simulant un bossage continu. Une corniche séparait les différents niveaux. Tout autour de la villa, un vol de mouettes était peint en frise sur la plate-bande d'avant-toit. Le pavillon sud était flanqué au rez-de-chaussée, à l'est et à l'ouest, de deux vérandas polygonales. Au sud, la baie centrale faisait saillie, prolongée par une logette au premier étage. Le pavillon est, fut sans doute rehaussé d'un étage au moment de l'érection de la tour. Primitivement, il devait être d'un étage sur rez-de-chaussée, la terrasse du 2nd niveau formant loggia au premier étage. Toutes les balustrades étaient en ciment, hormis les balustres de la terrasse du jardin. Ultérieurement, sans doute après la dernière guerre, le rez-de-chaussée de la villa fut transformé et une véranda engloba les façades est-sud et ouest de la villa. La tour n'était pas accessible à l'intérieur de la villa. Au premier niveau au-dessus du toit, chaque pan s'ouvrait d'une fenêtre à petits carreaux. Au 2nd niveau se trouvait l'horloge. Au 3e niveau, la tour était flanquée de quatre logettes dont le dessin rappelait la logette sud du premier étage. La Villa était couverte en pavillon avec des tuiles mécaniques et en pente douce. Les souches de cheminées étaient curieusement flanquées d'ailes rondes à volutes. Intérieurement, la villa avait été très remaniée. L'escalier tournant, suspendu, avait des marches de marbre blanc reposant sur une légère âme de bois.

Les Roverano

Album photographique T3 p.3-4

Si Angelo Roverano se fit construire l'Argentine en 1898, à partir de 1904, Madame Roverano se fait construire à l'est de l'hôtel « Beau Rivage », dont elle est également propriétaire, sept villas qui ont disparu en même temps que l'hôtel en octobre 1977. Le malencontreux front de mer s'allonge d'année en année.

Matrice cadastrale de 1907

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
651.	D.	756	Villa Bébé Villa Lizon Villa Reine Villa mignonne Villa Violette	19 19 28 26 26	675 francs 675 francs 1125 francs 750 francs 750 francs

Matrice cadastrale de 1910

Case	Section.	N° du plan.	Nature.	Ouvertures.	Revenus.
			Villa le Guy	22.	900.

Les Trèfles Roses n'apparaît pas au cadastre et cependant c'est la seule de ces villas qui étaient toutes semblables, à être assignée dans un cartouche d'angle sud-est « Louis Brémond, architecte »

Néanmoins, elles étaient dans le même esprit que l'Argentine, tout en étant de moindres proportions. Toutes les sept avaient une avancée de l'aile ouest. Une terrasse courait devant le corps du logis et, sur toute la longueur, descendait en deux marches vers le jardin. Toutes également s'élevaient d'un étage sur rez-de-chaussée, toutes les balustres du ciment étaient les mêmes : carrés en poire, piédouches et chapiteaux carrés. Si les ferronneries des balcons différaient, les grilles d'entrée étaient les mêmes.

Les grandes Roverano étaient en bord de mer et les quatre petites se groupaient derrière. A l'évidence, il s'agit là du premier lotissement pavillonnaire, même si la légende rapporte que Mme Roverano s'était installée en bord de mer avec ses filles, laissant ses petits-enfants en arrière. Le vestibule et la cage d'escalier des Trèfles Roses avaient un décor extrêmement soigné dans le goût pseudo oriental, cher à Pierre Loti. Les murs et les plafonds étaient peints à fresques avec un décor de volières, de bambous, de vols d'hirondelles. Il semble que les autres villas n'aient pas eu un tel décor.

Roquerousse

Album photographique T3 p.5

Cette villa fut construite en 1905 pour la famille qui l'occupe actuellement.

Elle s'élève de deux étages sur rez-de-chaussée. Les lignes architecturales disparaissent sous la profusion du décor fleuri. Au centre, les deux fenêtres très simples du rez-de-chaussée sont arrondies au premier étage pour se transformer en une vaste baie en anse de panier au 2nd. Symétrique de la porte d'entrée, au rez-de-chaussée se trouve deux fenêtres jumelles qui, comme elles, s'inscrivent entre les consoles du balcon du premier étage. Les baies sont arrondies tandis que celles du 2nd étage sont en plein cintre. Les claveaux de leur plate-bande sont en briques émaillées. L'avant-toit ouvert repose sur les aisseliers sans qu'il n'y ait ni plate-bande, ni entablement. La maison semble couverte en bâtière. Les éléments des balustrades sont

uniformément circulaires. Le décor floral, pavots, violettes et marguerites, décrit des arabesques sur le crépi du mur. La porte appartient au Modern style.

La Bourrasque

Album photographique T3 p.6

Cette villa, comme Roquerousse, est une construction de 1905. Elle fut construite pour Bernard Bourras -de là son appellation- demeurant place Saint-Jean à Lyon. L'architecte est inconnu, mais elle est la première villa à comporter « une remise pour automobiles ».

Case	Section.	N° du plan.	Nature	Ouvertures	Revenus
711	D	778	Remise automobile Villa	1 portail + 16	112 francs 825 frs

Antérieurement à cette villa existait sur cette parcelle un chalet « le Soleil » qu'il ne faut pas confondre avec le chalet occupé par Bouyer, le gendre d'Alphonse Karr en bord de mer.

La villa s'est agrandie sitôt sa construction d'une pièce en bow-window formant terrasse au premier étage, mais devenue colonie de vacances de la ville d'Orange, il a fallu encore l agrandir.

Le plan initial est cependant encore lisible et une partie du décor est encore en place : Ainsi les impostes aux chiffres de Bourras, les cabochons en terre émaillée soulignant le dessin des fenêtres, les légers balcons de bois et au nord, les fleurs peintes sur la plate-bande sous le toit. L'avant-toit est ouvert et les décrochements reposent sur des aisseliers. Il faut noter la grecque qui souligne le dessin et simule le départ de l'arcade de la fenêtre de l'escalier. Certains plafonds sont peints.

Les palladiennes

Ce ne sont pas toutes les constructions énumérées jusqu'alors qui ont créé un style propre à Saint-Raphaël, parmi toutes les stations de la Côte d'Azur.

Son charme est né d'un type de villa de plan régulier et fastueux, pour lesquels les escaliers, les terrasses, les colonnades ont joué un grand rôle. Les architectes de Saint-Raphaël semblent avoir connu « les Quatre livres d'architecture » d'Andréa Palladio.

Il faut reprendre ici les textes même de Palladio, tant leur opportunité est évidente : « Quoi que ce soit une chose fort agréable pour un homme qui a du bien et de la naissance, d'avoir une belle maison dans la ville où il est obligé de résider... il faut convenir qu'il n'y a pas moins de satisfaction à posséder une jolie maison de campagne... Après avoir trouvé une situation agréable et bon air, il faut penser à la distribution du bâtiment et de ses parties et à rendre tout beau et commode... »

Pour rendre une maison commode aux nécessités du ménage sans quoi elle ne peut être approuvée de personne, il faut apporter beaucoup de soins, non seulement à ce qui regarde les principales parties comme sont les cours, les portiques, les galeries, les salles, les grandes chambres et les escaliers (qui doivent être clairs, spacieux et faciles à monter) mais jusqu'au moindre lieu, et les plus abjects... (qu') il y ait de grandes chambres de moyennes, de petites et qu'elles soient toutes les unes auprès des autres pour une plus grande communication entre elles. On fera ensuite des entresols ou retranchements dans les chambres pour les cabinets, armoires et autres semblables commodités pour serrer les meubles, linge, livres et autre chose de cette nature dont on a continuellement besoin et qui serait désagréable à voir...

Toutes les chambres en général, tant les grandes que les petites et les moyennes doivent être disposées de manière que, comme je l'ai dit, toutes les parties de l'édifice aient une telle correspondance entre elles que le tout ensemble fasse une symétrie qui soit agréable.

Ailleurs, il parle de l'éclairage nécessaire aux escaliers et de la forme à donner aux toitures, comme de la place et de l'importance à donner aux ouvertures.

Nous ne pensons pas que les architectes raphaëlois soient partis dans la campagne de Vicence à la recherche de ces villas. Mais ils en ont certainement connu les principales caractéristiques et vu quelques reproductions. La parenté du casino avec le projet fait pour la Basilique San Petronio à Bologne est évidente. La façade sud de la villa Aublé est en quelque sorte calquée sur celle de la Basilique de Vicence. Comment ne pas évoquer les villas Godi Porto ou Cornaro, en voyant Jantzen où Notre-Dame dans leur état primitif ? Le château Aurélien est démarqué du palais Thiene. Del Pica a voulu sa villa comme un prototype palladien.

[Album photographique T3 p.7](#)

Certaines villas appartiennent au même type de construction, variante du style Palladien, dont nous pensons qu'il est à proprement parler le style de Saint Raphaël. Elles ne semblent pas répondre à des plans précis, mais devoir s'adapter aux modes de vie de leurs occupants et tout compte fait décrire une sinusoïde dans l'espace. Les Cistes, les Myrtes, les Roses, les Stylosas, les Mouettes, nous semblent appartenir à cette catégorie.

Villa les Myrtes

[Album photographique T3 p.8-9](#)

Construite par Vianay en 1881, elle vit aujourd'hui dans un semi-abandon.

Le peintre Guillaume de Chiffreville s'installa dans le quartier dès 1865. C'est du moins ce que rapporte Philippe Jumaud dans son « Histoire de Saint-Raphaël », parue en 1941, ouvrage repris depuis par Monsieur Carlini. Il semble que Chiffreville soit venu à Saint-Raphaël sur les conseils de Fromentin, qui lui-même y avait résidé sitôt après son mariage, de mai à novembre 1852.

Dès le 30 mai, Fromentin écrivait à Armand Du Mesnil : « Quant à moi, je ne suis pas mécontent du pays, j'y puis cependant trouver car il est très varié, de bons renseignements de ton, même pour ma peinture arabe... » Ailleurs, il écrit : « Ce village pris d'un certain côté est très beau, très sévère de tournure et de ton »

Fromentin y a peint au moins deux toiles et fait trois aquarelles qui ont figuré à l'exposition de 1970 à La Rochelle. Ernest Guillaume de Chiffreville fait donc partie de cette génération d'artistes venus à Saint-Raphaël dès avant l'arrivée de Félix Martin. Cependant, il ne fait bâtir qu'en 1881 cette villa les Myrtes qui est imposée pour 1884.

En 1872, il était déjà propriétaire du terrain. Il semble qu'il ait pris la décision de faire construire cette villa après un jugement qui, l'autorisant à porter le nom de Chiffreville, devait le mettre en possession d'un certain héritage.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
307	D.	734	Maison	61 + 1 portail	600

L'architecte, en a été Vianay, alors architecte de la ville. C'est une vaste demeure néoclassique, à la fois stricte de plan et riche de décor. Elle est la première de ces villas pour laquelle nous créerons le néologisme de para-palladienne.

Le bâtiment principal est flanqué d'un pavillon quadrangulaire. Ils forment l'un par rapport à l'autre une infime saillie. Un bow-window à pans coupés dont la toiture forme terrasse au premier étage,

coupe au sud la façade du corps principal du logis. Dans l'axe de ce bow-window, deux lucarnes jumelées veulent faire croire à l'existence d'une tour en toiture. Au sud, les fenêtres du rez-de-chaussée sont des baies plein cintre dont les claveaux simulés se poursuivent en faux chaînage en bande continue. Ces ouvertures sont rythmées par les pilastres adossés à anglais qui, à l'étage supérieur, deviennent des pilastres cannelés à chapiteaux adossés et ioniques.

La villa les Cistes

Album photographique T3 p.10-11

Aujourd'hui, résidence Costeur Solviane, propriété de la société d'entraide de la Légion d'honneur. Elle fut la villa de Félix Martin.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
189	D.	778	Villa les Cistes	61+2 portails	625 francs

Elle semble, d'après le cadastre, être une construction nouvelle de 1884. Ceci est corroboré par Stephen Liégeard qui, après avoir relaté dans son ouvrage sur la Côte d'Azur la construction de l'église Notre-Dame de la Victoire fin 1883, écrit : « et Dieu étant logé à neuf, son serviteur Félix Martin avait bien le droit d'orner de grilles forgées, d'escalier, de marbre, de faïence multicolores, de paratonnerres fulgurants, même d'une colonne empruntée aux défuntes Tuilleries, cette charmante villa des Cistes qu'il s'est bâti en face du flot, parmi les corbeilles sans cesse fleuries et les bosquets toujours verts. »

Ainsi donc, en 1887, à l'époque où il dédie son ouvrage à Xavier Marmier, Liégeard sait que la colonne corinthienne du parc des Cistes provient des Tuilleries. Il affirme que Martin fut son propre architecte, ce qui est bien probable.

Il reste encore en place quelques perrons de marbre ; les paratonnerres et les faïences ont disparu. Quant à la vue déjà compromise, elle est menacée par la prochaine construction d'un parking aérien au-dessus des voies ferrées. Il peut sembler absurde d'avoir bâti si près du chemin de fer. N'oublions pas que Félix Martin était ingénieur au PLM. Il reçut dans cette ville-là les plus hautes personnalités de son époque et Stephen Liégeard, aujourd'hui bien oublié, ne fut qu'un nom parmi tant d'autres. La villa est largement ouverte à l'est, ce qui tend à prouver que Félix Martin méconnaissait les conditions climatiques des lieux ou refusait de s'y plier. La villa a été agrandie pour satisfaire à des besoins nouveaux. Cependant, les lignes générales ont été respectées. Au sud, une première construction qui s'ornait d'un grand fronton baroque au premier étage, abritait sa bibliothèque. Jouxtant cette construction, un pavillon quadrangulaire flanqué un bâtiment dont la partie centrale formait un avant-corps à trois pans.

La Villa s'élevait d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un étage attique. Entre les deux derniers niveaux court une corniche toscane et une plate-bande, dont les motifs floraux sont des moulages de terre cuite, comme sont également des moulages les guirlandes surmontant les portes fenêtres du rez-de-chaussée. Certaines fenêtres bénéficient d'un décor plus soigné, signifiant peut-être une destination plus élégante de la pièce : il s'agit des deux fenêtres de l'angle nord-est de la demeure, qui, plus larges, sont flanquées de pilastres corinthiens, et sous la fenêtre du premier étage s'épanouit une guirlande de fleurs et de rubans. Quant à celle du premier étage du pavillon sud-est, elle s'enorgueillit de ce fronton baroque déjà cité.

Le portail de fer forgé, accès à la propriété, existe encore à l'angle du boulevard de Nice. La qualité de sa ferronnerie mériterait un autre sort que l'oubli dans lequel il est laissé. A l'intérieur sont restés intacts la bibliothèque et l'escalier, dont le goût antique dont les colonnes d'enduit ciré jouent le marbre.

La villa les Mouettes

Album photographique T3 p.12

Aujourd'hui les Glycines, elle apparaît au cadastre de 1885 comme une construction de 1882. Elle appartient d'abord à Françoise Binet, épouse Videcoq, qui doit disparaître en 1892 puisque la villa devient alors propriété de Léon Videcoq époux Binet. Françoise Binet fut, elle, l'élève de Carolus-Duran qui réside alors à Saint-Aygulf. Cela est possible, comme il est possible qu'elle soit apparentée à Lucie Videcoq qui expose au salon de 1870, 1879 et 1880.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouverture	Revenu
323	D.	786	Villa	21	200

La villa fut agrandie d'abord en 1885 puis en 1891, mais elle conserva sa disposition première et son charme. Elle affecte en miroir la même disposition que les Cistes. Elle est orientée plein sud. D'ouest en est, elle est composée d'un bâtiment dont la partie centrale forme avant-corps, puis d'un pavillon quadrangulaire et enfin d'un pavillon annexe en retrait.

Elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée, l'étage attique étant masqué d'une balustrade, sauf au pavillon rectangulaire qui s'ouvre à cet étage d'une fenêtre pendante.

La plate-bande de l'entablement supporte les frontons des fenêtres. Les fenêtres de l'avant-corps n'ont pas de fronton et la plate-bande a un décor de chimère entourant un masque.

La villa Les Stylosas

[Album photographique T3 p.13](#)

Elle fut construite par Pierre Aublé pour M. de Selles, domicilié à Vidauban.

C'est là une de ses premières constructions puisqu'elle apparaît à la matrice cadastrale de 1884 comme étant une construction de 1881. On sait que Aublé est arrivé à Saint-Raphaël en 1879. Cette villa est donc contemporaine des deux villas voisines Gabriel et Ferdinand dues également à Aublé. Elle procède du même esprit que les Cistes ou les Mouettes, quoique de proportions bien moindres : il ne reste que le bâtiment principal et son avant-corps à trois pans. Cette villa ne s'élève que d'un seul étage sur rez-de-chaussée, et son toit en pente douce, couvert en tuiles mécaniques, repose sur un entablement toscan. Une moulure très simple souligne l'encadrement des fenêtres. Le visage féminin de leur mascaron central dans la meilleure tradition classique, évoque sans conteste la villa les Myrtes construite par Vianay pour les Chiffreville.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
316	D.	778	Villa	22	200 francs.

La villa les Roses

[Album photographique T3 p.14](#)

Aujourd'hui démolie, elle a été remplacée par un immeuble sans intérêt autre que d'obturer la vue des riverains de l'avenue des Chèvrefeuilles.

C'était une charmante villa en bord de mer, au milieu d'un jardin, dont seules la séparaient les deux marches d'une large terrasse qui la bordait sur toute sa longueur. Le bâtiment principal, qui s'élevait d'un étage sur rez-de-chaussée, présentait un avant-corps à trois pans. Il était flanqué au nord-est d'un pavillon rectangulaire dans l'alignement et qui ne dépassait pas le rez-de-chaussée. Le toit en pente douce reposait sur un entablement toscan. Les légères moulures des fenêtres étaient coupées d'un mascaron. Au premier étage, une moulure en accolade simulait des garde-corps. Les ouvertures étaient rythmées par de faux pilastres adossés à anglets au rez-de-chaussée, avec une large moulure en creux au premier étage.

Elle figurait à la matrice cadastrale de 1894.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
203	D	768		21+1 portail	1050 francs

On y adjoint par la suite un garage que le registre cadastral indique comme ayant été construit en 1905.

Nous nous inclinons à penser que ce fut le terrain que la Société des Terrains de la Méditerranée acheta à Maître Charles Ollivier Labory et que la villa fut construite par Aublé. Elle est en effet très semblable aux Stylosas et Aublé est membre fondateur de la société acquéreuse. Il existe un cahier des charges de cette société : nous pensons qu'il est toujours applicable. Les statuts sont déposés chez maître Combe à Fréjus, successeur de maître Sidor. De tous les architectes qui travaillent à Saint-Raphaël durant les années que couvrent cette étude, Pierre Aublé est certainement le plus fécond. Il est également celui qui sut imposer le style palladien à la ville et, le modifiant, créer un style qui lui est propre. L'aboutissement en est Terre Sauvage, qui est en même temps son ultime ouvrage et la dernière de ses constructions semi palatiales.

On ne dénombre pas moins de dix villas de ce type qu'il est possible de lui attribuer de façon certaine, et une dizaine dont probablement, il surveilla l'édification.

Les deux premières villas que Pierre Aublé construisit répondent exactement aux deux types de villas palladiennes qu'il conçut. D'une part, celles dont le jardin figure l'accès à la villa par une succession de terrasses pour aboutir à une loggia, d'autre part celles dont l'accès se fait par un perron à colonnade ou à arcature et dont les terrasses ne sont plus qu'un élément du décor.

[Album photographique T3 p.15](#)

Les villas Ferdinand et Gabriel ont été construites en 1881 pour Charles de Roche de Longchamp, demeurant à Gleizes dans le Rhône.

Elles figurent au cadastre de 1884 où il est relativement difficile de les différencier l'une de l'autre. De surcroît, on le sait, les villas d'un même quartier portent sur l'ancien cadastre le même numéro de parcelle.

Elles sont cependant absolument authentifiées car Pierre Aublé, après l'avoir construite, a loué la villa Gabriel et l'a habitée de longues années. Le terrain avait été acheté à M. de Fontmichel par Madame de Longchamp le 6 juin 1881 au prix de 10 francs le mètre carré.

Les différents propriétaires qui l'ont remaniée ont su lui conserver son caractère primitif.

Deux marches de marbre blanc occupent toute la longueur de la loggia où alternent piliers et colonnes. Elles permettent l'accès facile à une vaste terrasse bordée des mêmes balustrades que celles de la villa. Fantaisie de Pierre Aublé qu'on ne rencontre pas chez l'architecte italien mais qui chez lui est fréquent. L'escalier du jardin décrit une double révolution.

La villa Ferdinand

[Album photographique T3 p.16-17](#)

Elle appartient à l'autre type, celui qui porte l'accent sur le porche d'entrée. L'architecte Raoul Sarre, qui habitait en 1979, l'avait achetée justement parce que c'était une construction de Pierre Aublé. La villa s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Un décor de stuc apparaît sur la façade sud que longe une terrasse sans balustrade. Un large perron la relie au jardin auquel des volutes tiennent lieu de rambarde. L'accès à la villa se fait par le nord. La partie centrale du bâtiment est légèrement en retrait. Elle est fermée de quatre piliers qui soutiennent la terrasse du premier étage et forment ainsi une loggia. Les balustres de la terrasse du premier étage ont disparu au profit de grilles ; elles correspondaient à ceux de la terrasse faîtière qui couronne le toit en pavillon.

La villa Jantzen

Album photographique T3 p.148-19

Cette somptueuse villa est devenue la clinique Notre-Dame, avenue Maréchal Lyautey. Elle s'élevait sur un rez-de-jardin d'un rez-de-chaussée plus un étage et un étage attique. Un perron droit monumental aujourd'hui disparu, reliait au jardin une terrasse qui court toujours autour de la villa à l'est, au sud et à l'ouest. L'accès se faisait par une loggia de quatre colonnes à chapiteaux ioniques qui supporte encore la terrasse du premier étage. Ces quatre colonnes se retrouvent au premier et au 2nd étage où elles sont encastrées. La partie centrale forme ainsi un pavillon couronné par une balustrade qui masque le toit. Le faux pilier encadre les fenêtres. Une corniche sépare le rez-de-chaussée du premier étage. Un bandeau coupé de modillons au sud sépare le premier étage du 2nd. Le toit repose sur un entablement toscan décoré de modillons dans sa partie centrale.

Les garde-corps sont en transenne. Les éléments palladiens de cette construction sont évidents. On retrouve souvent chez Palladio ces escaliers droits et ces loggias.

Mais ici, s'y ajoutent encore un somptueux décor intérieur autour d'un atrium qui faisait suite à la loggia extérieure. L'impluvium a été remplacé aujourd'hui par un escalier hélicoïdal. Mais le décor mural est resté en place, signé d'un nom illisible et daté du 14 septembre 1881. Cette villa appartient à la matrice cadastrale de 1885 et a donc bien été achevée après le mois de juin 1881 et avant le mois de septembre.

L'architecte de cette demeure avait été Pierre Aublé ; c'est également lui qui fut l'architecte du temple que Jantzen fit bâtir à l'est de sa propriété, et qui sera ouvert au culte réformé le 23 avril 1882.

On ne sait pour quelle raison Jantzen va s'installer à Saint-Raphaël. Il est possible qu'il fût apparenté aux Guéneau de Mussy. L'un d'eux épousa une demoiselle Jantzen de Burg.

Il fait alors construire une modeste villa au Rébori, le Val Clos. Il semble qu'après son veuvage, Mme Jantzen y entretint un élevage. Il existe dans les journaux locaux de nombreuses réclames pour la laiterie du Val Clos.

La villa Aublé

Album photographique T3 p.20-21

Située avenue du maréchal Lyautey, elle fut construite pour abriter les bureaux de Pierre Aublé. Par la suite, il l'habita lui-même.

Voulue certainement comme un prototype, c'est une très belle et très surprenante villa d'un rez-de-chaussée sur un rez-de-jardin. Elle n'a d'autres ouvertures au nord que la porte d'entrée, flanquée de fausses grottes.

À la matrice cadastrale de 1886, elle est considérée comme achevée en 1882, c'est-à-dire après le mois de juin.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
322	D.	778	Bureaux	23	250 francs

Vue du nord, elle donne l'impression d'une villa basse à laquelle on accède par un perron de marbre blanc qui franchit une cour anglaise. De part et d'autre de la porte, la légère saillie des pavillons est soulignée par de faux piliers d'angles cannelés à chapiteaux corinthiens.

Ces deux pavillons n'ont d'autres ouvertures que ces deux niches qui s'inscrivent dans une simple armature et sont de fausses rocailles. Au sud, l'orée du jardin traitée en faux chaînage en bande continue se veut le support de la terrasse de l'étage dont toute la profondeur est occupée à l'est et à l'ouest par deux ailes à la toiture en pavillon. Ces ailes s'ouvrent à trois arcatures, avec des faux piliers d'angle cannelés à chapiteaux corinthiens. Des arcatures avec modillons en volutes, reposent sur des colonnes cannelées à chapiteaux ioniques. Il n'existe de mascarons que dans les écoinçons

sud. La parenté avec les constructions de Palladio, en particulier la Basilique de Vicence ou la Villa Vigalondo, est évidente.

La balustrade centrale de la terrasse a malheureusement disparu. Les motifs en marbre de couleur à palmettes et à têtes de lion, qui s'inscrivent dans les arcatures, et qui vus de l'extérieur, en sont des balustrades à l'intérieur, sont des bancs. Les murs sont enduits ; le toit en pente douce, posé sur un entablement composite, est couvert en tuiles mécaniques. Il reste au nord quelques balustres de terre cuite en poire de type toscan (Panse galbée en torre, col galbé en cavet, piédouches et chapiteaux carrés)

Le décor intérieur, très soigné, a été endommagé durant la dernière guerre. Il reste cependant des traces de fresques dans le goût pompéien.

La villa Forel

Album photographique T3 p.22

Cette villa est située boulevard Notre-Dame. Sa construction fut achevée à la fin de 1882. Elle apparaît à la matrice cadastrale en 1886.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
340	D	778	Villa	19	200 francs

Au nord, le long du boulevard Notre-Dame, c'est une modeste villa d'un étage sur rez-de-chaussée dont les murs sont enduits avec de faux chaînages d'angle. La porte d'entrée occupe le centre du bâtiment qui, entre deux fenêtres, fait une légère saillie. On y accède par un perron à double volée droite relativement étroit. L'éblouissement naît au sud !

L'avancée de l'aile Est détermine un espace : loggia au rez-de-chaussée, terrasse au premier étage soutenue par deux piliers d'angle adossés et deux colonnes à chapiteaux doriques, sans stylobate. Un escalier de marbre blanc descend, somptueux, vers le jardin : la première volée est double à montées convergentes, la 2nde est centrale. Le dessin est d'une élégance extrême. Les balustrades formées d'éléments en terre cuite de type toscan, modèle régulièrement utilisé par Pierre Aublé, souligne encore ce dessin. Sans doute Pierre Aublé a-t-il pris quelques libertés avec l'enseignement de Palladio, dont cependant l'influence est indiscutable. La villa a été construite pour Philippe Eugène Forel, rentier Suisse. Nous inclinons à penser qu'il s'agissait du père d'Auguste Forel, le célèbre aliéniste qui se consacrait également à l'étude des fourmis. C'est à lui que le héros de « Tendre est la nuit » écrit par Fitzgerald à Saint-Raphaël, confie sa jeune femme.

Ajoutons que Madame Eugène Forel, née à Dieulefit était provençale.

La villa Saint-Joseph

Album photographique T3 p.23

Avenue du Maréchal Lyautey. Elle fut construite en 1883 pour Mme Cugnière de Noyon, dans l'Oise. En 1890, elle est la propriété d'Ernest d'Albouy, dont on peut penser qu'il est apparenté au distillateur de Carcassonne qui obtint une médaille d'or à l'Exposition Internationale de Nice.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
335	D.	778	Villa	8	75 francs

Elle fut agrandie en 1893 et son revenu fut porté à 750 francs. Elle avait alors 20 ouvertures.

Elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Elle est surmontée d'un belvédère qu'il faut rapprocher de celui de la villa Marie et de celui de la villa les Amaryllis. Ce belvédère doit dater de la 2nde campagne de construction. Les murs sont enduits avec des chaînages d'angle en brique, comme sont en brique les piliers formant loggia qui soutiennent au sud la terrasse du premier étage. La

balustrade de cette terrasse est en claustra de terre cuite. Des vases de fonte sont posés en amortissement sur les dés des angles. La brique et la terre cuite sont ici voulues comme éléments décoratifs. La colonnade de la loggia s'inscrit dans le prolongement d'un superbe escalier qui permet l'accès au jardin. Aublé a conçu cet ensemble dans un esprit incontestablement Palladien.

La villa Notre-Dame

[Album photographique T3 p.24-25](#)

Elle fut construite par Pierre Aublé en 1883. Elle lui avait été commandée par Albert Ferréol Courlet de Vregille.

Somptueuse par ses dimensions, son plan, ses jardins, elle devint dès 1894 propriété du prince Bariatinsky qui la modifia en créant au nord un grand escalier.

Aujourd'hui partagée entre plusieurs propriétaires, elle ressemble à ce qu'elle fut à l'époque de sa construction.

Matrice cadastrale de 1886.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
410	D.	737	Villa. Maison de gardien (1894)	67	500 francs

Sur un rez-de-jardin, elle s'élève d'un rez-de-chaussée plus deux étages. Le plan primitif donne au rez-de-chaussée une colonnade formant loggia soutenant une terrasse qui, au premier étage, reliait entre eux les pavillons de l'est et de l'ouest. Il s'agit là encore d'une disposition démarquée des architectures palladiennes. Par contre, l'escalier à double révolution qui descendait au jardin est une création propre à Pierre Aublé. Et la succession des terrasses, la façade nord, plus développée que la façade sud, annoncent déjà Terre Sauvage.

La villa a été rehaussée à une époque récente dans sa partie centrale au sud, et la balustrade attique a disparu. La façade nord, abstraction faite de l'escalier Bariatinsky, n'a pas changé : deux ailes avec balustrade attique alternent avec deux ailes à toiture apparente.

La partie centrale, dont la fenêtre à fronton triangulaire fait saillie, contrebalance par cette avancée le retrait qu'elle fait au sud.

À l'ouest, le balcon qui borde la façade sud enserre également une vaste rotonde. Les murs sont enduits avec faux chaînages en bande continue sur les deux premiers niveaux. Les faux chaînages d'angle du rez-de-jardin et du rez-de-chaussée deviennent de faux pilastres d'angle aux étages supérieurs. Les fenêtres ont des entablements toscans reposant sur des consoles à volutes. Sur des consoles en volutes également reposent les balcons, des portes-fenêtres et le grand balcon du rez-de-chaussée. Dans un souci de modernisme, on a remplacé la plupart des balustres de terre cuite par des fers forgés qui se veulent d'un esprit provençal.

[Album photographique T3 p.26](#)

Les jardins ont gardé les traces de leur faste passé, décors de faux rochers, comme il en existe dans le jardin de plusieurs villas de Pierre Aublé. Vases, balustrades, lampadaires qui, fondus à Saint-Pétersbourg, rappellent assez l'origine des Bariatinsky.

Lydie Yavorskaia, princesse Bariatinsky, qui succède aux Vregille dans les lieux, appartient à une vieille famille de la noblesse russe. Mais ce n'est point tant là son titre de gloire que d'avoir été une des grandes actrices du siècle dernier.

En 1893, elle triomphe à Moscou en jouant « La dame aux camélias » dans un jeu tout à fait différent de celui de Sarah Bernhardt. C'est cette pièce qu'elle vint donner à Paris au théâtre Antoine, et Jules Janin à son propos, a pu écrire : « Rien qu'à la voir on pouvait dire, évidemment, voici une fille ou une duchesse... la princesse Bariatinsky joue (la dame aux Camélias) en duchesse. Elle jouait également au théâtre Antoine, deux pièces de son mari « « Bancs de sable » et « La carrière de Nallotsky », ainsi qu'une pièce de Gorki : « Tania »

A l'exemple du Théâtre-Libre, elle créa le nouveau théâtre russe. On peut penser que si elle choisit de s'installer à Saint-Raphaël en 1894, c'est qu'elle y rencontrait un foyer intellectuel et artistique qui, hélas, a disparu.

Le Vallon des Louves

[Album photographique T3 p.27-28](#)

Cette villa située au Rébori s'appelait tout simplement le Vallon au siècle dernier.

Elle apparaît à la matrice cadastrale de 1886 comme une construction de 1883 faite pour William Nérant de Saint-Chamond dans l'Oise.

Elle s'élève sur un rez-de-jardin d'un rez-de-chaussée plus un étage. Elle a été surélevée après 1945. En modifiant la toiture, on a conservé cependant la balustrade de couronnement. La partie est de la maison abritant la terrasse se détache en pavillon. Le bow-window à pans coupés du rez-de-chaussée, formant terrasse au premier étage, étant miroir de la villa les Mimosas, édifiée de l'autre côté du ruisseau et dont Pierre Aubé est également l'architecte.

Des colonnes jumelées et des piliers d'angle forment loggia et soutiennent la terrasse du premier étage. Les stylobates de ces colonnes constituent les dés de la balustrade. Comme à la villa Forel, l'escalier de marbre blanc qui relie cette loggia au jardin est à deux volées droites. La terrasse du jardin, bordée de la même balustrade que la loggia, la terrasse du premier étage et que la toiture donne un niveau supplémentaire à l'élévation de la villa.

Il faut noter la parenté de sa façade est avec la façade est de la villa Clythia.

La villa Marie-Louise

[Album photographique T3 p.29](#)

Cette villa s'appelle aujourd'hui la villa Saint-Antoine. Elle a été maladroitement remaniée de façon récente. Construite trois ans plus tard que la villa Forel, elle correspond sensiblement au même schéma. Elle est sans doute plus vaste. L'équilibre des masses est plus régulier puisqu'au décrochement du pavillon central au nord correspond une avancée du même volume au sud. Comme dans la villa voisine, piliers et colonnes alternent pour former la loggia qui soutient la terrasse du premier étage. Mais c'est un escalier droit qui, parallèle à la façade, relie cette loggia au jardin. C'est une construction nouvelle de 1885 qui est imposée pour 1888.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
440	D	778	Villa	31	200 francs

Construite pour Anatole Test de Lyon, elle devient la propriété d'Albert Jounet en 1896. Henri Bataille l'occupe en 1899.

Signalons toutefois que le toit en pente douce repose sur un bandeau peint, que l'avant-toit ouvert laisse voir les chevrons et que, aux angles, des acrotères en palmettes donnent à l'ensemble de la toiture un air vaguement oriental.

La villa Albert

[Album photographique T3 p.30-31](#)

Cette superbe Villa, devenue Villa Saint-Jacques, fut construite pour Albert Jounet en 1884.

C'est là une des plus harmonieuses réalisations de Pierre Aublé.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
421	D.	756	Villa Maison de gardien cn 1896.	37+1 portail	300 francs

Le chiffre relativement modeste du revenu cadastral surprend car de toutes les villas construites à Saint-Raphaël à cette époque, elle est celle dont l'impression palatiale se dégage le plus nettement. Cela est dû sans doute à son élévation, au développement de la terrasse sur toute la longueur de la façade sud, à la colonnade formant loggia, au perron monumental. Longtemps abandonnée, la villa vient d'être restaurée. Les enduits blancs ont affecté le souvenir de ses couleurs ocre et bleu.

Une corniche sépare les différents niveaux, mais au-dessus du premier étage, elle joue le rôle d'architrave, le 2nd étage étant tenu pour la frise.

L'avant toit est fermé. Le toit repose sur un entablement toscan. En pente douce, il est couvert en tuile mécanique.

À la façade sud, les fenêtres du premier étage sont surmontées d'un entablement toscan reposant sur des modillons en volute, exception faite pour celles des extrémités dont le fronton s'arrondit autour d'armoires de fantaisie.

La porte nord, relativement étroite, est flanquée d'œils de bœuf : ces trois ouvertures sont surmontées de frontons triangulaires. Sur cette façade, l'accès se fait au-dessus d'une cour anglaise. Pour les balustrades, Pierre Aublé a utilisé les éléments de terre cuite de type toscan qu'il affectionne particulièrement, hormis au rez-de-chaussée où un motif décoratif occupe la baie libre déterminée par les colonnes à chapiteaux ioniques qui reposent sur le sol sans stylobate. Le même motif sert de rambarde à l'escalier tournant en fer à cheval qui s'épanouit vers le jardin. L'intérieur a été remanié. Les parquets sont probablement d'origine, comme le grand escalier de bois auquel, fidèle à la leçon palladienne, l'architecte a réservé un espace propre.

La villa Terre Sauvage

[Album photographique T3 p.32 à 34](#)

Elle est l'aboutissement de l'œuvre de Pierre Aublé. C'est une des rares villas qu'il construisit en bord de mer, la seule pour laquelle il semble avoir oublié tous les plans stricts pour ne garder que les traits qui lui sont bien particuliers et faire une libre adaptation des doctrines palladiennes. Terre Sauvage est un grand pavillon d'été ouvert largement sur la mer. Les différences de niveau, les colonnades, les mascarons, les faux rochers, les balustres en terre cuite, les perrons de marbre blanc, tous ces éléments existent dans les villas de Pierre au blé. Mais il est nouveau de les trouver réunis et de voir de surcroît une couverture en tuile creuse des appentis dont les poutres et les solives bien visibles donnent véritablement une impression de kiosque.

Au nord, le corps de logis est flanqué de deux pavillons de même hauteur, puis de deux ailes plus basses. Toute la largeur du pavillon central est occupée au rez-de-chaussée par la porte d'entrée, largement vitrée, s'ouvrant entre deux colonnes doriques, puis deux piliers adossés.

Au premier étage, les fenêtres sont en partie masquées par l'auvent s'écoulant vers le mur.

Le 2nd étage forme loggia et se démarque ainsi des pavillons dont les balcons en surplomb sont soutenus par des consoles en volutes retournées. Si l'avant-toit est fermé au pavillon, il est ouvert à la loggia. Les ailes extérieures, closes au rez-de-chaussée, deviennent au premier étage une colonnade soutenant une pergola qui fut fermée ultérieurement.

Au sud, les terrasses s'étagent : colonnade au rez-de-chaussée où alternent colonnes et piliers doriques sans stylobate ; ils forment une loggia qui soutient la terrasse du premier étage.

La terrasse du 2ème étage est en retrait de celle du premier étage. L'une et l'autre sont bordées de balustrades formées d'éléments de terre cuite de type toscan. Les dés supportent de grands vases en terre cuite.

Elle fut construite pour Victor Flachon qui se flattait de diriger « le journal le plus anticlérical du monde ». Il avait succédé à la direction de La Lanterne à A. Briand, jugé trop peu dreyfusard aux yeux d'Eugène Pereire, propriétaire du journal.

La Lanterne jouait un rôle certain dans la vie publique de la région à cette époque. On sait qu'un de ses rédacteurs, Allard, se présenta aux élections de Trans en 1898. Victor Flachon fréquentait la station depuis longtemps déjà lorsqu'il fit bâtir cette villa en 1913. Le 30 décembre 1900, Saint-Raphaël Journal annonce son arrivée à la villa Olga, qui appartenait alors à un autre journaliste, Louis Mainard.

Le journalisme est encore représenté dans le quartier par Ferrouillat, directeur du Lyon républicain, également élu du Var, et par René Baschet, directeur de l'Illustration, qui a acheté en 1907 le Vent du Large à la famille de l'amiral Baux.

D'autres villas construites par Pierre Aublé à la même époque, ou qu'il faut lui attribuer pour n'avoir pas de colonnade, n'en sont pas moins d'inspiration palladienne.

[Album photographique T3 p.35 à 41](#)

Il faut citer Sainte-Anne en 1882, Saint-François, Reichenberg, Les Mimosas en 1883, Les Anthémis en 1884, L'Ermitage en 1886 auxquelles il faut ajouter la villa des Sphinx en 1893 et La Clairière à Valescure dont la parenté avec ces constructions est évidente.

Certaines, comme Les Anthémis, Reichenberg, l'Ermitage ont un porche hors-œuvre à colonnes (Anthémis) ou à arcatures (Reichenberg, Ermitage, Amaryllis, Clairière).

D'autres ont de vastes terrasses telles Saint-François, Les Mimosas ou la villa des Sphinx. Toutes répondent au schéma d'une architecture classique. Elles sont plaisantes à voir, commodes à vivre et s'intègrent parfaitement au paysage, qu'elles soient perdues dans les bois de Valescure, perchées aux Cazeaux ou en bord de mer comme Sainte-Anne, l'actuel hôtel Excelsior.

La Lézardière, Saint-Maximin, Les Amaryllis, construites vraisemblablement toutes trois par Pierre Aublé, présentent à des degrés divers ces mêmes caractères palladiens.

La Lézardière et Saint-Maximin ont l'une et l'autre au sud une colonnade formant loggia et une terrasse au premier étage, qu'on retrouve également aux Amaryllis. Mais là s'y adjoint un porche à arcatures, identique à celui de l'Ermitage, et une lanterne qui, contrairement à celle de la villa Reichenberg n'évoque pas l'Italie, mais qui est semblable à celle de la villa Saint-Joseph. On peut décrire plus longuement l'une d'entre elles, Les Hirondelles.

La villa Les Hirondelles

[Album photographique T3 p.42](#)

Cette villa était située avenue des Chèvrefeuilles. Pierre Aublé l'avait construite pour Alphonse Denizot, négociant à Marseille, en 1885. Elle est aussi située à l'ouest d'El Ouah. Récemment rasée, elle a été remplacée par un immeuble.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
432	D.	766	Villa	23	225 francs

Comme dans la plupart des villas d'Aublé, elle était formée de trois pavillons accolés dont les volumes jouaient les uns par rapport aux autres. Aux Hirondelles comme à l'Ermitage, le pavillon Est était le plus élevé. Mais ici, le toit de ce pavillon reposait sur des aisseliers, les deux autres pavillons avaient un toit fermé, souligné d'une corniche à glyphes qui faisait le tour de la villa.

Elle s'élevait d'un étage sur rez-de-chaussée, hormis le pavillon est qui avait un 2nd étage. Les fenêtres du premier étage étaient surmontées d'un entablement toscan reposant sur des modillons à volutes. Une balustrade de couronnement dissimulait la toiture et ajoutait beaucoup à l'élégance de la villa qu'une simple et longue terrasse de deux marches séparait du jardin.

Valescure dépend des deux communes de Saint-Raphaël et de Fréjus. Plusieurs villas pour les Guéneau de Mussy y furent construites. Deux d'entre elles sont dues à Pierre Aublé.

S'il est possible de dater de façon certaine la villa Mon Repos, aujourd'hui Les Messugues, grâce à la matrice cadastrale de Saint-Raphaël, pour la villa Clythia, cette datation est beaucoup plus aléatoire, l'ancienne matrice cadastrale ayant disparu des services fréjussiens.

Les Guéneau de Mussy ont trop été mêlés à la vie de leur temps pour qu'on puisse passer sous silence des biographies qui seront loin d'être complètes. Noël et Philibert Guéneau de Mussy, neveux de Guéneau de Montbéliard, collaborateur de Buffon, sont nés à Semur-En-Auxois à la fin du XVIIe siècle (Noël y est né le 11 juin 1774.)

Tous deux étudiants à Lyon s'y lient avec C. Jordan, les frères Perrier, Ampère, Royer-Collard et son antinomiste Gérando.

Tous deux se présentent à l'Ecole Polytechnique et y sont admis le 16 frimaire de l'an 4 (1794)

Leur carrière se prépare alors. Noël refuse de prêter serment de haine à la royauté et se destine à la médecine. À cette époque, il se lie avec Héricart de Thury, Mathieu de Montmorency, Ambroise Rendu, Châteaubriand.

Il épouse la nièce de Bergasse, l'avocat adversaire de Beaumarchais, et s'installe à Chalon-sur-Saône où naît son fils Henri, celui même qui mourra à Saint-Raphaël et pour lequel fut construit Clythia.

Noël Guéneau de Mussy, grâce à Hallé qui fut créateur de l'enseignement de l'hygiène en France, devint médecin de l'Ecole Normale Supérieure en 1815.

Il suit Charles X en Angleterre où son fils Henri le rejoindra. C'est en effet Henri qui soigne au Château de Claremont la famille de Louis-Philippe pour une intoxication plombique. Henri ne rentre en France qu'après 1871. Il fut peu après nommé membre de l'Académie Française.

Les Anglais ne sont pas arrivés à Saint-Raphaël dans le sillage de Lord Rendel comme on l'a trop souvent dit, mais dans celui d'Henri Guéneau de Mussy. Il suffit pour s'en convaincre de citer quelques noms et quelques dates : Parker fait construire la villa Estérel en 1883. La même année, Peel fait construire la villa Saint-François. À partir de 1885, Sydney Bentall est propriétaire à Vaulongue. À la mort de Noël Guéneau de Mussy en 1885, c'est un Anglais, Jackson, domicilié à Torquay, qui achète sa villa.

Le spéculateur Rendel n'est arrivé que 15 ans plus tard. Henri avait donc suivi son père en Angleterre et ce séjour avait duré plus de 25 ans.

Ce ne peut donc être Noël Guéneau de Mussy qui procède aux examens médicaux des candidats à l'Ecole Normale Supérieure en 1862, année où s'y présente Pierre Aublé, mais son neveu, médecin également est prénommé lui aussi Noël, et qui lui avait succédé dans ce poste.

Noël l'aîné étant mort le 30 avril 1857, c'est donc Noël le jeune qui soigna Pasteur lors de sa première attaque en octobre 1868 et appela à son chevet le docteur Andral. Mais sur la thérapeutique employée et l'évolution de la maladie de Pasteur, les travaux du professeur Sourander de Göteborg feront toute lumière.

Noël Guéneau de Mussy le jeune fut pour le moins aussi célèbre que son oncle. Nous en voulons pour preuve la liste de ses titres et travaux, son appartenance à de multiples sociétés savantes, mais également deux lettres de Flaubert qui s'inquiète auprès de sa nièce de la santé de son mari : « Ernest (Commandville) est-il content de son voyage sous le rapport commercial ? Que lui a dit et ordonné Guéneau de Mussy ? Mais d'abord, auquel des Guéneau a-t-il eu recours ? Est-ce l'ancien

médecin des Orléans ou bien Noël Guéneau de Mussy ? Ce dernier vaut mieux que l'autre. J'aurais préféré qu'il consultât Piorry ou Sée » (12 juillet 1874.)

Sée fut un clinicien remarquable et Piorry s'intéressait à la plessimétrie ou percussion médicale.

Flaubert écrit à nouveau le 19 juillet : « Je suis content qu'(Ernest) ait vu Noël Guéneau de Mussy. C'est un homme plus sérieux que son cousin. Je l'ai connu d'abord chez ton grand-père, puis je l'ai revu à Trouville chez Taine, dont c'est un grand ami. »

Noël Le Jeune, se fit donc construire une villa, Mon Repos, en 1882. Il disparaît en 1885 avant d'avoir publié un rapport destiné à un grand retentissement sur les vertus des eaux de Valescure (Saint-Raphaël Revue, 16 octobre 1887)

Ce rapport ne devait pas être sans fondement puisque le 23 mars 1890 est créée la Compagnie Thermale de Valescure-Saint Raphaël dont le siège est à l'Île Verte et la source dans le parc Guéneau de Mussy.

En 1901, Bouloumié, directeur de Vittel, se rend propriétaire de la villa Noël Guéneau de Mussy.

Villa Mon Repos

Album photographique T3 p.43

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
343	B	137	Villa	52	375 francs

Construite pour Noël Guéneau de Mussy, 73 rue de Courcelles à Paris en 1882, cette villa apparaît au cadastre de 1885. D'aspect massif, elle s'élève sur un rez-de-jardin, un rez-de-chaussée plus deux étages à la partie centrale, un étage sur les côtés. Elle rappelle la villa Jantzen, construite l'année précédente et, comme elle, a été remaniée à des fins utilitaires. Elle est maintenant d'une hauteur uniforme de quatre étages. La façade nord, qui a peu changé, est banale. La légère avancée de la partie centrale contrebalançait l'avancée de la colonnade sud. Tout au contraire, la façade sud était très élaborée. Les murs sont enduits avec faux chaînages en bande continue au rez-de-jardin et faux piliers d'angle aux étages. Dans la partie centrale, aujourd'hui fermée, deux colonnes de remplissage à chapiteaux doriques flanquées de deux piliers carrés avec colonnes adossées, formaient loggia soutenant une terrasse au premier étage. De cette loggia, deux escaliers droits descendant encore au jardin.

Sur les deux niveaux de la partie ouest, deux étages de colonnes jumelées doriques au rez-de-chaussée, ioniques au premier étage formaient encore des loggias. L'ordre palladien est respecté : « On doit toujours mettre le dorique sous le ionique ». Toutes les fenêtres du premier étage sont surmontées d'une corniche toscane reposant sur des modillons à volutes.

Le toit en pente douce couvert en tuiles mécaniques était masqué de part et d'autre de l'étage attique par une balustrade dont les éléments de terre cuite de type toscan alternent avec les éléments cubiques de remplissage. Toutes les balustrades de la villa étaient de ce même type. Des travaux et démarches de Noël Guéneau de Mussy on peut déduire qu'il existe un puits. Cette déduction est corroborée par Saint Raphaël Revue le 23 mars 1890 : « La source du parc Guéneau de Mussy est à 5 mètres de profondeur ; elle renferme 0,50 grs de bicarbonate de soude par litre »

La villa Clythia

Album photographique T3 p.44

Quoi n'étant pas cadastrée sur Saint-Raphaël, la villa Clythia doit figurer néanmoins dans cette étude parce qu'elle appartient à ce quartier de Valescure commun aux deux communes de Fréjus et de Saint-Raphaël et que son architecte fut Pierre Aublé.

Au cadastre de Fréjus, elle porte le n° 93 de la section AW. Henri Guéneau de Mussy, pour lequel elle fut construite avait épousé en Angleterre une demoiselle Jantzen de Burg, originaire des Pays-

Bas, parent peut être de Johan Jantzen, qui s'est fait construire par Aublé une fastueuse villa au plateau Notre-Dame et de ce Jantzen, agent et consul général à Sofia le 2 juin 1879. Au cours de son long séjour en Angleterre, son urbanité et sa haute honorabilité avaient fait merveille. À ses obsèques assistèrent Henri d'Orléans, le prince de Joinville, Valdemar de Danemark. Le deuil était conduit par son fils et par son petit-fils, Henri Saint Marc Girardin.

Sa villa est devenue maison familiale de vacances de Meurthe-et-Moselle. De nombreux éléments architecturaux permettent de l'attribuer à Pierre Aublé, encore que seules les façades nord et est soient demeurées intactes. Cette villa fait beaucoup penser au Vallon construit également par Pierre Aublé pour Neyran, encore qu'elle en soit très différente. C'est un même esprit qui s'en dégage.

Comme dans toutes les villas de Pierre Aublé, on retrouve l'emploi de faux bossages à chanfrein dans les parties basses, de murs enduits, de balustrades où alternent piliers cubiques de remplissage et balustres de type toscan, d'entablements toscans reposant sur des consoles à volutes, de larges escaliers de marbre blanc descendant dans les jardins.

Seule la façade nord, et le dessin de la fenêtre de l'escalier, est surprenante dans l'œuvre de Pierre Aubé, qui ne laisse jamais deviner par un détail extérieur, la destination des lieux. Le toit en pente douce à l'avant toit ouvert repose sur des aisseliers. La porte est encore la porte d'origine : en bois dans sa partie basse, en claustra de fonte dans sa partie haute. L'intérieur a été remanié ; cependant, le grand escalier de marbre blanc desservant les étages est encore en place. Pour lui, Aublé a suivi le conseil de Palladio. Il lui a assigné un lieu propre et bien déterminé. Cet escalier occupe en effet la plus grande partie d'un pavillon.

La disposition générale étant semblable à celle de la villa Marguerite, on peut penser qu'ici comme là-bas, l'aile ouest n'appartient pas à la construction primitive. L'adjonction de bâtiments de bois à l'ouest permet difficilement d'en juger.

La villa Le Golfe

Album photographique T3 p.45-46

Une des plus anciennes villas de Saint-Raphaël est incontestablement la villa Le Golfe, dite encore Farfalla ou Colibri.

Elle figure sur une vue ancienne de la baie qui décore la salle de délibération du Conseil municipal de la mairie. Elle figure au plan Ravel en 1894 sous le numéro 54 et l'appellation Colibri.

C'est une étroite et haute villa de deux étages sur rez-de-chaussée, ouverte à l'est, où un grand fronton pignon occupe la totalité de la façade. Il dissimule la toiture en bâtière couverte en tuiles mécaniques. À l'est également, une terrasse prolonge la maison. Sa balustrade a été refaite. On y accède par un perron de marbre blanc aux degrés convexes. La terrasse sud existe déjà sur le dessin que possède la mairie ; terrasse qui est fermée au rez-de-chaussée et en loggia au premier étage. Cette villa préfigure sans aucun doute les grandes villas palladiennes de Saint Raphaël. Faut-il en attribuer la construction à Pierre Aublé ou à Émile Noël ? Elle est bien modeste pour être une construction nouvelle,, bien étriquée pour être une construction Aublé.

La villa Beau Rivage

Album photographique T3 p.47

Elle apparaît sur la matrice cadastrale de 1882. Il semble donc que ce soit une construction de 1879. Elle a été construite pour un Marseillais, Max Maximin Martin, domicilié 18 rue des Princes à Marseille. Elle occupe le n° 84 du plan Ravel.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
190	D	690	Maison	26	130 frs

Depuis peu, cette villa a été modifiée et transformée en immeubles collectifs. Néanmoins, les éléments du décor architectural, bien en place et visibles, sont d'influence palladienne.

La villa est carrée, couverte en pavillon et s'élève de deux étages sur rez-de-chaussée. L'entrée principale se fait à l'est par un porche formé de deux colonnes de porphyre bleu qui soutiennent la terrasse du premier étage. Cette même terrasse existe au sud, au-dessus d'un bow-window.

Deux piliers adossés couvrent la hauteur des deux étages, encadrant les deux fenêtres centrales et soutenant un fronton. Les fenêtres du premier étage sont surmontées d'entablement toscan et leurs garde-corps sont composés de balustres en terre cuite. Une terrasse dont la balustrade a disparu, occupe encore toute la longueur du rez-de-chaussée est. On y accédait par un escalier double à volée droite, semblable à celui qui existera à Clythia ou à Saint Dominique. L'arcade qui s'ouvre sous cet escalier permet la desserte des communs.

La villa Duval

[Album photographique T3 p.48](#)

Il n'a été possible de localiser qu'une seule des trois villas attribuées à Rizzo, architecte sur lequel il n'existe aucun enseignement.

Il a construit autour de 1885 la villa Les Rochers à Valescure, en 1886, la villa Saint-Pierre pour Paul Brunel. Nous n'avons aucun renseignement sur ces villas, hors le fait que la villa Saint-Pierre fut aussitôt louée à Monsieur Ory. Charles-Louis Ory épousa Madeleine Breu. On peut supposer que Paul Breu, son père et Georges Leygues demandèrent Conseil à Rizzo pour leurs villas de Boulouris.

La villa Duval apparaît à la matrice cadastrale de 1885.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
336	D	745	Villa	27	175

Le terrain a été acquis le 9 juillet 1881 par le ministère de maître Sidor, notaire à Fréjus, de Pierre-Simon Aublé, époux de Marguerite Didier. Elle occupe le n° 139 du plan Ravel.

C'est une grande villa orientée nord-sud, d'un étage sur rez-de-chaussée. Le pavillon central est flanqué de deux pavillons, l'un à l'ouest, l'autre à l'est. Il est surmonté d'une lanterne en double bâtière, à quatre pignons ouverts. L'avant-toit est fermé. Le toit en pente douce repose sur une corniche à trois fasces qui surmonte une bande toscane. Les faux chaînages d'angle se terminent en faux piliers doriques. Ils se retrouvent aux angles de la lanterne.

Un bow-window est accolé au pavillon est. Il forme terrasse au premier étage ; il abrite la porte d'entrée. C'est une des rares villas Raphaëloises à avoir privilégié la façade est par rapport à la façade ouest, moins exposée aux pluies.

Le pignon ouvert du pavillon central est traité en fronton dans lequel s'ouvre un oculus. Cette disposition amène à classer cette villa, cependant peu caractéristique, parmi les villas palladiennes.

La villa Marguerite

[Album photographique T3 p.49](#)

Située en route de Fréjus à Valescure, elle porte aujourd'hui le nom de Chantereine.

Elle avait été construite en 1882 pour le docteur Léon Labbé qui, dit-on, l'aurait appelé Marguerite, en hommage à sa future voisine, Caroline Miolan Carvalho, interprète de Gounod, qui avait créé le rôle dans Faust en 1859. On peut penser également que les Labbé avaient prénommé leur fille Marguerite à cause justement du succès qu'avait connu cet opéra et que leur villa porte le nom de leur fille.

Elle figure à la matrice cadastrale de 1886.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
346	B	132	Villa. Maison de gardien.	72 11	625

C'est une très grande villa de deux étages sur rez-de-chaussée plus un rez-de-jardin. L'aile ouest fut ajoutée récemment. Le retrait du bâtiment est par rapport au bâtiment ouest devenu pavillon central, ménage l'espace nécessaire à une loggia qui devient terrasse au premier étage. Les colonnes jumelées à la loggia, simples au porche est, sont doriques et leurs stylobates servent de dés aux balustrades. Le même procédé est employé au Vallon construit la même année. Au sud, un grand escalier de marbre blanc relie la terrasse au parc. Les volutes, rambardes du perron est, évoquent sans conteste celles de la villa Ferdinand. Une corniche sépare les différents niveaux de la villa. Les fenêtres du premier étage du bâtiment principal sont surmontées d'une corniche toscane reposant sur des modillons à volutes. On retrouve ces modillons comme décor de l'avant toit fermé. Le toit en pente douce, couvert en deux pavillons, fait de tuiles mécaniques, repose sur un entablement toscan. Tous ces éléments existent dans la plupart des villas d'Aublé. Est-ce à dire qu'il faut lui en attribuer à construction plutôt qu'à Vianay ?

Quoique installé à Cannes, Vianay, en 1882 était l'architecte de la ville de Saint-Raphaël. Il est possible que Pierre Aublé soit venu dans la région par son intermédiaire. Mais les autres constructions qu'il est possible d'attribuer à Vianay à Saint-Raphaël ne correspondent en rien à la vie de la Marguerite. Ajoutons qu'il s'agit ici incontestablement d'une villa palladienne dont l'équivalent n'existe pas à Cannes.

Sans pouvoir soutenir le moins du monde la comparaison avec le parc de Magali, la villa voisine, le parc de Marguerite s'orne cependant d'une colonne des Tuilleries qui se dresse dans l'angle sud-est du parc, cadeau des Carvalho aux voisins qui les avaient si obligeamment hébergés durant l'aménagement de leur villa.

Il nous faut également signaler que Léon l'abbé s'installe à Saint-Raphaël dans le même quartier et au même moment que Guéneau de Mussy. Labbé est un grand nom du monde médical. Depuis le 16 mars 1880, il est membre de la section de pathologie chirurgicale de l'Académie de médecine. Il sera président de l'Académie de médecine pour 1909. Il était chef de service à l'hôpital Beaujon. Il était également médecin du Théâtre lyrique. Cette nomination lui avait été annoncée par Carvalho. À ses activités professionnelles, il joignit encore un mandat parlementaire. On ne sait qui l'entraîna à participer à la fondation de la Société des Terrains de Valescure, mais on sait qu'en 1880, il est un des personnages les plus en vue du monde parisien.

La villa Saint-Raphaël

[Album photographique T3 p.50 0 52](#)

Elle a récemment disparu en mai 1982, au profit d'une promotion immobilière tentée par ces 3 hectares de parcs. Les vendeurs avaient cependant demandé que la villa elle-même fut conservée. Ce vœu n'a pas été respecté. Elle avait été construite en 1883 par Émile Noël, architecte à Paris, auquel on doit également un immeuble rue de Médicis.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
397	D	697	Villa. Maison de gardien.	48 7	250 7

Sans doute Émile Noël est-il venu s'installer à Saint-Raphaël sur les conseils de son frère Ernest, qui héritera par la suite de la propriété.

Ernest Noël, ingénieur des Arts et Manufactures, promotion de 1870, devint ingénieur au chemin de fer de Turquie d'Europe à l'issue de la guerre et y travailla sous les ordres de Pierre Aublé. À son retour, il installa à Noyon une usine de produits chimiques et fit dans l'Oise une carrière politique (Conseiller général, député puis sénateur). Le 10 juin 1910, il devint directeur de l'École Centrale (Archive nationale F. 17/26024)

La villa Saint-Raphaël s'élevait d'un étage sur rez-de-chaussée, le 2nd étage s'ouvrait dans la plate-bande sous le toit, jouant ainsi le rôle d'entablement composite. Les fenêtres y alternaient avec des motifs décoratifs. Sous le toit, courait une reproduction de la frise des Panathénées. La villa, fort élégante, était au ras du parc qui faisait partie intégrante de son décor. Elle se composait de deux pavillons décalés l'un par rapport à l'autre, celui du sud ménageant une loggia à l'angle sud-ouest, celui du nord en ménageant une à l'angle nord-est, par laquelle se faisait l'entrée.

Les colonnes d'angle des deux loggias superposées de la façade est étaient doriques, tandis que les colonnes de la loggia ouest qui formaient terrasse au premier étage étaient ioniques, comme les pilastres adossés qui flanquaient les fenêtres à l'intérieur de cette loggia. Les balustrades étaient en transenne. Au rez-de-chaussée, les fenêtres étaient surmontées d'un modillon à volutes, au premier étage d'un entablement toscan, hormis la grande fenêtre de l'ouest, dont l'élévation n'est pas sans parenté avec celle de la fenêtre est de la villa Crossman à Fréjus. L'architecte de la villa Crossman, comme celui de la villa Saint-Raphaël, a certainement connu le Château de Castries, proche de Montpellier. L'intérieur était peint à fresques. Seuls demeuraient encore en place au moment de la démolition, les plafonds tous différents. Celui du grand salon, dans un camaïeu de bleus, était particulièrement soigné. La voûte de l'escalier simulait un ciel étoilé. Au dernier étage, deux oculi en trompe-l'œil représentaient des vues de la villa.

La villa Beguin

[Album photographique T3 p.53](#)

Cette villa a été construite en 1883 boulevard des Anglais par Monsieur Beguin, employé de Monsieur Aublé. Elle figure dans les archives d'Aublé. Comme Chacot et Noël, Béguin avait été ingénieur en Turquie avec Pierre Aublé.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
369	D	745	Maison	17	90

Les trois pavillons, décalés les uns par rapport aux autres, s'élèvent d'un rez-de-chaussée sur un rez-de-jardin. La villa est de petites dimensions, sensiblement les mêmes que celles de la Petite Batterie ou d'El Keif. Au sud, comme à la Petite Batterie, la partie centrale se détache. Toutes les fenêtres de la maison sont surmontées d'un entablement toscan, hormis l'unique fenêtre de cette partie centrale qui repose sur de faux piliers doriques. L'effet architectural est encore accentué par de faux piliers d'angle : ici, la colonnade est simulée. La toiture de chaque pavillon est indépendante de la partie centrale. Elle repose sur un entablement toscan bordé de denticules. L'avant-toit ouvert laisse voir les chevrons. Elle prend ainsi une certaine importance par rapport aux autres corps du logis, dont l'avant-toit fermé repose sur une architrave sans fasces. Sans nier l'influence palladienne manifeste dans la structure de la façade sud, cette villa évoque les folies du XVIII^e siècle et annonce les quelques villas qui seront construites à Boulouris et qui se valent, de style Louis XVI et inspirées de Gabriel, ainsi Primerose ou Pax.

La villa Aquedal

[Album photographique T3 p.54](#)

Cette villa située Route nationale à Boulouris, est assurément de type Palladien.

Elle fut construite pour Jean-François Simon, époux de Joséphine Victor. Aussi est-elle dite villa Victor sur le plan Ravel où elle porte le n° 114.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
259	D	307	Villa	27	125 frs

C'est une construction nouvelle de 1883 qui apparaît au cadastre de 1886. On peut sans doute l'attribuer à Ravel. Certains éléments architecturaux relèvent des instructions de Palladio, tandis que d'autres obéissent aux impératifs locaux. Le bâtiment principal est couvert en bâtière. Son avant-toit est ouvert. Il est flanqué à l'ouest d'un pavillon à l'avant-toit, mais dont la couverture repose sur un entablement composite qui n'existe que sur la façade sud. Cet entablement couvre la hauteur du 2nd étage. La fenêtre qui s'y ouvre joue un rôle décoratif tout autant que les deux motifs de céramique qui l'entourent. Les trois piliers de la loggia du rez-de-chaussée soutiennent la terrasse du premier étage. Cette loggia ne couvre pas toute la longueur de la façade, réservant deux parties égales à l'est et à l'ouest. Elle est ouverte au vent d'est. Si l'ordre dorique est respecté au rez-de-chaussée, des chapiteaux, des faux pilastres adossés qui jouent le rôle de chaînages d'angle sont ioniques.

La villa Saint-Dominique

Album photographique T3 p.55-56

Elle fut construite en 1884 pour le docteur Chargé, célèbre homéopathe qui devait y mourir le 8 août 1890. La villa passa ensuite à Thomas Des Chênes et fut achetée par Lord Rendel en 1904.

Elle figure à la matrice cadastrale de 1887.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
417	B	117	Villa. Maison de cocher	66 7	400 francs 20 francs

Cette villa est attribuée à Houtelet par le Dr Niepce dans son opuscule : « Saint-Raphaël en Provence ». Elle est cependant proche des constructions de Pierre Aublé. Stéphane Liégeard, qui a dû y être reçu, écrit que « cette demeure se distingue entre les autres par la richesse de son péristyle, l'élégance de ses balustres, sa double rampe de marbre ». Sans doute ces balustres en double poire sont-elles d'un modèle peu utilisé. Mais tous les autres éléments du décor se retrouvent dans d'autres villas de la même époque : Comme au Vallon, les colonnes jumelées à chapiteaux doriques reposent sur les stylobates qui sont aussi les dés de la balustrade. Comme à Emma-Louise, au Grand-Hôtel de Boulouris, à La Lézardière, le toit repose sur un entablement toscan bordé de denticules. Comme au Vallon, aux Messugues, à Jantzen, une balustrade masque le toit. La disposition générale des bâtiments de la façade sud, un corps de logis flanqué d'un pavillon à l'ouest formant bow-window au rez-de-chaussée est semblable à celle de la villa Carnazet au Rébori. Le dessin du perron sud est semblable à celui de Clythia. Au nord, le porche hors-œuvre, dont les deux colonnes doriques soutiennent une terrasse, est similaire à celui des Anthémis et de Marguerite.

L'intérieur a été trop remanié pour qu'on puisse même imaginer la disposition des pièces. En effet, la villa a été divisée en dix-huit appartements en 1950. Néanmoins, le parc a conservé sa splendeur.

La villa Emma Louise

Album photographique T3 p.57-58

Cette villa est située à Boulouris. Elle est actuellement mise en vente par appartements sous le nom de villa Palladio, nom qu'elle n'a jamais porté avant cette opération immobilière, mais qui est symptomatique de l'idée qu'on se fait d'une villa palladienne dont elle a peut-être été, après tout, l'esprit. Elle apparaît à la matrice cadastrale de 1888 comme appartenant à Auguste Charlier, négociant à Paris. Elle devient ensuite la propriété de sa fille, Mme Edouard Pinot, 50 avenue de Wagram à Paris.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
437	D	343	Villa	32	160 francs

Sa construction a été attribuée aux frères Pécout, entrepreneurs à Vidauban.

Il s'agit d'une villa, d'une apparente simplicité. Au nord, un pavillon à deux étages sur rez-de-chaussée est flanqué de deux ailes d'un étage sur rez-de-chaussée. Ces deux ailes sont en retrait d'une terrasse au premier étage. Il semble bien que le bâtiment Est - encore que parfaitement intégré à l'ouvrage - ait été ajouté postérieurement à la construction. Au sud, le pavillon central s'élève de deux niveaux sur rez-de-chaussée et rez-de-jardin. Il est flanqué de deux ailes d'un niveau sur rez-de-chaussée et rez-de-jardin, en saillie au rez-de-chaussée, en retrait d'une terrasse au premier étage. Or, le pavillon central au nord est percé de trois ouvertures à chacun de ces niveaux. Au sud, ce même pavillon central n'a qu'une ouverture à chaque niveau. En réalité, il s'agit de quatre pavillons s'interpénétrant.

Au nord, on accède à la villa par un porche hors-œuvre soutenu par deux colonnes doriques dont les stylobates sont les dés de la balustrade. La porte d'entrée, comme les fenêtres des ailes et celles du premier niveau, sont flanquées de pilastres doriques. Les fenêtres du premier étage sont surmontées d'un entablement toscan, quand celles du 3e niveau sont encadrées d'un simple filet. Des consoles soutiennent la corniche de toiture.

Au sud, deux escaliers droits permettent l'accès à une terrasse arrondie. L'ouverture principale est flanquée de deux colonnes doriques adossées soutenant le balcon du premier étage. La fenêtre du premier étage est flanquée elle-même de deux pilastres doriques. Elle est surmontée d'un entablement toscan. Quant aux deux pavillons, ils s'ouvrent au rez-de-chaussée de trois baies arrondies et d'une seule au premier étage. Leur fenêtre centrale est flanquée de deux pilastres doriques. La corniche qui sépare les deux niveaux s'orne de glyphes au-dessus des ouvertures principales. À l'est, l'aile plus longue, qu'on peut supposer postérieure à la construction primitive, s'ouvre au nord comme au sud, de trois ouvertures jumelées, flanquées elles aussi de pilastres doriques et surmontées de griffes. Les toitures en pavillon sont en tuiles mécaniques. Le crépi dessine un faux chaînage en bande continue au rez-de-chaussée et de faux chaînages d'angle. Tous les balustres sont en double poire. Cette villa n'a pas de parenté aussi nette avec ces villas de Palladio que bien d'autres à Saint-Raphaël. Palladio joue avec les colonnades et les escaliers droits, jamais avec les courbes. L'énorme château d'eau, massive tour moyenâgeuse à l'entrée nord du parc n'a, lui, rien de palladien.

La villa Magali. 1888

Album photographique T3 p.59 à 61

Pourquoi les Carvalho choisirent-ils de faire bâtir à Valescure ? Ils possédaient déjà une maisonnette (Le Gaulois 30 décembre 1897) au bord de la mer à Puys, dans les environs de Dieppe. Ils y étaient les voisins des Dumas et d'Achille Picard, le démolisseur.

Le monde des arts était, semble-t-il, plus homogène à cette époque qu'à la nôtre. Ces fonctions amenaient Carvalho à de multiples rencontres et de surcroît, les arts plastiques l'intéressaient au

plus haut point. En 1891, Caroline et Léon Carvalho se séparèrent d'une partie de leur collection de tableaux. Le catalogue est conservé à la Bibliothèque de l'Opéra. Il faut noter qu'il s'agit uniquement d'œuvres de contemporains, parmi lesquelles Barye, Auguste et Rosa Bonheur, Delacroix, Diaz, Fromentin, Hamon, Hebert, Ingres, Ziem... Ce catalogue témoigne à la fois du goût des Carvalho et de leurs relations dans le monde de la peinture. Ils étaient tant liés avec certains artistes qu'ils n'ont vendu aucune de leurs œuvres. Citons Mène, Auguste Cain et ses fils, Mercier, Dubuffet, Madeleine Lemaire. Il demeure d'ailleurs en place à la villa Magali, un grand relief de terre cuite dû à Auguste Cain.

Il est possible que Madame Lemaire, originaire des Arcs, leur aurait vanté le site. Mais ils étaient également en relation avec certains habitants de Valescure qui résidaient dès avant eux : Suzanne Reichenberg, actrice au Théâtre Français, propriétaire de la villa Marie et son amie Madeleine Brohan-Uchard, le comte d'Osmont, qui habitait au Counillier, Céalis, acteur au Théâtre de l'Odéon, qui occupait la villa Les Abeilles où lui succédera Oscar Roty.

Les Carvalho auraient pu s'installer en bord de mer, comme les Barbier ou Gounod. Jules Barbier et Michel Carré leur avaient présenté Gounod en 1856. Carvalho était alors directeur du Théâtre lyrique où triomphait "La reine Topaze" de Victor Massé. En 1858, Mme Carvalho créa le rôle de Marguerite dans Faust. Outre l'admiration que Gounod portait au talent de Caroline Miolan Carvalho, leurs liens amicaux furent assez étroits pour que Gounod fut témoin au mariage de leur fils le 7 juin 1888. Henri Carvalho épousait Marthe Antonia Chéronnet, parente assurément d'Alexandrine Chéronnet, veuve du docteur Du Camp, mère de Maxime Du Camp, dont le buste par Dantan Aîné figure parmi les collections du Louvre. On sait qu'une des sculptures du parc de Magali est signée de ce même Dantan et que le Temple d'amour est analogue à celui qui figure sur une estampe d'Édouard Dantan, conservée à la Bibliothèque nationale. Sans doute ce contexte amical pousse-t-il les Carvalho à venir à Saint-Raphaël, mais ce fut vraisemblablement le voisinage de Léon Labbé, leur médecin traitant, au surplus membre fondateur de la Société des Terrains de Valescure, qui les détermine à acheter des terrains à cette société et à s'installer dans ce quartier.

[Album photographique T3 p.62 à 68](#)

Les plans de la villa Magali, dont la famille Carvalho a bien voulu me communiquer un jeu, sont signés d'un architecte local, Ravel. Sans vouloir diminuer le moins du monde le rôle de Ravel, il faut reconnaître qu'il est peu vraisemblable que le directeur de l'Opéra fasse bâtir sans en parler à l'architecte de son théâtre, d'autant que cet architecte est celui qui a surveillé la démolition du palais des Tuilleries, dont Carvalho a acheté de superbes vestiges. Cette villa n'est guère comparable à celle que Garnier construisit à Bordighera. Elle est dans l'esprit de multiples villas construites à Saint-Raphaël à la même époque. Mais sans doute est-elle plus vaste et son décor est-il plus somptueux.

La façade sud est demeurée intacte : trois étages carrés flanqués de ce que les plans appellent un pavillon de plaisance sur quatre étages correspond à l'ouest un bow-window qui s'élève sur deux étages. L'un et l'autre sont couronnés de la même balustrade. A la loggia du rez-de-chaussée correspond la loggia du 2nd étage. Ces loggias sont soutenues par des colonnes de marbre de couleur. Une frise de carrelage décore le dernier étage du pavillon de plaisance, des panneaux de carrelage historiés d'instruments de musique, tambours, mandolines, harpes, violons soulignent les trois fenêtres principales du bow-window. L'appareil est masqué d'un crépi ocre, tandis que l'intérieur des loggias était rouge brique dans le goût italien. On retrouve la grande baie du rez-de-chaussée surmontée d'un fronton historié, dans d'autres villas, aux Cistes par exemple. Le toit en pavillon couvert de tuiles mécaniques, était masqué par une balustrade faisant frise de couronnement. À l'ouest, le porche évoque irrésistiblement l'art de Garnier et ce goût du spectacle qu'il partageait avec Carvalho :

Au rez-de-chaussée, un porche arrondi avec une colonnade. Au premier étage, en retrait, une loggia carrée formant terrasse pour le 2nd étage. De cette élévation, un escalier descend par paliers au Temple d'amour. La façade Est est sans intérêt. Elle est à proximité des communs. Elle n'est bordée qu'en partie d'une étroite terrasse. À Saint-Raphaël, où le vent d'est apporte des pluies diluviennes, il est rare d'ouvrir largement cette façade. Au nord, le pavillon de plaisir est en retrait du corps principal du bâtiment. Au porche d'entrée à colonnes doriques sans stylobates, correspond la loggia du 2nd étage, à colonnes également. Les mêmes balustres : panse galbée en torre, col galbé en cavet, piédouches et chapiteaux carrés sont employés pour tous les balcons et balustrades, y compris celle du toit au sud, exception faite pour la balustrade de la terrasse au-dessus de la « salle des gens » où des tuileaux à décor fleurs de Lys, forment claustra.

Les escaliers extérieurs sont de marbre blanc. Il faut noter la richesse de tous ces éléments et combien leur disposition est palladienne. L'intérieur a été modernisé, adapté aux besoins d'une collectivité. Cependant, certains éléments restent en place : le parquet de ce qui fut le grand salon de bois de couleurs différentes dessinant des étoiles, le dessus de cheminée de l'ancienne salle à manger, grand bas-relief de terre cuite signé de Caïn, où un renard dévore un faisan, une haute cheminée dans le goût renaissance dans l'actuel salon, et la rampe de l'escalier tournant, suspendu, qui se développe sur deux étages.

On peut réfléchir un instant sur les Carvalho. Voilà un homme et une femme qui ne se sont pas contentés, chacun à leur place, de servir la musique dans certaines de ses plus hautes expressions. Plongeant dans l'histoire, ils en ont préservé de précieux vestiges architecturaux en tentant de leur restituer un peu de leur cohérence d'antan. Ils ont réalisé leur rêve dans un site enchanteur, alors méconnu, pour offrir à leurs prestigieux amis les joies de l'œil et de l'esprit. Quelle meilleure illustration vivante pourrait-on trouver de ce bouquet des arts qu'on découvre au fronton de certains édifices.

La villa La Feuille

Album photographique T3 p.69

Cette villa s'appelle aujourd'hui la Feuilleraie. Elle est postérieure de quelques années à la villa Victor, mais appartient toutefois au même type de construction. Il semble qu'on puisse l'attribuer également à Ravel. Elle fut construite à Boulouris pour Langenick, domicilié à Paris, avenue Kléber en 1894. En 1910, elle devient propriété de Paul Adamontoff von Woldenburg, licencié en théologie.

Case	Section	N° du plan.	Nature	Ouvertures	Revenus
501	D	342	Villa. Écurie.	35+1 portail. 5.	1350 francs.

Le bâtiment principal est flanqué d'un pavillon à l'est. Ce pavillon abrite la loggia du rez-de-chaussée qui forme la terrasse du premier étage. Sans doute la disposition est-elle inversée par rapport à la villa Victor. Il existe cependant une parenté certaine de l'architecture et du décor d'architecture. Dans l'une et l'autre villa, on employait des frises de carrelages ; ici, elle court sous la plate-bande du toit et souligne l'entablement des fenêtres du premier étage. Il faut noter que cette villa vouée actuellement à un usage collectif, a été remaniée, sinon améliorée.

La villa Tibur

Album photographique T3 p.70

Tibur, la charmante villa Palladienne du capitaine Noël, semble être une construction de 1896, ou du moins fut complètement remaniée à cette époque.

Il est possible que sur l'ancienne villa de Mme Larrouil, construite en 1881, on ait plaqué en décor, ménagé les loggias du rez-de-chaussée et les terrasses du premier étage, entre les éléments d'une villa qui existait déjà et qui déjà devait avoir cette tour d'angle dont on a alors modifié la couverture. C'est donc de 1896 que doivent dater ces larges perrons de marbre blanc, ces moulures, les entablements toscans des fenêtres du premier étage et ces balustrades, en particulier la balustrade de couronnement, avec ces vases en amortissement. Il semble qu'on ait voulu copier ce faisant la villa les Hirondelles.

La villa Myrienne

Album photographique T3 p.71-72

Elle fut construite sur une parcelle détachée de la Villa Jantzen pour Marie-Claude Albert Poulain de Saint-Foix, domicilié à Alger en 1897.

Cette construction est certainement en corrélation avec l'achat de la villa Jantzen par René de Saint-Foix (Saint Raphael journal, 24 octobre 1897.)

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
359	D	778	Villa	50+1 portail	6000 francs

Cette villa est d'une très grande sobriété ; elle s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Le corps central du bâtiment est en retrait des deux ailes qui forment pavillon et la marquise qui les joint a dû exister dès l'origine. En effet, de façon inhabituelle pour les villas de Saint-Raphaël, cette construction est orientée à l'est, d'où viennent les pluies diluvienues de l'automne. Le toit repose sur un entablement toscan. Tout un décor classique se lit encore sur le crépi des façades (légères volutes et cartouches au-dessus des fenêtres, pilastres adossés, faux chaînages d'angle), en dépit de la fâcheuse modernisation des balustrades et de la pose des auvents de tuiles romaines au-dessus des fenêtres.

Lorsqu'il achète la villa Jantzen pour le compte de la Société Civile Immobilière de Saint-Just-en-Chaussée et de Nevers, le vicomte René de Saint-Foix, s'est depuis longtemps lancé dans la spéculation foncière. Il est vraisemblablement apparenté à Albert de Saint-Foix. On peut penser qu'ils appartiennent l'un et l'autre au corps diplomatique, que l'un d'entre eux fut en poste à Constantinople dans les années 1870.

Il aurait pu y rencontrer Pierre Aublé. Un Saint-Foix, frère du notaire de Flaubert, fut également consul au Caire. Leur appartenance au corps diplomatique expliquerait que la princesse Clémentine de Belgique ait loué cette villa à peine construite. Son arrivée est annoncée le 22 janvier 1899 par Saint-Raphaël Journal.

La villa les Lentisques

Album photographique T3 p.73

Cette villa apparaît à la matrice cadastrale de 1900. C'est une des grandes villas du quartier des Lions. Elle porte le n° 584 section AW du nouveau cadastre. Sa façade ouest a été remaniée, vraisemblablement après les événements de 1944. Il s'agit néanmoins d'une villa palladienne.

Elle fut construite pour Édouard Claudon qui se domicilia sur place. Sans doute est-il apparenté à Georges Claudon qui possède la villa Georgette de l'autre côté du Cap, à la Péguière. En 1910, elle devient propriété d'Emile Koechlin, époux de Marie-Elisabeth Claudon, entrepreneur de tabac, boulevard de Lessert à Paris.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
538	D	712	Villa. Atelier de peinture.	22+1 portail. 4.	825 francs

La présence d'un atelier permet de penser que le propriétaire appartient à la famille des peintres alsaciens. On ne compte pas moins de neuf Koechlin, peintres à Mulhouse au XIXe siècle. Quant à leur cousin Alfred Koechlin Schwartz, né le 15 septembre 1829 à Mulhouse, il s'installe à Paris en 1872. Son goût le pousse aussi bien à écrire (« Un touriste au Caucase », « Un touriste en Laponie ») qu'à peindre. Il expose régulièrement au Salon des dessins et des fusains. Le 12 septembre 1878, il est président du Conseil d'administration de l'Ecole spéciale d'architecture. Et l'année suivante, devient maire du 8e arrondissement à Paris. Il y succède à Monsieur Dalligny. On aimerait pouvoir assimiler de façon certaine cette personnalité parisienne à Paul Dalligny qui achète le pensionnat de Jeunes filles de Valescure en 1888 pour le transformer en hôtel.

Autre parent de Koechlin, Georges Koechlin, qu'un duel célèbre opposa à Rochefort le 4 juin 1880. Rochefort eut Clemenceau et Lockroy pour témoins. Tous ces noms s'enchevêtrent, les mêmes personnages se retrouvent. La construction de la ville est un phénomène social autant que architectural.

La villa turquoise

Album photographique T3 p.74

Cette villa fut construite au bord extrême de la colline Saint-Sébastien en 1906 pour Henri et Louise Pelletier sur ce même schéma palladien.

Case	Section	N° du plan	Nature	Ouvertures	Revenus
511	D	651	Villa	23	450 francs

Vue du nord, sa façade rythmée par une haute étroite ouverture qui doit éclairer la cage d'escalier sur toute sa hauteur, sa toiture en pavillon dont l'avant-toit ouvert abrite une large plate-bande peinte, peut la faire entrer dans la catégorie des villas italiennes.

Il en va différemment au sud où deux étages de piliers soutiennent des loggias fermées, couronnées par une balustrade. Le perron droit à deux volées relie la loggia du rez-de-chaussée au jardin en dessinant un encorbellement qui n'existe nulle part ailleurs.

La villa Claudine

Album photographique T3 p.75-76

Sur la même parcelle que Maurice Donnay à Camp Long, l'actrice Polaire possède d'abord un chalet en 1900 puis une villa en 1903.

Cette villa de type Palladien s'élève d'un étage sur rez-de-chaussée. Le jardin traité en terrasse, bordé d'une balustrade, domine la mer. Pour tenir compte de l'orientation de la baie, la villa s'ouvre à l'est. Le bâtiment principal, couvert en pavillon, est flanqué au nord d'une aile légèrement en retrait. Le toit repose sur un entablement toscan. L'avant-toit est fermé. Toutes les fenêtres sont arrondies et l'arc qui les souligne repose sur des pilastres encastrés dont le chapiteau est un modillon à volutes. Les balustrades sont formées de poteries de céramique verte piriformes avec piédouches et chapiteaux carrés. Saint-Raphaël Revue annonce l'achat du terrain le 17 septembre 1899 en ces termes : « E. Bouchaud, gendre de notre concitoyen M. Borg... » Le problème de l'identité de Polaire serait intéressant à résoudre. Au cadastre de Saint-Raphaël, elle paraît s'appeler Bouchaud et demeurer à Paris, 11 rue du bois de Boulogne. À Paris, elle est dénommée Dame Polaire aux calepins du cadastre. Elle-même affirme être née en Algérie le 13 mai 1879 et portait le nom d'Émilie Zouzé. Elle parle de son portrait fait par la Gadera, recueilli lors de la vente de sa villa par sa voisine, la peintre Mme Meurlot. Hélène Meurlot, dont on ne connaît aucune toile mais qui fut élève favorite de Chéret, occupe effectivement la Villa Pax à Boulouris depuis 1904. Il est fort probable qu'elle recueille ce portrait auquel l'actrice tenait particulièrement lors de la vente judiciaire de 1929.

Le livre que Polaire a écrit sur elle-même est certainement sujet à caution. On ne peut douter cependant de ses amitiés et de ses relations, non plus que de son talent. Elle baptise la villa Claudine, du nom du personnage que la perversité de Willy avait rendu célèbre. Colette raconte cette période de leur vie commune dans « Mes apprentissages ». Elle est liée avec J. Lorrain, avec Brieux, avec Rouveyre. A l'époque où elle devient propriétaire à Agay, elle a pour voisine à Paris la baronne Vitta pour laquelle Chéret travaille. Elle habite alors un hôtel particulier, 53 avenue des Champs-Élysées, dont l'architecte est Salleron. Est-ce à lui qu'elle demanda les plans de la villa Claudine ?

LES IMMEUBLES

L'immeuble Saint-Foix

[Album photographique T3 p.77](#)

C'est certainement l'un des premiers construits à l'aube de cette expansion nouvelle de Saint-Raphaël. Il est le seul immeuble dont nous ayons la trace dans l'œuvre de Pierre Aublé.

Sa façade principale est à l'est. Il a deux entrées, l'une au sud, l'autre nord. Le rez-de-chaussée fut conçu dès l'origine pour abriter des magasins. Bird, peintre américain, collaborateur à l'Illustration, y a installé son atelier où il organise des expositions. Cet immeuble s'élève de trois étages sur rez-de-chaussée plus un étage attique, dont la partie centrale joue le rôle de fronton et les pavillons extérieurs ceux de tours d'angle. Ces éléments sont reliés entre eux par un bandeau plein.

Comme le « pensionnat de demoiselles », la villa Ferdinand ou tant d'autres constructions de la même époque, il a un décor de stucs. Une corniche souligne chaque niveau, les balcons sont en fer forgé. Aujourd'hui peint en blanc, il était à l'origine rouge brique et les encadrements de fenêtres étaient ocre. Il partage la même parcelle qu'une autre construction d'Aublé à laquelle il est adossé, la villa Sainte-Anne, devenue l'hôtel Excelsior.

La distribution intérieure a certainement été modifiée. Cependant, les escaliers sont toujours tournants et leurs marches sont faites de tomettes scellées au plâtre avec nez de chêne.

[Album photographique T3 p. 78 à 80](#)

En 1908, Attila Jacques Marvaldy, époux de Suzanne Lambert, se fait construire une maison et un garage rue amiral Baux dans un style anglo-normand. Ce garage existe encore et abrite depuis peu un fast-food. La construction de l'immeuble de la Société Générale qui lui fait face est postérieure de quelques années. La conception de cet immeuble de pierres apparentes aux multiples ouvertures surchargées de sculptures est dans la ligne de la villa Lou Paradis. On notera le dessin élaboré des

bow-windows de la rue Amiral Baux et du boulevard Félix Martin. Les hautes moulures en creux qui couvrent deux étages formant terrasse au 3e étage, où de légers éléments de fer forgé coupent une massive balustrade sur laquelle, au milieu des fleurs, s'inscrit « Société Générale ».

L'angle coupé de l'immeuble joue les portiques : deux pilastres adossés aux chapiteaux ioniques, soutiennent un fronton coupé, dont les ailerons à volutes encadrent un visage féminin. Ce visage s'appuie sur un cartouche jaillissant des pommes de pin ; on y lit les initiales SG.

Datent également de cette époque les immeubles des 85 et 95, boulevard Félix Martin, dont l'architecture ne semble pas davantage avoir été influencée par le style provençal.

Au 85, le pavillon d'angle était coiffé d'une toiture en croupe ronde avec égout retroussé. Elle évoquait le casque du soldat anglais et reposait sur des aisseliers.

L'immeuble du 95 a toujours un oriel à deux étages et un décor de céramique. Cette disposition et ce décor évoquent un immeuble qui fait l'angle des rues Charles Gounod et Boëtman, qui lui est daté de 1903. Cette date figure dans un cartouche orné d'une branche de mimosa qui veut transformer la souche de la cheminée en éléments décoratifs. En dehors de ce cartouche, d'un balcon aux balustres de céramique bleue et de quelques cabochons, le décor céramique de ce dernier immeuble est peu important. Par contre, le dessin des ferronneries de la porte d'entrée et des balconnets sont caractéristiques de l'Art Nouveau.

[Album photographique T3 p.81 à 83](#)

Plus modeste, mais cependant construit à la même époque, un immeuble de l'avenue Victor Hugo allie la sobriété provençale au désir de sembler à la mode. Sous les balcons du 2nd étage court un bandeau de céramiques stylisée comme les motifs des balustrades. Le toit, tradition locale, repose sur une double génoise.

Vers 1905 fut construit le Winter-Palace. Son architecture est très proche des immeubles construits à Nice à la même époque. Il est démesuré pour Saint-Raphaël. Il semble avoir remplacé Marie-Stella, la villa d'Esprit François Courbon, construite en 1886 par Pierre Aubé. Courbon, banquier à Draguignan, a été étroitement mêlé à la vie raphaëloise ces dernières décennies du XIXème siècle.

D'époque plus récentes, le bâtiment de l'actuel Monoprix mérite cependant qu'on s'y arrête. Conçu comme un magasin, il le demeure. Cette architecture doit correspondre, encore qu'il reste à en faire la preuve, à un modèle connu. Il existe d'autres bâtiments, du même type, destinés également au commerce à Paris, rue de Vaugirard et rue du Commerce.

[Album photographique T3 p.84 à 86](#)

L'architecture des immeubles construits plus tardivement, vers 1925, est telle qu'il faut les citer. Ils correspondent à la venue à la mairie de Dominique Santa-Maria, qui crut pouvoir donner un second essor à la ville. Il faut citer « La Résidence » œuvre de Santa-Maria lui-même, étonnante construction pyramidale, où se marient les éléments néoclassiques et néo provençaux : loggias et colonnades apparaissent dans les six étages supérieurs.

Des jardinières sont posées en amortissement aux angles du bâtiment et bordent les balustrades. Il est évident que par ce biais, l'immeuble devait devenir une cascade fleurie. Il est couvert en terrasse.

L'immeuble de Bret, avenue Paul Doumer, est nettement néo provençal. Le toit en pente douce repose sur une double génoise. Des avant-corps à pans coupés ménagent des zones d'ombre et de lumière. Les ouvertures se veulent mesurées. Les ferronneries sont ventrues dans le style qu'on veut méditerranéen.

Il faut noter la présence purement décorative des ferrures destinées habituellement au soutien de l'immeuble. Sacrifiant cependant au goût des années 1930, Bret conçoit de faire reposer les balcons sur une console unique, faite de moulures arrondies superposées et d'orner sous le toit, la façade sud, de deux volutes rampantes bordées d'un rang de génoises.

Il faut enfin signaler la construction par Giger du grand garage des bains en 1927, première construction en ciment armé de la ville, dont la pureté des lignes contraste avec l'immeuble qui lui fait face et date de la même époque.

[Album photographique T3 p.87](#)

Nous ne savons quel architecte a construit dans ces années-là le « Mirardor » rue Léon Isnard. Il s'agit de deux immeubles de trois étages sur rez-de-chaussée. Leurs façades sont percées alternativement de fenêtres et de loggias que certains occupants ont fermé depuis peu. L'un de ces immeubles est orienté est-ouest, l'autre nord-sud. On a imaginé de les réunir par une série d'arcatures, déterminant ainsi un jardin dans l'angle qu'il formait. Il faut noter quel soin a été apporté à la conception de ces immeubles dans un quartier qui a toujours passé pour défavorisé et dont l'habitation ne pourrait jamais être élégante. Nous ne ferons qu'une allusion aux immeubles bâtis ces dernières années dont la pauvreté d'inspiration est à la mesure du résultat navrant.

REMISES ET COMMUNS

[Album photographique T3 p.87](#)

La plupart des villas de Saint-Raphaël s'accompagnaient soit de remises, soit de conciergeries, soit d'écuries. Il est rare qu'elles aient possédé ces trois bâtiments annexes en même temps.

Il arrive que, figurant au cadastre, ces constructions n'existent plus dans la réalité (La Feuille, Les Lotus, Les Eucalyptus sont dans ce cas)

Mais parfois aussi, comme aux Cistes ou à l'Argentine, alors que ces pavillons existaient, ils n'apparaissent pas au cadastre.

Nous avons tenté de les recenser, de les dater et de les classer par style. En effet, ils ont un style très particulier qui correspond rarement à celui de la villa.

Parfois, il s'agit de constructions très simples, comme à la villa Tibur, mais il arrive aussi que leur architecture soit plus élaborée. Celles que nous pouvons qualifier d'anglo-normandes, ont des toits pentus, des pignons ouverts ou coupés, des lucarnes de pignons, un décor de bois découpé, voire de faux bois, qu'il s'agisse de balcons, de lambrequins ou de trompe-l'œil dans la maçonnerie. C'est là le type le plus répandu.

D'autres sont de style mauresque : elles forment un tout avec la villa comme la villa du docteur Lagrange où à El Keif, ou bien elles n'ont qu'un détail mauresque permettant cependant de les rattacher à cette catégorie.

Il existe également un type de conciergerie plus massive : ce ne sont plus des annexes de la villa principale. Ce sont elles-mêmes des villas ; leur rôle est d'être à l'entrée de la propriété qu'elles surveillent.

Nous ne ferons entrer dans aucune catégorie la remise de la Péguière qui mérite, elle seule l'appellation d'anglo-florentin. Enfin, nous ne pourrons conclure, sans évoquer de décor des parcs de ces villas.

Nature du local	Nom de la Villa	Catégorie
Écurie	Aiguebonne, 1891	
Remise	Bois dormant, sd.	Mauresque
Conciergerie	Les Cistes, sd	Mauresque
Conciergerie	Les Colombes grises. Sd	
Remise	El Keif 1886	Mauresque
Maison de jardinier-Remise-lavoir-salle de bain	Les Eucalyptus 1899	N'existent plus
Écurie	La feuille, 1894	N'existe plus
Communs	Gaïla, 1881	Mauresque
Conciergerie	Hamon, 1887	Pierres apparentes
Maison	Ile Verte, 1884	Anglo-normande
Conciergerie	G. Leygues, 1904	Néo-classique
Remise	La Lézardière, sd	Anglo-normande
Conciergerie	Magali, 1884	Anglo-normande
Conciergerie	Marguerite, 1883	Anglo-normande
Remise	Marjolaine sd.	Mauresque
Remise	Mimosas (après 1882- Pensionnat)	Anglo-normande
Remise	Moyard, 1893	Anglo-normande
Conciergerie	Montjoyeux (sd)	Anglo-normande
Conciergerie	Notre Dame, 1894	
Conciergerie	La Péguière 1897	Anglo-florentine
Remise	Roverano, sd	Anglo-normande
Remise	Terre Sauvage, sd	Pierres apparentes
Conciergerie	Saint Dominique, 1884	Anglo-normande
Conciergerie	Saint-Jacques, 1896	
Conciergerie	Saint-Raphaël, 1883	Néo-classique
Remise	Sphynx, 1893	Anglo-normande
Remise	Vallon, 1891	Anglo-normande

Décor des parcs :

Pavillon aux Bancs (1886)

Vestige du château des Tuileries du Parc Carvalho (après 1883)

Pavillon de la petite Batterie

Pavillon mauresque de la villa Poirson

Pavillon de Terre Sauvage (vers 1910)

Colonnades à la villa Argentine (ap. 1900)

La conciergerie de Saint-Jacques

Album photographique T3 p.88

Elle fut édifiée en 1896. La date figure dans un médaillon de la façade ouest. Il s'agit là d'un nouveau type de ces constructions. Les conciergeries des Colombes Grises et de Terre Sauvage y appartiennent également. Beaucoup plus vastes et massives, le logement qu'elles offrent au personnel est certainement d'une autre qualité. Il ne s'agit plus d'une annexe de la villa mais d'une maison dont l'unique étage, très surélevé, est indépendant du rez-de-chaussée, réservé à un autre

usage. Cependant à la villa Saint-Jacques, seul le soubassement est en moellons, la partie haute est enduite d'un crépi ocre sur lequel est dessiné un chaînage de briques en escalier. Aux Colombes Grises et à Terre Sauvage, les pavillons sont entièrement en moellons.

La remise des mimosas, aujourd'hui villa Le Bois Dormant

Album photographique T3 p.89

Elle n'apparaît pas à la matrice cadastrale. La villa a été construite par Aublé en 1883 ; sans doute la remise qui s'y trouve à l'entrée de la propriété fut elle construite à la même époque, mais comme à l'accoutumée, dans un style différent de celui de la villa. Celle-ci est très proche de la remise de la villa Marjolaine à Boulouris, à laquelle cependant elle doit être antérieure. Il n'est pas employé de linteaux de fer aux portes des écuries, mais des linteaux de briques qui dessinent des chaînages en escalier sur l'appareil de moellons à tête dressée. Cet appareil disparaît au premier étage où les murs sont enduits. La grande fenêtre qu'encadre le pignon n'est pas en plein cintre comme à Marjolaine, mais prend un air mauresque. Les deux autres fenêtres s'ouvrent de part et d'autre d'un pilier de brique. Au rez-de-chaussée s'inscrit dans l'espace réservé entre les deux portes d'écuries, une fontaine de pierres roses, sans doute en pierre de Bourgogne. Le propriétaire des lieux, Henri de Carnazet est originaire de Saint-Julien du Rhône.

La remise d'El Keif

Album photographique T3 p.90

C'est une construction nouvelle de 1886. Elle est postérieure de quatre ans à la construction de la villa, mais comme la villa, joue à être mauresque. Il faut souligner cette harmonie entre la villa et ses communs, due peut-être à leur proximité. Cette remise n'a été que peu transformée. De dimension modeste, elle a un toit à deux pans couverts en tuiles mécaniques. Ses murs sont enduits. Un chaînage d'angle de pierres en escalier se poursuit jusqu'au faîte du pignon où un écusson porte une merlette perchée.

Les lourdes crossettes du pignon donnent l'impression gothique de consoles de hourdage, mais le dessin des linteaux des fenêtres, réduit à une simple moulure, se veut mauresque : il est semblable à celui de la grande fenêtre de la remise Carnazet.

La remise de Marjolaine

Cette remise n'a pas été identifiable à l'ancien cadastre, non plus que la villa dont elle dépend. Certaines caractéristiques de la villa Marjolaine (Platebande d'avant-toit, balustrades en bois) ne permettent pas de lui donner une date de construction antérieure à 1905. La remise doit dater également de cette époque. Il s'agit de deux pavillons accolés d'un étage sur rez-de-chaussée. L'un, celui de l'est, couvert à deux pans, est légèrement en retrait de celui de l'ouest, couvert en pavillon. Cependant, son avant-toit sud est coupé pour permettre l'inscription d'une fenêtre plein cintre dans la plate-bande sous le toit. L'un et l'autre ont un toit en pente douce fait de tuiles mécaniques. L'appareil des murs est en grès rouge, en gros moellons, à tête dressée, hors de la plate-bande qui descend jusqu'à mi-hauteur de l'étage est qui est enduite. Les fenêtres de l'étage au pavillon est sont couvertes d'un linteau de pierre. Mais les ouvertures en anse de panier du rez-de-chaussée comme celles plein cintre de l'étage du pavillon ouest sont couvertes en briques émaillées. Un décor chatoyant de carrelage apparaît souvent dans les constructions raphaëloises de cette époque. Mais c'est ici le seul exemple relevé de briques émaillées jouant à la fois un rôle décoratif et un rôle utile de soutien de la baie. Il faut noter également le poitail de fer de la grande porte de la remise et son décor de fleurs qui masque les rivets. Les balustrades en bois datent aussi sûrement de la construction que l'emploi des briques émaillées.

Maison à l'Île Verte

Album photographique T3 p.91

La villa l'île Verte fut certainement une des plus somptueuses de Valescure. Il ne reste rien que le portail et cette maison dont la construction semble avoir précédé la villa, puisqu'elle figure avant elle à la matrice cadastrale de 1887 comme ayant été bâtie en 1884. Il semble qu'elle ait été construite par Ravel. L'état actuel de cette propriété est navrant. Cette maison a été modifiée récemment pour permettre sans doute le logement des ouvriers du chantier de l'immeuble qu'on projetait, mais dont le promoteur a disparu. Elle s'élève au rez-de-chaussée et d'un étage sur rez-de-jardin. La toiture en bâtière est coupée au sud afin qu'une fenêtre puisse s'inscrire dans le pignon. Le toit de tuiles mécaniques est bordé à l'est et à l'ouest de tuiles historiées d'un léger graffiti. La lucarne en façade interrompt l'avant-toit, disposition qui se retrouve à l'écurie des Sphinx. Il semble que les ouvertures du rez-de-chaussée, surmontées d'un arc et bordées de briques, aient été relativement étroites. Au premier étage, la grande ouverture centrale entièrement bordée de briques, dessine un arc plein cintre. Elle est flanquée de fenêtres jumelées dont les linteaux en anse de panier sont en briques. Les volets qui existent encore sont à l'italienne, exemples rares à Saint-Raphaël. Un double chaînage de briques sépare les deux niveaux supérieurs de la construction dont les murs sont enduits.

La remise de l'Argentine

Cette villa des Roverano n'apparaît à la matrice cadastrale que huit ans après la villa dont elle dépend. Aujourd'hui rasée, elle a fait place à un immeuble qui dépasse au reste le gabarit imposé dans ce quartier. C'était une construction d'un étage sur rez-de-chaussée, le long de l'avenue des Chèvrefeuilles, qui avait été transformée en habitation. Cependant, on s'était contenté de remplacer par des portes fenêtres les vantaux des portes pleines des écuries qui s'ouvraient dans des arcs plein cintre. À l'étage, où nous semble-t-il, on accédait par un escalier extérieur, les portes-fenêtres coupant l'avant-toit avaient des balcons du même style que ceux de la conciergerie de la villa Saint-Dominique. Le bâtiment s'allongeait d'est en ouest. La plupart des ouvertures étaient au sud.

L'écurie de la villa Des Sphinx

Album photographique T3 p.92

Elle a été construite en 1893. Elle a été transformée en villa. Au rez-de-chaussée, des portes fenêtres ont remplacé les portes à deux vantaux et on a créé des châssis fixes de tympans. Cependant, les éléments essentiels demeurent :

- Les cinq ouvertures, deux en bas, trois en haut.
- La toiture en pavillon.
- La couverture en tuiles mécaniques.
- Les lucarnes en façade interrompant l'avant-toit.
- L'harmonie de cette façade où l'arc plein cintre de la lucarne répond aux arcs segmentaires des portes du rez-de-chaussée, a pour seul décor un bandeau de briques qui entoure les fenêtres et compose les deux rangs de moulure qui séparent les deux étages.

Cette écurie, qui fait penser à un cottage, aurait pu faire partie d'une des propriétés anglaises de Valescure. Or, la villa des Sphinx qu'on peut attribuer à Pierre Aublé est une villa palladienne et la construction de cette écurie est antérieure de plusieurs années au séjour qu'y fit Lord Rendel.

La remise de La Lézardière

Album photographique T3 p.93

Elle a été remaniée pour être convertie en habitation et le linteau des portes du rez-de-chaussée a été surmonté d'un malencontreux rang de tuiles romaines. Ce pavillon couvert en bâtière a sa couverture en tuiles mécaniques. Le toit, soutenu par des aisseliers, est coupé d'un double pignon à l'est. La Lézardière est une villa palladienne dont la construction peut être attribuée à Pierre Aublé.

Il n'est donc pas anormal que cette remise soit assez semblable à celle du vallon ou à l'écurie Des Sphinx.

Le Chalet des Mimosas

Album photographique T3 p.94

Quand le docteur Lutaud achète le Pensionnat de Demoiselles de Valescure, souhaitant y établir un hôtel thermal, il habite dans la maison du cantonnier qui prend dès lors le nom de Chalet des Mimosas.

Cette maison de cantonnier apparaît à la matrice cadastrale de 1885 comme une construction annexe de ce pensionnat dont Aublé est l'architecte.

Il ne semble pas s'agir là d'une construction d'Aublé, ne serait-ce qu'à cause de son orientation est-ouest. Cependant, elle n'a pas été conçue comme une villa mais comme une construction utilitaire qui ne répond donc pas aux mêmes critères.

De ce pavillon on peut aisément surveiller les allées et venues du bâtiment principal. Une description figure parmi les prospectus de l'agence immobilière Ravel et Lacreusette pour l'année 1888.

Ce prospectus concerne bien le Chalet des Mimosas, appartenant au docteur Joseph Lutaud, médecin à Paris, 25 boulevard Haussmann. Il est bien situé à l'origine du grand boulevard de Valescure, mais semble bien plus important que le pavillon photographié. Ici, il s'agit d'un pavillon couvert d'un toit à deux pans d'inégales longueurs. La façade est, la seule qui soit visible, est percée de neuf ouvertures : un œil de bœuf au pignon, quatre fenêtres plein cintre au premier étage, quatre portes fenêtres au rez-de-chaussée. Le décalage du toit permet un décalage de l'axe de la façade. Un léger porche de bois abrite l'entrée principale et s'adosse au bow-window de l'angle nord-est du rez-de-chaussée qui forme terrasse au premier étage. L'entourage de briques des fenêtres ne se poursuit pas au-delà du plein cintre. La corniche qui sépare les deux niveaux n'apparaît qu'à l'est.

La maison de cocher de Saint Dominique

Album photographique T3 p.95

Elle a été construite en 1884, en même temps que la villa. Elle est beaucoup plus importante que les autres constructions destinées à cet usage. Elle est orientée est-ouest et se trouve à droite du portail d'accès au parc. Il s'agit d'un pavillon couvert en bâtière sur lequel s'appuie un autre pavillon couvert également en matière et formant retour. Le premier de ces pavillons n'a aucune ouverture, ni au nord ni au sud. À l'est, les ouvertures du rez-de-chaussée sont des portes fenêtres ; à l'étage, alternent fenêtres et portes-fenêtres. L'accès aux remises se faisait par l'ouest. Les murs sont enduits avec faux chaînage d'angle en escalier et faux linteaux de pierre au-dessus des fenêtres. Une moulure sépare les deux niveaux et souligne l'appui des fenêtres. À l'étage, les portes-fenêtres ont un léger balcon de bois.

La conciergerie de Montjoyeux

Album photographique T3 p.96

Elle n'apparaît pas à la matrice cadastrale. Elle est sans doute plus tardive que la villa principale, à moins qu'elle ait été jugée trop modeste pour être imposable. En effet, si son architecture est dans la ligne de celle des communs de Saint-Dominique ou du Pensionnat, ses dimensions sont bien moindres. Cependant, son décor de faux pans de bois montre assez qu'on a voulu en faire un édifice dans le goût normand : C'est une des rares maisons de communs à être dans le même style que l'habitation principale. Sa toiture en tuiles mécaniques est à deux pans. Elle est située en arrière de la villa, au fond du parc, de façon inhabituelle.

La remise de la Péguière

Album photographique T3 p.97

Elle apparaît à la matrice cadastrale l'année suivant celle où y figure la villa. Il faut cependant noter que, comme la villa, elle est indiquée sur le plan du quartier dressé par Ravel au moment de la commercialisation du quartier des Plaines, décidée lors du Conseil municipal du 29 décembre 1894. Cette construction est certainement une des plus étonnantes de cette catégorie. Elle fut remaniée pour devenir habitation, mais la plupart de ses caractéristiques architecturales demeurent. La grande baie vitrée du rez-de-chaussée était primitivement l'accès aux écuries. Le porche était abrité par la terrasse du premier étage, soutenu par deux piliers gothiques. Au sud, elle apparaît comme un bâtiment d'un étage sur rez-de-chaussée, en retrait de deux pavillons. Au nord, au contraire, ces deux pavillons sont en retrait d'une tour florentine hexagonale. L'appareil est en grès rouge pour le bâtiment central et les deux ailes avec des chaînages d'angle en pierre blanche, chaînage qui se poursuit en frise d'avant-toit. L'encadrement des fenêtres jouant sur les mêmes couleurs, est en briques et pierres blanches alternées. Les lucarnes des trois pignons sont trilobées dans un style gothico-mauresque. Les trois bâtiments sont couverts en bâtière, cependant l'avant-toit sud du bâtiment central est coupé d'une lucarne en façade. Cette disposition ne se retrouve pas au nord où seuls les pavillons comportent cette lucarne. Les toitures en tuiles mécaniques sont en pente raide. La tour florentine dépasse les toitures. Les pans de cette tour sont recouverts d'un enduit blanc uni pour les deux étages inférieurs, ornés d'un grand motif géométrique pour l'étage supérieur : dans un rectangle rouge s'inscrit un losange blanc. Seul le pan nord est percé de trois fenêtres en lancettes, dont les voussures, légèrement creuses, évoquent l'architecture du XVe siècle. Les chaînages d'angle de cette tour sont une alternance de pierres blanches et de briques. Il est fort probable que la galerie à clair-voie de couronnement de cette tour a été refaite. Elle devait à l'origine être du même modèle que la balustrade de la terrasse sud.

La conciergerie de la villa Saint-Raphaël

[Album photographique T3 p.98](#)

Si elle diffère sensiblement des autres constructions destinées au même usage, elle correspond exactement à une habituelle conciergerie. C'est une construction modeste, un pavillon comprenant sept ouvertures situées à droite du portail de la villa. Son toit de tuiles romaines repose sur une double génoise. Sur les murs crépis se détachent de faux chaînages d'angle et une moulure délimite la plate-bande d'avant-toit. Le pavillon, la tonnelle, les légers appentis de bois, le portail monumental auraient pu tout aussi bien se trouver en Île-de-France. Émile Noël n'était-il pas parisien ? La villa a été somptueuse au milieu de 3 hectares de parc. En dépit des réserves formulées par les vendeurs, tant pour sa conservation que pour celle du pavillon de garde, elle a disparu en mai 1982.

C'est un pavillon de ce genre qui se trouve à l'entrée de la propriété de Georges Leygues. Il ne prétend pas, lui non plus, à être autre chose qu'un pavillon d'entrée postérieur de 20 ans à celui de la Villa Saint Raphaël. Il ne répond pas aux mêmes impératifs architecturaux. Mais comme lui, cependant, il n'est que le reflet, ou plus exactement le complément de la villa principale.

L'Île d'Or

[Album photographique T3 p.99](#)

En octobre 1987, M. Sergent achète l'Île d'Or, 280 francs. Saint-Raphaël Journal qui donne ce renseignement, n'en dit pas plus. L'îlot provenait de terrains militaires mis en vente à cette époque. Il y a fort à parier que Sergent fut l'architecte de cette construction, que par la suite il céda au docteur Lutaud. Bâtie en appareil irrégulier de grès rouge, elle semble l'aboutissement des aspérités de l'île qui la supporte. Parfaitement carré, elle est percée d'ouvertures régulières sur cinq niveaux et elle est couronnée d'un crénelage soutenu par des consoles. Cette île fit beaucoup rêver. On alla même jusqu'à prétendre qu'elle avait abrité le tombeau de Paganini. Il est vrai que Saint-Raphaël Journal annonce le 11 février 1900 l'achat de terrain à Camp Long par un certain Paganini. Le souvenir de

l'errance « post mortem » du musicien joint à cette nouvelle et au romantisme des lieux, il n'en fallait pas plus pour faire naître une légende.

[Album photographique T3 p.100 à 102](#)

Le pavillon construit par Pierre Aublé au lieu-dit « les Bancs » en 1886 existe toujours. Il avait été commandé par Gabriel Euvrard, plus tard propriétaire également de la villa Saint Georges à la Grande Batterie, dans un site alors désert, mais qui demeure encore d'une exceptionnelle beauté. De dimensions restreintes, 3m x 5m environ, il devait servir d'abri et de but pour les promenades. On est tenté de le rapprocher du pavillon d'amour construit dans le parc des Carvalho, mais il ne s'agit pas ici d'un temple monoptère, mais d'un temple in antis.

En effet, de part et d'autre d'un perron de marbre blanc, on trouve une colonne de remplissage à chapiteau dorique et un pilier adossé. La plate-bande sous le toit est peinte d'une farandole d'amours.

Le toit en pente douce est couvert en pavillon. Les murs sont enduits.

Les temples monoptères de Terre Sauvage et de Magali, sont également les motifs décoratifs d'un parc. Ils furent construits dans un esprit totalement différent de celui des Bancs, qui est un édifice fermé avec porte et fenêtres. Celui de Terre Sauvage, à l'extrême pointe de la terre ferme, se veut un lieu de réflexion philosophique devant l'immensité des flots, alors que celui de Magali est plus propre à la réflexion romantique. Notons pour mémoire que celui-ci fut construit avec des pierres de réemploi du Château des Tuilleries.

[Album photographique T3 p.103 à 107](#)

Il faut citer également les pavillons construits dans les jardins des villas Antonins et Petite Batterie, l'un et l'autre dans le goût mauresque. Pas plus que les deux temples de goût antique, ils n'apparaissent au cadastre.

Dans cette même catégorie de construction, il faut signaler les pergolas que possédaient certaines villas. Il en existait une à la villa Aublé, une à la villa Notre-Dame, une également au quartier des Veilles, ornement d'un parc où aucune villa n'avait été construite.

Les éléments légers de ces années couvertes ont le plus souvent disparu. L'architecte Darde en avait repris l'idée pour la villa le Vent du Large lorsqu'il la remania pour les Baschet. Mais le principe en était différent puisqu'ici elle longe la maison et prend appui sur elle. Elle est proche en esprit des loggias des villas construites 30 ans plus tôt. Un pavillon en pergola existe également dans le parc de la villa Casa Della Sera, au quartier des Terres Menudes.

Enfin, on ne saurait passer sous silence le décor de rocaille qui apparaît dans certains parcs : Il en existe à la villa Notre-Dame, au Pensionnat de Boulouris. Mais celui de la Péguière est sans doute le plus élaboré où l'ouverture du rocher délimite la vue de la mer sous un certain angle.

[Album photographique T3 p.108 à 112](#)

Le plus beau et le plus spectaculaire de ces décors est celui que les Carvalho réalisèrent pour leur parc. Les guides touristiques en ont longtemps conseillé la visite. Reprenons l'ouvrage de Stephen Liégeard, nous affirmerons avec lui que « Monsieur Carvalho fit transporter dans son parc les plus remarquables débris sauvés du palais de nos rois. Puis, son goût de metteur en scène aidant, il en a décoré les boulingrins d'hémicycles, de portiques, de statues, de colonnes, de bas-reliefs, de tant de ruines enfin, que l'œil pourrait s'attrister si le style de la demeure n'égayait avec ses loggias polychromes un lugubre souvenir. »

Nous n'avons pas repéré moins de 43 fragments ou ensemble de fragments à Magali (il s'agit souvent de montages). Sans en dresser une liste exhaustive, il faut noter cependant que les sculptures forment deux ensembles distincts. À l'ouest, où ils sont groupés pour la plupart, les éléments dessinent un cœur enserrant deux théâtres de verdure. À l'est, un grand escalier joint le temple d'amour à la villa. Comment ne pas reconnaître l'art de Garnier dans la perspective de cet escalier et l'élévation de la villa ? Il est certain que s'il n'a pas signé les plans, il dut en être l'inspirateur. Le plus étonnant n'est point tant cette collection que Carvalho pouvait avoir eu le goût de rassembler que son désir de faire partager ce goût. Il avait toujours eu un comportement de grand seigneur et le manifesta encore vis-à-vis d'amis sans doute, mais également pour la ville qui se créait. C'est ainsi que la fontaine de la rue Selosse Goujon, la stèle du château d'eau, la plaque de la maison forestière de la Louve ne sauraient avoir d'autres provenances.

CONCLUSION

Album photographique T3 p.113 - 114

L'étude que nous venons de tenter comporte quelques enseignements qui nous restent maintenant à exposer. L'urbanisation de Saint-Raphaël à l'époque considérée n'offre pas d'exemple semblable dans la région. Les villas cannoises sont différentes et plus somptueuses, les villas des Maures beaucoup plus tardives. Nous pouvons seulement noter une exportation du style palladien vers la toute proche Fréjus (Villa Aurélienne, les Dunes, Marie et Gallieni). Mais les deux communes formaient alors une entité régionale.

Il s'est donc trouvé que dans un site prestigieux, à un moment historique privilégié, l'imagination a su se mettre au service de l'art de bâtir. La réussite a été le résultat de la conjonction d'une situation géographique, d'un engouement et d'une multitude de talents. L'intérêt pécuniaire n'a sans doute pas échappé à certains des artisans de l'essor. Mais il n'en demeure pas moins qu'il eût été au centre de leur occupation si deux atouts de la cité n'avaient été délibérément sacrifiés :

- D'une part l'exploitation minière et par suite l'industrialisation. ;
- D'autre part, le commerce portuaire.

Ainsi, Saint-Raphaël, de par la volonté de ses créateurs, était vouée aux joies procurées par l'art plutôt qu'à la prospérité due à l'économie. Ce cap mériterait d'être maintenu. Mais on est en droit de concevoir de grandes inquiétudes à ce sujet. Les immeubles poussent comme champignons sur les ruines des villas qui font sentir à quel point l'uniformité est mère de l'ennui. Aussi, Saint Raphaël ne risque-t-elle pas de perdre totalement son caractère si délicatement élaboré, sans pouvoir désormais regagner une autre vocation qu'elle avait rejeté en son temps ? Nous avons eu le souci d'aider à conserver trace de cette évolution en accordant peut-être une place trop importante aux données historiques et sociales. Mais il le fallait sans doute. S'il est en effet des œuvres dont la beauté insolite ne doit rien, ni au lieu ni à l'époque, et qui sont ainsi porteuses à coup sûr d'un viatique pour la prospérité, les autres, la plupart dont celles que nous avons étudiées, ne se conçoivent et ne se

comprennent que par leur situation dans le temps et dans l'espace. La beauté leur est donnée par surcroît. Les œuvres architecturales en offrent le meilleur exemple. Les circonstances de leur naissance les rendant fragiles, elles ont besoin qu'on les aide à survivre. Notre ambition tenait par ce travail, non pas tant à la volonté de prévenir à ce résultat qu'à celle d'inciter ceux qui voudront bien s'y intéresser à y œuvrer pendant qu'il en est temps encore...

Index des noms des architectes ayant travaillé ou résidé à Saint-Raphaël entre 1850 et 1950.

Ces noms figurent soit au cadastre, soit au registre des délibérations du Conseil municipal, soit dans les revues ou les livres spécialisés, soit enfin sur les immeubles eux-mêmes. À chaque nom correspondra une précision.

Aublé, Pierre

Né à Rhodes en 1842. Mort à Saint-Raphaël en 1925.

Références :

- Cadastre.
- Registre des délibérations du Conseil municipal.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.
- « Pierre Aublé, ingénieur, architecte à Saint-Raphaël, 1842-1925 » Maîtrise. Émilie Michaud, Nanterre, Paris X 1978. Annales du sud-est, T. VII - 1982.

Azan

Références : « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Barat, Arthur

17, rue des Bernardins à Paris.

Référence : cadastre, villa les eucalyptus, 1899.

Béguin

Employé de Monsieur Aublé

Références :

- Cadastre.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.
- Archives Aublé

Bermon, Louis.

Référence : cadastre. Villa, 544 avenue des fleurs.

Brémont.

Références :

- Archives départementales du Var (2.0.119. 3/2)
- Archives Aublé
- Cadastre.

Bret

Référence : immeuble signé 1, avenue Paul Doumer.

Chacot, Alfred.

Employé de Monsieur Aublé

Références :

- Registre des délibérations du Conseil municipal.
- Archives Aublé
- Cadastre.

Coquand, Paul.

Référence : cadastre.

Coquart. Ernest Georges.

Né en 1831, mort en 1902.

Référence : Louis Hautecœur, « l'architecture classique en France »

Curet Antoine.

Références :

- Registre de délibération du Conseil municipal.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Del Pica.

Architecte Florentin installé à Agay.

Darde [Album photographique T3 p.115](#)

Références :

- « L'Illustration », 1925 et 1929.
- « L'habitation provençale », Paris, 1927.

Desanges, Charles.

66, rue Ampère à Paris.

Références :

- Le cadastre.

- « Le Var illustré », juin 1921.

Dettloff

Architecte à Nice.

Référence : « Saint-Raphaël Journal », 15 octobre 1900.

[Album photographique p. V](#)

Eiffel, Gustave.

1832-1923.

Référence : Travaux des chemins de fer du sud.

Peut-être le pont du Pédégal à Valescure par l'intermédiaire de Cancé représentant les usines Eiffel à Saint-Raphaël.

Giger, Georges. [Album photographique T3 p.116](#)

Né le 3 juin 1886 à Grenoble. Mort à Saint-Raphaël le 4 décembre 1876.

Références :

- Registre des délibérations du Conseil municipal.
- Archives du cabinet Giger.
- « Tablettes de la Côte d'Azur », janvier 1925.

Girieud, Paulin.

Ingénieur-architecte. Maire de Saint Raphaël de 1876 à 1878.

Hardon Louis-Albert.

Mort le 2 janvier 1883.

Références :

- « Le Var », 5 janvier 1883.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Houtelet, Jacob Walton

Né le 1 mars 1838 à Paris. Mort à Saint-Raphaël le 5 août 1891.

Adresses : avenue des chèvres feuilles, Saint-Raphaël. 6, rue de Calais à Paris. 103, rue de Rome.

Références :

- Cadastre.
- Registre et délibération du Conseil municipal.
- Ms Barbier, Bibliothèque de l'opéra.
- Saint-Raphaël Revue.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.
- Annuaire Sageret

Huot [Album photographique T3 p.117](#)

Référence : villa signée avenue du Parc des Myrtes

Jourdan.

Architecte. 3, boulevard de la Foncière à Cannes.

Référence : cadastre, maison construite au Cap Roux en 1884.

Lacreusette

Il travaille avec JS Ravel mais a cependant des chantiers particuliers. Nous en avons trouvé la trace entre 1897 et 1925.

Référence :

- Saint Raphaël journal.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Lantoin, Esprit Bernard.

Né à Aix en Provence en 1787. Ne figure plus dans les annuaires après 1845.

Architecte du département du Var, 1820.

Référence :

- Archives départementales du Var.
- « Choix d'édifices publics » par Courlier, Bret,
- Grillon et feu Tardieu.

Lebon

Référence : Villa l'Étrave pour Vincent d'Indy (Tablettes de la Côte d'Azur en 1925)

Lions, Victor

Architecte. SPAF

Références :

- Archives de la ville, lotissement des plaines, 1931.
- Tablettes de la Côte d'Azur, 1925.

Mourzelas, Eugène-Louis.

Né à Paris en 1857. 63, rue Sainte-Anne à Paris.

Références :

- Cadastre : « villa l'Armitelle »
- « Villas de la Côte d'Azur » (co Massin, ss. d)

Méro

Villa Bel-Air à Fréjus.

Références :

- Saint-Raphaël Journal.
- Registre des délibérations du Conseil municipal.

Nizet

Né à Brienne le 1er avril 1881.

Architecte diocésain, 1886.

Référence : l'Illustration, 1894.

Il a fait le relevé de l'aqueduc romain avant les travaux de l'adduction des eaux.

Noël, Émile.

Architecte à Paris.

Références :

- Cadastre de Saint Raphaël
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Otto Louis. [Album photographique T3 p.118](#)

Ingénieur-architecte à Saint-Raphaël et à Fréjus.

Références :

- Registre des délibérations du Conseil municipal.
- Archives de la compagnie des eaux et de l'ozone.

Pécout, Léon et Aman

Références :

- Archives départementales du Var.
- Cadastre.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.
- « La vérité », mai 1893.

Prado, Théophile.

Référence : le cadastre.

Ravel, Sylvain Joseph.

Né le 8 août 1863.

Référence :

- Registre et délibération du Conseil municipal.
- Cadastre.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.
- Annuaire Sageret 1889.
- Planat : « habitations particulières »

Rivière Théodore.

Né à Toulouse le 11 septembre 1857. Mort à Paris le 9 novembre 1912.

Sculpteur et architecte

Références :

- Cadastre.
- Illustration.

Rizzo

- Référence : « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Santamaria, Dominique.

Né à Ajaccio en 1868. Mort à Saint-Raphaël en 1945.

Maire de Saint Raphaël de 1925 à 1929.

Référence : cadastre et archives municipales.

Sarre Raoul.

Mort à Saint-Raphaël en 1979.

Architecte-urbaniste.

Références :

- Cadastre.
- Archives du cabinet Sarre

Sergent

Références :

- Cadastre.
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Ventre, Léon.

Référence : Villa, la Joline, signée boulevard Christian Lafont.

Vianay, Laurent

Né à Lyon le 10 octobre 1843, mort à Cannes le 24 avril 1928.

Références :

- Registre, délibération du Conseil municipal.
- Annuaire Sageret
- « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.
- « Petit Var », 1880.
- Annuaire de la société centrale des architectes français.

Nous avons relevé également quelques noms d'entrepreneurs auxquels des chantiers ont été confiés :

Aragon ; Borsotti ; Cavallo ; Martel ; Lorenzetti ; Pécout ; Pouisse

Nous avons intentionnellement limité notre propos au sujet des artistes dont l'énumération va suivre. Nous aurions pu fournir des renseignements détaillés tirés des ouvrages spécialisés. Mais comme il ne s'agit pas dans la plupart des cas d'artistes qui ont laissé un grand renom. Il nous a paru peu utile de tenter d'être exhaustif. Nous pouvons donc dans cet esprit nous contenter de définir l'artiste par rapport au lieu, en relatant les éléments qu'ils nous ont donnés, le cadastre et les journaux locaux.

Appian, Jacques Barthélémy, dit Adolphe

Né le 28 août 1818 à Lyon. Mort le 29 avril 1898 à Lyon.

Source : l'Illustration, 1896.

Appian a beaucoup travaillé dans le 12h00, comme son fils.

Appian Louis.

Né le 11 octobre 1862 à Lyon, mort le 11 décembre 1896 à Lyon.

Baschet, Marcel.

Portraitiste Baschet, s'installait cependant pour de longs séjours dans la villa familiale de Boulouris, « le vent du large »

Bird

Peintre américain qu'il faut peut-être assimiler à Baird William Baptiste, né en 1847 et qui expose au salon de 1872 et 1899. La légende veut que Bird ait dessiné l'actuel emblème de Saint-Raphaël. Il a collaboré à « L'illustration ». Son atelier qui semble avoir également servi de salle d'exposition occupait le Rez-de-chaussée de la maison Saint-Foix. Source : Illustration.

Bernard d'Attanoux, Migueline [Album photographique T3 p.119](#)

Morte à Riquette, près d'Aix-En-provence, en 1949. Elle a exposé à la nationale en 1937, 1000 938939. Elle a illustré les livres de Camille Mauclair et décoré à fresques la maison familiale des Galandes à Roquebrune-Sur-Argens.

Sources : « Les galandes », Archives Bernard d'Attanoux

Cain, Auguste

Né le 4 novembre 1822. Mort le 8 août 1894.

Très lié avec les Carvalho, Caïn avait participé à la décoration de la Villa Magali et à celle de son parc.

Sources : « Villa Magali », Saint-Raphaël Revue, 3 novembre 1901. Archives Carvalho.

Carlone, Pierre François Augustin Théophile. [Album photographique T3 p.120](#)

Né à Nice le 11 octobre 1812. Mort à Nice le 11 mars 1873.

Source : une toile signée et datée 1872, passée à l'hôtel Drouot le 15 décembre 1979.

Carolus Duran [Album photographique T3 p.121](#)

Né et mort à Lille – 1838-1917.

Propriétaire à Saint-Aygulf, quartier de Fréjus, il y fit de longs et nombreux séjours. Il y fit des portraits, celui de Gounod, d'Alphonse Karr, de Mme Félix Martin, mais aussi des paysages. Certains sont conservés au cabinet des Estampes. Il semble qu'il ait commandé la construction du Chalet Carolus à Ravel et Lacreusette.

- Sources : « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.
- « La Côte d'Azur », Stephen Liégeard
- « Sur l'eau », Maupassant.

Chambon, Michel

Nous n'avons trouvé de cet artiste aucune trace que celle de son séjour à la Villa Olga en 1901.

Source : Saint-Raphaël Journal.

Chevandier de Valdrôme, Paul.

Né à Saint-Quirin en 1817, mort à Pourville en 1877. Il a peint de nombreuses vues du midi de la France et en particulier a exposé :

- Au salon de 1859, « soleil couchant environ de Fréjus »
- Au salon de 1866, « la vallée des Lauriers-Roses à Saint-Raphaël »
- Au salon de 1874, « un matin dans la vallée des Lauriers-Roses » et « soleil couché à Saint-Raphaël »

Clairin, Georges.

Né en 1843, mort le 2 septembre 1919.

Clairin est un des premiers clients de la société des terrains de la Méditerranée. Il en achète à Saint Aygulf dès 1882. C'est à cette époque qu'il a réalisé pour la salle Garnier du casino de Monte-Carlo, un panneau intitulé « Crochet, équitation. »

Source : le Var

Claudon Marie Élisabeth, Dame Émile Koechlin

En 1897, la Villa les Lentisques est construite avec un atelier d'artiste pour Mme Claudon. Puis passe à Émile Koechlin. Il est vraisemblable qu'il s'agit là des membres de la famille des artistes mulhousiens. Source de points, le cadastre.

Coquand, Paul.

Né à Surgères en Charente-Inférieure. Il expose régulièrement entre 1873 et 1885. Au salon de 1873, il expose un paysage provençal. Son œuvre est mal connue. Sa fortune personnelle semble lui avoir permis de ne pas le commercialiser et son caractère le poussait à la solitude. En 1879, Verron le site comme étant au premier rang de nos paysagistes. On ne sait ce qui lui valut en 1900 les palmes académiques.

Sources : le cadastre, Saint-Raphaël Journal.

Courdouan, Vincent Joseph-François.

Né à Toulon le 7 mars 1810, mort le 1 décembre 1893.

Il expose au salon de 1864 : Val d'enfer dans les bois de Roquebrune pré Fréjus. Il est sans doute parent de Philémon Courdouan, qui possède une villa à Boulouris après 1884.

Source : le cadastre.

Deloye, Gustave.

Mort à Paris le 11 janvier 1932.

Il s'agit sans doute du fils de Jean Baptiste Gustave Deloye, le sculpteur niçois qui dut également être sculpteur.

Sources : cadastre

Detroy, Léon. [Album photographique T3 p.122](#)

1858-1955.

Il loue à plusieurs reprises des villas à Agay.

La Villa Marcel en 1897 et la Villa Anténor en 1898. Mais dès avant cette époque, il y fit des séjours, comme l'attestent des catalogues de vente : le 8 avril 1870 et le 21 novembre 1875.

Source : Saint-Raphaël Journal, 12 décembre 1897 et 20 mars 1898.

Vente de l'atelier du peintre, 14 novembre 1960.

Edelfelt [Album photographique T3 p.123](#)

1854-1905

Ce peintre suédois a fait 2 séjours dans le midi, l'un en 1886, l'autre en 1891. D'après le catalogue de son œuvre établi par Hintze, il aurait peint trois toiles à Valescure en 1891. À cette époque, il avait déjà épousé Hélène de la chapelle. On est tenté de penser qu'un lien de parenté existait entre Madame Edelfelt et les La Chapelle qui, depuis 1884, possèdent la Villa les Anthémis.

Favre, Louis.

Né à Lyon en 1824.

Philippe Jumaud, dans son ouvrage « histoire de Saint-Raphaël », reproduit un dessin de ce peintre où le village est vu du Nord.

Ferrier, Gabriel

Né à Nîmes le 27 septembre 1847. Mort à Paris le 6 juin 1914.

Il semble probable qu'il ait séjourné à Saint-Raphaël. Il a en effet collaboré aux albums Mariani, à la décoration du casino Monte-Carlo. On lui doit le portrait du général Pitté qui a fini ses jours à Saint-Raphaël. Il fut l'ami d'autres habitués de la station : Jean Aicard, Georges Cain, Carolus Duran, Claretie, Mariani et Roty.

Fourié Albert.

Né à Paris en 1854. 30, rue Eugène Flachat à Paris.

À partir de 1905, il possède une villa à Camp Long, voisine de celle de Maurice Donnay.

Source, le cadastre.

Français, François Louis.

1814- 1897.

Nous avons trouvé un fragment de lettre de Français à Mariani : « (Voici) ce bout de croquis pour vous rappeler le pays où je vous ai connu en compagnie de la bienfaisante Coca » Il est joint une reproduction représentant le cap Roux. Ce document offre d'autant plus d'intérêt qu'il permet de dater le séjour de Français dans cette région. Il doit être postérieur à la construction de la Villa Mariani en 1889.

Sources : album Mariani. Cadastre

Fromentin, Eugène.

1820- 1876.

Il semble que Fromentin ait fait plusieurs séjours à Saint-Raphaël sitôt après son mariage en 1852, mais son arrivée est signalée par Rousse en 1866.

Sources : « correspondance de fromentin. Rousse, « Notice sur Saint-Raphaël », 1866.

Garneray, Louis.

1783- 1857.

Il est probablement l'auteur de l'ouvrage « vues des ports de la France dans l'océan et la Méditerranée. On sait que J-F Garneray et ses 3 fils furent des peintres de talent.

La planche qui nous intéresse a pour titre : Vues de la ville de Fréjus et du port de Saint-Raphaël.

Gervais, Paul. [Album photographique T3 p.124](#)

Né le 8 septembre 1859, à Toulouse. 78, rue de Passy à Paris.

Il achète un terrain au quartier des vieilles en avril 1890. Nous savons qu'il est l'élève de Gabriel Ferrier et qu'avec lui, il participe à la décoration du casino de Monte-Carlo.

Sources : Saint Raphael journal, Avril 1890. Le cadastre. « L'art décoratif », juin 1901.

Giraud, Jules.

Rue Denfert Rochereau à Paris.

Artiste peintre.

Source : le cadastre.

Gudin Théodore.

1802- 1880.

Saint Raphaël journal annonce le 17 décembre 1899 qu'il a loué la maison Coullet. Ne s'agit-il pas plutôt de sa fille Henriette qui fut peintre également ?

Guillaume Ernest Antony.

De Chiffreville

Né à Paris le 4 février 1831, il est autorisé par jugement du 18 janvier 1880 à porter le nom de. Chiffreville. Il fait construire la Villa les Myrtes. On cite de lui : « plage à Saint-Raphaël »

- Sources : le cadastre ; Histoire de Saint Raphaël, Philippe Jumaud, 1941 ; « Station hivernale : Saint-Raphaël », docteur Niepce 1889.

Guillaumin, Armand.

1841- 1927.

Il travaille à Agay autour de 1900. Il y fut l'hôte de Maurice Donnay. Les toiles qu'il a peintes sont nombreuses et certaines, datées de 1893, sont antérieures à la construction de la villa Donnay.

Guillonnet, Octave. [Album photographique T3 p.125](#)

Né à Paris en 1872. Lié avec Marcel Baschet, il fit de nombreux séjours à la villa le vent du large.

Source : Illustration.

Hamon, Jean-Louis. [Album photographique T3 p.126](#)

Le 5 mai 1821 à Saint-Loup de Plouha. Mort à Saint-Raphaël le 29 mai 1874.

Sources : le cadastre ; « Le Var », 3 décembre 1876.

Hardon, Louis-Albert.

Né à Paris le 21 septembre 1819. Mort le 2 janvier 1883 à Saint Raphaël.

Il a exposé au salon de 1872 et de 1879 :

« Bord de mer à Saint-Raphaël », puis « bord de mer à Saint-Raphaël en hiver ». Il se fait construire une villa et un atelier en bord de mer en 1869.

Source : le cadastre.

Hennequin, Charles

29 octobre 1818 à Charleville.

Nous savons quelle fut l'œuvre de Hennequin, il occupa la mairie de Saint-Raphaël quelques années 1871- 1873.

Sources :

- Registre et délibération, conseil municipal.
- Notice sur Saint Raphaël, Rousse, 1866.
- L'avenir du Var, juillet 1872.
- Les administrateurs du département du Var, 1790-1897, Salvarelli

Imer, Ed Auguste [Album photographique T3 p.127](#)

Né le 23 décembre 1820 à Avignon. Mort à Harlem en juin 1881.

À partir de 1863, Imer expose au salon des toiles représentant Saint-Raphaël ou ses environs : 1863, il de Lérins, 1866, Saint-Honorat, 1868 Cirque de Fréjus, 1869 environs de Saint-Raphaël.

Sources : catalogue des salons. Cercle des chasses et régates, 1894.

Lemaire Madeleine. [Album photographique T3 p.128](#)

1845- 1928.

Madeleine Lemaire fut très liée avec les Carvalho et dû certainement leur rendre visite à Valescure. On lui doit en particulier la page de couverture de la brochure que le PLM consacra à la Côte d'Azur.

Sources : Archives Carvalho. Brochure PLM.

Mercié, Antonin [Album photographique T3 p.129](#)

Né à Toulouse en 1845. Mort en 1916.

Mercié, le gendre de Caïn, fut lui aussi très lié avec les Carvalho. Il exécuta le buste Mme Carvalho dans le rôle de Marguerite et fut chargé également de la réalisation de son monument funéraire au cimetière du Père Lachaise.

Sources : collection Carvalho, archives Carvalho.

Meurlot, Eugénie, Hélène.

Et en 1875 à Jorxey dans les Vosges, morte en 1960.

Il ne semble pas que Mme Meurlot Chollet n'ait jamais vendu ni exposé de toiles. Elle fut cependant vice-présidente de la société des beaux-arts. Elle est favorite de Chéret. Il vint souvent et longtemps dans sa villa et réalisa peut-être une partie de la décoration. Madame Meurlot avait un atelier dans le parc de sa Villa.

Source : le cadastre.

Monfort, de [Album photographique T3 p.130](#)

Peintre orientaliste, il semble avoir séjourné à Saint-Raphaël, suivant en cela les conseils de Fromentin.

Madame de Monfort a loué successivement l'île-verte, l'Ermitage puis Houtelet qu'elle acheta en 1892.

Jeanne et Marguerite de Monfort se sont mariés à Saint-Raphaël en décembre 1897

Sources : le cadastre et Saint-Raphaël Journal.

Orry Abel,

1839. Décembre 1886.

Orry louait habituellement la Villa Saint-Pierre, qui appartenait à Paul Brunel, avocat à Nîmes. Nous aimerions savoir pourquoi il fit dons de 2 toiles au musée de Dijon en 1867 et 1869.

Sources : vigie de la Méditerranée, 28 février 1886 ; catalogue du musée de Dijon.

Papeleu Victor. [Album photographique T3 p.131](#)

Il semble qu'il y ait eu confusion entre Popelin et Papeleu. Victor Papeleu a effectivement fait un séjour à Saint-Raphaël. Une date indéterminée, mais dont une toile des collections du musée de Neuchâtel donne la preuve formelle. En 1872, pour la vente Anastasie, Papeleu donna une vue du port de Saint-Raphaël.

Sources : « Histoire de Saint-Raphaël », Philippe Jumaud ; Catalogue vente Anastasie.

Papety, Dominique [Album photographique T3 p.132](#)

1815- 1849.

La toile de Papety que possède la paroisse de Notre-Dame de la victoire à Saint-Raphaël, value à Papety en 1836, le Grand Prix de Rome. Nous n'avons pas pu savoir comment cette toile fut donnée à Saint-Raphaël, elle est hélas, en très mauvais état.

Paupion, Edouard Jérôme,

1854- 1912.

Le dijonnais Paupion fit sans doute plusieurs séjours à Saint-Raphaël, l'un est annoncé dans Saint-Raphaël Revue du 14 avril 1889, un autre dans le catalogue de ses œuvres. Il semble être venu en 1881.

Sources : Saint-Raphaël Revue, 14 avril 1889 ; Edouard Paupion, catalogue de ses œuvres exposées salle de flore à Dijon, 1er au 12 novembre 1912.

Potter Adolphe. [Album photographique T3 p.133](#)

Né le 15 août 1835 à Genève. Mort le 18 août 1911.

Il était locataire de la Villa Bellevue. La Villa est mentionnée comme étant louée dans l'ouvrage du docteur Niepce. Le musée de Nîmes conserve une toile de cet artiste représentant la plage de Saint-Raphaël vers le quartier de Beau Rivage ». Il habitait cette ville au moment de la mort de son fils en 1898.

Sources : musée de Nîmes. Saint-Raphaël Journal.

Potter, Maurice.

Né en septembre 1865 à Genève. Mort en Afrique le 14 novembre 1898.

M. Potter était à la fois peintre, dessinateur, architecte et explorateur. Il fut tué d'un coup de lance lorsqu'il accompagnait Bonvalot dans son exploration du Nil blanc.

Sources : l'Illustration, 1899 ; Saint-Raphaël Journal.

Riou, Edouard.

1833- 1900.

D'abord dessinateur chez Nadar, Riou par la suite travailla pour l'Illustration où ses premiers dessins paraissent en 1869. L'exactitude des dessins représentant Saint Raphaël indiquent nettement qu'il est venu et même qu'il a connu Félix Martin et Pierre Aublé, aisément reconnaissables dans le toast au banquet du Grand hôtel.

Sources : l'Illustration ; Saint-Raphaël Journal.

Renié

S'agit-il de J.E. Rénie, 29 rue Singer ou de Nicolas Rénié, 126, faubourg Saint Martin. L'annuaire Taylor de 1878 cite l'un et l'autre. Il assiste au banquet d'inauguration du Grand-Hôtel sans qu'aucun prénom en soit donné.

Source : le Var, 11 mars 1880.

Rivière Théodore.

1857- 1912.

Le sculpteur rivière sera propriétaire usufruitier de 2 villas à Valescure après 1903. On sait qu'il réalisa la Fontaine de Valescure.

Source : le cadastre.

Roty Louis Oscar.

1846- 1911.

On connaît surtout cet artiste pour avoir gravé La Semeuse. Il a collaboré aux albums Mariani et à la décoration de la Villa de Mariani. En effet, 2 plaques de Roty existaient il y a peu sur la villa. Une au portail, l'autre à la porte d'entrée. Il est possible que ces travaux aient amené Roty à s'installer à Valescure. Il y possédera un atelier et 2 Villa.

Sources : le cadastre ; album Mariani.

Sicard, François Léon.

1862- 1934.

Sicard n'est pas propriétaire dans la région. Mais il dut y séjourner puisque son mariage est commenté dans les journaux locaux. On y annonce en effet qu'il épouse Mademoiselle Scheikevitch, dont la sœur cadette a épousé Pierre Carolus-Duran.

Steen, Petro

On ne sait rien de cette artiste, Or son séjour à Saint Raphaël en 1890

Source : Saint-Raphaël Revue, 24 septembre 1890.

Tadema, Sir Lawrence Alma.

1836.

On sait que ce peintre belge a joui d'une grande vogue en Angleterre grâce à la qualité de ses paysages méditerranéens. Peut-être comme tant d'autres auraient-ils à Saint-Raphaël le charme de l'Italie ?

En 1898, Pierre Barbier lui loue Vincenette ; Il y accueille la princesse Louise, fille de la reine Victoria.

Source : Saint-Raphaël Journal, février 1898

Valtat, Louis

1869 - 1852.

À partir de 1900, Valtat peindra très régulièrement à Agay, où il est propriétaire de 2 villas.

Source : le cadastre.

Ziem, Félix

1821- 1911.

L'arrivée de Ziem est annoncée dans la presse. On indique qu'il est peintre à Paris. Cette arrivée a pu surprendre puisque Ziem avait pour habitude depuis 1860 de passer tous les hivers à Nice, à Sainte-Hélène.

Source, Saint-Raphaël Journal, 6 janvier 1901.

Bibliographie.

- Aicard, Jean. « L'Ibis bleu ». Flammarion, 1893.
- « Album d'autographes de musiciens collectionnés par Dantan Jeune, sculpteur ». (Bibliothèque nationale, musique)
- Album intime de Georges Cain. BN, estampes, vers 1890.
- Alimen- Atlas de préhistoire- Paris, 1950.
- Alauzen, André, » La peinture en Provence du 14e siècle à nos jours ». Édition la savoisiennne.
- Alliez, histoire du monastère de Lérins- 1862.
- Arnaud- l'Estérel et les hommes (in Société des et. locales dans l'ens.public. Var)
- Arsène Alexandre- Suzanne Reichenberg- Paris, Juven- 1898.
- Arts et actes de France du 15e Congrès international du notariat latin- 1979.
- Aubenas- histoire de Fréjus- 1881.

- Barbier, Pierre. « Vincenette », 1887.

- Bardet- urbanisme- que sais-je ? 1972.

- Barrière- Saint-Raphaël, ville de l'Estérel ; récits et légendes.

- Baschet, Marcel, Monographie.
- Bellaigne, Camille- Charles Gounod – (in Revue des 2 mondes, 1895, page 782)
- Bemont et Doucet- histoire de l'Europe au Moyen Âge -Alcan, 1931.
- Benevolo, Leonardo- histoire de l'architecture moderne- bordas, 1980.
- Benttman Reinhard, Et Muller, Michaël - La Villa, architecture de domination- architecture plus recherche- Mardaga, 1971.
- Billy André- Mérimée- Flammarion, 1959.
- Bonnet- quand la côte n'était pas d'Azur-
- Braudel et Labrousse- histoire économique et sociale de la France.
- Busquet - Histoire de la Provence- 1954.
- Darde - l'habitation provençale- 1927, Massin.
- Declat Gilbert
 - Manuel de médecine. Antiseptique, 1892.
 - Traité de l'acide phénique appliqué à la médecine, 1874.
 - Nouvelles applications de l'acide phénique en médecine, 1865.
- Denon Vivant - Voyage dans la haute et basse Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte- Paris- 1802.
- Des Cars, Jean - Haussmann, la gloire du 2nd empire- j'ai lu- 1980.
- Désirat, Guy - Cabanes et tailleries de meules de Bagnols-En-Forêt. - Histoire et archéologie, octobre 1981.
- Dechelette- archéologie préhistorique- Paris, 1908.
- Dominique- le choléra à Toulon- étude historique, statistiques et comparative des épidémies, Toulon, 1885.
- Donadieu
 - Fouilles à Fréjus, 1934-1935 ;
 - Canal de dérivation de l'Argens dans le port de Fréjus - société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan- 1939-1940
 - La Côte d'Azur de Saint-Raphaël à la baie de Nice, 1940.
 - La Côte d'Azur, édition Berger-Levrault, 1949.
 - La Pompéi de Provence : Fréjus- Edition Berger-Levrault, 1927.
- Donnadieu et Vadon- la villa Gallo-romaine de la pointe de la rade à Saint-Raphaël (Bulletin d'études scientifiques et archéologiques du Var, Tome 38)
- Février (PA)
 - Récente découverte archéologique à Fréjus- (bulletin d'associé nationale des antiquaires, 1961)
 - Fréjus, ville romaine, station balnéaire - Archéologia.

- Développement urbain en Provence à l'époque romaine et jusqu'à la fin du XIe siècle.
- Flaubert- correspondance- Paris. Conard, 1926.
- Foncin Pierre.
 - Géographie historique résumant l'histoire, 1888.
 - Géographie générale du monde- géographie du bassin de la Méditerranée, 1892.
 - Les pays de France, projets de fédéralisme administratif, 1898.
 - Les Maures et l'Estérel tiraient, 1910.
- Fromentin, Correspondance et fragments inédits, biographie par Blanchon, 1912.
- Girard, Pierre- le pays du soleil- 1894.
- Giraud, Henri. - études sur Marseille et la Provence- navigation à vapeur, 1830-1897- Marseille, 1898.
- Girardin - Histoire de la ville et de l'Église de Fréjus- 1729.
- Godard, O - Les jardins de la Côte d'Azur, - 1925.
- Courrier Biet Grillon et feu Tardieu : « choix d'édifices publics projetés et construits en France depuis le commencement du 19e siècle -Paris, 1825.
- Grousset- histoire des croisades- plon- 1934.
- Gounot :
 - Mémoire d'un artiste, 1896.
 - Autobiographie- Londres, 1875.
- Hautecoeur, Louis- l'architecture classique en France.
- Guillaumin- catalogue vente- 26 novembre 1927.
- Hochmann, Georges.
 - Mémoires ;
 - Discours prononcé par le baron Haussmann, député de la Corse, sur la proposition de loi tendant à faire disparaître les ruines des Tuilleries. - Paris, imprimerie Chaix- 1879- séance du mardi 29 juillet 1879.
- Henseling – en Zig Zag dans le Var, 1931-1932
- Histoire de la 3e République.
- Homo- Rome impériale et urbanisme dans l'Antiquité- 1951.
- Honoré - Secousses sismiques à Cannes et au Cannet de Cannes (société des études locales de l'enseignement public du Var, 1929)
- Hugo- la France pittoresque- 1835.
- Imbert- ville provençale et Cité d'Azur, leurs structures et leurs fonctions.
- Jullian- Fréjus, Romain- 1886.
- Juillard - Le Golfe de Saint Tropez- revue de géographie alpine, 1957.
- Jumaud
 - Note d'hygiène sur Saint-Raphaël.
 - La Sainte-Baume de l'Estérel- 1941.
 - Histoire de Saint-Raphaël- 1941.
- Karr, Alphonse :
 - « Sous les tilleuls » - 1874.
 - Le livre de bord- 1880.

- Souvenirs d'hier et d'autrefois- 1874.
- Les guêpes
- Kaiser Bernard. Campagnes et villes de la Côte d'Azur, essai sur les conséquences du développement urbain- 1958.
- Lallemand, journal de bord de Pythéas, le marin- présenté et documenté par... 1956.
- Le Bailly- étude des supports architecturaux de la mémoire collective- 1976.
- Liégeard, Stéphen, la Côte d'Azur, 1888.
- Livet Roger, Atlas et géographie de Provence, Côte d'Azur et Corse, 1978.
- Lucien de Samosate- propos.
- Loukomski - Andrea Palladio- Paris, Vincent- 1980.
- Mariani, Angelo- albums- 14 volumes
- Maréchal- Villas et jardins de la côte d'Azur- 1926.
- Marty- Nouvelles maisons de campagne- Delarue, 1879- 1880.
- Manuel Roland et Nadia Tagrine- Plaisirs de la musique- 1955.
- Maquan Henri- insurrection de décembre 1851 dans le Var- Draguignan, 1853.
- Maquan Henri - sous les oliviers- 1861.
- Mari Gilbert- mines et minéraux de la Provence cristalline- édition serre, 1979.
- Madelin, Louis- Napoléon- Paris, Dunod, 1947.
- Marmier, Xavier- de l'Est à l'ouest- voyages et littérature du Rhin au Nil, 1847.
- Marmier, Xavier- A travers le monde.
- Marmier, Xavier- Souvenirs de voyage.
- Marmier, Xavier- Rêveries et réflexions d'un voyageur.
- Maupassant- Sur l'eau.
- Maupassant- les sœurs Rondoli.
- Maupassant, correspondance inédite présentée par Artine Artinian- 1951.
- Mérimée, commission des monuments historiques. 18 et 25 mars 1853, Fréjus. - 25 mai 1855, Lérins.
- Merquiol- la Côte d'Azur dans la littérature française.
- Michelet- La mer - Paris, Hachette, 1861.
- Michelet- histoire de France- Paris, Flammarion, 1869.
- Mirot- Manuel de géographie historique de la France, 1948- 1950.
- Morgan- l'humanité préhistorique- évolution de l'humanité- 1921.
- Niel- Dolmens et menhirs- 1961 que sais-je ?
- Niepce- Saint Raphaël, station hivernale, 1889.
- Norberg Schulz, Christian. Tiré architecture baroque et classique. Edition berger-Levrault, 1979.
- Ortolan- Saint-Raphaël en Provence.
- Ortolan- de-ci de-là.
- Otto Marius - L'ozone, sa nature, sa production. 1897.
 - Recherche sur l'ozone. Thèse.
 - Industrie de l'ozone, mémoire de la société civile des ingénieurs, 1900.
 - De l'ozone, son emploi dans le traitement de l'anémie et de la tuberculose Saint-Raphaël. Chailan, 1891.
- Pellarin, Charles. - le choléra, comment il se propage et comment l'éviter- solutions trouvées et publiées en 1849- Paris, 1873.
- Perrier- Bibliophiles et collectionneurs provençaux- 1897.

- Petit Victor - Fréjus, notice descriptive – 1967
- Cannes promenade des étrangers dans la ville et ses environs- 1865.
- Pezet - Sur les traces d'Hercule- édition des demandes- 1962.
- Philibert - Villas de Nice et du littoral méditerranéen- 1 mai 1889.
- Piganiol- histoire de Rome, collection Clio- 1954.
- Pinchemel, Philippe- relief et ressources minérales- 1964
- Pittard - les races et l'histoire- collection évolution de l'humanité, 1924.
- Plages méditerranéennes- 1938-préface de M Maeterlinck
- Planat- Habitations particulières- hôtels privés. Co/Dujardin, Paris
Le style Louis XVI.
- Habitations particulières- Villas et Châteaux
- Pline Le Jeune- correspondance.
- Polaire par elle-même, édition figuière- 1933.
- Ravel, Joseph Sylvain. - observations sur les contributions directes de Saint Raphaël- 1895.
- Riché Pierre- éducation et culture dans l'Occident barbare. - VI-VII siècles. Édition seuil, 1962.
- Riou- album de l'impératrice, voyage pittoresque à travers l'isthme de Suez.
- Sahut, Félix- Saint-Raphaël, le jardin de maison close- 1890.
- Scott Fitzgerald- tendre la nuit.
- Scott Fitzgerald- Gatsby le magnifique.
- Sénèque - lettres à Lucilius.
- Sénèque -les bienfaits.
- Schmitt- Maupassant par lui-même. Collection écrivains de toujours.
- Sites et monuments de la Côte d'Azur. Paris Touring Club de France.
- Tacite- Julii agricolae vita.
- Tacite- historiae.
- Taine- carnets de voyage- 1894.
- Tessier. Tirer la jeunesse de l'abbé Sieyès- 1897.
- Tessier- les députés de la Provence à l'Assemblée nationale de 1789.
- Tessier- géographie historique biographique et statistique du département du Var.
- Tessier. Peintres, graveurs et sculpteurs nés en Provence.
- Ténot- La province en 1851.
- Tenot et Dubost- Les suspects en 1858.
- Texier, Charles- rapport sur les monuments de Fréjus.
- Thierry Henri- la police sanitaire et maritime, Paris, 1896.
- Tite Live - les décades.
- Valbonne, Jean- villes de Provence et Côte d'Azur- édition du sud. Collection hommes et cités.
- Vayson de Pradenne- la préhistoire- Paris, 1938.
- Verne, Jules- les cinq cents millions de la Bégum, 1879
- Voguë de « Jean d'Agrève » - 1897
- Walter, Elizabeth – Décors des établissements thermaux et des casinos, revue des monuments historiques, 1978.

Ouvrages écrits par Monsieur Félix Jean Martin.

Le bas Danube et les principautés danubiennes.
Marseille, 1873. 53 pages. 8°

Cote	10941.	
	C 621.	

Travaux exécutés à l'embouchure du Danube de 1857 à 1871. / Sous la direction de la Commission européenne.
Paris, 1872- 1873. 8°

Cote	10940.	ENPC
	C 599.	

Adam de Craponne et son œuvre.
Paris : Dunod, 1874. 95 pages plus une carte.
MS 2302 – 8°

Cote	10939	ENPC
	C 623	
BN 8°	L7 31329	

Un chapitre de l'histoire des ponts et chaussées. Les Frères pontifes.
Paris : Dunod, 1877. 26 pages. 8°

Cote	11632	ENPC
	C 94	
BN 8°	L7 9346	

L'eucalyptus et les applications industrielles.
Paris : Dunod, 1877. 71 pages. 8°

Cote	117 58	ENPC
	647	

Actes de priviléges concédant le droit exclusif d'extraire les recherches contenues. Dans les eaux de la mer Morte.
Marseille : Barbattier, 1877. 8° I3452 ENPC

Monographie du ligne à voie d'un mètre avec rampe Maxima de 40 millimètres et rayon minima de 40 M. Ligne de Beaune à Arnay-Le-Duc.
Paris : Dunod, 1891, 60 pages. 8°

Cote	20948	ENPC
	C 1122	

Du régime des chemins de fer secondaires en France.
Paris, Baudoy, 1891, 31 pages. 8°

Cote	19 362	ENPC
	C 1033	

Le Japon vrai.
Paris : Fasquelle, 1898. (ENPC) in-12 XXVIII – 295p.
BN 8° 200 386

Monsieur de mont Richet est le canal de Marseille.
Pau : Gallet et Briand, 1878. Grand in-8°. 1877 (ENPC)
BN 4° LN 27 30796

Réponse à la note de Monsieur Félix Martin sur le régime des chemins de fer secondaires en France, par Monsieur Paul Decauville, 30 mars 1891.
Corbeil : Crété, 1891 28 pages. BN. 8° V Pièce 8534

Avec Bousignes

Rapport sur les systèmes appliqués en Belgique et Hollande pour la construction et l'exploitation des chemins de fer à faible trafic. 3 fascicules In 4°

Cote	18 975	ENPC
	C 1010	

Avec Clarard

Monographie d'un chemin de fer routier à voie de 1 M à adhérence et crémaillère, chemin de fer de Saint-Gall à Paris.

Paris, Baudoy, 1891. 60p. 8°

Cote	19740	ENPC
	C 1054	

Avec Clarard et Dumont.

Rapport à Monsieur le ministre des TP sur les systèmes employés en Europe pour la construction et l'exploitation des chemins de fer à faible trafic.

3e partie, Italie. 1er fascicule. Jurisprudence et législation.

Cote	18 975	ENPC
	C 1010	

Annuaires – Dictionnaires – Guides

Annuaires

Album International des Villes d'Eau des Manufactures du Commerce et de l'Industrie – 1862 et sq.

Almanach Hachette 1896

Almanach de la Légion d'Honneur

Annales des Mines

Annuaire administratif et statistique du Var

Annuaire des Alpes Maritimes – 1883 – 1884 – 1885

Annuaire de l'Association des Artistes, peintres, Architectes, sculpteurs et dessinateurs (Fondation Taylor)

Annuaire des Commissaires de Police

Annuaire Desfossés

Annuaire Maritime (Audouard – Barlatier – Bres)

Annuaire de la Presse Française

Annuaire Roubaud

Annuaire de la Société des Architectes Diplomés par le Gouvernement

Annuaire de la Haute Société – Paris Province

Annuaire des Châteaux et des Départements (1892 – 1925)

Bottin mondain.

Delaire : les architectes, élèves de l'école des beaux-arts. 1793- 1907.

Guide rozenwald.

Le livre d'or des salons, 1888- 1912.

Le tout Paris, 1885-1916 ; 1918-1912

Le tout-Paris maçonnique, Paris, 1896.

Répertoire général des collectionneurs pour 1901.

Qui êtes-vous ? 1908 ; 1909 ; 1910 ; 1927 ; 1930.

Dictionnaires

Acte d'état civil, l'artiste français, peintres, graveurs, Architectes et extraits des registres de l'hôtel de ville de Paris détruits dans l'incendie du 24 mai 1871, publié par H. Herluisson ; Orléans 1873.

Les administrateurs du Var de 1790 à 1887, Salvarelli et Mireur ;

Archives biographiques contemporaines. - ss.d.

Bibliographie d'histoire des villes de France. – ss. d-

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines- Daremberg et Saglio.

Dictionnaire archéologique de la Gaule- Paris, 1875.

Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique, Paris, 1878.

Dictionnaire des artistes peintres, sculpteurs et architectes- Thieme und Becker, 1970.

Dictionnaire de l'architecture moderne- Paris, 1964.

Dictionnaire de biographie universelle- Michaud.

Dictionnaire de biographie française- Prevost et Roman d'Amat.

Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales- Paris, 1884.

Dictionnaire géographique, historique et commercial de toutes les communes de France- 1851.

Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France, par l'abbé Expilly - 1764.

Dictionnaire historique et biographique de la Suisse- Neuchâtel, 1926.

Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs. - Bénézit - 1976.

Dictionnaire des sculpteurs de l'école française du 19e siècle, 1892- 1921.

Dictionnaire général des artistes de l'école française, 1882- 1887, Bellier et Auvray.

Dictionnaire des artistes contemporains-Edouard Joseph.

Dictionnaire des comédiens. Lyonnet

Dictionnaire des contemporains- Vapereau- Paris, 1970.

Dictionnaire géographique et administratif de la France - P. Joanne, 1897.

Dictionnaire des ventes d'art faites en France et à l'étranger aux 18^{ème} et 19^{ème} – Mireur

Dictionnaire Larousse du 20e siècle.

La grande encyclopédie.

Encyclopédie de la musique et dictionnaire du conservatoire, Paris, 1913.

Encyclopédie des travaux publics.

Index des noms révolutionnaires des communes de France. - Figuères- Poitiers, 1896.

Résultats statistiques du recensement des industries et professions, dénombrement général de la population- 29 mars 1896.

Vocabulaire d'architecture- ministère des Affaires culturelles- 1972.

Guides touristiques

Les banques d'Europe, guides descriptifs et médicaux. A. Joanne A. Lepileur, 1860- 1880.

La Côte d'Azur- chemin de fer, Paris-Lyon-Méditerranée.

Géographie du Var, par Adolphe Joanne, 1880.

Guide Alphabétique illustré contenant des renseignements pratiques pour les voyages circulaires, tirets, Paris, Hachette. En 1881.

Guide diamant- Paul Joanne- les stations d'hiver de la Méditerranée- 1875.

Les stations d'hiver de la Méditerranée, Nice hier, Cannes, Monaco, Menton, San Remo, Bordighera. 1879 (id. 1882.- Ajaccio)

Les stations d'hiver de la Méditerranée, Nice hier 4, Monaco, Menton, Sanremo, Bordighera, Ajaccio, Saint Raphaël, Valescure- 1883.

Les stations d'hiver de la Méditerranée- 1897.

Une autre édition des guides Diamantes, dans un format légèrement différent, ne mentionne pas Saint-Raphaël dans le titre mais dans le texte à partir de 1880. Nous les avons consultés jusqu'en 1902. À partir de 1883, Saint-Raphaël figure dans le titre.

Guide bleu.

Guide bleu artistique de la France, 1968.

Guide de l'étranger du touriste à Saint-Raphaël, 1894.

Guide Joanne : la Côte d'Azur, de Marseille à San Remo, par G Beauvais, 1913.

Guide Joanne : Saint-Raphaël et l'Estérel- 1909.

Guide Joanne : Saint-Raphaël, le golfe de Saint-Tropez et l'estérel- 1915.

Guide Joanne, Toulon, Hyères - 1913.

Guide Joanne : Toulon, Hyères et les Maures- 1905.

Guide illustré de Saint-Raphaël et de la Corniche d'or, tiré 1926.

Guide régional de Cannes, Antibes, l'Estérel, – ss. d-(1902 ?)

Guide pratique des voyages circulaires- Paris, Hachette- 1880.

Guide du voyageur- littoral- les chemins de fer du sud. – ss. d-

Petit guide de Saint-Raphaël, 1888- par Ortolan.

Provence- Paul Joanne, 1884.

Provence- Paul Joanne, 1911.

Provence, Alpes Maritimes- Adolphe Joanne- 1877.

Station d'hiver- Saint-Raphaël, Docteur Niepce- 1889.

Station d'hiver de la Méditerranée- 1896- 1897- 1902.

Station d'hiver de la Méditerranée- Paul Joanne- 1904- 1906.

Saint-Raphaël, Valescure, Boulouris- L'hiver au soleil- saison 1900, 2903.

Waters mineral -1ere série – ss. d-

Constantin James : guide pratique du médecin et du malade aux eaux minérales de France et de l'étranger et aux bains de mer, suivis d'une étude sur l'Hydrothérapie. Paris. V, Masson- 1857.

Reclus, Elisée : les villes d'hiver de la Méditerranée et des Alpes maritimes, 1864.

Journaux- périodiques- revues.

Journaux :

L'Avenir du Var.

Le Figaro.

Le Gaulois.

La Gazette des tribunaux.

L'indépendant.

Le journal des débats.

Le Journal officiel.

La justice du Var.

La lanterne.

Le Lyon républicain.

Le monde.

Le moniteur universel.

Le soleil.

Le petit Var.

Le Var

Var matin.

Revues et périodiques :

Anales du Sud-Est.

Archéologia.

Architecture d'aujourd'hui.

Bulletin du centre d'études Ligot provençale de trans-En-Provence.

Bulletin de la société des architectes et ingénieurs des Alpes maritimes.

Bulletin de la société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan.

Bulletin de la société des amis du vieux Toulon.

Bulletin de la société des études locales : le Var historique et géographique.

Bulletin des études locales dans l'enseignement public du Var.

Bulletin de l'académie du Var.

Bulletin de la société d'histoire de la médecine.

Chronique des arts et de la curiosité.

Compte rendu du Congrès pour l'avancement des sciences, 1881.

La croix du littoral.

Echos mondains du littoral.

La Gazette des beaux-arts.

La Gazette des architectes et du bâtiment.

Le génie civil.

Illustration.

La médecine des ferment.

Mémoire de la société géologique de France.

Mémoire du bureau de recherches géologiques et minières.

Mémoire et compte-rendus des travaux de la société des ingénieurs civils.

Le monde illustré.

Le littoral illustré.

Le littoral évangélique.

Le journal de l'exposition internationale de Nice.

L'ozone.

La petite revue du Midi

La Provence à travers champs

La revue des 2 mondes.

La revue encyclopédique.

La revue de géographie alpine.

La revue Bimestrielle de la Fédération des Amis des chemins de fer secondaires.

La revue de la table ronde.

La revue des monuments historiques.

La Provence illustrée.

Saint-Raphaël Journal.

Saint-Raphaël Revue.

La Riviera Gazette.

Tablette de la Côte d'Azur.

La vigie de la Méditerranée.

La villégiature méridionale.
La vie du rail.
Villas et jardins de la Côte d'Azur.

Documentation :

Archives nationales.
Archives départementales du Var.
Archives du ministère des Affaires étrangères.
Archives du port autonome de Marseille.
Archives de la chambre de commerce de Marseille.
Archives du port de Sète.
Archives de la préfecture de police.
Archives du syndicat des armateurs et consignataires de navires du port de Sète.
Archives du théâtre national de l'opéra.
Archives du théâtre français.
Archives de la ville de Fréjus.
Archives de la ville de Paris.
Archives de la ville de Saint-Raphaël.

Bibliothèque nationale : Département de l'opéra, département de l'Arsenal, département des cartes et plans, département des Estampes, département des imprimés, département des journaux, département de la musique.

Bibliothèque de l'académie de médecine.
Bibliothèque administrative de l'hôtel de ville.
Bibliothèque de l'école des beaux-arts.
Bibliothèque de l'école des ponts et chaussées.
Bibliothèque de l'école des mines.
Bibliothèque du musée des arts décoratifs.
Bibliothèque du Musée Carnavalet.
Bibliothèque du ministère de la Culture.
Bibliothèque du ministère des Transports.
Bibliothèque Forney
Historique de la ville de Paris.
Bibliothèque Mazarine.
Bibliothèque municipale de Dijon.
Bibliothèque municipale de Draguignan.
Bibliothèque municipale de Fréjus.
Bibliothèque municipale de Toulon.
Bibliothèque de la société nationale des chemins de fer.
Bibliothèque universitaire de la faculté de médecine de Paris.
Bibliothèque de la vie du rail.

Centre de documentation d'Orsay.
Institut d'art et d'archéologie.